



N° 21 (tome VIII) 1 franc 25 Juillet 1888

Abonnements : Un an : Paris, 15 fr. ; départements, 16 fr. ; étranger, 17 fr. — Six mois : 8 fr., 8 fr. 50, 9 fr.
Édition de luxe, sur grands papiers et illustrée, un an : 100 fr.

LA REVUE indépendante

MAGAZINE
DE LITTÉRATURE ET D'ART
paraissant à Paris le premier de chaque mois

Bureaux : Chaussée d'Antin, 11

Anciennement : rue Blanche, 79

SOMMAIRE

L'édition de luxe est illustrée d'une eau-forte par Albert Besnard

La revue ne publie rien que des œuvres absolument inédites

Paris, 11, Chaussée d'Antin.

La revue indépendante

ÉDOUARD DUJARDIN & CIE

livres et tableaux

N° 22 (tome VIII) 1 franc 25 Août 1888

ABONNEMENTS : Un an : Paris, 15 fr. ; départements, 16 fr. ; étranger, 17 fr. — Six mois : 8 fr., 8 fr. 50, 9 fr.
Édition de luxe, sur grands papiers et illustrée, un an : 100 fr.

LA REVUE indépendante

MAGAZINE
DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant à Paris le premier de chaque mois

Bureaux : Chaussée d'Antin, 11

Anciennement : rue Blanche, 79

SOMMAIRE

L'édition de luxe est illustrée d'une lithographie par MAXIMILIEN LUCE.

La revue ne publie rien que des œuvres absolument inédites

N° 23 (tome VIII) 1 franc 25 Septembre 1888

…ONNEMENTS : Un an : Paris, 15 fr. ; départements, 16 fr. ; étranger, 17 fr. — Six mois : 8 fr., 8 fr. 50, 9 fr.
Édition de luxe, sur grands papiers et illustrée, un an : 100 fr.

LA REVUE indépendante

MAGAZINE
DE LITTÉRATURE ET D'ART
paraissant à Paris le premier de chaque mois

Bureaux : Chaussée d'Antin, 11

Anciennement : rue Blanche, 79

SOMMAIRE

L'édition de luxe est illustrée d'une eau-forte par Winnaretta Singer.

La revue ne publie rien que des œuvres absolument inédites

LIBRAIRIE DE LA REVUE INDÉPENDANTE

VIENT DE PARAITRE

VICTOR JOZE

LES MARÉCHAUX DE LA CHRONIQUE

Henri Rochefort — Aurélien Scholl
Albert Wolff
Henry Fouquier — Emile Bergerat

n volume in-18 jésus, franco.. 3 fr. 50
exemplaires sur vélin.. 10 fr. »

Ce volume d'études critiques et biographiques sur les principaux chroniqueurs risiens, contient un très grand nombre de citations in extenso des plus remarquables leurs chroniques.

GEORGES VANOR

LES PARADIS

(Vers)

Un volume in-18 large jésus sur vélin anglais

à 420 exemplaires numérotés

à 3 francs.

Les 15 1ers exemplaires, grand vergé français à la cuve.................. 10 fr. »

PUBLICATIONS DE LA REVUE INDÉPENDANT

(ÉDITIONS DE BIBLIOPHILE)

Série à 6 francs
le vol. sur vélin anglais in-18 large
tiré à 420 ex. numérotés
avec portraits à l'eau-forte

—

(20 ex. de luxe à 20 francs)

JULES LAFORGUE :
Moralités légendaires, 6 contes.

FRANCIS POICTEVIN :
Paysages et Nouveaux Songes.

ÉDOUARD DUJARDIN :
Les Lauriers sont coupés, roman.

à 3 francs
in-18 large à 420 ex. numérotés

GEORGES VANOR :
Les Paradis, vers.

à 10 francs
grandes plaquettes de luxe in-8°
à 55 exemplaires

ÉDOUARD DUJARDIN :
A la gloire d'Antonia, poème en prose ;
Litanies (musique), 6 mélopées pour chant et pia

PUBLICATIONS DIVERSES

MALLARMÉ : *L'après-midi d'un Faune*, édition populaire, définitive........... 2

— *Les Poésies*, édition autographe, album de très grand luxe, à 40 ex., frontispice de Rops........................... 100

WHISTLER : *Le ten o' clock*, traduction française de Mallarmé, à 250 ex....... 2

In-18 jésus (format Charpentier) :

VICTOR JOZE : *Les Maréchaux de la Chronique*........................ 3 fr.

BLICATIONS SPÉCIALEMENT EN VENTE A LA LIBRAIRIE

N AJALBERT	*Sur le vif*, vers	6 fr. »
—	*Paysages de femmes*, vers. RARE	6 »
—	*Sur les talus*, vers. RARE	6 »
OUARD DUJARDIN	*Les hantises*, 13 contes en prose	3 50
LIX FÉNÉON	*Les impressionnistes en 1886*	épuisé
ANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN	*Cueuille d'avril*, vers	3 »
—	*Les cygnes*, vers	3 »
—	*Ancaeus*, drame en vers	3 »
STAVE KAHN	*Les palais nomades*, vers	4 »
ES LAFORGUE	*Les complaintes*, vers. RARE	5 »
—	*L'imitation de Notre-Dame la Lune*. RARE	4 »
ÉPHANE MALLARMÉ	*L'après-midi d'un faune* (édition populaire)	2 »
NRI DE REGNIER	*Les lendemains*, vers	3 »
—	*Apaisement*, vers	3 »
—	*Sites*, vers	3 »
—	*Episodes*, vers	3 »
THUR RIMBAUD	*Les illuminations*	5 »
UL VERLAINE	ŒUVRES COMPLÈTES, éditions originales et nouvelles éditions (demander le catalogue).	» »
LLIERS DE L'ISLE-ADAM	*Le nouveau monde*, drame. RARE	5 »
ODOR DE WYZEWA	*Notes sur Mallarmé*	1 »

COLLECTIONS DE PÉRIODIQUES

NCIENNE REVUE INDÉPENDANTE (1884-85) broché	12 fr. »
chacun des 12 numéros, isolément	2 »
VOGUE (1886)	30 »
chacun des 34 numéros, isolément	1 »
REVUE WAGNÉRIENNE (1885-87)	45 »
chacun des 36 numéros ou gravures, isolément	1 50

LIBRAIRIE DE LA REVUE INDÉPENDANTE

VIENT DE PARAITRE :

POÈMES DE POE

TRADUITS PAR

STÉPHANE MALLARMÉ

In-8° de grand luxe, avec les illustrations de **MANET**

Cet ouvrage est tiré à 850 exemplaires : Nos 1 — 50 : sur Japon impérial,
dont 75 hors commerce 51 — 775 : sur Hollande.

e cet ouvrage, magnifiquement imprimé, la *Librairie de la Revue Indépendante* a acquis et met en vente quelques exemplaires :

Sur Hollande, à **10** francs ;
Sur Japon, à **30** francs ;

(*Envoi franco recommandé, par la poste*)

VIENT DE PARAITRE :

LA

ENTATION DE SAINT ANTOINE

(Texte de GUSTAVE FLAUBERT)

PAR ODILON REDON

Album lithographique de 10 planches in-folio

AVEC COUVERTURE ILLUSTRÉE

Tirage à **60** exemplaires (pierres barrées)

Prix, franco de port : **55** fr., net : **50** fr.

iverses œuvres ont fait apprécier déjà, du public artiste, les conceptions saisissantes profondes de M. Odilon Redon.
l ne nous convient pas d'en faire ici l'éloge.
'interprétation du livre magistral de Flaubert devait plaire tout spécialement aux si sonnelles tendances de l'artiste, et nous croyons qu'à cette affection particulière doit e rapportée l'heureuse et large traduction lithographique que nous présentons aujourd'hui à nos souscripteurs.

LIBRAIRIE DE LA REVUE INDÉPENDANTE

PUBLICATIONS DE LA REVUE INDÉPENDANTE

(ÉDITIONS DE BIBLIOPHILE)

Série à 6 francs
le vol. sur vélin anglais in-18 large tiré à 420 ex. numérotés avec portraits à l'eau-forte
(20 ex. de luxe à 20 francs).

JULES LAFORGUE :
Moralités légendaires, 6 contes.

FRANCIS POICTEVIN :
Paysages et Nouveaux Songes.

ÉDOUARD DUJARDIN :
Les Lauriers sont coupés, roman.

à 3 francs
in-18 large à 420 ex. numérotés
(20 ex. de luxe à 10 francs)

GEORGES VANOR :
Les Paradis, vers.

à 10 francs
grandes plaquettes de luxe in-8°
à 55 exemplaires
(5 ex. de luxe à 20 francs)

ÉDOUARD DUJARDIN :
A la gloire d'Antonia, poème en prose ;
Litanies (musique), 6 mélopées pour chant et piano

PUBLICATIONS DIVERSES

MALLARMÉ : *L'après-midi d'un Faune,* édition populaire, définitive........... 2 f

— *Les Poésies,* édition autographe, album de très grand luxe, à 40 ex., frontispice de Rops..........................RARE 100 f

WHISTLER : *Le ten o' clock,* traduction française de Mallarmé, à 250 ex........ 2 f

---

In-18 jésus (format Charpentier) :

VICTOR JOZE : *Les Maréchaux de la Chronique*........................... 3 fr.

LIBRAIRIE DE LA REVUE INDÉPENDANTE

PUBLICATIONS SPÉCIALEMENT EN VENTE A LA LIBRAIRIE

Jean Ajalbert	*Sur le vif*, vers	6 fr. »
—	*Paysages de femmes*, vers .... RARE	6 »
—	*Sur les talus*, vers .... RARE	6 »
Edouard Dujardin	*Les hantises*, 13 contes en prose	3 50
Félix Fénéon	*Les impressionnistes en 1886*	*épuisé*
Francis Viélé-Griffin	*Ceuille d'avril*, vers	3 »
—	*Les cygnes*, vers	3 »
—	*Ancaeus*, drame en vers	3 »
Gustave Kahn	*Les palais nomades*, vers	4 »
Jules Laforgue	*Les complaintes*, vers .... RARE	5 »
—	*L'imitation de Notre-Dame la Lune*... RARE	4 »
Stéphane Mallarmé	*L'après-midi d'un faune* (édition populaire).	2 »
Henri de Regnier	*Les lendemains*, vers	3 »
—	*Apaisement*, vers	3 »
—	*Sites*, vers	3 »
—	*Episodes*, vers	3 »
Arthur Rimbaud	*Les illuminations*	5 »
Paul Verlaine	Œuvres complètes, éditions originales et nouvelles éditions (demander le catalogue).	» »
Villiers de l'Isle-Adam	*Le nouveau monde*, drame .... RARE	5 »
Téodor de Wyzewa	*Notes sur Mallarmé*	1 »

COLLECTIONS DE PÉRIODIQUES

L'ancienne Revue indépendante (1884-85) broché	12 fr. »
chacun des 12 numéros, isolément	2 »
La Vogue (1886)	30 »
chacun des 34 numéros, isolément	1 »
La Revue wagnérienne (1885-87)	45 »
chacun des 36 numéros ou gravures, isolément..	1 50

PUBLICATIONS SPÉCIALEMENT EN VENTE A LA LIBRAIRIE

Jean Ajalbert	*Sur le vif*, vers	6 fr. »
—	*Paysages de femmes*, vers. RARE	6 »
—	*Sur les talus*, vers. RARE	6 »
Edouard Dujardin	*Les hantises*, 13 contes en prose	3 50
Félix Fénéon	*Les impressionnistes en 1886*	*épuisé*
Francis Viélé-Griffin	*Ceuille d'avril*, vers	3 »
—	*Les cygnes*, vers	3 »
—	*Ancaeus*, drame en vers	3 »
Gustave Kahn	*Les palais nomades*, vers	4 »
ules Laforgue	*Les complaintes*, vers. RARE	5 »
—	*L'imitation de Notre-Dame la Lune*. RARE	4 »
téphane Mallarmé	Œuvres complètes (voir notre catalogue).	» »
Ienri de Regnier	*Les lendemains*, vers	3 »
—	*Apaisement*, vers	3 »
—	*Sites*, vers	3 »
—	*Episodes*, vers	3 »
rthur Rimbaud	*Les illuminations*	5 »
'aul Verlaine	Œuvres complètes (voir notre catalogue).	» »
'illiers de l'Isle-Adam	*Le nouveau monde*, drame. RARE	5 »
'eodor de Wyzewa	*Notes sur Mallarmé*	1 »

COLLECTIONS DE PÉRIODIQUES

Ancienne Revue Indépendante (1884-85) broché	12 fr. »
chacun des 12 numéros, isolément	2 »
Vogue (1886)	30 »
chacun des 34 numéros, isolément	1 »
Revue Wagnérienne (1885-87)	45 »
chacun des 36 numéros ou gravures, isolément	1 50

SCÈNES PRÉHISTORIQUES

NOX BELLICOSA

Au déclin du quaternaire, lorsque le pôle du Septentrion gravitait vers la brillante du Cygne, il y a vingt mille ans. Sur les plaines de l'Europe le mammouth allait s'éteindre, pendant que s'achevait la migration des grands fauves vers les pays de la lumière, l'exode du renne vers les neiges arctiques. L'aurochs, l'urus, le cerf élaphe paissaient les herbes des forêts et des savanes. L'ours colossal et le grizzly avaient trépassé depuis des millénaires au fond des cavernes.

Alors, les races autochtones, les grands Dolichocéphales s'étendaient de la Baltique à la Méditerranée, de l'Occident à l'Orient, jusqu'aux assises de l'Asie. Troglodytes plus intimes que leurs ancêtres du Solutré, mais toujours nomades, leur Industrie déjà fut haute et leur Art attendrissant. Esquisses tracées au frêle burin, timides mais fidèles, c'est l'éclosion de la deuxième puissance animale, la lutte du cerveau vers la conscience des choses, sans l'immédiat des appétits. Au cyclone de l'Hiatus, lorsque viendra une race plus hiératique, pour des centaines de siècles l'Art sera perdu et

il faudra même attendre notre Renaissance pour retrouver des types d'industrie comme la fine aiguille à chas.

Or, c'était à l'Orient méridionnal, dans la saison du Renouveau, vers les deux tiers de la nuit. Dans la lueur cendreuse d'une grande vallée retentissaient les voix des bêtes carnivores. Un fleuve, dans les entrecoupements de silence, chantait la vie des fluides, l'euphonie des ondes ; les aulnes et les peupliers répondaient en chuchottis, en harmonies intermittentes. La planète Vénus, moins argentine en ces âges, s'enchâssait dans le Levant. La théorie des constellations immortelles apparaissait entre les nues vagabondes, Altaïr, Wéga, les Chariots contournant avec lenteur la Polaire du Cygne.

Tandis que la vie palpitait dans les Ténèbres, féroce ou peureuse, ruée aux fêtes et aux batailles de l'Amour ou de la Nourriture, une pensée vint s'y joindre. A la rive du fleuve, au rebord d'un roc solitaire, une silhouette sortit de la Caverne des Hommes. Elle se tint immobile, taciturne, attentive aussi, les yeux parfois levés vers l'étoile du Levant. Quelque rêve vague, quelque ébauche d'esthétique astrale, préoccupait le veilleur, moins rares chez ces ancêtres de l'Art qu'en maintes populations historiques. Une santé heureuse palpitait dans ses veines, l'haleine nocturne charmait son visage, il jouissait sans craintes des rumeurs et des calmes de la nature vierge, dans la pleine conscience de sa force.

Cependant, sous l'étoile Vénus, il transparut une lueur fine. Le boomerang de la Lune s'esquissa, des rais allèrent sur le fleuve et les arbres, parsemés d'ombres très longues. L'homme alors découpa sa forme de haut chasseur, les épaules cou-

vertes du manteau d'Urus. Sa face pâle, peinte de lignes de minium, était large sous le crâne long, capace et combatif. Sa sagaie à pointe de corne appendait de guinguois à sa taille, il tenait à la main droite l'énorme massue de bois de chêne.

Au frôlement des rayons, la perspective entra dans une existence moins faro[illegible] Dans les peupliers, des vibrations d'élytres blanches [illegible] paradis entr'ouverts sur la plaine, une p[illegible] choses, une timide protestation cont[illegible]e. Les voix même décrurent, la [illegible] profondeurs de la forêt voisi[illegible]r et de sang.

[illegible] long du fleuve du [illegible]uinze cents couleur du front. [illegible] silhouette [illegible]

[illegible] vue de [illegible]arda s'éloigner la bête, ses pattes [illegible] arrière, tout le bel organisme de course lancé dans les lueurs rougeâtres :

— Llô ! Llô ! fit-il, non sans sympathie.

Son instinct lui prédisait une approche d'ennemi fauve, quelque puissant félin en chasse et ses vœux allaient à l'herbivore. Effectivement, une demi minute après, un léopard surgit d'arrière le roc des Troglodytes, lancé en foudre, en bonds de guerre immenses. L'homme alors apprêta la sagaie et la massue, attentif, les narines au vent, les nerfs en tumulte. Le léopard passa comme une écume sur le fleuve,

il faudra même attendre notre Renaissance pour retrouver des types d'industrie comme la fine aiguille à chas.

Or, c'était à l'Orient méridionnal, dans la saison du Renouveau, vers les deux tiers de la nuit. Dans la lueur cendreuse d'une grande vallée retentissaient les voix des bêtes carnivores. Un fleuve, dans les entrecoupements de silence, chantait la vie des fluides, l'euphonie des ondes ; les aulnes et les peupliers répondaient en chuc[illegible] harmonies intermittentes. La planète Vénus, [illegible] en ces âges, s'enchâssait dans le Levant [illegible]lla-tions immortelles apparaissait [illegible]
Altaïr, Wéga, les Chariots c[illegible]
laire du Cygne.

Tandis que la vie palp[illegible]
peureuse, ruée aux fêt[illegible]
de la Nourriture, un[illegible]
fleuve, au rebord [illegible]
la Caverne des F[illegible]
attentive aussi [illegible]
Quelque rêv[illegible] [illegible]que astrale,
préoccupa[illegible], moins rares chez ces ancêtres de l'Art qu'en maintes populations historiques. Une santé heureuse palpitait dans ses veines, l'haleine nocturne charmait son visage, il jouissait sans craintes des rumeurs et des calmes de la nature vierge, dans la pleine conscience de sa force.

Cependant, sous l'étoile Vénus, il transparut une lueur fine. Le boomerang de la Lune s'esquissa, des rais allèrent sur le fleuve et les arbres, parsemés d'ombres très longues. L'homme alors découpa sa forme de haut chasseur, les épaules cou-

vertes du manteau d'Urus. Sa face pâle, peinte de lignes de minium, était large sous le crâne long, capace et combatif. Sa sagaie à pointe de corne appendait de guinguois à sa taille, il tenait à la main droite l'énorme massue de bois de chêne.

Au frôlement des rayons, la perspective entra dans une existence moins farouche. Dans les peupliers, des vibrations d'élytres blanches, des coins de paradis entr'ouverts sur la plaine, une palpitation visible des choses, une timide protestation contre les férocités de l'ombre. Les voix même décrurent, la bataille moins ardente aux profondeurs de la forêt voisine, les grands fauves repus d'amour et de sang.

L'homme, las d'immobilité, marcha le long du fleuve du pas élastique d'un poursuiveur de proie. A quinze cents coudées, il s'arrêta, au guet, la sagaie prête à hauteur du front. Il vint, sur le bord d'un bosquet d'érables, une silhouette agile, un grand cerf élaphe à dix cors.

Le chasseur hésita, mais la tribu devait être pourvue de chair en abondance, car dédaignant la poursuite, il regarda s'éloigner la bête, ses pattes grêles, sa tête projetée en arrière, tout le bel organisme de course lancé dans les lueurs rougeâtres :

— Llô! Llô! fit-il, non sans sympathie.

Son instinct lui prédisait une approche d'ennemi fauve, quelque puissant félin en chasse et ses vœux allaient à l'herbivore. Effectivement, une demi minute après, un léopard surgit d'arrière le roc des Troglodytes, lancé en foudre, en bonds de guerre immenses. L'homme alors apprêta la sagaie et la massue, attentif, les narines au vent, les nerfs en tumulte. Le léopard passa comme une écume sur le fleuve,

effacé bientôt dans les perpectives. L'oreille délicate du chasseur perçut plusieurs minutes encore sa course sur la terre molle :

— Llô ! Llô ! répéta-t-il, légèrement ému, dans une pose de défi grandiose.

Des minutes coulèrent, les cornes du Croissant déjà plus nettes ; des bestioles frôlaient les buissons de la rive ; de grands batraciens chantaient sur les plantes fluviatiles. L'homme savoura la simple volupté de vivre devant le luxe des grandes eaux, les pleuvotements des ombres et des clairs, puis il s'éloigna de nouveau, aux écoutes, son œil accoutumé aux pénombres épiant les embûches de la nuit.

— Hoï ? murmura-t-il d'une voix interrogative et en se réfugiant dans l'ombre d'un buisson.

Un bruit de galop, vague d'abord, se rapprochait, se précisait. Le cerf élaphe reparut, aussi rapide mais moins précis dans sa fuite droite, en sueur, le souffle bref et trop sonore. A cinquante pas, le léopard, sans lassitude, plein de grâce, déjà victorieux.

L'homme s'étonnait, ennuyé de la prompte victoire du carnassier, avec une envie croissante d'intervenir, lorsque survint une péripétie redoutable. C'était, là-bas, à l'orée des érables, en plein dans la lueur lunaire, une silhouette massive, en qui, au profond rugissement, au bond de vingt coudées, à la lourde crinière, l'homme reconnut la bête presque souveraine : le Lion. Le pauvre cerf élaphe, fou d'épouvante, fit un crochet brusque et gauche, se replia, soudain se trouva sous les griffes tranchantes du léopard.

Une lutte brève, farouche, le sanglot du cerf agonisant et le léopard se tenait immobile, effaré : le lion approchait à

pas tranquilles. A trente pas, il fit halte, avec un rauquement, sans se raser encore. Le léopard quaternaire, de taille haute, hésita, furieux de l'effort fait en vain, songeant à risquer la bataille. Mais la voix du dominateur, plus haute, trembla sur la vallée, sonnant l'attaque, et le léopard céda, s'en fut sans hâte, avec un miaulement de rage et d'humiliation, la tête fléchie vers le tyran. Déjà l'autre déchirait l'élaphe, dévorait par larges pièces cette proie volée, sans souci du vaincu qui continuait la retraite en explorant les pénombres de ses yeux d'or-émeraude. L'homme rendu prudent par le voisinage du lion, s'abritait scrupuleusement dans sa retraite feuillue, mais sans terreur, prêt à toute aventure.

Après quelques instants de dévoration furieuse, le fauve s'interrompit : du trouble, du doute parurent dans son attitude, dans le frisson de la crinière, sa scrutation angoisseuse. Soudain, comme convaincu, il saisit l'elaphe vivement, le jeta sur son épaule et se mit en course. Il avait franchi quatre cents coudées, lorsque émergea, presque à l'orée où naguère lui-même était apparu, une bête monstrueuse. Intermédiaire d'allure et de forme entre le tigre et le lion, mais plus colossale, souveraine des forêts et des savanes, elle symbolisa le Force, là debout sous les lueurs vaporeuses. L'homme trembla, ému au plus profond de ses entrailles.

Après une pause sous les frênes, l'animal prit la chasse. Il alla comme le cyclone, franchissant les espaces sans effort, poursuivant le lion en fuite vers l'Ouest, tandis que le léopard, arrêté, regardait la scène. Les deux silhouettes décrurent, s'évaporèrent, l'homme songea de nouveau à quit-

ter son abri, car le léopard l'inquiétait peu, lorsque la scène se compliqua : le lion revenait en oblique, ramené par quelque obstacle, mare ou crevasse. L'homme ricana, raillant la bête de n'avoir pas mieux calculé sa fuite, se rencoigna, car les colossaux antagonistes arrivaient presque droit sur lui. Seulement, retardé par le détour et le poids de l'élaphe, le fuyard perdait du terrain. Que faire ? Le chasseur inspecta l'ambiance : pour atteindre quelque peuplier il fallait bondir à deux cents coudées et, du reste, le Felis spelaea gravissait les arbres. Quant au roc des Troglodytes, c'était dix fois cette distance : il préféra braver l'aventure.

Son hésitation fut brève. En deux minutes, les fauves atteignaient les abords de sa retraite. Là, voyant la fuite vaine, le lion laissa crouler l'élaphe et attendit. Ce fut une trêve, un arrêt similaire à celui de tantôt, alors que le léopard tenait la proie. Tout autour, le silence, l'heure annonciatrice, l'heure où les Nocturnes vont s'endormir et les Diurnes vont revivre à la lumière. Une lueur de songe, des cimes d'arbres noyées dans des laines pâles, des bandes de gramens tremblotants de toutes leurs lancettes à l'haleine hésitante du Couchant, et, sur tout le pourtour, le vague, le confus, l'embuscade de la nature faite de frontières arborescentes, de détroits, de bandes soyeuses de ciel. En haut, les veilleuses stellaires, le psaume de la vie éternelle ; sur un tertre, le felis spelaea découpé sur les rais lunaires, son haut profil de dominateur, sa crinière retombant sur un pelage tavelé de panthère, son front plane et ses mâchoires proéminantes, jadis roi de l'Europe chelléenne, maintenant au déclin, réduit à des bandes étroites de territoire. Plus bas, le lion, le souffle rauque, les flancs en tumulte, sa griffe

lourde posée sur l'élaphe, hésitant devant le colosse comme naguère le léopard devant lui, une phosphorescence de crainte et de colère entremêlées dans ses prunelles. Dans la pénombre, l'homme qui les contemple, déjà harmonisé au drame.

Un rugissement voilé plana, le spelaea secoua sa crinière et commença de descendre. Le lion, en recul, les dents découvertes, lâcha la proie deux secondes, puis, au désespoir, son orgueil fouetté, il revint avec un rugissement plus éclatant que celui de l'adversaire, remit la griffe sur l'élaphe. C'était l'acceptation de la lutte. Malgré sa force prodigieuse le spelaea ne répondit pas tout de suite. En arrêt, replié, il examinait le lion, jaugeait sa force et son agilité. L'autre, avec la fierté de sa race, se tenait debout, tête au vent. Un second rugissement de l'agresseur, une réplique retentissante du lion et ils se trouvèrent à un seul bond de distance :

— Llô ! Llô ! chuchota l'homme.

Le spelaea franchit la distance, sa griffe monstrueuse se leva. Elle rencontra les ongles de l'adversaire. Deux secondes, la patte rousse et la patte ocellée se firent face, dans la trêve finale. Puis l'attaque, un emmêlement de machoires et de crinières, des rauquements farouches, tandis que le sang commençait de couler. D'abord le lion plia sous l'assaut formidable. Dégagé bientôt, d'un saut transverse il mena une attaque de flanc, et la bataille devint indécise, l'élan du spelaea amorti. Alors, la frénésie des organismes, les secousses de muscles géants, l'indécision des forces éperdues en résultantes fausses, le fourmillement de crinières dans les lueurs du satellite, un déferlement de chairs pareil

aux palpitations d'un flot maritime, l'écume des gueules et la phosphorescence des fauves prunelles, les rauquements semblables aux sanglots de tempête sur les chênes. Enfin, d'un coup terrible, le lion fut précipité, alla choir à six encolures, et, en foudre, le spelaea était sur lui, commençait de lui ouvrir le ventre. Il se débattit, avec des rugissements épouvantables, il réussit à se dégager encore, les entrailles pendantes, la crinière rouge. Comprenant et l'impossibilité de la retraite et que l'autre ne lui ferait nulle grâce, il refit face sans faiblesse, il réengagea le combat avec une furie si haute que le spelaea ne put, durant plusieurs minutes, le ressaisir. Mais la finale approchait, une décroissance rapide des forces du vaincu : ressaisi, recouché contre terre, arriva le supplice, l'acharnement du plus fort, les viscères du lion arrachés, ses os rompus entre des crocs tout-puissants, sa face broyée et difforme.... et les rugissements de l'agonie répercutés à travers l'horizon, toujours plus rauques, plus débiles, éteints bientôt en soupirs, en râles, en tressaillements des vertèbres.... Enfin, une convulsion de la gueule, un sanglot lamentable, et la bête souveraine s'éteignit.

D'abord le spealea s'acharna sur le cadavre, sur la chair encore vibrante, dans la volupté de la vengeance et la crainte d'un retour de vie. Enfin, rassuré, il rejeta le lion d'une secousse dédaigneuse, il rugit son triomphe et son défi aux pénombres, les épaules, le thorax saignant de larges plaies. Le jour naissait, une filtration de vif-argent au bas horizon, l'arc du satellite se dépolissant, se vaporisant. Le spelaea, après avoir léché ses blessures, sentant la faim revenir, s'en fut vers la carcasse de l'élaphe. Las, trop éloi-

gné du repaire, il chercha une retraite où il pût se repaître à l'ombre. Le buisson où se cachait le chasseur, proche, attira ses prunelles, il se mit en devoir d'y traîner la proie.

Cependant, fasciné par la magnificence tragique du combat, l'homme contemplait encore le vainqueur, lorsqu'il le vit se diriger sur lui.

Un souffle d'épouvante charnelle, d'horripilation, passa sur son être, sans qu'il perdît l'instinct de lutte et de calcul. Il songea que, après un tel combat, avide de repos et de nourriture, sans doute le spelaea n'inquiéterait pas sa retraite. Toutefois, il n'en avait aucune certitude, il réécoutait les légendes des vieillards disant, aux soirs de veillée, la haine du grand félin contre les hommes. Rare, en déchéance continue, il semblait avoir l'instinct du rôle des primates dans son extinction, il satisfaisait sa rancune confuse chaque fois qu'il rencontrait quelque individu solitaire.

Ces souvenances rôdant dans le cerveau du veilleur, il songeait lequel, en cas d'attaque, de l'abri ou de la rase savane serait préférable ? Si l'un amortissait l'élan de la bête, l'autre rendait plus faciles le jet de la sagaie et les coups de la massue. Il n'eut pas à hésiter longuement : déjà le spelaea écartait les feuillages. L homme bondit, son choix soudain décidé, sortit du buisson, par la ligne praticable, à angle droit avec la trouée où allait entrer le monstre. Aux froissements des branches, le spelaea s'inquiéta, tourna autour de la bordure et, voyant surgir la silhouette humaine, il rugit. A cette menace, toute tergiversation éteinte, le chasseur leva la sagaie, les muscles souples et dociles, visa.

L'arme vibra, alla droit sa route dans la gorge du félin :

— Ehô ! Ehô ! cria l'homme, la massue haute, brandie à deux poings.

Puis il s'immobilisa, solide, beau géant humain, héros des âges de lutte, la prunelle lucide. Le spelaea avança, se ramassant, calculant son bond. L'homme, d'une aisance merveilleuse obliqua, laissa passer le monstre, puis, au moment où il revenait, de biais, sa massue descendit comme un formidable marteau et des vertèbres craquèrent. Un rugissement arrêté net, la chute, l'immobilité brusque du colosse et l'homme répéta son cri de bataille, victorieux:

— Ehô ! Ehô !

Il continuait toutefois à se tenir sur la défensive, redoutant quelque reprise, contemplant la bête, ses grands yeux jaunes ouverts, ses griffes longues d'une demi-coudée, ses muscles géants, sa gueule béante, pleine du sang du lion et de l'élaphe, tout ce miraculeux organisme de guerre au ventre très pâle sous le pelage jaune, ocellé de noir, des flancs et de la croupe, sous la ruisselante crinière brune. Mais il était bien mort, le felis spelaea, il ne devait plus faire trembler les ténèbres. L'homme se sentit dans la poitrine un grand bien-être, le gonflement d'un orgueil très doux, un élargissement de personnalité, de vie, de confiance en soi, qui le tint rêveur et nerveux devant les fleurs lumineuses de l'aube.

Les premières fanfares écarlates s'élevèrent sur l'horizon en même temps que la brise. Les bestioles de la lumière une à une ouvrirent leurs prunelles, les oiseaux préhistoriques pépièrent leur ravissement, tournés vers le Levant, leurs petites cornemuses enflées. Sous les brumes fines, le

fleuve sembla d'étain d'abord, légèrement dépoli, puis les splendeurs de la nue s'y plongèrent, un monde frissonnant de nuances et de formes. Les cimes des grands peupliers et des petits grameus de la savane tremblèrent de la même ardeur de vie. Déjà l'astre survenait, plus haut que la forêt lointaine ; ses rais passèrent sur la vallée, entrecoupés d'ombres d'arbres frêles et interminables. L'homme étendait les bras, dans une religiosité confuse, sans culte précis, percevant la Force des rayons, l'Eternité du soleil, l'Ephémère de sa propre personne. Puis, un rire lui vint, le cri de son triomphe :

— Ehô ! Ehô ! Ehô !

Et, sur le bord de la caverne, les hommes apparurent.

LA SÉPULTURE DE WANHAB

Dans le crépuscule du soir, l'Astre transformé en brasier circulaire, les Vieillards surgirent de la caverne, suivis de de la horde mélancolique ; deux guerriers jeunes portaient le squelette de Wanhâb, et la lueur rouge, sur le crâne pâle, à travers la cage thoracique tombait comme un symbole de haute angoisse, désuétude du jour vernal sur les ruines d'un être jeune disparu à jamais dans l'Abîme des métamorphoses. Tardive s'écoula la horde à travers la savane, et les sanglots sourds de l'épouse et de la mère coupaient la taciturnité de la scène.

Quand on atteignit l'Arbre-Sépulcre, quand les porteurs eurent escaladé la colline, on vit un vieillard se mettre auprès de Wanhâb, et tous attendirent sa parole, car il était renommé pour parler aux autres hommes. Et le vieillard se tint immobile quelque temps, laissant remonter des choses anciennes dans sa mémoire, les confuses synthèses acquises par sa race encore tout à la nature et n'ayant conçu aucun mystère au delà des formes matérielles :

— Hommes. . . . Wanhâb fils de Djeb . . . né parmi nous . . . était un chasseur intrépide et un travailleur habile. . . l'urus, le léopard et l'hyène ont connu sa force. . . il a taillé les dépouilles de la bête et s'en est fait des vête-

ments et des armes. . . il a tiré des outils de la pierre bienfaisante. . . Hommes. . . Wanhâb fils de Djeb. . . est sorti de la vie. . . il ne chassera plus, il ne dépouillera plus la bête et ne tirera plus d outils de la pierre bienfaisante. . . et parce que c'était un compagnon fidèle et sage. . . nous regrettons Wanhâb, fils de Djeb.

— Nous regrettons Wanhâb fils de Djeb ! répétèrent les voix de la horde.

Puis, il descendit un silence plus pesant et les têtes des Troglodytes s'élevèrent pour voir gravir l'Arbre-Sépulcre par un chasseur agile. Il glissa de branche en branche, à travers les squelettes des Ancêtres.

Lorsqu'il parvint à une branche libre, on suspendit Wanhâb fils de Djeb, à la lanière tressée dont il tenait un bout et la dépouille à claires-voies du trépassé monta lentement parmi les feuillages. De l'horizon tiède et du grand zénith il émanait des langueurs si douces, un si charmant souffle de vie et une majesté si pacifique, que les compagnons de Wanhâb et sa mère et sa veuve oubliaient la douleur et l'effroi de la mort. Enfin, le squelette, fixé, vacilla faiblement parmi les autres squelettes, et la horde se dispersa dans le crépuscule. Aux caps du fleuve, sur la pointe des collines légères, les natures contemplatives virent se diviser la lumière en mille figurations éphémères. Bientôt ne resta plus sous l'arbre que le noyau des compagnons intimes et des parents. Et la cendre vint sur les gloires célestes. Un jour de plus disparut à la profondeur du passé. Une nuit de plus découvrit un pan de l'Infini. Frissonnants, alors, avec des imaginations embryonnaires, avec la pensée du trépas et de la nuit emmêlées, les humbles préhistoriques fidèles à Wan-

hâb ajoutèrent un rève aux millions de rêves dont naquirent les cultes, dont naquirent les mariages de la Peur, du Surnaturel et de l'Immortalité.

Cependant, la jeune épouse restait prostrée sur l'herbe, ses cheveux coulant parmi les gramens, comme les feuilles du saule pleurent sur les nénuphars des étangs. Et Thérann le vainqueur, ami de Wanhâb, eut pitié d'elle et sentit trembler son cœur, parce que la chevelure de la femme était belle et son cou rond et blanc dans les clartés finales du jour. Il dit alors des paroles douces, et elle leva ses prunelles sur lui. Et le vœu de la large nature, que tout recommence et que la blessure de l'âme se ferme dans les êtres jeunes encore, commença de s'accomplir pour elle. Elle songea que Thérann était fort parmi les forts, et sans férocité pour les femmes et les enfants. Et quand les ténèbres furent victorieuses, ils restèrent l'un à côté de l'autre, sans mouvement et sans parole, mais sentant se lever des lendemains en eux, tandis que les loups rôdaient sur la savane, que l'hyène ricanait au bord du fleuve et que les grands carnivores se levaient dans leur force.

J.-H. Rosny.

UN CARACTÈRE

. . . .

Quinze ans accomplissent leur cycle. La France, au nom de l'Europe, va se promener en Espagne; Courrier mord, cingle; l'anti-clérical, anti-littéraire et bonapartiste Béranger chansonne; Louis XVIII mort, le démodé comte d'Artois lui succède, jette en pâture aux émigrés un milliard, rétablit le droit d'aînesse, imbécilement se fait sacrer à Reims, comme ses pères; on parle de Châteaubriand, de Royer-Collard; la Grèce est délivrée du Turc; Alger pris, le roi monte à l'assaut des libertés publiques; la révolution de Juillet éclate, bat les gardes et les Suisses; Charles X est remplacé par Louis-Philippe et monsieur Laffite; las d'une drôlesse, l'unique survivant des Condé se pend comme un laquais; on a des ministères Périer, de Broglie, Guizot, Thiers; le choléra tue cent vingt mille personnes; peuple et soldats se crossent à Saint-Méry; Caroline de Naples est arrêtée; une quadruple alliance désunit les cours de Paris, de Londres, de Lisbonne, de Madrid; et, à Juvigny, lorsque tonne la machine infernale, Fieschi devient héros, — tant est violent pour la branche cadette le mépris d'Agénor, mépris qui, dès 1830, le forçait d'acquérir le plâtre du prince

bourgeois, et de le mettre en ses cabinets, au-dessus de l'immonde lunette.

. . . .

Le marquis Agénor de Cluses n'a presque pas changé. Svelte, sans une ride, il porte modeste l'orgueil de facultés que n'ont guère les humains. Mais l'âge n'est déjà plus où les semaines lui paraissaient interminables.

. . . .

Il a donné sa fille aux de Montégrier. Ceux-ci, qu'une vieillesse oisive, l'égoïsme, l'oubli ont refaits jovials, la lui amènent un mois, l'été. Il constate bien chez Berthe l'ascension d'une joliesse blonde ; mais la morte n'y a point sa part. Et il ne sait se modifier ; et vite l'accable ce trio, qui le gêne, badine à tort, éteint ses voix, perpétuellement, dès qu'il approche, bâille de bonne heure puis se couche tard, ne laisse mourir aucune fleur sur sa tige, et le dimanche seul, quand tintent les offices, se meut vers la chapelle où, de Therèse, croupit ce qu'on fut obligé de rendre à l'universel pourrissoir.

Agénor est de mieux en mieux l'esclave du spectre de sa femme. Bloc de matière transformée, idéale, conservatrice, chaque semaine, il s'est affiné davantage. D'inapercevables indices : caresses d'ange, mains fluettes venant se modeler entre les siennes tout à coup, rêves éclos hors de sa sphère, visions graduelles, enveloppements magnétiques, dominateurs, ont commencé par le fabriquer autre, par le douer de sens, d'yeux, d'une vertu qu'il ne possédait point, de plus faciles moyens d'apprendre et de comprendre ; peu à peu, en de spéciales solitudes d'intellect, aux rutilances d'après-midi caniculaires comme aux froidures des saisons grises,

les phénomènes se sont exagérés : captation incessante, présences moins rares de l'*image*, chevauchées d'âne sur l'époque lointaine dont le marquis de Cluses veut garder la soif; et, sitôt qu'il est débarrassé d'intrus, aujourd'hui, Thérèse se montre et l'illusionne, palpable, en cette beauté jeune où elle s'éteignit.

Un hiver a de nouveau spolié Juvigny de ses parures automnales. Il gèle. Agénor dine, l'esprit trouble. Et il ne tarde pas à regagner sa chambre, une chambre longue, énorme, que baigne une transparence lunaire sourdant d'un globe de lampe haut perchée. Nul serviteur ne devra plus venir, puisqu'au coin d'une table déjà fume la boisson somnifère du maître, en une épaisse timbale guillochée. Plaqué de meubles lourds, vernis, un reps de soie blanche, à broderies en chenille cernée d'or, couvre les murailles de la pièce, détient quelques portraits : femmes de Cour, hommes chevelus, cravatés de dentelles. Un lit ouvert carre une estrade, comporte une garniture au petit point : milieu, pentes, lambrequins, que peuplent des figures Louis XIV. Et de noueuses bûches, par un foyer qu'exhausse un médaillon de marbre rouge, brûlent et semblent respirer, mêlant de brefs éclairs à la clarté paisible de la lampe, sur d'authentiques sièges dix-septième siècle, où des fleurons et des meneaux de velours clair, violet, croisent et se tordent contre fond jaune.

Le marquis se lave les mains, la bouche, quitte sa redingote plissée pour une robe de cachemire. Il chausse des pantoufles, se recoiffe, peigne son collier de barbe, les fines moustaches qu'il porte depuis plusieurs semaines ; et, lorsqu'il a vidé la timbale, tout de suite, les yeux rieurs, il aper-

çoit ce qu'il attend, vis-à-vis lui : un lambeau de nuage, que les pourpres du feu traversent. Cela roule des tons glauques, et se condense ; on dirait la maquette d'une statue, l'œuvre interminée d'un sculpteur de génie. Voilant le centre du foyer, dont la lumineuse auréole, à gauche, à droite, n'interrompt point sa montée ondoyante, le nuage épaissit encore, crée, tourbillonne, de minute en minute se colore davantage ; une face paraît, que casquent des cheveux bouclés aux tempes, — puis un bras nu, l'autre bras, puis la pointe rose d'un petit pied vêtu de soie, sous la triple roseur de ruches. Thérèse vit, comme jadis.

Elle s'est assise en un frou-frou d'étoffe ; lui, a baisé son front, ses yeux.

Aucun frisson n'attaque le marquis de Cluses ; aucune arrière pensée ne le tracasse. L'atmosphère tiède n'est que parfums ; une symphonie commence, lointaine, céleste.

— Cher Agénor, murmurent des souffles, à son oreille.

Mais il écoute mal. Un intense bonheur le fait presque souffrir à contempler Thérèse hors du sépulcre, Thérèse, hors du Paradis qu'elle a obtenu de quitter. Et sans ouvrir les lèvres, soudain, voici qu'ils se mettent à parler ; tandis que stagne le jour lunaire, et que les bûches noueuses agitent leurs éclairs.

— Je t'aime !... Je t'aime !

Ainsi vibrent la morte, son époux. Et ce thème leur est d'une variation infinie, ronge l'espace, borne Agénor, absorbe les relents de son expérience casanière. Vers quel but marche-t-il ? De quelle folie absurde se trouve-t-il être la victime ? Quels dogmes, en sa religion, lui ont appris que l'amour brise les barrières funèbres, peut émouvoir la des-

tinée, unir du ciel et de la terre, violenter le coma final? Il ne s'inquiète point, tant il fût bâti pour se passionner, — tant il est certain de bien voir, d'entendre, de toucher, de sentir.

— Je t'aime!... Je t'aime!

Thérèse le couve du regard, l'exalte; et l'hymne de leur concorde répond à ce qui chante au loin. Et Agénor ne se souvient pas qu'il s'est confessé le jour même. Une fois de plus, il a voulu éparpiller ses joies, s'enorgueillir modestement, louer le pur miracle dont il est contemplateur; mais, derechef, sa mémoire l'a trahi, quelque chose l'avertissant qu'on n'avait fait que tolérer monsieur de Christy, aux premières heures trop effrayantes de l'initiation.

— Je t'aime.

Toujours se redit le pauvre être. Il erre par les mondes abstraits, se grise de lumière, suit des mirages, halète à force d'exhaler la quintessence de ses affections. Mille sentiers s'offrent, au-dessus desquels brillent les étoiles du rêve, où sa foi se repaît d'occulte, de gnose, d'espoirs, de suavités latentes. Et il pousse un profond soupir, manque d'échapper à la terre.

— Je t'aime.

. . . .

Cependant, comme il n'est point des contrées chastes qu'il parcourt, la bête en lui se lasse peu à peu, s'arrête, bien qu'on tâche de l'entraîner. « L'homme est d'argile, » et ainsi destiné, que, des pics les mieux ardus, il doit brusquement culbuter vers quelque fondrière.

— Je t'aime, toi seule.

Le marquis de Cluses reprend pied, chancelle entre deux

forces qui l'attirent ; puis il se met à pleurer Thérèse, entière.

La symphonie divine vient de s'éteindre, et les dictames de l'atmosphère ont perdu tout arome.

Très grave, maintenant, se tient l'image de la morte, en sa matérialité rose. Elle a clos ses beaux yeux sibyllins, voilé ses bras, sa gorge, de phosphorescences. Et elle ne parle plus à l'esprit d'Agénor, — qui contemple sa femme, lorsqu'on la lui donna, heureuse d'être offerte.

Il récapitule leur nuit de noces, à Paris, là-bas, au fond d'un dédale de rues, leurs autres nuits, — elles ne sont pas innumérables ! — et il s'attarde au souvenir de cette compagne bonne, caressante, officieuse, dont il était l'ami, le mâle ; et des chaleurs l'assiègent au vu de l'adorable corps qu'il possédait, n'a plus ; et ce qu'il a circonscrit de désirs, et ce qu'il emprisonna de génératrice vigueur, le long de son veuvage, commencent à l'escalader, invinciblement, de même que les marées montantes un estuaire.

Cauchemar, la grossesse de Thérèse ! Cauchemars, l'horrible et cruelle saignée, la mort ! Cauchemars, Berthe, les visions ! Thérèse ne peut pas être un chérubin ; Thérèse existe, puisque naguères il la touchait, il l'embrassait. Elle est l'amour, le plaisir, l'assouvissement. Elle est cette hantise où germe l'idée du suicide.

Le marquis de Cluses tombe sur les genoux, essaie d'accrocher le fantôme. Mais rien ; il n'est plus là. Aucun vestige de lui n'obstrue les immobiles pâleurs que jette le globe lampadaire, l'auréole obscurcie du foyer.

Agénor sanglote, foudroie le vide de prières désespérées, se tord les mains, brame sa peine, demeure anéanti. Puis il

se déshabille pour finir, se couche ; — et le sommeil le prend, inapaisé, comme un enfant, dont le chagrin va irriter les songes.

Seront-ils punisseurs, mauvais, susceptibles de prolonger le déboire du malheureux étendu seul par cette couche trop grande ? ou, bénévolement guidés, à l'ombre d'une puissance imperturbable, tenteront-ils de le distraire, tout en restant moroses ?

C'est des vapeurs bleues, vertes, jaunes, laniellées de rayons, criblées d'étincelles, qui d'abord s'amalgament. Elles resplendissent, fulgurent, divergent, passent, aimable illusion, spectacle apéritif ; et, dans un décor simple : murs crépis à la chaux, que pare un crucifix géant, qu'un œil-de-bœuf éclaire, une forme prosternée s'allonge, vêtue de cotonnade blanche, le front cerclé de toile, sous les plissures d'un manteau carmélite. La Vallière fait pénitence de son royal amant. Elle prie, désolée, sèche d'inerte jalousie, le profil maigre, la bouche sale de poudre à force de baiser le sol ; elle est muette de frayeur pieuse. Amour, joies défendues, bijoux portés, fêtes anciennes, coquetteries de violette pour se garder contre une rivale plus belle, tout est péché maintenant à ses yeux, qui furent si clairs. — Dieu a-t-il pardonné ? Oui, rêve Agénor, d'une voix haute. Et sa poitrine se soulève ; et sa souffrance délire, se rappelle, s'aiguise aux affres qu'il perçoit, au leurre dont ont l'occupe.

Alors, comme le tient à la dérive, sans le maîtriser, par les temps qu'il préfère, un gouvernail mystérieux, second tableau, de suggestion moins copulative : la mer, une pleine mer indigo, rasée de lames écumeuses, sous du soleil en cataracte. Deux escadres sont prêtes à s'y joindre, voiles

au vent, poupes et proues dorées, pareilles à deux tribus d'oiseaux ennemis, magnifiques. Les pavillons flottent, les uns de lis sur champ de neige, les autres à trois faces, de pur orange, d'argent, d'azur. Ruyter e Du Quesne s'attaquent. Ils s'emmêlent, se séparent, se brouillent de nouveau, navire contre navire ; et leurs flancs crachent de la fumée, du tonnerre, leurs voiles se trouent, leurs coques se broient, leurs mâtures se tailladent, leurs cordages déchiquetés balancent ; tandis que monte le cri des marins, et qu'au soufflet des projectiles perdus, les eaux salines clapent et jaillissent.

Mais cela ne subjugue point le marquis de Cluses. Il appelle encore Thérèse.

« Par la sambleu! m's enfants, rugit-on soudain, presque aux oreilles d'Agénor, — il est obligé d'écouter, — s'agit pas de brocher-bayard à c' t'heure, mille-z-yeux ! ni d'avoir peur des chiens de Turcs qui nous assiégent ! S'agit de rire au contraire, de leur tanner le cuir, d'piller leur or et de caresser leurs Turquesses, qui feraient goguiller tous les Saints. Par ainsi, ouvrez vos poches, tapez fort, et vive le Roi, mort-Dieu ! En avant ! »

Fier de son éloquence, du retroussis vainqueur de ses moustaches, entouré de généraux, d'aides de camp : Nadailles, Vendôme, de Villarceau, Schomberg, cuirassés, avec des bonnets de ratine, le duc de Beaufort est sur son cheval noir Phœbus. Les sabres pendent aux baudriers, la crosse des pistolets bombe au-dessus des fontes ouvertes. Trois heures du matin ; — et par une esplanade, à Candie, esplanade hérissée de cactus, d'aromatiques bruyères, les troupes que Louis XIV mit à la disposition du Saint-Père, sont rangées en bataille : mousquetaires, officiers réformés, soldats

aux gardes, corps de marine, compagnies particulières d'infanterie et de cavalerie, une poignée d'hommes, dont les armes cliquètent, dont les galons luisent à peine sous le ciel ténébreux. La poignée d'hommes se met en marche, franchit les portes de la ville ; — et Agénor n'a plus d'yeux que pour le petit-fils d'Henri IV. L'histoire ne publia jamais son héroïque trépas.

Il marche, le chef orné d'une plume rouge, et derrière une chaîne de collines, face à lui, le nimbe du soleil levant, très rouge aussi, permet bientôt d'apercevoir les dorures de sa cuirasse, à l'ancienne mode, son buffle brun, et dominant de larges bottes, que borde un tapis de selle pourpre, ses chausses de velours écarlate.

— Tout beau ! tout beau, Brise-l'Air ! fait-il soudain.

Un grand lévrier fauve s'élance au nez de son cheval, gronde, l'arrête, lui barre le passage.

— Qu'est-ce, Brise-l'Air ?... Qu'est-ce ? demande le duc.

La bête pousse un aboi ; puis, tête basse, d'un pas long, elle s'occupe de suivre.

— Mort est proche, dit simplement Beaufort.

Et redressant son torse d'héralide, il s'orne d'un sourire.

L'aube caresse les lauriers-roses, échauffe la senteur des bruyères, qu'elle démêle, blondit les palmes des dattiers, l'herbe, les rocs, la vaste plaine. Et les files d'hommes en armes, à travers la campagne, piétons, cavaliers, foisonnent de rouge et de bleu ; tandis que scintillent les armures d'un état-major, qu'ondoient ses panaches multiples, que flottent à l'air du matin les écharpes qui lui furent brodées, au milieu de Paris tranquille, afin que beaucoup se souvinssent.

Agénor de Cluses remarque la solennelle pâleur des fantoches qu'on lui montre, l'explique : la bataille est imminente.

Elle éclate en effet.

Un tapage de mousqueterie lointaine, à laquelle s'immisce du canon ; et le disque solaire émerge des collines, embrase toute la perspective éclose là, d'un coup de baguette si habile ; et des tambours battent la charge, des fifres lancent leurs notes aiguës ; et debout sur ses étriers, Beaufort, l'œil magnanime, lève son sabre, qui trace en l'air bleui une parabole de lumière ; et les soldats, au pas de course, vident le paysage.

Plus rien maintenant, hormis l'humaine, la brutale tempête. Elle gronde, meugle, pétille, a des silences carnassiers.

Et l'imagination inquiète, Agénor ne sait au juste où il se trouve, quand retentit par l'atmosphère, calme depuis quelques secondes, vibrante d'hirondelles, par les buissons feuillus, les dômes estivals carminés de fruits mûrissants, une explosion abominable. Tout son corps en tressaille.

Des clameurs montent aussitôt, durent ; elles approchent. La terre sonne ; on distingue des galops effrénés, plusieurs mousquetades encore ; puis, le paysage se repeuple : casaques aux croix d'argent, dont les montures volent ; cavaliers gris, ponceau, violets, courbés sur les arçons ; chevaux libres d'étreintes, hennissant ; officiers, porte-enseignes, anspeçades, foule de moindre apparence, gibbeux bariolage, horde que cingle l'épouvante, qu'un égal besoin de s'entendre force à glapir : les Turcs ! les Turcs !.... L'île est minée !.... Sauve qui peut !

Mais quoi ? quelle sorte d'étonnement reflète une fois de plus le visage endormi d'Agénor ? Il a dans les oreilles le ressac du dernier tumulte, sur l'épiderme, ce grain que le frisson occasionne, au fond de lui, d'incisifs désirs, — et c'est Beaufort qu'il contemple à cette heure, sous un ciel de fournaise, Beaufort captif, nu-tête, lourdi de chaînes, sans épée, sans cuirasse, dédaigneux, un impavide Beaufort, couturé de blessures, la perruque demi-brûlée, les mains et les bras si saignants, qu'à ses côtés brillent deux flaques, et que son grand lévrier fauve s'y désaltère.

Autour de lui, une multitude profonde, distante : guerriers coiffés du turban vert, une pique ou le fusil aux doigts, montant des chevaux barbes à tous crins ; gens de pied, la peau mate, les yeux sombres, vêtus de guègues amples, de courtes vestes omnicolores ; et parmi eux, des groupes d'esclaves, tas de haillons, tenant en laisse de formidables chiens, stupides, efflanqués, l'air sauvage, une trentaine, bâtis comme des loups.

Les uns hurlent à pleine gueule, flairant de loin le sang ; les autres sont couchés, mieux nantis de patience, dardant de ci, de là, quelque regard sournois.

Et certains barbes ruent, se cabrent, énervés, le poil humide ; et leurs maîtres les tranquillisent. A chaque minute, de nouveaux spectateurs surviennent.

Un bras se lève, projette une ombre démesurée ; des ordres gutturaux courent le vaste cercle, de bouche en bouche. On lâche les chiens. Ils partent.

C'est avant tout, quatre ou cinq meutes frémissantes, qui se dépêchent, au soleil, meuvent des spirales de poussière. Elles touchent le but, s'unissent, hésitent, donnent de la

voix, montrent les crocs, enveloppent Beaufort d'un mur bas, grouillant ; puis d'un seul bond, elles attaquent.

Le poil dressé, Brise-l'Air veut protéger son maître ; lui, les poings prisonniers, se défend au possible, à coups de chaînes, à coups de bottes. Mais il tombe, vivant et déjà presque dévoré. Son lévrier n'est plus.

Alors, les Turcs se rapprochent pour voir.

— Thérèse !.... Oh ! Thérèse !.... murmure le marquis de Cluses.

Une seconde, une mièvre seconde de repos spirituel a balayé l'horreur, l'intérêt, l'angoisse du crime qu'on sort de lui offrir.

— Thérèse !

A quoi bon le surprendre une dernière fois, puisque son sommeil se prolonge en l'unique pensée, avec la même fièvre d'amour !

Et comme d'autres attentes ne peuvent qu'exciter la névrose du dormeur, et comme le chérit plus que tout cette illusion phénoménale, cet être hybride, ce suave esprit capable de s'instituer matière, — brusquement, Agénor s'imagine retrouver Thérèse.

Elle se déshabille, étrange, le regard triste, vivante, rose de nouveau, mais d'un extraordinaire coloris, blond et fragile, ouvré sur des ténèbres fuligineuses.

Elle cueille ses souliers minces, effleure ses bas à jour, qui s'évaporent. Son corsage lui coulant des épaules, sa gorge de pastel est d'un velouté moins éteint, d'une plénitude fastueuse. Quand bâille et fuit son busc en imperceptible tache aérienne, une lueur de chair monte aux entre-plis de fine batiste qu'il serrait. La jupe, les triples ruches ont disparu.

Agénor se sent fondre.

Il a bientôt conscience qu'un corps aimant se glisse près du sien, brûle, palpite, s'abandonne. Puis, une seconde d'oubli parfait, insondable, — comme si la morte, prise de pitié, s'était enfin laissé corrompre.

. . . .

Léon Hennique.

NOTES

sur

JACQUES CASANOVA

Jacques Casanova : Giacomo Casanova pour les petits cafés de Venise, les casinos de Muran, et tous les villages du territoire Vénitien où vaguent ses premiers ans ; Giacomo Casanova pour le conseil des Dix et le geôlier des Plombs, où l'on met à l'ombre sa bouillante jeunesse et ses ferventes entreprises contre les Vénitiennes ; l'abbate Casanova, pour intriguer, aimer, rimer et faire esclandre, même en la Rome du XVIIIe siècle, un abbate qui casse les vitres non par des voies conformes à ceux des autres abbés mais par des séries de fantaisies personnelles et déplacées ; l'officier Casanova, au service de la république de Venise, et, presque pour fuir des arrêts, il insurge une île et peut-être est sur le point de fonder une principauté ; Jacobus Casanova Vénétus, pour les sociétés érudites et les Académies qu'il encombre de publications ; le chevalier Casanova de Seingalt décoré de l'Eperon d'Or du Pape, pour les dames à étonner, et les petites cours d'Allemagne ; M. Casanova, pour M. de Choiseul, pour les missions financières, les missions politiques ; l'amoureux pour bien des femmes, le loyal camarade pour tant de gens, l'étranger de distinction pour Voltaire, l'adepte pour Crébillon, que ne fût-il pas à des

heures de sa vie, cet étrange Casanova, avant de clore ses jours, bibliothécaire d'un Waldstein en un château de Bohême!

Il est encore cabbaliste, il invente la loterie, il prépare un dictionnaire des fromages, il est diplomate, duelliste, en toutes villes il juge du ballet et de l'opéra, il traduit de l'italien en français et du français en italien, il traduit l'*Iliade*, il écrit des comédies, des traités de philosophie, il joue, gagne, perd, tour à tour millionnaire, en fuite comme débiteur, faisant sur tous les chemins d'Europe des dettes, des maîtresses, des duels, des algarades, au demeurant le meilleur fils du monde; plus que Panurge il a tous les moyens de gagner de l'argent et d'en dépenser, et le but de sa vie est là. Il a des désirs d'être le merveilleux amphitryon, le large amant, l'auteur applaudi, le critique goûté, le magicien reconnu; les places des calculateurs on les lui refuse parce qu'il est danseur, il attrape comme danseur des places de calculateur. Il étonne par ses erreurs de langue, il plaît par ses balourdises, puis il triomphe par le récit de son évasion des Plombs; son triomphe de bête curieuse qui se démontre elle-même lui sert à attirer des dupes pourvues de curiosité. Si obligeant, il n'est femme à qui il ne prête sa voiture, à charge de l'accepter pour compagnon; femme embarrassée qu'il ne berne et batte, d'homme en place dont il ne se fasse goûter, de villes ou il n'acquière une maîtresse, un ami et un banquier, et quand parfois les sots le bernent et l'enferment, si les banquiers défaillent, et les villes l'excluent, il s'en va voir ailleurs où il sera, selon l'occurrence, Jacques Casanova ou M. le chevalier de Seingalt.

Philosophiquement, il croit à la liberté; ce qu'il a fait de

bon ou de mauvais le concerne; chrétien, il ne doit de compte qu'à Dieu, d'où liberté plénière de s'ébattre en ce monde ; s'ébattre avec de la logique: car la passion est chose dérangeante, inutile, et seul le calme peut servir aux bonnes résolutions, mais cette logique directrice de la vie c'est surtout en la façon de voir les aventures, et de prendre son parti de leurs conséquences qu'il la faut utiliser, car si souvent on est victime de ses sens! mais ce sont là folies de jeunesse, et l'essentiel est de rester jeune le plus longtemps possible. Il est bien temps vers la mort d'arrêter son compte avec Dieu. Ce Dieu d'ailleurs n'exige pas les perpétuelles mortifications, et jusqu'à la fin de la vie de Casanova, il traitera ce fidèle serviteur en camarade; si nous en croyons un dialogue inédit, il lui apparaît dans son sommeil et tout en lui inoculant l'éternelle vérité, il le dorlote et lui conseille de temps à autre de se tourner d'un autre côté dans son lit.

D'ailleurs la préface des mémoires contient cet aveu précieux, que dans tout le cours de sa vie Casanova agit plus par l'impulsion de ses sentiments que par l'effet de ses réflexions; que sa conduite a plus dépendu de son caractère que de son esprit, et qu'il n'eut jamais assez d'esprit pour son caractère ni assez de caractère pour son esprit. Arlequin balourd, a dit le prince de Ligne, arlequin certes par ce diaprage d'une vie de pièces et de morceaux, cette vie menée d'un bout à l'autre de l'Europe; balourd peut-être seulement à la fin de sa vie.

Car s'il fut un malheur pour Casanova ce fut de se survivre; après avoir été beau et avoir dit de lui-même en citant Virgile, car notre Casanova cite alternativement et pertinacement Horace et Virgile :

Non sum adeo informis; nuper me in littore vidi cum placidum ventis staret mare.

Il devint un vieillard; après d'avantageux duels aux Champs-Élysées, à Corfou, en Pologne et... il fut battu dans les rues de Dux par la valetaille du comte de Waldstein; après avoir frayé avec tout ce que l'Europe contenait d'intellectuel, il en fut réduit à une camaraderie semée de fâcheries avec le médecin du comte, O Reilly, un excellent Irlandais, contre lequel il manifeste une haine intime; lui l'élégant et le Don Juan, on lui reproche de danser le menuet en retard d'un quart de siècle, d'effectuer de pénibles révérences, de massacrer le français, de ne comprendre à l'allemand que du haut-allemand; il écrit pour le théâtre de société de Teplitz, il versifie, il madrigalise, mais l'opinion qui perce à travers quelques pages du prince de Ligne pourrait bien refléter celle du cénacle des Clari, des Waldstein, etc... qu'il est surtout drôle en sa conversation, et peu comique en ses comédies, et puis à lui le dépensier, l'amateur des ambigus de vingt-quatre couverts, des auberges entièrement mises à réquisition, des banques colossales taillées avec succès, des appointements de deux mille florins seulement sont attribués, et que faire avec deux mille florins. Pour accroître ce revenu, Casanova édite des livres. Quels déboires, les frères Hilcher, de Leipzig, gardent l'édition en magasin, avec ce soin qu'ont encore les modernes éditeurs à conserver les dépôts loin de l'acheteur, des Juifs de Prague ont des droits sur son traitement, les échéances sont pressantes, il ne reste que mille florins au pauvre Casanova.

Dans cette large et belle nature de la Bohême, à Dux, au-

tour du quadrilatéral château, comme une Venise de pays froids derrière ses étangs, et tout autour le cours des montagnes arborescentes, aucune sensation de nature ne vient distraire les mélancoliques retours au passé de Casanova, au plus dans l'énorme parc, ceint de murs, du château, encore auprès d'une dame dira-t-il.

« Dux dans ton parc solitaire » et ce parc de l'inviter au silence et à garder pour lui le secret de cette passionnette sur le tard. Un Harpocrate de marbre lui dicte son devoir. C'est en toute l'œuvre de Casanova la seule échappée de nature.

Tout ce large souffle de Rousseau, ce paganisme renaissant qui apparaît en cette fin de XVIIIe siècle lui demeure lettre close. Sa seule occupation, là, est de rédiger son passé, de se complaire à des descriptions des anciennes et exquises nuitées, et aussi d'invectiver la Révolution française.

C'est pour la Révolution et ses protagonistes une cohue, une bagarre d'injures. Mirabeau est une honte ; quant à Robespierre c'est évidemment un monstre à face humaine.

Un dialogue (que je publie dans les *Opuscules littéraires*) met aux prises Robespierre et un forçat, un forçat volontaire qui aliéna sa liberté pour quelques sous, et Robespierre est, avec une infinie variation d'épithètes, traité de monstre, et c'est partout dans les œuvres de la dernière période, partout où l'occasion s'en trouve, un terrible mécontentement contre la Révolution.

D'abord Casanova n'est nullement égalitaire; la République de Venise (car ce proscrit, cet échappé des prisons de l'État, demeure toujours un Vénitien, un Vénitien chauvin) ne

lui a jamais donné l'idée d'une telle République, et puis cela saccage tout ce qu'il a aimé. Dans cette tourmente que devient l'Opéra,et les fermiers généraux,et la petite Pologne, et les lieux de fête de Chaillot, et les aimables personnes qu'il a connues,le financierla Popelinière à qui il demandait « à qui cette grosse cochonne... mais c'est la femme de ce gros cochon » et qui l'invite à souper, et cet admirable Morphie dont il fait cadeau à Louis XV, ceux qu'il connut, et les fils et les filles de ceux qu'il connut, tous de noblesse, de grâce, et d'épée, sait-il à quel jour le couperet révolutionnaire a joué avec eux, et que sont tous ces robins, non de qualité, qui font la loi en France, des gens dont il n'entendit point parler.

Casanova est lésé, c'est une partie de ses souvenirs qui s'écroule, c'est aussi une partie du monde, sur laquelle il n'est plus informé. Puis, peut-être cette opinion que la Révolution fut un soulèvement de brutes, régnait-elle souveraine en Europe, car Casanova meurt en 1798, et certes ce mouvement qui faisait venir vers la défaite toutes les armées européennes n'avait pas l'assentiment du monde, et surtout du groupe restreint où vivait Casanova ; tout ce groupe se composait d'officiers autrichiens, de ces officiers blancs de craie, comme dit Tolstoï, qui marchaient mathématiquement à la défaite. Puis Casanova, né le 2 avril 1725 au bout de neuf mois de mariage (comme il l'enregistre) de son père comédien et de sa mère qui ne fut comédienne que plus tard (comme il le déclare expressément), avait lors de la Révolution 66 ans, et c'est fort rare que des gens de cet âge distinguent à travers les caillots et les grumeaux de sang, et dans les bruits fanfarants des batailles, l'impor-

tance civilisatrice d'une Révolution sociale, et puis en somme Casanova se croyait noble, d'abord comme Vénitien, ensuite comme M. de Seingalt, car ce nom était à lui, puisqu'il l'avait forgé, puis il se piquait d'une passable généalogie.

Don Jacob Casanova, né à Saragosse, avait enlevé en 1428 dona Anna Palafox, d'un couvent, le lendemain du jour où elle avait prononcé ses vœux ; le pape les avait néanmoins bénis à la recommandation d'un don Juan Casanova, oncle des délinquants et maître du sacré palais. Don Juan Casanova, fils du précédent, mourut en voyage avec Christophe Colomb en 1493.

Marc-Antoine Casanova fut un bon poète dans le goût de Martial, il mourut de la peste ce qui lui sauva de mourir de misère ; un certain Pierre Valérien parla de lui dans un traité *de infelicitate litteratorum.*

Son fils, Jacques Casanova, fut colonel sous Farnèse; un de ses petits fils, Gaëtan Joseph Jacques, aima une soubrette dite Fragoletta et devint de ce chef danseur puis comédien ; la mésalliance de ce rejeton de la famille s'aggrave, de ce qu'ayant quitté la Fragoletta il épousa Zanetta Farusi, fille de cordonnier, et ce ménage mit au monde Jacques Casanova l'auteur des mémoires, François Casanova, peintre de batailles, Jean Casanova, qui fut directeur de l'Académie de Peinture à Dresde, et deux filles, puis un frère posthume qui se fit le désespoir même de Casanova.

II

Lorsque Casanova, vieilli et attristé, à Dùx, n'eut plus de ressources contre l'ennui que le travail, de jouissance et de gloire tangible que l'évocation et le mirage des joies passées, sa mémoire lui permit de remonter ses souvenirs jusqu'à l'an 1733. Il a huit ans — au coin d'une vieille chambre, courbé vers le mur, il saigne abondamment du nez, sa grand' mère l'emmène vers un taudis de l'île de Muran ; une vieille femme assise sur un grabat, tenant entre ses bras un chat noir, entourée de cinq ou six autres chats, reçoit d'abord un ducat d'argent pour prix de ses soins. Elle insère le jeune Casanova dans une caisse, il entend rire, pleurer, chanter, crier, frapper sur la caisse, on le tire du coffre, et son sang s'étanche. La sorcière l'emmaillotte, le démaillotte, fait des conjurations, lui donne d'agréables dragées, lui frotte les tempes et la nuque d'un onguent, puis le rhabille, et le renvoie, en lui annonçant qu'une charmante dame viendrait lui faire visite la nuit suivante : la vision se produisit, la dame vint, lui adresse des discours et des caresses ; et le lendemain il était guéri et sermonné avec défense de parler à qui que ce soit de ce qui lui était arrivé. Puis son caractère se développe : dans la chambre de son père, qui s'occupait d'optique, tenté par la vue d'un gros morceau de cristal taillé à facettes, il se l'approprie. Quelques instants après le père réclame son cristal et le cherche. Jacques Casanova trouve le moment de glisser le cristal dans la poche de son frère François, plus jeune que lui de deux ans, et c'est ce frère qui reçoit la correction paternelle. Casanova s'en con-

sole et se croit même prédestiné à cet acte, car, lui dit son confesseur, en hébreu Jacob (d'où vient Giacomo) veut dire *supplantateur*. Puis c'est encore la maladie ; une hémorragie continuelle qui le tient et lui donne des apparences de stupidité ; les médecins conseillent le changement d'air ; on le met en pension à Padoue ; c'est la misère et la faim, dans des taudis d'une inexprimable saleté ; on l'en tire pour le mettre en pension chez un docteur en théologie. C'est là que se développe en lui l'instinct amoureux qui dirigera toute sa vie d'homme : un désir d'enfantelet, pour une fillette plus âgée que lui, et déjà inconscient, Casanova souffre. Il est encore quelque émotion dans ses mémoires au récit de cette aventure. Il sait encore le nom d'un rival heureux, il se rappelle avoir été magnanime et le secret gardé en cette tragi-comédie, qu'entremêlent des scènes burlesques, la guérison de la fillette par un exorciste, et que parcourt l'allure étonnée du théologien ne sachant deviner ce qui se passe chez lui ; les temps de jeunesse écoulés, il acquiert le doctorat en théologie; le patriarche de Venise lui donne les ordres mineurs, il hante la bonne société ; le sénateur Malipiero le goûte, il a des succès d'orateur religieux, il est en passe de devenir un ravissant abbé ; mais tout s'écroule ; il reste à court en chaire, et le sénateur, son protecteur, le surprenant avec une de ses protégées, l'exile de ses bonnes grâces. Sur ce, sa mère qui dansait à Varsovie, le recommande à un moine minime calabrais, dont elle a pu faire un évêque à Martorano, en Calabre ; en revanche le prélat se charge de la fortune de son fils ; Casanova attend le prélat à Venise ; mais en attendant il exaspère son tuteur M. Grimani qui le fait arrêter par surprise et le fait inclure

dans un fort, le fort Saint-André ; il y fait un peu ses volontés, trouve le moyen de sortir, de rosser le principal auteur de son arrestation, un certain Razetta qu'il dépeint comme un drôle et qu'il appelle l'homme au teint rôti, il réussit aussi à trouver un alibi prouvant que ce n'est pas lui qui a rossé ledit homme au teint rôti, et peut enfin sortir de captivité et partir pour Martorano. Il faut passer par Chiozza, Lorette, Rome, Naples ; le malheur est que dès Chiozza il rencontre une banque de pharaon, perd tout son argent, engage ses hardes, reperd l'argent du prêteur, rencontre une grecque qui nuit à sa santé et ainsi malheureux et dénué se trouve dans un port d'Istrie. Un moine récollet lui propose de l'accompagner à Rome ; le calcul du moine est de vivre aux dépens de Casanova ; le malheur réduit Casanova à espérer vivre grâce au récollet ; le Vénitien sert de secrétaire au moine qui ne sait pas écrire pour ses demandes de recours et l'empêche de commettre des indélicatesses ; il finit par arriver à Martorano, mais c'est un pauvre évêché, et la condamnation à l'obscurité pour toute la vie ; l'évêque qui l'a pris en affection le renvoie à Naples lesté de quelque argent ; à Naples Casanova rencontre un don Antoine Casanova ; ils se retrouvent parents ; le bon Napolitain est tout heureux de rallier à sa généalogie tous les Casanova de Venise et surtout ceux de Saragosse, et Casanova mène là quelques jours une vie de contes de fées, émaillée de cadeaux, de promenades, d'échange de sonnets, et d'amourettes, mieux d'amour, car en voyageant vers Rome avec un avocat et sa famille, il se lie avec la femme de l'avocat, dona Lucrezia, qui sera dans sa vie un de ces amours souvent recommençants à l'imprévu de ses courses à travers le monde, tels qu'il s'en trouve plusieurs dans ses mémoires.

De ces maîtresses, les unes seront du pays qu'il affectionne, l'Italie, où il reviendra souvent errer autour de Venise lorsqu'il en sera banni.

Les autres seront cantatrices ou danseuses italiennes et par conséquent, se trouvant vis à vis de lui dans de nombreuses capitales; les plus aimées seront parfois les moins revues, celles surtout dont ses mémoires cachent le nom, peut-être parce qu'il ne le sut pas lui-même exactement.

Enfin voici Casanova, à Rome, en un milieu qui lui convient, où il se voit apte à remuer avec toute sûreté au travers des intrigues qui mènent aux bonnes prélatures; il déclare immédiatement qu'il n'y a pas de ville catholique où l'homme soit moins gêné en matière de religion. « Les Romains sont comme les employés à la ferme des tabacs, auxquels il est permis d'en prendre gratis tant qu'ils veulent, on y vit avec la plus grande liberté. » Habilement Casanova prend l'air du lieu; il fait des vers que les cardinaux produisent comme d'eux-mêmes aux grandes dames qu'ils favorisent; il en fait de meilleurs qu'il laisse savoir être de lui-même; il plaît aux cardinaux, aux secrétaires des cardinaux, aux jésuites influents, il est près de tout, il plaît au pape Benoît XIV, à la maîtresse du cardinal le plus influent; tout à coup, lui, déjà héros de tant d'histoires d'amour, destiné à tant d'autres, il se prend d'intérêt pour deux pauvres diables que l'amour a mis en mauvaise situation; il les cache des sbires. L'affaire s'ébruite, et fait fracas; le cardinal Acquaviva, son protecteur, est forcé de le prier de s'en aller de Rome; cet exil sera couvert de la pompeuse apparence d'une mission : où il voudra; Casanova demande Constantinople, « il eût dit Ispahan », et le voilà parti pour

Venise d'où il s'embarquera pour Constantinople, muni d'un passe-port, d'une lettre du cardinal Acquaviva pour Osman Bonneval, pacha de Caramanie, à Constantinople, de lettres du chevalier de Lezze, ambassadeur de Venise, pour un riche Turc, de cent onces d'or, cadeau du cardinal, de cent autres onces, sa fortune, et il part en berline pour Ancône, avec une dame et sa fille qui vont remplir un vœu à Notre-Dame de Lorette : « La fille étant laide, dit-il, je fis un voyage assez ennuyeux. »

C'est en ce voyage commencé sous de mauvais auspices que se passe un des curieux incidents passionnels qui émaillent les mémoires, ou plutôt en composent la trame même. Casanova rencontre une de ces troupes errantes de comédiens qui dans ces temps sillonnaient l'Italie; à l'auberge d'Ancône loge toute une famille : chanteurs, chanteuses, petites danseuses, et très immédiatement Casanova se met en rapport avec eux et les traite à table. Un jeune garçon, l'aîné, Bellino qu'on lui présenta comme un chanteur pontifical le charme spécialement; dans ses traits il retrouve des traits d'une Napolitaine très aimée et aussi de la marquise qu'il aima à Rome ; la persuasion se fait en son esprit, que Bellino n'est pas un chanteur, que le malheur professionnel dont on le taxe, n'est qu'une défense et une protection; sa curiosité se pique et,chemin faisant, il cueille toutes les petites filles entourant son énigme, et qui s'y prêtent très volontiers, en lui faisant admirer, dit-il, les fruits d'une éducation de théâtre. Enfin l'amour triomphe, Bellino s'appelle Thérèse, c'est une femme et les amants sont heureux, jusqu'à une séparation forcée, qui doit n'être que temporaire, et qui devient longue, n'étant plus au cours

des mémoires, qu'une série de brèves et passionnées rencontres.

. . . .

Ainsi se déroulent les mémoires, un perpétuel cantique à la chair, un amour sans cesse échangé, sain et robuste, des amours-goût, selon l'expression de Stendahl; l'amour passion, l'amour mélancolique, l'amour torturant sont rares, sinon inconnus durant sa jeunesse. Après Lucrezia, après Thérèse, c'est à Corfou, où il est un officier au service de Venise, des séries de galanteries.

Une jeune Française passe en sa vie; il l'a rencontrée avec un capitaine hongrois qui fait route avec elle; la jeune femme a profité d'un voyage en Italie avec les siens qu'elle hait, pour s'enfuir; elle remonte vers le Nord de l'Italie avec le Hongrois qui ne sait pas un mot de français. Casanova fait le voyage avec eux; il plaît; la jeune femme reste avec lui, l'aimant, mais lui cachant tout de sa vie. Il ne sait que ce qu'il peut deviner, qu'elle est de famille, d'esprit, de grâce; un amour assez profond les lie; mais un jour, après quelques mois, la jeune femme est reconnue par un gentilhomme de Provence attaché à la cour du duc de Parme, et la jeune femme le quitte. — Une tristesse l'abat quelques jours, mais rapidement il se retrouve prêt pour de nouvelles aventures d'amour; et toujours ainsi sa vie rebondit de passionnette en amour profond, d'amour profond en passionnette. Est-il simplement un voluptueux? certes non; la quantité de passions sincères qu'il évoque, la joie des femmes qu'il a connues à le revoir, indique qu'il a tracé un sillon dans leur souvenir. Cette Henriette, cette jeune Française dont le nom nous demeure inconnu, plus tard à son

retour d'Espagne, quand il s'arrête en Provence malade, vingt-cinq ans après, elle le fait soigner, sans cesser son éternel incognito, — toutes ces Italiennes qu'il rencontre aux théâtres des cours d'Europe, le revoient avec plaisir, et malgré toutes circonstances lui redonnent de leur cœur et de leur temps. Percevoir absolument quel mode de sensation lui est fréquent et la nature de ses enthousiasmes, devient fort difficile devant l'altération du texte des mémoires, les bouts de phrase qui serviraient, qui seraient des indicateurs de mouvements d'âme sont noyés dans une phraséologie parfois banale et on ne sait sur quel terrain fixe se placer. On sait l'histoire du manuscrit des mémoires actuellement entre les mains de MM. Brokhaus libraires à Leipzig; l'édition que nous en possédons, est arrangée, expurgée, peut-être (car on avoue avoir modifié des italianismes) peut-être souvent récrite; ce n'est que par la publication intégrale du manuscrit, et par une édition critique sérieusement faite, que pourra être établie, et l'entière véracité de détail de Casanova, et sa façon de sentir, à travers sa façon d'écrire. Le grand prétexte de cette mutilation : la pudeur.

Mais si la lecture des mémoires de Casanova à travers les éléments d'intérêt qu'elle présente à chaque page, les curiosités anecdotiques, les rencontres des personnages qu'elle présente, si cette lecture ne laisse pas d'engendrer parfois un peu d'ennui, à cause de la multiplicité, de l'entrelacement des aventures amoureuses qu'elle présente, la faute n'en est-elle point à ce que peut-être des psychologies disparaissent ébranchées, recouvertes de la vague phraséologie d'un traducteur.

III

Il n'y a pas dans les mémoires qu'aventures amoureuses et scènes d'intérieurs; si c'est une heureuse vie qui se dépeint en ces perpétuelles rencontres en voiture, aux auberges, aux villes d'eaux qui sont villes de jeux, c'est aussi abondamment pourvu de mise en scène de vies privées d'illustres personnages du XVIIIe siècle. C'est Marie-Thérèse ainsi dépeinte : « Ayant pris entre ses impériales mains le registre des pêchés mortels, elle crut pouvoir dissimuler sur six et ne frapper que sur la luxure, qui lui parut impardonnable. » L'Empereur François Ier « était beau, et je lui aurais trouvé la physionomie heureuse sous la bure, comme sous la pourpre. Il avait pour sa femme tous les égards possible et il ne l'empêchait pas d'endetter l'Etat parce qu'il avait l'art d'en devenir le créancier. » — Joseph II: « que voyez-vous sur la physionomie de ce prince? — La présomption et le suicide. — J'avais raison car Joseph II s'est positivement tué quoique sans en avoir le dessein, et c'est fut la présomption qui l'empêcha de s'en apercevoir..., Il y a sept ans, que me trouvant à Luxembourg avec lui, il me dit: Je méprise tous ceux qui achètent la noblesse. — C'est avec raison, mais que penser de ceux qui la vendent? Après cette question il me tourna le dos, et ne me jugea plus digne de m'adresser la parole. »

« Crebillon le tragique était un colosse : il avait six pieds ; il me surpassait de trois pouces. Il mangeait bien narrait plaisamment, et sans rire ; il était célèbre par ses bons mots, était un excellent convive ; mais il passait la vie chez

lui, sortant rarement, ne voyant presque personne parce qu'il avait toujours la pipe à la bouche, et qu'il était environné d'une vingtaine de chats avec lesquels il se divertissait la plus grande partie du jour. » Le cardinal de Bernis, ambassadeur à Venise, apparaît aimant les vers libres, la bonne chère, le vicé dilettante, Louis XV est son idole, la flatterie seule lui a communiqué des défauts, l'abbé Galiani « était un homme de beaucoup d'esprit; il avait un talent supérieur, pour donner à tout ce qu'il débitait de plus sérieux, une teinte comique; et parlant bien, et toujours sans rire, donnant à son français l'invincible accent napolitain, il était chéri de toutes les sociétés, où il voulait être admis et dont il faisait le charme. » — M. de Choiseul « me reçut à sa toilette, où il arrivait pendant que son valet le coiffait. Il poussa la politesse jusqu'à s'interrompre plusieurs fois pour m'adresser des questions. Mais pendant que j'y répondais Son Excellence alla son train, écrivant toujours comme si de rien n'était; et je doute fort qu'il ait pu saisir la suite de mon discours quoique parfois il eut l'air de me regarder.. Il était visible que ses yeux, et sa pensée, n'étaient pas occupés du même objet. Malgré cette manière de recevoir son monde, moi au moins, M. de Choiseul était un homme de beaucoup d'esprit.» Le Comte de St-Germain (l'aventurier) « se donnait pour prodigieux; il voulait étonner et il réussissait souvent; il avait un ton décisif, mais d'une nature si étudiée qu'il ne déplaisait pas. Il était savant... et maitre de se rendre toutes les femmes dociles, car en même temps qu'il leur donnait des fards et des cosmétiques qui les embellissaient, il les flattait, non de les faire rajeunir, mais de les conserver dans l'état où il les prenait, au moyen d'une

eau, qui, disait-il, lui coûtait beaucoup, mais dont il leur faisait présent. » —J.-J. Rousseau : « nous trouvâmes un homme d'un maintien simple, màis qui ne se distinguait au reste, ni par sa personne, ni par son esprit. Rousseau ne nous parut pas être ce qu'on appelle un homme aimable. Nous vîmes la femme avec laquelle il vivait, mais à peine si elle leva les yeux sur nous. En nous retirant la singularité du philosophe égaya notre conversation. » Il va chez Voltaire : « Voici, M. de Voltaire, lui dis-je, le plus beau moment de ma vie. Il y a vingt ans que je suis votre élève, et mon cœur est plein de joie du bonheur que j'ai de voir mon maître.

— Monsieur, honorez-moi encore pendant vingt ans et promettez-moi au bout de ce temps de m'apporter mes honoraires.

— Bien volontiers pourvu que vous me promettiez de m'attendre. »

Le grand Frédéric l'accueille : « A peine arrivé au rendez-vous à l'heure indiquée, j'aperçois au bout de l'allée deux personnes, l'une en habit de ville, l'autre en petit uniforme et en bottes, c'était le roi ; j'appris plus tard que l'autre était son lecteur ; le roi jouait avec une levrette. Dès qu'il m'aperçoit, il double le pas et s'avançant brusquement à ma rencontre, il me crie d'une voix de tonnerre : Vous êtes M. Casanova, que me voulez-vous? » Etc..

Ces lestes croquis de personnages, probablement laissés intacts dans les mémoires, peuvent donner une idée de la manière de Casanova, et justifient l'admiration du prince de Ligne pour son esprit : « Casanova, cet esprit sans pareil, dont chaque mot est une pensée et chaque pensée un livre :»

Ailleurs il a une manière de dire les choses qui tient de

l'Arlequin balourd et du Figaro et le rend très-plaisant. Il n'y a que les choses qu'il prétend savoir qu'il ne sait pas : les règles de la danse, de la langue française, du goût, de l'usage du monde, et du savoir-vivre. » A Dux dans sa vieillesse, Casanova est un attardé au milieu de la jeune noblesse qu'il fréquente ; ses grâces ridicules ne sont peut-être que grâces fanées ; mais il persiste à songer encore à toutes les fringances de son jeune âge et de son âge mûr.

Mais là même, comme à toute période de sa vie, la femme, si elle fut chez Casanova préoccupation constante, préoccupation principale, n'est pas absolument la seule : Casanova s'est occupé des travaux mathématiques, et non sans succès (1). Il est poète, poète du XVIII[e] siècle, c'est dire qu'aucun de ses vers n'offre le plus léger intérêt.

Il a écrit une histoire des troubles de la Pologne en italien une histoire du gouvernement de Venise par le sieur Amelot de la Houssaye, examinée et refutée par les faits, un Isocameron, roman fantastique, sur le modèle des utopies et des voyages imagnaires de Morus, Campanella, Cyrano, œuvre devenue rarissime. (Un exemplaire est connu à Dresde.) Sous le pseudonyme Eupolême Pantaxène, signature de l'Isocameron, il laisse un long mémoire. « Lettre d'Eupolême au prince B. de H. D. R. » pour servir d'explication à un article du supplément de la Gazette de Leyde où il étudie, pour un fait comtemporain, des questions de droit international. Se trouvent encore dans ses manuscrits : le Trésor cabalistique pour trouver des nombres heureux à chaque tirage de

M. Charles Henry : *Casanova mathématicien.*

la loterie, De l'école royale militaire, Il plebiscite fatale, dramma éroi-commico par musica di Eupolême Pantasseno, il y adjoint une préface, d'innombrables sonnets italiens, Dieu et moi, rêve philosophique, d'interminables dialogues avec un théologien qui le veut convertir.

L'œuvre la plus importante après l'Isocameron écrit comme toutes ses œuvres dans la solitude de Dux, serait le Polémoscope, tentative de comédie larmoyante, ou de drame bourgeois ; à ce moment en France c'est le moment d'Eugénie, de Beaumarchais, des drames de Diderot, du Père de famille, des pièces de La Chaussée, un commencement de théâtre, non héroïque, ni declamateur et simplificateur comme celui de Voltaire s'indique. Casanova prend le chemin qui s'ouvre et de là le Polémoscope écrit pour le théâtre de société de la princesse de Clari à Teplitz. Une analyse de la pièce donnera une idée du système littéraire de Casanova. — A Crémone on lui conte une anecdote.

« L'aimable dame que vous venez de voir, est encore plus « distinguée par son esprit que par sa beauté, et en voici un « échantillon : Un jeune officier, entre plusieurs qui faisaient « leur cour pendant que le maréchal de Richelieu comman- « dait à Gênes, se flatta d'être avec elle mieux que tous les « autres. Un jour, dans ce même café, il conseilla à un de « ses camarades de ne pas perdre son temps à la courtiser, « car, dit-il, vous pouvez être sûr de ne jamais parvenir à « rien. — Mon cher, lui dit l'autre, je serais beaucoup plus « fondé à vous donner ce conseil à vous-même, car moi j'en « ai obtenu tout ce qu'un amant favorisé peut en obtenir. — « Je suis certain que vous mentez, lui dit l'autre, et je vous « prie de me suivre. — Rien de mieux, mais à quoi bon, lui

« dit l'indiscret, faire dépendre la vérité d'un duel et se cou-
« per la gorge, quand je puis vous faire certifier le fait par
« elle-même ?

« Je parie vingt-cinq louis que non, repartit l'incrédule.

« J'accepte la gageure, partons.

« Les deux contendants sortent ensemble et se rendent di-
« rectement chez la dame que vous venez de voir, et qui de-
« vait déclarer lequel des deux avait gagné les vingt-cinq
« louis.

« Ils la trouvèrent à sa toilette. — Eh! messieurs, leur dit-
« elle en les voyant entrer, quel bon vent vous amène ensem-
« ble à cette heure ?

« Une gageure, madame, dit l'incrédule, et il n'y a que vous
« qui puissiez être l'arbitre du différent qui la cause. Monsieur
« se vante d'avoir obtenu de vous tout ce qu'une femme peut
« accorder à l'amant préféré. Je lui ai donné un démenti for-
« mel qui allait être suivi d'un duel, lorsqu'il m'a proposé de
« me le faire certifier par vous-même. J'ai gagé vingt-cinq
« louis que vous n'en conviendriez pas, et il a accepté le
« pari. Madame, prononcez.

« Vous avez perdu, monsieur, lui dit-elle ; mais actuelle-
« ment je vous prie l'un et l'autre de sortir de chez moi, et
« je vous préviens que si vous osez y reparaître vous pourrez
« vous en repentir.

« Les deux étourdis sortirent très mortifiés. L'incrédule
« paya ; mais vivement piqué, il traita le vainqueur de fat,
« et huit jours après il le tua en duel.

« Depuis ce temps-là, la dame va au casino, voit la société,
« mais elle ne reçoit plus chez elle, et elle vit très bien avec
« son mari.

Cet événement, Casanova le modifie et le pare. D'abord il orne sa pièce de la présence du maréchal de Richelieu pour en surélever l'intérêt et l'exhausser d'un haut personnage. Entre les deux parieurs il fait une brusque opposition ; l'un, Gisors (non sans signification précise pour la pièce) est paré de toutes les vertus ; l'autre s'appelle le chevalier de Talvis ; — or dans ses mémoires à deux reprises Casanova parle d'un chevalier de Talvis.

Voici les passages (1) :

« Deux ou trois jours avant de quitter le charmant séjour
« de Paris, je dinai seul chez le Suisse de la porte des Feuil-
« lants aux Tuileries : il s'appelait Condé. Après dîner, sa
« femme, assez jolie, me présenta la carte, où chaque arti-
« cle était porté au double de sa valeur. Je le lui fis obser-
« ver, mais elle me dit d'un ton assez sec qu'il n'y avait pas
« un liard à rabattre. Je payai, et, comme la carte était quit-
« tancée au bas par ces mots : Femme Condé, je pris la
« plume et j'ajoutai après le nom Condé : LABRÉ, et je sor-
« tis en lui laissant la carte.

« Je me promenais dans une allée, sans plus penser à mon
« écorcheuse, lorsqu'un petit bonhomme, coiffé à l'oiseau
« royal (2), ayant à sa boutonnière un énorme bouquet, et
« portant à son côté une longue flamberge, m'aborde d'un
« air insolent et me dit, sans autre préambule, qu'il avait
« envie de me couper la gorge.

« Petit bout d'homme ! ce serait donc en montant sur un
« tabouret ? Moi je vous couperai les oreilles.

(1) *Mémoires*, tome II, page 279.
(2) Petit chapeau sur l'oreille. (Note de Casanova.)

« Sacrebleu, monsieur !

« Point de colère de manant : vous n'avez qu'à me suivre, « votre affaire ne sera pas longue.

« Je me dirige à grands pas vers l'Etoile où, ne voyant « personne, je lui demande brusquement ce qu'il voulait, et « la raison qu'il avait de m'attaquer.

« Je suis le chevalier de Talvis ; vous avez insulté une « femme que je protège : dégainez.

« En disant ces mots, il tire sa longue épée ; je tire la « mienne, et en me mettant en garde je me fends sur lui et « je le blesse à la poitrine.

« Il saute en arrière en s'écriant que je l'ai blessé en traî- « tre.

« Tu mens, faquin, et conviens-en, ou je te passe mon « épée à travers le corps.

« Point du tout, car je suis blessé, mais je vous demande- « rai ma revanche et nous ferons juger le coup.

« Mauvais ferrailleur, si tu n'es pas content, je te coupe- « rai les oreilles.

« Je le laissai là, persuadé que mon coup était en règle, « puisqu'il avait mis l'épée à la main avant moi ; et s'il « ne se couvrit pas de suite ce n'était pas à moi à l'en faire « souvenir. »

Casanova rencontre de nouveau le chevalier de Talvis à Presbourg (1) :

« Descendu de voiture, la première personne avec laquelle « je me rencontre nez à nez, c'est le chevalier de Talvis, le « protecteur de Madame Condé-Labré, que j'avais si bien

(1) *Mémoires*, tome II, page 279.

« traité à Paris. Dès qu'il m'eut reconnu, il s'approcha et « me dit que je lui devais une partie de revanche.

« Je vous la promets, lui répondis-je ; mais je ne quitte « jamais une partie pour une autre ; nous nous reverrons.

« Cela suffit. Me feriez-vous l'honneur de me présenter à « ces dames ?

« Bien volontiers, mais non pas dans la rue.

« Nous montons, il nous suit. Pensant que cet homme, « qui d'ailleurs était brave comme un chevalier français, « pourrait nous divertir, je le présentai. Il logeait à la « même auberge depuis une couple de jours, et il était vêtu « en deuil. Il nous demanda si nous irions au bal du prince-« évêque, dont nous ne savions rien : Vais (1) lui dit que « oui.

« On y va, dit-il sans être présenté, et voilà pourquoi je « compte y aller ; car ici je ne suis connu de personne.

« Il sortit, et l'hôte, étant entré pour prendre nos ordres, « nous donna des informations sur ce bal ; nos belles frau-« leins témoignant le désir d'y aller, nous les satisfîmes.

« N'y étant connus de personne, nous parcourions en li-« berté tous les appartements, quand nous arrivâmes de-« vant une vaste table où le prince-évêque taillait au pha-« raon. Il nous sembla que la pile d'or que le noble prélat « avait devant lui pouvait être de treize ou quatorze mille « florins. Le chevalier de Talvis était debout entre deux « dames, auxquelles il disait de jolies choses tandis que « monseigneur mêlait. Le prince ayant fait couper, fixe le

(1) L'hôte de Casanova.

« chevalier et s'avise de lui dire d'une manière engageante « de mettre aussi une carte.

« Volontiers, monseigneur, dit Talvis, va la banque sur « cette carte.

« Va, dit l'évêque, voulant faire voir qu'il n'avait pas « peur. Il tire, la carte de Talvis sort, et mon heureux « Français, de l'air le plus calme, ramasse tout l'or du pré-« lat et en emplit ses poches.

L'évêque, étonné et reconnaissant un peu tard sa sottise, dit au chevalier :

« Monsieur, si votre carte avait perdu, comment auriez-« vous fait pour me payer?

« Monseigneur c'eût été mon affaire.

« Monsieur, vous êtes plus heureux que sage.

« Possible, monseigneur, mais ce sont là mes affaires.

« Voyant le chevalier prêt à sortir, je le suis et au bas de « l'escalier, après lui avoir fait compliment, je le prie de « me prêter cent souverains. Il me les compte à l'instant « m'assurant qu'il était ravi de me rendre ce service.

« Je vous ferai mon billet.

« Point de billet.

. . . .

« De retour à l'auberge, l'hôte nous dit que le chevalier « en était parti à franc étrier et que tout son équipage con-« sistait en un sac de nuit, etc. »

Le nom de ce chevalier de Talvis, peu estimé, devient celui du traître de la pièce, le duel est remplacé par un assassinat à l'italienne. Ce sont donc deux faits de vie différents réunis par lui, et compliqués d'une petite vengeance personnelle. Ce drame d'ailleurs n'est ni bon, ni mauvais, dans l'alambiquage de ses moyens.

Il y a bien d'autres œuvres ou ébauches, le *Passe-temps de Carnaval* qui lui sert à couvrir de ridicule le médecin O'Reilly, son compagnon obligé chez le comte de Waldstein et nombre de fragments d'un homme qui sans relâche s'obstinait à écrire et écrivait de la plus grande facilité.

. . . .

GUSTAVE KAHN.

LES QUATRE DEMOISELLES DE KALOUGA

Sous la brume d'or d'un soleil torride palpitaient les roses étendues de sarrasins mûrs. Par nappes bleues les fleurs de lin alternaient avec les vertes bandes de jeunes avoines, et d'interminables plaines de froment fauve zébraient les prairies fraîchement fauchées.

De rares bouleaux rachitiques, quelques pommiers noueux, çà et là trouaient seuls la pâle fluidité du ciel.

Les moissonneuses aux costumes éclatants, penchées sur l'éclair de leur faucilles, ressemblaient à d'énormes pavots, à des bluets vivants.

Sous les pas de cette armée multicolore de femmes, s'avançant avec lenteur par rangs serrés, s'envolaient des couvées de bécassines ou de gélinotes ; des coqs d'Inde sauvages s'enlevaient avec un fracas d'ailes strident et singulier, pareil au bruit que fait une crécelle.

Au loin une longue file de faucheurs, vêtus de blanc, faisaient mouvoir avec régularité leurs longues faux étincelantes; leurs voix, en chœur, arrivaient par bouffées jusqu'à la grande route où, assis, sur le talus gazonné, j'attendais patiemment le relai de chevaux qui tardait à paraître.

Je faisais un voyage dans la Russie centrale. Je me diri-

geais sur Kiew en traversant les gouvernements de Kalouga et de Toula. C'était vers l'année 1860.

Le chemin de fer qui relie à présent Moscou à toutes les villes principales de l'Empire n'était encore qu'à l'état d'ébauche.

La téléga traditionnelle était le seul mode de locomotion possible à travers ces plaines incommensurables dont les villages, clairsemés de loin en loin, marquaient les rares étapes.

J'attendais le relai depuis trois ou quatre heures déjà. — Je ne m'en plaignais point.

Ces grandes plaines cultivées ont un charme infini par la vie intense que l'on sent sourdre et vibrer en elles autant que par la surabondance de forces primordiales dégageant leurs effluves puissants d'un sol incomparablement fécond.

Les insectes, les oiseaux,les animaux emplissent de mouvement et de bruit cette végétation luxuriante.

J'étais à demi étendu sur le trèfle odorant et touffu dont les fleurs roses fleurent le miel et sont pareilles à des chardons de velours.

Les moissonneuses, courbées en deux, se massaient des deux côtés de la grande route.

Sous leurs fichus écarlates ou jaunes, les unes étaient si blondes qu'elles en étaient presque blanches ; d'autres avaient le teint ardent et les cheveux bruns des filles du midi.

Près de moi sur trois bâtons fichés en terre se balançait un berceau qu'une toile grossière préservait du soleil enflammé.

Une femme s'approcha de ce campement improvisé; elle

souleva la toile et découvrit deux enfants dormant côte à côte emmaillottés et raides, comme deux petites momies.

Les traits fatigués de cette femme ne permettaient pas de deviner son âge.

La figure était ridée, jaune et vieillie. Les cheveux noirs, abondants, soyeux, les dents blanches et petites comme celles d'une femme de vingt ans.

Elle se mit à nourrir un des enfants.

Muette, les yeux mornes, les coins de la bouche baissés, elle donnait son lait à la petite créature immobile, muette comme elle, ayant appris déjà la grande leçon, le devoir unique de l'esclave, souffrir et se taire.

Après qu'il se fut endormi, elle le recoucha et prit le second. Du même mouvement machinal, elle ouvrit sa chemise et présenta son autre sein flétri, à l'espèce de poupée sale qui sans doute comprenant que le temps passait se mit à boire vigoureusement.

« Ce sont tes jumeaux », dis-je ; car le silence me pesait et la paysanne russe jamais la première n'adresse la parole à personne.

Elle ne leva pas les yeux et hocha la tête négativement.

« C'est donc un enfant d'une de tes sœurs, ou bien un orphelin que tu nourris ? »

Elle sourit à demi, d'un air grave.

« C'est dur pour une femme de nourrir deux mioches, » continuai-je sans me rebuter, « pendant la moisson surtout et tu n'as pas l'air forte. »

« Je me porte bien, répondit-elle ; mon mari gagne suffisamment de pain pour nous ; — il y en a de plus malheureuses que moi, ne mettons pas le Seigneur en courroux, » fit-elle avec résignation.

« De quel pays es-tu ? »

« Nous sommes de ce village, que tu vois là-bas derrière le petit bois de bouleaux » — murmura-t-elle, les yeux sur l'enfant qui têtait — « nous sommes cinquante âmes, appartenant aux demoiselles Waloff. »

« Waloff ? » dis-je en cherchant dans mes souvenirs ce nom. — « Combien sont-elles ? »

« Quatre orphelines — sans père ni mère ; le défunt barine était général. Leurs Excellences vivent toutes seules dans cette maison blanche près de l'église. — Vois donc, là-bas, leur toit qui dépasse les pointes des sapins dans le cimetière. »

« Elles sont âgées sans doute ? »

« Pas tant que ça. — La plus vieille a trente ans, vienne la St-Jacques, la petite n'en a pas vingt. »

« Sont-elles jolies ? »

« Pas tant que ça ; mais fortes — Dieu merci, hautes, larges, blanches, tu dirais des gâteaux. — C'est nourri de viande, vois-tu, et tous les jours ! Les hommes c'est comme les bêtes — nourris-les, ça devient grand et beau ; mais il ne faut pas s'y tromper ! pour le vrai travail, le travail dur, il n'y a rien comme notre pain noir — notre pain de sarrasin — avec du kvas — ça n'alourdit pas et ça fait vivre longtemps. »

« Longtemps ? »

« Oui ! mon père au village là-bas, il aura cent ans à la Toussaint. — On ne le dirait pas, en le voyant couper le bois et sarcler la betterave. — Oh, mais non ! — Eh bien ! le croirais-tu ? il n'a jamais mangé de viande celui-là — jamais de sa vie — il n'en sait pas seulement le goût. — A

tel point que le pope voulant à Pâques lui en faire essayer, le père a dit : — Non ! à quoi bon ! — Si je touchais la bête morte, je tomberais foudroyé bien sûr; mon pain, ça me suffit. — Vous autres, mangez la nourriture pourrie, si vous voulez, aussi bien, je vous le dis, ce sont les jours de l'Antéchrist qui surviennent !... »

« Et les maîtresses sont-elles bonnes pour vous ? Etes-vous heureux ? » dis-je en ramenant la conversation sur les quatre demoiselles Waloff.

« Bonnes ? — Bien sûr, elles ne nous mordent pas. Heureux? nous le serions... la terre est riche — les prairies susffiantes et la peste noire n'est jamais venue sur nos bestiaux » — dit-elle en crachant à terre pour conjurer le mauvais sort, — « mais voilà ! nous avons trop d'enfants trouvés.

« D'enfants trouvés ? »

« Oui, — comprends-tu ? Je vais te raconter cela, mon maître, tu me parais bienveillant. — Nous avons déjà bien assez de nos petits... mais enfin les nôtres, c'est à nous. — On n'a que ça, tu le sais bien, dans la vie... d'abord ça ne nous coûte rien de les faire ; ensuite travailler pour eux n'est pas pénible, — mais voilà, nous avons un malheur, nous autres paysans de Walouka (c'est le nom du village de leurs Supériorités) : chaque année que le Seigneur fait, bonne ou mauvaise, régulièrement, soit au printemps ou en automne, soit en hiver ou en été, quatre fois, à quatre portes d'isbas différentes, le croirais-tu, nous sommes sûrs, nous sommes certains de trouver un enfant nouveau-né, et le pire, c'est qu'on n'ose pas le refuser — les maîtresses disent que c'est le Père éternel qui nous les envoie dans sa miséricorde, et

4

que c'est un signe de sa bonté, — oui, elles disent qu'il nous arriverait malheur si nous les portions à la paroisse ou bien à l'hôpital de Kalouga spécialement construit pour les enfants abandonnés.

« Alors, tu comprends, nous n'osons pas repousser cet envoi de la Providence. Bon gré, mal gré on doit recueillir ces petits, les nourrir, les élever ; encore faut-il avoir quelques langes pour les emmaillotter ! — Et les maîtresses sont fort regardantes. — Elles ont pitié de ces enfants sans mère. Faut voir ! Bien sûr, nous autres, nous avons nos enfants à nous ! C'est pas toujours facile de les nourrir, moucher, laver, harder. — Nous pourrions oublier ces créatures que le bon Dieu nous jette ainsi sur les bras en plus de nos propres fardeaux, qui sont lourds pourtant ! — Mais ces bonnes demoiselles ont soin de nous surveiller. — Elles sont toujours sur nos trousses. Pour leur plaire il faut qu'on s'occupe de cette marmaille avant même que des siens. — Sinon gare ! Elles nous arrangeraient de la belle façon ! Oui, tu devrais les entendre, elles sont savantes à sermonner, je ne te dis que ça ! Pour ce qui en est du lait... elles ne demandent pas s'il y en a pour deux ; pourtant il en manque parfois. Bah ! au sien, s'il en reste ! — Je ne me plains pas, moi, je suis bonne laitière, mais voilà le troisième orphelin que j'élève ! Avec ça il faut avouer que la Providence sait toujours donner un nourrisson à une femme qui vient d'en avoir un pour son compte, c'est clair ; elle a du lait tout prêt. — Grande est la Miséricorde du Seigneur ! »

Je l'écoutais, l'âme serrée, mais attentif et respectueux devant la sublime naïveté de cette femme usée par les maternités forcées.

« Elles ne se marient donc pas, ces demoiselles Waloff? » demandai-je

« Comment veux-tu qu'elles se marient, mon père ? Elles nous ont pour tout bien, — nous sommes cinquante âmes sans compter les femmes.— Elles ne peuvent donc nous diviser, mais elles ont de quoi vivre et s'amuser avec cinquante payans.— Nous leurs fournissons bétail, volaille, blés et travail, service et argent. —Elles vivent bien, leurs Supériorités, que Dieu les bénisse ! — deux fois par an elles vont passer quelques jours à la ville. — Puis elles ont des amis, quoi ! des connaissances qui viennent leur rendre visite. Elles font de la musique; alors si tu les entendais, mon chéri ! Elles chantent à faire fendre le cœur, avec des voix qui s'en vont en tremblottant, on dirait qu'elles rendent l'âme. Ton rossignol en crèverait ! Et puis elles dansent et leurs messieurs, il faut les voir aussi — du rouge, de l'or, des galons partout ! Ce sont des officiers et pour de vrai.— Sache-le, chaque année un nouveau régiment caserne à Kalouga, à trente verstes d'ici. Alors ceux qui s'en vont leur amènent les autres qui arrivent.— Comme ça elles ne s'ennuient jamais.— Quant à se marier? c'est autre chose.— Une demoiselle doit apporter de l'argent à son homme. — Est-ce qu'elle sait travailler des mains, elle ? Ça ne sait que chanter, rire, s'amuser ! — Où prendraient-elles de l'argent, nos maîtresses ? Mais tiens, mon petit père, regarde, les voici, qui viennent. Ne me parle pas, je t'en prie, — elles sont très sévères et n'aiment pas que les femmes de leur village jacassent avec des hommes étrangers. — Sainte Vierge, je te remercie, c'est l'orphelin que je nourris — elles verront ça. »

En ce moment je vis quatre silhouettes se profiler sur la

chaussée. — Vêtues d'étoffes légères, des écharpes flamboyantes au cou et ombragées par d'immenses ombrelles qui leur versaient des lueurs roses sur le visage, elles venaient lentement, deux par deux, avec cette démarche sautillante et pincée qu'affectent souvent les jeunes filles pour donner le change sur le déséquilibrement de leurs membres estropiés par les corsets, les souliers trop étroits et toutes les exigences absurdes d'une toilette *presqu'*à la mode ?

Elles étaient grandes, hautes en couleur, leurs cheveux luisaient de pommade, des mitaines blanches exagéraient la rougeur de leurs doigts et de leurs bras.— Les aînées avaient des sourcils se rapprochant et des moustaches estompaient leurs lèvres rouges.

Seule la plus jeune, pâlie et amaigrie, formait un contraste à la rabelaisienne faconde et à l'exubérance des trois autres; elle marchait difficilement et ses vêtements larges cachaient mal son état avancé de grossesse.

Ses yeux gris-clair, grands et bombés, avaient une expression d'intense ennui, mêlé de dégoût.

La plus âgée s'approcha du berceau et jetant un coup d'œil à la femme allaitant l'enfant trouvé :

« Bonne Matrëna » — dit-elle de sa voix rauque et masculine. Voyez, mes sœurs ! c'est l'enfant du Seigneur qu'elle a dans ses bras — je le reconnais aux langes que nous lui avons brodés — c'est la vraie mère des orphelins, que Matrëna; amie; ton fils profitera du lait que tu donnes à l'enfant de la Providence ; celle-ci te viendra en aide, n'en doute pas. Elle te paiera en bienfaits la peine que tu as présentement. »

Pendant qu'elle parlait, les trois sœurs me couvaient d'un

long, d'un affamé, d'un félin regard — la quatrième baissait le sien et ses sourcils se fronçaient sur sa face pâle.

Je me détournai — elles s'éloignèrent lentement. Lorsque je n'entendis plus le bruit de leurs pas sur la chaussée, je levai la tête et rencontrai les yeux de Matrëna fixés sur moi.

Qu'y avait-il dans leurs profondeurs ? Une question, un sourire, une tristesse sans issue ?

« Bonnes jeunes filles, » — dit-elle en se levant, elle remit le marmot dans le berceau et rebaissa la toile sur lui. « Elles disent vrai, mais c'est pour leur compte — ajouta-t-elle pensive. — Un jour viendra sans nul doute, tous ces enfants qu'elles protègent, qu'elles aiment maintenant pour leur innocence et que nous autres, femmes simples, nous élevons par leur ordre, seront de braves ouvriers pour elles, d'utiles paysans, des domestiques dévoués et leur paieront en travail et en taxes les soins qu'elles donnent à leurs premières années. Bonsoir, mon maître, et que le Seigneur t'accompagne sur ta route lointaine. »

Je ne répondis rien. — Je contemplais cette femme qui s'éloignait avec le même regard indéchiffrable, tragique, insouciant.

Qui peut te sonder, abîme sombre, effrayant et radieux, âme de la paysanne russe ? Mélange héroïque d'astuce innocente, de patience sans limites, de douceur morne, d'ironie grave, de bonté sérieuse, d'éternelle, muette et inénarrable douleur !

Qui peut te savoir, qui saurait te deviner, qui oserait te décrire !

Je revins à l'étape où m'attendaient enfin les chevaux de poste attelés à ma voiture, je partis au triple galop de la troïtka et la sonnerie effrénée, rieuse, infernale de ses grelots de cuivre éclata, roulant et se répercutant à travers l'air enflammé du soir.

TOLA DORIAN.

CONFESSIONS (1)

« Entrez... Ah ! c'est vous, Emma.

« Allez-vous dîner à la maison aujourd'hui, monsieur ? »

« Que puis-je avoir ? »

« Eh bien ! vous pouvez avoir une côtelette ou un bifteck. »

« Et puis ? »

« Un bifteck ou une côtelette ou ... »

« Oh ! oui, je sais ; eh ! bien, je prendrai une côtelette. Et maintenant dites-moi, Emma, comment se porte votre jeune homme ? J'ai entendu dire que vous en aviez trouvé un ; vous êtes sorti avec lui l'autre soir. »

« Qui vous a dit cela ? »

« Ah ! ça ne fait rien ; je sais tout ».

« Je sais, c'est mademoiselle L. »

« Dites, comment l'avez-vous rencontré, qui vous l'a présenté ? »

« Je l'ai rencontré en revenant du bar avec la bière pour le déjeuner de mademoiselle. »

« Qu'est-ce qu'il a dit ? »

(1) Voir la *Revue indépendante*, 17, 18, 19, 20.

« Il m'a demandé si j'étais engagée ; je lui ai dit non. Il est venu dans notre rue ce soir là. »

« Et il vous a emmené vous promener ? »

« Oui. »

« Et où êtes-vous allés ? »

« Nous sommes allés nous promener sur le quai. »

« Et quand reviendra-t-il vous chercher ? »

« Il disait qu'il reviendrait hier au soir, mais il n'est pas venu. »

« Pourquoi n'est-il pas venu ? »

« Je ne sais pas; je suppose que c'est parce que je n'avais pas le temps de sortir avec lui. — Alors c'est Mlle L.—qui vous l'a dit ; mais, vous faites aussi la causette dans l'escalier. Je suppose que vous aimez à causer avec elle. »

« J'aime à causer avec tout le monde, Emma ; j'aime à causer avec vous. »

« Oui, mais non pas comme vous causez avec elle ; je vous entends, vous vous faites du bon temps. Elle disait ce matin qu'elle ne vous avait pas vu ces deux derniers soirs, que vous l'aviez oubliée, et que je devais vous les dire. »

« Très bien, je sortirai ce soir, et je lui parlerai. »

« Et mademoiselle qui est si en colère de cela ; elle n'ose rien dire, parce qu'elle a peur que vous vous en alliez. »

*
* *

Un jeune homme dans une maison pleine de femmes doit être extraordinairement déplaisant s'il n'attire pas une grande partie de leur attention. Il est certain, du moins, que c'était sur moi que se portait tout l'intérêt dans la maison ; je vis là que la pratique de la vertu n'est pas aussi désagréable que

beaucoup de jeunes gens le pensent. La grosse propriétaire tournait autour de ma porte, et j'obtenais des œufs parfaitement frais simplement en la tenant à distance; la jolie actrice, avec laquelle j'avais l'habitude de sympathiser dans les escaliers à minuit, m'aimait davantage, et notre intimité était plus étrange et plus subtile parce quelle était pure; et il ne me déplaisait pas de savoir que l'affreuse servante rêvait à moi comme elle aurait pu le faire d'une étoile, ou de quelque chose aussi impossible à atteindre. Mais la fille de la maîtresse de maison, une sale fille de quinze ans m'ennuyait avec ses œillades, qui me révoltaient un peu. Cependant le reste, et je parle sincèrement, n'était pas tout à fait déplaisant. Ce n'était pas aristocratique, c'est vrai; mais, je le répète, ce n'était pas déplaisant, et je ne crois pas qu'aucun jeune homme, quelque raffiné qu'il ait été, l'ait trouvé déplaisant.

Mais si le soir on m'offrait le choix entre une côtelette et un bifteck, le matin j'avais à me décider entre des œufs avec du jambon et du jambon avec des œufs. Un coup frappé à la porte : « Neuf heures, monsieur; de l'eau chaude, monsieur; que voulez-vous avoir pour déjeuner ? » — « Que puis-je avoir ? » — « Ce que vous voudrez, monsieur. Vous pouvez avoir du jambon avec des œufs ou... ». « Pas autre chose? » — Une pause. — « Eh ! bien, monsieur, vous pouvez avoir des œufs avec du jambon, ou..., » — « Bien, je prendrai des œufs avec du jambon. »

Les rues de Londres me faisaient l'effet de trous de rats, sombres, allant de côté et d'autre comme le hasard les dirigeait, avec juste de temps en temps une fente de ciel, qu'on apercevait comme à travers une crevasse, si diffé-

rentes des boulevards qui s'éloignent en formant de charmantes places avec des fontaines et des nuages de feuillage vert. Les manières de vivre étaient si diamétralement opposées. Je pense en ce moment au confort intellectuel plutôt qu'au confort physique. Je pouvais encore passer sur la nourriture de la maison meublée, mais j'avais beaucoup de peine à renoncer au brillant et à l'enthousiasme artistique du café. La taverne, j'avais entendu parler de la taverne.

Il y a à peu près soixante-dix ans, le Club remplaça la Taverne, et depuis lors toute relation littéraire a cessé à Londres. Des clubs littéraires se sont fondés, et leurs fauteuils de cuir ont fait naître M. Gosse; tandis que la taverne a donné au monde Villon et Marlowe. Et il ne faut pas s'en étonner ; ce qu'il nous faut c'est l'enthousiasme et le vagabondage; et l'aspect même d'une taverne est un grognement de dépit pour le foyer. Les fauteuils de cuirs sont autant de *salaam* pour le foyer. Je le demande, est-ce que jamais personne a vu une salle de club gaie ? Est-ce qu'on peut s'imaginer quelque chose de semblable ? Vous ne pouvez avoir de club sans tables d'acajou, vous ne pouvez pas avoir des tables d'acajou sans revues — celle de *Longman* avec un ouvrage paraissant par série de Rider Haggard, le *Nineteenth Century*, avec un article, « La Réhabilitation du souteneur dans la société moderne, » par M. Gladstone — une tristesse qui fait l'effet d'une purge sur la bonne humeur, et sert d'apéritif à l'enthousiasme ; en un mot une tristesse qui vous apporte mille livres par an. Vous ne pouvez avoir de club sans un garçon en peluche rouge et avec un plateau d'argent dans sa main; puis vous ne pouvez emmener les

petites dans un club, et vous êtes obligé de vous mettre dans un coin pour parler d'elles. C'est pourquoi je dis qu'un club est triste.

A mesure que le foyer et le home sont devenus tout puissants, il est devenu impossible au mari de dire à sa femme qu'il allait à la taverne; tout le monde peut aller à la taverne et il n'y a pas d'endroit en Angleterre où tout le monde peut aller, qui soit considéré comme respectable. C'est là la genèse du Club —; il est sorti de la respectabilité que la femme a voulu imposer au mari. De nos jours tout le monde est respectable— les jockeys, les bookmakers, les acteurs et même les actrices. Madame Kendal amène ses enfants pour aller rendre visite à une duchesse, et elle invite de quelconques filles choristes à prendre le thé, etelle leur parle des joies de la respectabilité. Il ne reste qu'une seule classe qui ne soit pas respectable, et cela ne durera guère. Comment la transformation s'opérera-t-elle, je ne puis le dire; mais je connais un éditeur ou deux qui seraient contents de recevoir un article sur ce sujet.

La respectabilité!—C'est avoir une villa dansun faubourg, un piano au salon, et puis dîner chez soi. Tout cela est sans aucun doute excellent, mais ne provoque point une vivacité de sentiments, une ferveur de l'esprit. Comme l'art est en lui-même un cri de protestation contre la bestialité de l'existence humaine, il serait bon que la vie de l'artiste fût une protestation pratique contre ce qu'on est convenu d'appeler les convenances de la vie ; et ce qu'il a de mieux à faire pour protester, c'est de fréquenter une taverne et de laisser de côté son club. Autrefois l'artiste a toujours été un vagabond; ce n'est que dernièrement qu'il s'est fait à la vie

domestique ; et à en juger par les résultats, il est clair que si la vie de Bohême n'est pas une nécessité.....

Car si les longs cheveux et les mœurs dissolues ne conduisent pas à la pensée, pourquoi ont-elles été si longtemps des caractères distinctifs ? Si l'amour n'était pas nécessaire au développement du poète, du romancier, de l'actrice, pourquoi ont-ils eu toujours, les hommes des maîtresses, les femmes des amants ? — Sapho, George Eliot, George Sand, Rachel, Sara ? Madame Kendal s'occupe de ses enfants toute la journée et essaie de jouer Rosalind la nuit. Quelle démence, quelle ridicule entreprise! Pour réaliser la belle passion rustique et l'idée de la transformation, une femme dut avoir péché, car ce n'est que par le péché que nous pouvons apprendre le charme de l'innocence. Pour jouer Rosalind une femme doit avoir eu plus d'un amant, et si elle a été habituée à attendre à la pluie et si elle a été battue, elle aura fait beaucoup pour apprendre à bien jouer son rôle. L'extatique Sarah n'a pas de prétention à la vertu, elle présente son fils à une duchesse anglaise et abandonne une nation pour l'amour de Richepin, elle peut dire, par conséquent, mieux que tout autre :

« Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
« C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Quand Swinburne faisait la noce dans les tavernes de Heetstreet, il composait « Les Poèmes et Ballades » et « Chastelard » ; depuis qu'il est allé vivre à Putney, il a collaboré au *Nineteenth Century* et a publié un intéressant petit volume intitulé « A century of Rondels » dans lequel il continue sa plainte de sa mère la mer.

Là respectabilité est en train de balayer de la vie le pittoresque; les costumes nationaux disparaissent; le Kilt (jupon écossais) s'en va ou est déjà allé dans les pays montagneux et la blouse dans le sud; les Japonais eux-mêmes deviennent chrétiens et respectables; encore un quart de siècle et les chapeaux de soie se trouveront à Yeddo, dans toutes les maisons. Il n'est que trop vrai que ce dont est atteint le monde c'est l'uniformité universelle. Quand M. Morris parle de l'art démocratique qui règnera quand le monde sera socialiste, je me demande d'où les infortunés artistes tireront leur inspiration? Aujourd'hui notre état est assez digne de pitié; le duc, le jockey, et l'artiste sont exactement semblables; ils sont habillés par le même tailleur, ils dînent au même club, ils jurent par les mêmes serments, ils parlent un anglais également mauvais, ils aiment les mêmes femmes. Cet état est déjà assez triste, mais quel tristesse inimaginable quand il n'y aura ni riche ni pauvre, quand tous recevront l'éducation, quand l'éducation personnelle n'existera plus. C'est là un monde bien terrible à se rêver, pire par son obscurité et son désespoir — que le plus bas cercle de l'Enfer de Dante. Le spectre de la famine, de la peste, de la guerre, etc., sont des symboles gracieux et doux comparés avec cette ombre menaçante, l'Éducation Universelle, dont nous sommes menacés, qui a déjà rendu eunuque le génie des dernières trente-cinq années du dix-neuvième siècle, et a produit l'éternel avortement du génie de l'avenir. Éducation, je tremble devant ton nom redoutable. Les cruautés de Néron, de Caligula, qu'étaient-elles? elles se réduisaient à quelques membres dévorés dans l'amphithéâtre; mais les tiennes, ô Éducation, c'est l'élan des âmes dégoûtées de la

vie, de mécontentement furieux, de toutes les terribles et impénétrables souffrances de l'esprit. Quand Gœthe disait « Plus de lumière » il prononçait les mots les plus affreux et les plus infâmes que jamais lèvres humaines ont prononcées Dans l'antiquité, quand un peuple était devenu trop civilisé, les barbares arrivaient du Nord et régénéraient cette nation par l'obscurité ; mais maintenant il n'y a plus de barbares, et tôt ou tard je suis convaincu que nous serons obligés d'arrêter le mal par des lois sommaires. Les obstacles qui surgiront seront sans aucun doute très grands, les équivalents de Gladstone et de Morley ne reculeront devant rien pour faire rejeter le Bill ; mais il sera néanmoins adopté par les patriotiques majorités conservatrices et unionistes, et on écrira au livre des lois qu'on n'enseigne pas à lire à plus d'un enfant sur cent et que pas plus d'un sur dix mille n'apprendra le piano.

Telle sera la fin de la respectabilité, mais cette fin est encore très lointaine. Nous sommes en ce moment dans une période de décadence qui s'accentue de plus en plus d'une façon régulière. Les anciens dieux tombent autour de nous ; il ne nous reste que peu de chose pour adorer, et au milieu du naufrage des choses rien ne reste, grâce à Dieu, que le snobbisme profondément enraciné dans le cœur anglais : le snob est maintenant l'arche qui flotte triomphante sur l'onde démocratique; la foi de l'ancien monde repose dans sa poitrine et il la proclamera quand les eaux seront retirées.

En attendant la respectabilité, après avoir détruit la Taverne et créé le Club, continue à exercer son influence énervante et courtisanesque sur la littérature. Les audaces de pensées et d'expressions ont été écrasées, les conventions

sont rigoureusement respectées. On a dit mille fois qu'un art n'est que le reflet d'une certaine époque ; c'est vrai, seulement certaines époques sont plus intéressantes que d'autres, et par conséquent produisent un art meilleur, tout comme certaines saisons produisent de meilleures récoltes. Nous entendions dire, à la Nouvelle Athènes, comment le mouvement démocratique, en d'autres termes, la Respectabilité, en d'autres termes, l'Éducation a fait disparaître les métiers ; on y admettait que dans les arts individuels — la peinture et la poésie — on trouverait toujours des hommes pour consacrer leur vie à un tableau ou à un poème. Mais, aucun homme, après tout, n'est complètement supérieur à l'époque où il vit, pour être capable de lui résister tout à fait ; il lui faut trouver un appui quelque part et la contemplation du passé ne lui suffira pas. Alors la pression qui s'exerce sur lui du dehors, est comme celle qu'exerce l'eau sur le plongeur ; tôt ou tard il se fatigue et remonte à la surface pour respirer ; il ressemble au poisson volant poursuivi en bas par les requins, en haut par des oiseaux rapaces ; il ne plonge jamais aussi profondément ni ne vole aussi haut que ses ancêtres plus libres et plus forts. Un esprit audacieux du dix-neuvième siècle n'aurait été qu'une âme de bon petit enfant au seizième.

Il nous faut le tumulte et la guerre pour nous donner l'oubli, de sublimes moments de paix pour jouir d'un baiser; mais on exige de nous que nous soyons à la maison pour dîner à sept heures, que nous ne fassions ni ne disions rien qui puisse choquer les voisins. La respectabilité s'est enroulée autour de la société, sorte de poulpe, et nulle part vous n'êtes tout à fait délivré d'un de ses horribles suçoirs. La

puissance de la villa est souveraine ; art, science, politique, religion, elle a tout transformé pour l'adapter à ses exigences. La villa va à l'Académie, la villa va au Théâtre, et en conséquence l'art de nos jours est piteusement réaliste ; ce n'est pas le grand réalisme de l'idée, mais la réalité mesquine du matérialisme; ce n'est pas la profonde poésie de Pierre de Hogue, mais la médiocrité d'un Frith; ce n'est pas le réalisme ailé de Balzac, mais le naturalisme dégradant d'une photographie coloriée.

A mon sens, il n'y a pas de plus triste spectacle de débauche artitisque qu'un Théâtre à Londres ; dans les stalles les habitants de la villa, le ventre plein, comptant sur une grossière émotion, pour aider leur digestion hésitante ; au parterre et dans les galeries, une foule ignorante oubliant les misères de la vie en écoutant de stupides histoires qui exhalent les vapeurs de sentimentalisme d'escaliers de service. Les autres âges étaient-ils aussi grossiers et aussi vulgaires que le nôtre ? Il est difficile de se représenter les spectateurs du temps d'Élisabeth aussi peu intelligents que ceux qui applaudissent les pièces de M. Petit, aussi bas et vil que l'auditoire qui pouvait trouver du plaisir dans des cloaques d'infamies littéraires comme *In the Ranks* et *Harbour Lights*. L'atrophie artistique nous engourdit, nous perdons notre sentiment le plus délicat de la beauté, la rose va tourner en églantine. Je ne parlerai pas de ces bonnes vieilles histoires encroûtées, toujours les mêmes, sur lesquelles chaque drame est basé, ni des caractères moisis dont elles sont peuplées — l'avare dans le vieux château comptant son or la nuit, la femme échevelée qu'il tient enfermée dans une cave pour des raisons subtiles. Laissons tout cela.

Encore, l'avare et le vieux château sont-ils aussi vrais et pas plus vrais que les mille choses qui vont à faire le total de l'existence. Ce ne sont pas ces choses considérées séparément qui me portent ombrage, mais l'usage misérable qu'on en fait, la vulgarité des complications qu'on en tire, et le peu de la beauté dans le dialogue.

Non la chose même, mais l'idée de la chose.

Schopenhauer avait raison ; ce n'est pas la chose que nous voulons, mais l'idée de la chose. La chose par elle-même est sans valeur ; et les écrivains moraux qui l'embellisent d'ornements pieux sont aussi blâmables que Zola, qui l'embellit d'arabesques érotiques. Vous voulez l'idée dégagée de la matière ; c'est par le symbole que cela peut se faire le mieux. Le symbole, ou la chose elle-même, voilà la grande question artistique.

Autrefois c'était le symbole : un nom, une plume, suffisait à évoquer une idée ; maintenant, nous n'évoquons rien, car nous donnons tout ; l'imagination du spectateur n'est plus mise en jeu. A l'époque de Shakespeare pour faire la richesse au théâtre il suffisait seulement d'écrire sur un tableau : « Un magnifique appartement dans un palais. » C'était sans sans doute primitif et assez barbare ; mais cela valait beaucoup mieux que de construire, à force d'archéologie inquiète le palais du Doge sur la scène. C'est par un seul riche pillier, par quelque balustrade faisant saillie jointe à une gondole amarrée, que nous devrions essayer d'évoquer l'âme de Vérone ; c'est par le choix et l'inégal d'un trait subtil et l'imprévu d'une pensée,ou l'aspect d'un paysage, et non par l'âmas de détails étrangers, que tous les grands effets poétiques sont produits

Près d'une mer douloureuse, intérieure et sans marée,
Dans une terre de sable, de ruine et d'or.

Voici encore un meilleur exemple:

Dieu, que le son du cor est triste au fond des bois!

cet irréprochable, cet unique vers de vraie poésie qu'a jamais écrit Alfred de Vigny. Etant un grand poète, Shakespeare consciemment ou inconsciemment observait avec plus de fidélité qu'aucun autre poète ces principes de l'art; et, comme c'est particulier à l'époque actuelle, nulle part nous ne trouvons ces principes aussi grossièrement violés que dans la représentation de ses pièces. J'en eus la preuve pénible quelques soirs après mon arrivée à Londres. Je n'avais jamais entendu jouer Shakespeare; je m'en fus au Lyceum, et là je vis ce chant d'amour exquis — car *Romeo et Juliette* n'est qu'un chant d'amour dialogué — affublé de soie, de tapis, de construction illuminée; une vulgaire obscénité appropriée à la passion grossière d'un public ignorant. Je haïssais tout cela avec la haine d'un cœur passionné je soupirais après une scène simple, quelques simples indications, et la simple récitation de cette histoire du sacrifice qu'accomplissent deux blanches âmes pour la réconciliation de deux grandes familles. Ma haine ne s'attaquait pas à l'âge de l'homme qui jouait l'enfant amoureux, mais à la façon choquante dont il m'envahissait de sa personnalité, moi qui désirais réaliser la divine imagination du poète; et la femme aussi, je désirais de toute mon âme la voir bien loin, quelque subtile et quelqu'étrange qu'elle fût, et je souhaitais que son rôle fût joué par un jeune homme comme

dans l'ancien temps ; un jeune homme habilement déguisé serait un symbole ; et mon esprit serait libre de se représenter la divine Juliette du poète, tandis que je ne pouvais que rêver aux yeux brillants, à la physionomie et aux mouvements délicats de la femme qui s'était jetée entre moi et le personnage.

Mais ce n'est pas aux symboles ni à la suggestion subtile qu'a affaire la villa ; c'est à une nourriture intellectuelle assez lourde pour correspondre à ses besoins matériels. La villa n'a pas le temps de penser, la villa est l'abeille travailleuse. La taverne est le frelon. Celle-ci n'a pas d'enfant à mettre à l'école, pas de voisins à étudier ; elle est, par conséquent, plus raffinée, ou, dois je dire ? plus dépravée, dans ses goûts. La villa, sous une forme ou sous une autre, a toujours existé, et elle existera toujours aussi longtemps que notre système social actuel subsistera. Elle est la base de la vie, et plus importante que la taverne. D'accord : mais cela ne veut pas dire que la taverne n'avait pas une influence corrective sur la villa, et que sa disparition n'ait pas eu pour effet de rendre vulgaires les œuvres artistiques de toute espèce ; le club s'est montré impuissant à la remplacer, le club n'étant pas autre chose que le corrélatif de la villa. Je laisse le lecteur suivre la terre de la villa dans la vie moderne ; et je vais passer immédiatement au cabinet de lecture à la fois le symbole et la gloire du « villaïsme »

Le sujet ne m'est pas étranger ; je viens à lui comme le fils va à son père, comme l'oiseau va à son nid. (Comparaison singulièrement peu appropriée, mais je suis de si bonne humeur aujourd'hui ; l'humeur, c'est tout. On dit que le tigre joue quelquefois avec l'agneau ! Jouons donc.) Nous

nous représentons parfaitement la villa. Le père qui va à la cité le matin, les filles déjà grandes attendant qu'on les marie, le grand salon où elles jouent des valses, et parlent de soirées dansantes. Mais les valses ne suffisent pas tout à fait, même pas le lawn-tennis; les jeunes filles doivent lire. Mère ne peut pas avoir un censeur ; elle a une cuisinière, une bonne, et un petit domestique, c'est tout ce qu'elle peut faire ; en outre les dépenses seraient énormes, même si on n'achetait que des romans à un shilling et à deux shillings. Ce sont ces circonstances qui ont produit le cabinet de lecture.

La villa fit connaître ses besoins, et l'art tomba à ses genoux. On fit de la pression snr les éditeurs, et on publia des livres à trente shillings six pence ; on se débarrassa du public malpropre du dehors ; la villa paya sa souscription annuelle, et eut de grands et jolis livres que personne, si ce n'est *l'élite*, ne pouvait se procurer ; et avec cela on eut conscience d'être placé sur le même pied d'égalité que madame une telle et madame une telle, et la certitude que rien de ce qui ne pouvait être lu ne tomberait entre les mains des chères Kate, Mary et Maggie, et le tout pour deux guinées par an. La fiction anglaise devint pure ; l'ail et l'assa-fœtida, dont Byron, Fielding et Ben Jonson assaisonnaient si généreusement leurs ouvrages, et en dépit desquels, à ce que prétendent les critiques, ils sont des génies, disparurent de la littérature. La fiction anglaise devint pure; on ne devait plus entendre de sales histoires, on ne pouvait plus se les procurer. Mais à ce moment la nature humaine intervint ; pauvre nature humaine ! Quand on la comprime d'un côté, elle se défonce d'un autre, suivant la figure qu'em-

ployait une dame. Depuis l'époque la plus reculée, la nature humaine a montré un certain goût pour les histoires malpropres ; les histoires malpropres ont formé une part solide de toute littérature (j'emploie les mots « histoires malpropres » dans le sens du cabinet de lecture) ; par conséquent on peut dire qu'il y a un goût pour les histoires malpropres inhérent à l'animal humain. Appelez cela une maladie si vous voulez, — une maladie incurable — qui, si elle est refoulée à l'intérieur, fera irruption dans une partie inattendue sous une nouvelle forme et avec une virulence redoublée. C'est précisément ce qui arriva. Poussé par les motifs les plus louables, Mudie coupa court nos rations d'histoires malpropres, et pendant quarante ans nous fûmes apparemment le peuple le plus moral sur la surface de la terre. On assurait avec confiance qu'une femme anglaise de soixante ans ne lirait pas ce qui ferait monter la rougeur de la honte aux joues d'une jeune fille d'une autre nation. Mais l'humiliation et le chagrin attendaient Mudie. Il est vrai que nous continuions toujours à souscrire à sa bibliothèque, il est vrai que nous continuions toujours à aller à l'église, il est vrai que nous détournions la tête quand on parlait de *Mademoiselle de Maupin* ou de *l'Assommoir* ; suivant toute apparence nous étions aussi bons et aussi chastes que Mudie lui-même pouvait le désirer ; et sans doute il jetait avec orgueil un regard en arrière sur ses quarante années d'efforts ; sans doute il frappait sa poitrine virile et disait : « J'ai extirpé le mal de la villa ; la tête du serpent est écrasée pour jamais. » Mais, tout à coup, avec toute l'horreur d'un tremblement de terre, le palais de justice endormi se réveilla, les cendres brûlantes de la fournaise et la fumée aveuglante et suffocante de

l'adultère furent versées sur le pays et restèrent suspendues. A travers les colonnes puissantes de nos journaux, la terrible lave roula sans discontinuer, et dans le noir torrent la villa, avec toutes ses belles illusions, tomba et disparut.

Preuve affreuse et terrible de la futilité de l'effort de l'homme, preuve qu'il n'y a ni mauvaise œuvre, ni bonne œuvre à faire, rien si ce n'est d'attendre l'arrivée du Nirvana.

J'ai beaucoup écrit contre le cabinet de lecture, et j'en ai lu une ou deux faibles défenses ; mais je n'ai jamais vu d'argument qui pût être légitimement avancé en sa faveur. Voici ce que je crois : le cabinet de lecture est le conservatisme, l'art est toujours conservateur ; le cabinet de lecture enlève l'écrivain à l'état précaire et au bruit de la rue sauvage de l'imagination populaire et le place dans un endroit de sécurité comparative ; il n'est pas obligé d'employer des moyens vils et dégradants pour attirer l'attention ; cela permet à l'écrivain connu, ayant conclu un certain marché pour son œuvre, de penser plus à elle, et moins aux acclamations immédiates de la foule ; mais tous ces avantages pénibles sont détruits et rendus nuls par cette véritable censure qu'exerce le libraire.

*
* *

Il y a une chose en Angleterre qui est libre, qui est spontanée, qui me rappelle la gaité et l'esprit national du Continent ; mais il n'y a rien de français en elle, elle est entièrement et essentiellement anglaise ; par sa jouissance communale et par sa spontanéité, elle est un reste de l'Angleterre d'Élisabeth : — je veux parler du Music-hall. Le

concert français me semble niais, stérile, frelaté et manquant non de la popularité, mais de la vulgarité d'un concert anglais. Je ne songe pas au Pavillon qui est cosmopolite; on y entend de tristes comiques français ; — prenons de préférence le concert Royal. Je n'oublirai pas aisément la première soirée que j'y passai, quand je vis pour la première fois une salle vivante — (les auteurs d'articles dissolus, les mashers élégants, note de l'imagination de cet argot) les lourds marchands pleins de bonne humeur, les joyeuses marchandes d'amour, les comiques extraordinaires. Quel unisson charmant de plaisir, quelle unanimité des âmes, quelle communauté d'esprit; tous se connaissaient l'un l'autre, tous jouissaient mutuellement de leur présence; en un mot, il y avait de la vie. Puis, il n'y avait pas de cascades de véritable eau, ni de docks réels, ni de meubles d'une richesse surprenante, ni d'ascenseurs d'hôtel du haut desquels quelqu'un tombera certainement; mais une seule toile représentant la rue. Un homme arrive vêtu — non pas, remarquez-le, d'une véritable blouse, mais de quelque chose qui en donne l'idée — et chante comment il est venu à Londres et a été « nettoyé » par des voleurs. C'est naïf, direz-vous; oui, mais c'est mieux qu'une *fricassée de Faust*, garnie de sorcières, de lutins, et de flamme bleue; mieux, bien mieux qu'un salon représenté au théâtre Saint-James, avec une exhibition de passion par madame et M. Kendal; mieux, un million de fois mieux que la popularité obscène de Wilson Barrett — un homme déjà vieux, en habit décolleté jouant pour réjouir quelque pauvre catin cachée dans la galerie. Il n'y a dans la hall ni affectation de langage, ni cette rhétorique surannée, qui vous rappelle un orgue de barbarie aux tuyaux

crevés jouant *a che la morte*, assez mauvais en prose mais, mis en vers blancs, affreux et choquant dans sa difformité plus que naturelle — mais des mots drôles et des plaisanteries fraîchement sortis de la cour où le linge sèche, ou bien de la taverne où la malheureuse femme vient de se faire pocher par son mari un œil qui restera bleu pendant une semaine. Cette artiste inimitable, Bessie Bellwood, dont l'esprit naturel est si accentué qu'il est relevé, et que ce n'est plus de la vulgarité repoussante mais de l'art, choisi et rare — regardez, la voilà qui vient avec : « Quoi de neuf, Rea ? » Rea est prête. L'esquisse est superficielle, mais fait plaisir, et rafraîchit après l'éternel salon et la domesticité odieuse de M. Kendal ; c'est curieux, original, perverti, et tout cela n'est-il pas les *haill* et les attributs de l'art ? Maintenant, regardez ce parfait comédien, Arthur Roberts, supérieur à Irving parce qu'il travaille avec des matériaux vivants ; comme il est élégant et pétulant ; et comme il évoque l'âme, l'âme de brandy-and-soda des jeunes gens charmants et distingués en blanc et en noir, qui l'applaudissent avec tant d'ardeur : « Voulez-vous payer un fiacre, mon chéri ; je me sens toute drôle. » L'âme, l'esprit, l'entité de Piccadilly Circus se trouve dans ces mots, et la scène dans les yeux du comédien — chaque regard est plein de suggestion ; c'est irritant, c'est magnétique, c'est symbolique, c'est de l'art.

Non pas de l'art, mais un signe, un pressentiment d'un art qui peut grandir des germes actuels, qui peut s'élever en une efflorescence majestueuse et spontanée, comme les rhapsodes s'élevèrent jusqu'à Sophocle, comme les miracles s'élevèrent en passant par Peele et Nash à Marlowe, et

de là au merveilleux été de Shakespeare pour mourir plus tard dans le brouillard jaune et fauve — de l'automne de Crowes et de Davenants. J'ai vu les esquisses des music-hall, les intermèdes comiques qui dans leur soudaineté et leur naturel naïf me rappellent les passages comiques du *Faust* de Marlowe ; j'espérais (j'admets que ce fut en vain) voir apparaître quelque beau fantôme, et entendre un adorateur enthousiaste s'écrier dans sa passion :

— Etait-ce là le visage qui lança un millier de vaisseaux
Et brûla les tours d'Ilion ?

Douce Hélène, rends-moi immortel par un baiser.

Ses lèvres aspirent mon âme au dehors, vois-tu où elle s'envole ?

Viens, Hélène, viens ; rends-moi mon âme.

C'est ici que je veux habiter, car le ciel est dans ces lèvres.

Et tout est qui n'est pas Hélène....

— Et puis cet étonnant changement de clef :

Je veux être Pâris, et pour l'amour de toi,
Au lieu de Troie, Wurtemberg sera saccagé, etc.

Le hall est au moins une protestation contre les histoires fastidieuses qui parlent de testaments, d'avares dans de vieux châteaux, d'héritiers perdus et les solutions pitoyables de telles choses — celle qui a été tenue enfermée dans le souterrain d'un château, pendant trente ans, rendue aux délices des épingles à cheveux et d'un costume mauve, *l'ingénue* rendue au bras protecteur, etc... Le music-hall est une protestation contre la tendresse maritale de madame Kendal et les platitudes abortives de Messieurs Pettit et Sims ; le music-hall est une protestation contre Sardou, les

immenses garnitures de salon, les riches suspensions, les sofas de velours etc... choses si différentes du mouvement de la comédie anglaise avec ses perpétuels changements de scène. Le music-hall est une protestation contre la villa, le cabinet de lecture, le club, et c'est pour cela que le hall m'inspire une sympathie si inexprimable.

Mais dans les intérêts de ces institutions ignorantes qu'on appelle théâtres, il n'est pas permis à plusieurs personnages de raconter des événements dans lesquels il y a une suite, au moyen du dialogue, dans le music-hall. Si cette restriction vexatoire disparaissait, il est possible, sinon certain, que tandis que certains concerts resteraient fidèles aux chansons comiques et aux escamoteurs, d'autres apprendraient graduellement à satisfaire les besoins de spectateurs plus intelligents et plus fins, et que, de l'obscurité et du désordre, de nouvelles formes dramatiques colorées et pénétrées par les pensées et les sentiments d'aujourd'hui, sortiraient définitivement. C'est notre seule chance de posséder de nouveau une littérature dramatique.

X

On dit que des jeunes gens de génie viennent à Londres avec de grands poèmes et de grands drames dans leurs poches, et qu'ils trouvent toutes les portes fermées pour eux. La mort de Chatterton a perpétué cette légende. Mais quand moi, Georges Moore, je vins à Londres en quête d'aventure littéraire, je trouvai immédiatement un bon accueil si j'avais été autre chose qu'une personne ordinaire. Laissons cela de côté. J'étais couvert d'idées bizarres,

comme un étranger de distinction est couvert d'étoiles. Le Naturalisme, je le portais autour de mon cou ; le Romantisme était épinglé sur mon cœur; le Symbolisme, je le portais comme un révolver-bijou dans ma poche, pour m'en servir à l'occasion. Je ne juge pas si j'étais un charlatan ou un homme de génie, j'indique simplement que je trouvai tout, — acteurs, directeurs, éditeurs, libraires, dociles et prêts à m'écouter. Le monde peut être méchant, cruel, sot, mais il est patient; sur ce point je ne souffre pas la contradiction, il est patient; je sais ce que je dis; je maintiens que le monde est patient. S'il ne l'était pas que serait-il arrivé ? J'aurais été assassiné par les rédacteurs de (je supprime les noms), mis en pièces par les secrétaires, et dévoré par les garçons. Il n'y avait pas de théorie fougueuse dont je ne les eusse pas assailli, de plan étrange pour l'extermination immédiate des Philistins, dont je ne les eusse accablés, et (ici il me faut parler bas), avec un assez joli succès, non pas un succès complet — ce qui pour les éditeurs aurait signifié un changement de leurs fauteuils contre les bancs de l'Union et les lits de planches de l'Holloway. L'actrice, quand elle revenait du théâtre chez elle, me faisait entendre que j'avais un ennemi, un ennemi vindicatif, qui suivait mes pas ; mais son expérience de la scène l'égarait. Je n'avais d'autre ennemi que moi-même; ou pour l'expliquer d'une façon plus scientifique, d'autre ennemi que les conséquences logiques de ma vie passée et de mon éducation, et elles me causaient un fort et rare préjudice. L'esprit français était dans mon cerveau, le sentiment français dans mon cœur; de l'âme anglaise, je ne connaissais rien ; je ne pouvais me rappeler mes anciennes sympathies, c'était comme si j'avais

cherché dans ma mémoire des mots oubliés; si j'écrivais une nouvelle, j'étais obligé de me reporter par la pensée à Montmartre ou aux Champs-Elysées pour trouver mes caractères. Que j'eusse oublié tant en dix ans semble incroyable, et cela sera jugé impossible par beaucoup; mais c'est parce que peu de gens savent combien ils connaissent mal les détails de la vie, et même de la leur, et sont incapables d'apprécier l'influence de leur passé sur leur présent. Le monde visible n'est visible que pour peu de gens, le monde moral est un livre fermé à presque tous. J'étais plein de la France, et là j'avais à me débarrasser de la France, à la repousser de ma vue avant de pouvoir comprendre l'Angleterre; j'étais comme un serpent qui essaye de se dépouiller de sa peau.

Handicappé, comme je l'étais, d'idées dangereuses et d'un style impossible, la défaite était inévitable. Mon anglais était corrompu par le français; il ressemblait à un mur mal bâti, et écrasé sous d'énormes masses de lierres, les faibles fondations avaient cédé sous le poids du parasite; et les idées que je cherchais à exprimer étaient vertes, acides, et aussi peu mûres que les pommes au mois d'août.

Aussi, peu de temps après, l'important journal qui avait imprimé deux poèmes et sept ou huit articles de critique, cessa de m'envoyer des livres pour en donner le compte rendu, et je retombai sur d'obscurs journaux de cercle. Heureusement, je n'étais pas obligé de vivre de ma plume; je me résignai, je parlai, j'observai, j'attendis jusqu'à ce que je fusse devenu de la même nature que ceux qui m'entouraient, que mes pensées se fussent mélangées avec mon milieu et y eussent pris racine. Je composai une pièce ou

deux. Je traduisis un opéra français, qui fut joué six soirées consécutives, je mis un roman en drame, j'écrivis de petites histoires, et je lus beaucoup de littérature contemporaine.

Le premier livre qui me tomba entre les mains fut « Portrait d'une Dame » par Henry James. Chaque scène est développée avec une complète prévoyance et avec une grande sûreté de touche. Ce que M. James veut faire, il le fait. Je veux admettre qu'un artiste peut être grand tout en étant limité; d'un mot il peut éclairer un abîme d'âme; mais ce mot magique et unique doit y être. Shakespeare nous le donne; Balzac quelquefois, après des pages de vains efforts, nous le donne; Tourgueneff nous le donne avec une sûreté merveilleuse; mais non pas Henry James; cent fois il voltige autour; son livre entier est un long vol auprès du mot magique et unique; mais ce mot n'estjamais prononcé; et par cette absence du mot, ses caractères ne sont jamais entièrement dégagés du brouillard de la nébuleuse. Vous les connaissez assez pour les saluer; ils passent à côté de vous dans la rue, ils s'arrêtent et vous parlent, vous savez comment ils sont habillés, vous regardez la couleur de leurs yeux. Quand je pense au « Portrait d'une Dame » avec sa foule merveilleuse de gens bien mis il me vient précisément comme un souvenir exact de soirée fashionable — les escaliers, avec ses formes qui montent, l'hôtesse avec son sourire, l'hôte à peu de distance tournant le dos; quelqu'un l'appelle; il se retourne; je puis le voir avec ses gants de peau blancs; l'air est comme attiédi par l'odeur des gardénias; ici, une brillante lumière; là, une ombre dans les salles plus éloignées; les pieds des femmes vont et viennent

sous les jupes empesées; je demande mon chapeau et mon pardessus; j'allume un cigare, je remonte Piccadilly..... Charmante soirée; j'ai vu beaucoup de personnes que je connaissais; j'ai remarqué une attitude, une certaine vivacité de manières qui m'indique qu'un cœur battait.

M. James pourrait dire : « Si j'ai fait cela ; j'ai fait beaucoup » ; je répondrai : « Sans aucun doute, vous êtes un homme de grand talent, d'une grande culture d'esprit et pas du tout du commun ; je vous place au premier rang non seulement des romanciers, mais aussi des hommes de lettres. »

Je n'ai rieu lu de Henry James qui ne marque un littérateur ; mais pourquoi un littérateur se bornerait-il à un sentimentalisme vide et interminable? Je ne veux lui adresser aucun des vieux reproches — pourquoi n'écrit-il pas des histoires compliquées? Pourquoi ne complète-il pas ses histoires? Laissons cela de côté. Je lui demanderai seulement pourquoi il évite toujours l'action décisive? Pourquoi une femme ne dit jamais « Je veux » ? Pourquoi une femme ne quitte jamais la maison avec son amant ? Pourquoi un homme ne tue jamais un autre homme? Pourquoi un homme ne se tue jamais lui-même? Pourquoi jamais rien n'est accompli? Dans la vie réelle, le meurtre, l'adultère et le suicide sont des ornements communs; mais les personnages de M. James vivent dans un calme triste et très poli, un crépuscule de volution. Le suicide ou l'adultère, a eu lieu avant que l'histoire commence; le suicide ou l'adultère a lieu quelques années après, quand les personnages ont quitté la scène, mais en face du lecteur rien n'arrive. La suppression ou le maintien de l'intrigue dans un roman est une affaire de goût, les uns préfé-

rent la peinture des caractères aux aventures, les autres les aventures à la peinture des caractères ; qu'on ne peut avoir les deux en même temps, je le regarde comme une proposition évidente par elle-même; ainsi quand M. Lang dit « J'aime les aventures, » je réponds : « Oh ! vraiment ? » comme je pourrais le faire à un homme qui dirait : « J'aime le sherry. » et sans aucun doute, quand je dis : « J'aime la peinture des caractères, » M. Lang répond, « Oh ! vraiment ? » comme il pourrait le faire à un homme qui dirait : « J'aime le porto. » Mais M. James et moi nous sommes d'accord sur les points essentiels, nous préférons la peinture des caractères aux aventures. Une, deux, ou même trois actions décisives ne sont pas contraires à la peinture de caractères ; l'exemple de Balzac, de Flaubert et de Thackeray le montre bien. Est-ce que M.James a le même esprit que le poète Verlaine.

« La nuance, pas la couleur
Seulement la nuance,
. . . .
Et tout le reste est littérature. »

J'ai souvent entendu prononcer le nom de W. D. Howels uni à celui d'Henry James. J'achetai trois ou quatre romans. Je les trouvai jolis, très jolis, mais rien de plus — une sorte d'Ashby Sterry composé en prose très claire. Il est vulgaire comme Henry James est raffiné, il est plus familial : jeunes filles en robes blanches, avec des regards de vierge, des mamans languissantes, des traits d'esprit ici, là, partout, deux jeunes gens, l'un est un peu cynique, l'autre un peu assombri par son amour, un homme, de cinquante ans, fort, barbu, à l'arrière plan ; en un mot, une

comédie de Tom Robertson légèrement assaisonnée d'américain. Henry James est allé en France et a lu Tourgueneff. W. D. Howels est resté chez lui et a lu Henry James. L'esprit de Henry James est d'une caste et d un caractère plus élevé ; je suis sûr qu'à un moment de sa vie Henry James s'est dit : je veux écrire l'histoire morale de l'Amérique, comme Tourgueneff a écrit l'histoire morale de la Russie ;— il a emprunté de première main, comprenant ce qu'il empruntait. W. D. Howels a emprunté de seconde main, et sans comprendre ce qu'il empruntait. En somme les instincts de M. James sont plus savants. Bien que sa réserve m'irrite et que je regrette souvent les concessions qu'il fait à la pruderie de l'âge—non pas de l'âge mais des libraires, — je ne peux m'empêcher de penser que ses concessions, car je suppose qu'il faut les appeler des concessions, il se les fait jusqu'à un certain point imposer — en le regrettant, peut-être — en ces termes : « Il est vrai, que je vis à une époque qui n'est pas très favorable aux productions artistiques, mais l'art d'une époque est l'esprit de cette époque ; si je viole les préjugés de l'époque, je manquerai de son esprit, et un art qui n'est pas parfumé de l'esprit de son époque est une fleur artificielle, sans parfum, est imprégné du parfum de fleurs qui fleurissaient il y a hier cent ans ». C'est plausible, ingénieux, tout à fait dans la tenue d'esprit de M. James ; je peux presque écouter des raisons présentées ainsi ; et l'argument ne me déplait pas, car il est conçu dans un esprit littéraire. Maintenant, l'idée que j'ai de W. D. Howels est toute différente. — Je le vois heureux père d'une nombreuse famille ; le soleil brille, filles et garçons s'amusent sur le gazon, ils viennent en troupe prendre le thé et le soir il y a une soirée dansante.

Ma grosse propriétaire me prêta un roman de Georges Meredith — « Les comédiens tragiques », je fus content, car l'admiration que m'inspirait la poésie de l'auteur, que je connaissais du reste un peu, était en vérité très sincère. « L'amour dans la vallée » est un beau poème et les « Noces d'Attila » que je lus dans le *New Quarterly Review*, il y a très longtemps, est encore présent à mon esprit, et c'est pour moi un plaisir que de me rappeler son rythme musical, et son majestueux et sombre refrain « Fais le lit pour Attila. » J'attendais donc de ce roman, un des plaisirs passionnés qu'il me donnait autrefois. Je fus désappointé, cruellement désappointé. Mais avant d'en dire davantage sur monsieur Meredith, je veux avouer immédiatement avec franchise et sans crainte que je ne suis pas un critique compétent, parce que ce n'est pas par l'émotion que je comprends et toute compréhension en art, sauf celle qui vient d'une émotion, est vaine. Je ne fais pas cet aveu, parce que je suis intimidé par le poids et la hauteur de l'autorité critique qui me menace de son ombre, mais par suite d'un certain sentiment dont je suis distinctement conscient, c'est-à-dire que l'auteur est, comment dirais-je ? les Français diraient « quelqu'un » ; ce mot exprime ce que je voudrais dire en anglais. Je me rappelle aussi que bien qu'un homme puisse être capable de comprendre n'importe qui, il doit y avoir certains modes de pensées et certaines attitudes de l'esprit qui nous sont si naturellement opposées, si entièrement antipathiques, que nous ne pouvons à proprement parler en être les critiques. Tels sont les pensées qui me viennent quand je le lis M. Georges Meredith. J'essaie de me consoler par ses réflexions, et alors j'éclate et je m'écrie passionnément : Ah ! le style en fil de

fer... Dans Balzac, que je sais par cœur, dans Shakespeare, que je viens de commençer à aimer, je trouve des mots profondément imprégnés de la saveur de la vie ; mais dans Georges Meredith il n'y a rien que des phrases à rompre les mâchoires, creuses et désagréables à la bouche comme des noix stériles, Je pourrais choisir des centaines de phrases que M. Meredith appellerait probablement des épigrammes, et je défierais n'importe qui de dire qu'elles sont sages, gracieuses et spirituelles. Je ne connais pas de livre plus fade que les « Comédiens tragiques », plus prétentieux, plus tapageur ; il pousse des cris, et se prélasse dans tout son éclat et son absurdité comme un kakatois. Je ne pus en lire plus de cinquante pages.

Comment, me demandai-je, l'homme qui a écrit les « Noces d'Attila » a-t-il pu écrire ceci ? Mais mon âme ne se rendait pas de réponse, et j'écoutais comme un homme qui demeurerait sur le flanc d'une montagne creuse. Mon opinion sur Georges Meredith ne cesse jamais de me tourmenter. Il est du nord et je suis du sud. Carlyle, M. Robert Browning et Georges Meredith sont les trois écrivains essentiellement du nord ; en eux, il n'y a rien de la sensualité et de la subtilité latines.

Je pris « Rhoda Fleming. J'y trouvai des morceaux exquis de descriptions, mais je désirais vivement qu'ils eussent été en vers ; il y avait là des motifs de poème; et il y avait de l'esprit. Je me rappelle un passage, ayant vraiment une odeur de terroir, sur la classe moyenne en Angleterre. Antony, je pense que c'est le nom du personnage, raconte comment on vient l'interrompre à son thé, un paragraphe de sept ou dix lignes avec ces mots : « je suis en train de prendre

mon thé, je suis à mon thé » courant à travers en guise de efrain. Puis une description de dîner à l'hôtel : « un morceau de pain sur une assiette solitaire, et des pommes de terre qui avaient l'air de s'être suicidées dans leur vapeur. » Un peu lourd et comme monté sur des échasses, mais assurément plein d'esprit. Je continuai à lire jusqu'à ce que je fusse arrivé à un jeune homme qui tomba de son cheval, ou avait été renversé par son cheval, je n'ai jamais su lequel, ni ne me suis senti assez intéressé dans la matière pour faire des recherches ; le jeune homme fut mis au lit par sa mère, et une fois au lit, il commença à parler !... quatre, cinq, six, dix pages de conversation, et de quelle conversation. Je ne puis pas dire pourquoi M. Georges Meredith les a commises au papier ; il ne narre rien ; ce n'est pas spirituel, ce n'est pas non plus sentimental et ce n'est pas profond. Je le lus une fois ; mon esprit étonné de ne pas éprouver de sensation, se mit à crier comme un enfant devant un sein sans lait. Je lus de nouveau les pages... comprenais-je? Oui, e comprenais chaque phrase, mais elles n'apportaient aucune idée, elles n'éveillaient aucune émotion en moi ; c'était comme le sable, aride et sec. L'histoire est un surprenant lieu commun ; les personnages y manquent de subtilité comme ceux des mélodrames de Drury Lane.

« Diane de Crossways », je le préférais, et si je n'avais eu absolument rien à faire, j'aurais pu le lire jusqu'au bout. Je me rappelle une scène avec un paysan — un paysan qui pouvait manger du porc pendant une heure entière — qui m'amusa. Je me rappelle la route humide dans la plaine de Sussex, et les contours vagues des dunes vues dans a lueur des étoiles et dans le brouillard. Mais revenons-en

à la grande question, l'épreuve d'après laquelle le Temps nous jugera tous — la création d'un être humain, d'un être humain, d'une chose vivante que nous avons déjà rencontrée dans la vie, et rencontrée pour la première fois imprimée dans un livre et qui après habite avec nous pour toujours. Dans quelle ombre Diane n'a-t-elle pas flotté? Où sont les les éclats magiques de l'âme? Vous rappelez-vous dans Pè-res et Enfants », quand Tourgueneff dévoile dirai-je l'affec-tion de la femme pour Bazaroff ou bien l'intérêt qu'elle res-sent pour lui? et expose en même temps les raisons pour lesquelles elle ne se mariera jamais avec lui..... Je voudrais avoir le livre près de moi, je ne l'ai pas vu depuis dix ans.

Après avoir essayé dans bien des pages de mettre devant le lecteur Lucien, que vous auriez aimé, que j'aurais aimé, ce tableau divin de tout ce qu'il y a de jeune, de désirable dans l'homme, Balzac met ces paroles dans sa bouche en ré-ponse à une question impatiente de Vautrin, qui lui demande après quoi il soupire, ce qu'il veut : « *Être célèbre et être aimé,* » — ce sont là des paroles qui éveillent l'âme, ce sont des mots de Shakespeare.

Où dans «Diana Of the Crossways» trouvons-nous des mots évoquant l'âme comme ceux-ci? On nous dit, avec une ré-pétition fatigante qu'elle est belle, divine ; mais je ne la vois pas du tout, je ne sais si elle est brune, grande ou blonde ; avec une répétition fatigante on nous dit quelle est bril-lante, que sa conversation est comme un déploiment de fusées, que la compagnie est éblouie et subjuguée ; mais quand elle parle, ses paroles sont grotesques, et je dis que si quelqu'un me parlait dans la vie réelle comme elle le fait dans le ro-man, je ne douterais pas un seul instant d'être en com-

pagnie d'un fou. Les épigrammes ne sont jamais bonnes, elles ne viennent jamais à une distance mesurable de La Rochefoucauld, Balzac, ou même Goncourt. Les admirateurs de M. Meredith déploient constamment leur science et avouent que cela détruit toute illusion de vie. « Quand nous avons traduit la moitié des paroles de M. Meredith en langage humain possible, alors nous pouvons les goûter, » dit le *Pall Mall gazette*..... Nous prenons notre plaisir d'une façon différente ; le mien est spontané et je n'entends rien à traduire l'odeur rance d'une ortie en le doux parfum d'une rose et à goûter alors cette odeur.

La conception qu'a M. Meredith de la vie est tordue, mal équilibrée, et en dehors du vrai. Qu'est-ce qui reste? — une certaine vigueur. Vous avez vu un gros homme avec des épaules carrées et une petite tête, poussant de côté et d'autre dans une foule, il crie et fait travailler ses bras, on dirait qu'il fait beaucoup, en réalité il ne fait rien; tel m'apparaît M. Meredith ; et encore ne puis-je songer à lui que comme artiste; sa façon n'est pas malpropre comme celle de goujats littéraires, tels que M. David Christie Murray, M. Besant, M. Buchanan. Il n'y a pas de trace de la foule sur lui. Je ne mets pas en question son droit au rang qu'il occupe, je n'ai pas de sympathie pour lui, c'est tout ; et je regrette qu'il en soit ainsi, car il est un de ceux chez qui l'amour de l'art est pur et n'est pas entaché de commercialisme, et s'il se peut que je ne le loue pas par autre chose, je puis le louer pour cela.

J'ai remarqué que si j'achète un livre parce qu'on me l'a conseillé ou parce que je crois devoir le faire, ma lecture est sûre d'être stérile. *Il faut que cela vienne de moi*, comme

me dit un jour une femme en me parlant de ses caprices ; une citation, un mot entendu par hasard dans un endroit inattendu. M. Hardy et M. Blackmore, je les lus parce que j'avais entendu dire qu'ils étaient des romanciers distingués ; aucun d'eux ne me toucha ; j'aurais pu tout aussi bien acheter un journal quotidien, ni goût ni dégoût, un haussement d'épaules — c'est tout. Hardy me semble avoir la même relation avec George Eliot qu'a Jules Breton avec Millet — une vulgarisation jamais offensive, et exécutée avec habileté. L'histoire d'un art est toujours la même... une succession d'efforts qui avortent, mais toujours plus puissants, un moment de concentration suprême, une succession d'efforts faiblissant jusqu'à l'extinction. George Eliot rassembla toutes les tentatives antérieures et créa le paysan anglais ; et en suivant ses paysans, il lui vint une foule interminable du Devon, de Yorkshire, et des Midland Counties, et, à mesure qu'ils venaient, ils s'évanouissaient en des ombres plus pâles jusqu'à ce qu'enfin ils apparussent en bas rouges, talons hauts, et se perdissent dans le chœur d'opéra. M. Hardy fut le premier vulgarisateur. Son œuvre est ce que les critiques dramatiques appelleraient une œuvre bonne, honnête, allant droit au but. Elle n'est pas illuminée par un rayon de génie, elle est lente et quelque peu amollie. Elle me rappelle un excellent coche de famille — un de ceux à l'ancienne mode suspendus sur des ressorts en C — un gros cocher sur le siège, et un valet de pied qui porte une livrée faite pour son prédécesseur. En critiquant M. Meredith, je ne sympathisais pas avec mon auteur, j'étais mal à l'aise, en colère, embarrassé ; mais avec M. Hardy je suis dans des termes différents, je suis aussi familier avec lui qu'avec

la vieille paire de pantalons que je mets quand je m'asseois pour écrire ; je connais tout sur son but, sur sa méthode ; je sais ce qui a été fait dans ce sens et ce qui peut être fait.

J'ai entendu dire que M. Hardy a été élevé à la campagne ; je ne m'en serais pas aperçu d'après ses écrits. Ils me paraissent, à la lecture, ressembler plutôt à un compte-rendu, oui à un compte-rendu, un compte-rendu consciencieux, bien fait, exécuté par un écrivain très capable envoyé par un des journaux quotidiens. Nulle part je ne trouve de choix ; tout est rapporté, dialogues et descriptions. Prenons par exemple le long entretien du soir entre les gens de la ferme quand Oak cherche un emploi. Ce n'est pas transcrit absolument et littéralement de la nature, à la manière d'Henri Monnier ; c'est encore un peu trop délayé avec le cerveau de M. Hardy, les arêtes sont un peu affilées et aiguisées, je puis voir où l'auteur a limé ; d'un autre côté ce n'est pas synthétisé ; le mot magique qui révèle le passé, et à travers duquel nous devinons l'avenir, n'est pas saisi et placé triomphalement comme il l'est dans « Silas Marner ». Les descriptions ne découlent pas de la narration et n'en font partie, mais on les y fait entrer de force, et souvent d'une façon maladroite. On nous invite à assister à une scène de tonte de brebis ou à un souper de moisson, parce que ces scènes ne se trouvent pas dans les ouvrages de George Eliot, parce que l'on suppose que le lecteur est intéressé par ces choses, parce que M. Hardy est désireux de montrer quel gai campagnard il est.

Les écoliers, quand ils essayent la peinture de caractère, créent des monstruosités, mais un auteur exercé devrait être capable de créer des hommes et des femmes

pouvant se mouvoir à travers une série de situations, sans choquer d'une façon violente les principes du sens commun les plus généralement applicables. Je dis qu'un auteur exercé devrait être capable de faire ceci ; qu'ils ne le fassent pas quelquefois c'est là une affaire que je ne veux pas discuter ; il suffit à mon dessein que j'admette que M. Hardy peut le faire. Dans le fermier Oak, il n'y a rien à critiquer ; la conception est logique, l'exécution est honnête ; il a des jambes, des bras et un cœur ; mais l'étincelle vitale qui devrait le faire de notre chair et de notre âme, manque ; c'est de l'eau morte que le soleil ne touche jamais. L'héroïne est encore plus faible ; elle est plus rembourrée, elle ressemble à de l'étoupe ; le riche fermier est une figure tirée d'un mélodrame quelconque, le Sergeant Tray s'anime presque jusqu'à la vie ; ici et là les nuages se liquéfient, mais jamais il ne tombe un véritable rayon de vie.

Les diseurs d'histoire ont sans aucun doute raison, quand ils insistent sur la difficulté de raconter une histoire. Une suite d'événements — peu importe qu'ils soient simples ou compliqués — s'acheminant vers une fin dans laquelle il y a un sentiment du rhythme et de la nécessité, est toujours une marque du génie. Shakespeare fournit des exemples éclatants, de même George Eliot, de même Tourgueneff ; « l'Œdipe » est assurément le couronnement et l'achèvement final dans la musique de la séquence et les harmonies massives du destin. Mais dans la littérature anglaise contemporaine, je suis étonné et constamment frappé de l'incapacité des écrivains, même du premier ordre, à faire un tout organique de leurs romans. Ici, le cours est clair, la route est visible, mais pas plus tôt nous entrons dans les derniers

chapitres que l'histoire commence à laisser voir un changement, et bientôt elle fait des détours, devenant de plus à chaque détour plus faible, comme un lièvre devant le chien de chasse. D'après une certaine direction de construction, d'après les simples moyens par lesquels la ruine de Oak s'accomplit aux chapitres du début, je ne m'attendais pas à ce que l'histoire courrait à cœur de lièvre à sa fin, mais quand Tray dit à sa femme qu'il ne l'avait jamais aimée, je soupçonnai qu'il y avait quelque chose qui allait mal; quand il descendit prendre un bain et fut emporté par le courant, je compris que la partie était finie, et devins préparé à tout, même au meurtre final accompli par le riche fermier, et au mariage avec Oak, conclusion qui, assurément, ne vient pas à portée de la critique littéraire.

« Lorna Doone » me frappa comme puérilement bavard, stupidement prolixe, enflé de commentaires dénués d'intérêt en eux-mêmes et ne conduisant à rien. M. Hardy a le pouvoir de façonner les événements; il peut les mouler en leur donnant une certaine forme. Qu'il ne peut mettre en eux le souffle de la vie, je l'ai déjà dit; mais « Lorna Doone » me rappelle un opéra italien de troisième ordre, *La Fille du Régiment* ou *Ernani*; il est corrompu de tous les vices de l'école, et il ne contient pas un seul passage de ferveur réelle ou de force pour nous faire oublier les défauts inhérents à un art dont il n'est qu'un piètre échantillon. Wagner a fait cette découverte, pas très étonnante après tout quand nous y pensons, qu'un opéra fait mieux d'être une mélodie d'un bout à l'autre. L'école réaliste suivant les traces de Wagner a découvert qu'un roman fait mieux d'être tout récit — un flux ininterrompu de récit. La description est un

récit, l'analyse de caractère est un récit, le dialogue est un récit ; la forme change toujours sans que la mélodie de la narration soit jamais interrompue.

Mais la lecture de « Lorna Doone » me remet en mémoire, et d'une façon très vive, un principe artistique original que les romanciers anglais ou bien ignorent étrangement ou bien négligent, c'est que l'élévation au sublime des *dramatis personæ* et les actions dans lesquelles ils sont impliqués doivent se correspondre, et que leur relation doit rester intacte. La « Carthage » de Turner est la nature transposée et étonnamment modifié. Tantôt quelques passages de lumière et d'ombre, ceux de la balustrade — sont fugués, et tantôt son art se rapproche de celui de Bach en sonorité et en belle combinaison. Turner savait qu'une branche pendant au travers du soleil et regardée séparément était noire, mais il l'a peinte en clair pour maintenir l'équilibre de l'atmosphère. Dans le roman les caractères sont la voix, les actions sont l'orchestre. Mais le romancier anglais prend Arry et Arriet et sans matière leur ordonne d'accomplir des prodiges ; il n'hésite pas à les faire passer dans le royaume du surnaturel. Une violation semblable des premiers principes de la narration ne se rencontre jamais chez les écrivains antérieurs. Achille se dresse aussi grand que Troie, Merlin est aussi vieux et aussi sage que le monde. Le rhythme et l'expression poétique sont des attributs essentiels du génie dramatique, mais le signe distinctif de la race et de la mission c'est une modulation instinctive de l'homme avec les actes qu'il tente ou qu'il accomplit. L'homme et l'action doivent être alliés et égaux, et la balance est le mélange mélodieux sont ce qui sépare d'abord Homère et Hugo des

faiseurs d'aventures extraordinaires. Dans Scott les pourpoints de cuir, les épées, les chevaux les montagnes et les châteaux sont complétement et entièrement en harmonie avec la nourriture, les combats, les mots et la vision de la vie; les cordes sont simples comme celles d'Handel, mais elles sont aussi parfaites. L'œuvre de Lytton, bien qu'aussi vulgaire que celle de Verdi, est, de la même façon, soutenue par un sentiment naturel de l'harmonie formelle ; mais tout ce qui suit est décadence, — un mélange de roman et de réalisme, les exagérations d'Hugo et la rusticité de Trollope ; une litière d'éléments anciens dans un état de décomposition.

L'analyse spirituelle de Balzac égale l'imagination triomphante de Shakespeare et par des chemins différents ils atteignent la même hauteur de terreur tragique ; mais quand l'improbabilité, qui de nos jours fait l'office de l'imagination, est mêlée de vues familières de la vie, le résultat est une folie incohérente et sans rythme, je veux dire l'alternation et la combinaison de papa et maman, de la chère Anne qui vit à Clapham, avec les Montagnes de la Lune, et le secret de la vie éternelle ; cette violation des premiers principes de l'art — c'est-à-dire, du rhythme, du sentiment et de la proportion, n'est pas possible en France. Je prie le lecteur de se rappeler ce qui a été dit au sujet du Club, de la Taverne, et de la Villa. Nous avons un surplus de population de plus de deux millions de femmes, la tradition que la chasteté est la seule vertu des femmes, survit toujours, la Taverne et son adjuvant le Bohémianisme ont été supprimés, et la Villa est toute puissante, et partout présente ; le lawn-tennis, l'église les dimanches, les bals dans les faubourgs

ne veulent pas faire l'abandon de leur existence, tout cela doit prendre part aux actions héroïques qui arrivent dans les Montagnes de la Lune ; la Villa veut avoir l'héroïsme dans son pot de lait, Achille et Merlin doivent être remplacés par l'oncle Jim et un étudiant, et ainsi la Villa est l'auteur de « Roder Haggard », « Hugh Conway », et Robert Buchanan est l'auteur de « Thehouse on the Marsh ».

J'ai lu les deux livres de M. Christie Murray, « Joseph's Coat » et « Rainbow Gold, » et un de MM. Besant et Rice, « The Seamy Side. ». Il n'est pas difficile de critiquer une œuvre pareille ; il n'y a absolument rien à dire si ce n'est que c'est tout aussi accomodé aux besoins mentaux de la Villa que les petits pains du boulanger, et les rondelles de bœufs du boucher, le sont à ses besoins physiques. Je ne pense pas qu'on trouve une littérature semblable dans aucune autre contrée. En France trois ou quatre hommes produisent des ouvrages d'art, le reste de la littérature du pays est inconnu aux hommes de lettres. Mais « Rainbow Gold », je prends le meilleur des trois, n'est pas aussi mauvais qu'un roman français de second ordre ; c'est excellent comme tout ce qui est droit est excellent ; et il est surprenant de trouver qu'un ouvrage puisse être si bon et en même temps si dénué de charme artistique. Qu'une telle chose puisse exister, c'est un des miracles de la Villa.

J'ai entendu dire que M. Besant se montre artiste dans le « Chaplain of the Fleet » et dans d'autres romans, mais ce n'est pas possible. L'artiste montre ce qu'il va faire dès qu'il met la plume sur le papier ou qu'il frotte son canevas; il améliore ses premiers essais, c'est tout ; et je trouve « The Seamy Side » si commun, que je ne saurais m'imaginer un

instant que son auteur ou ses auteurs puissent écire une ligne qui m'intéresserait.

M. Robert Buchanan est un type d'artiste que chaque époque produit infailliblement : Catulle Mendés est son pendant en France; — mais le pâle Portugais, Juif Portugais, avec sa figure de Christ et sa ferveur fascinante, est plus intéressant que l'Ecossais à lunettes. Tous deux commencèrent par des volumes de poésie excellente mais sans caractère et de grands cris sur la dignité de l'art, et tous deux ont fait leur petit commerce. M. Buchanan a collaboré avec Harris et écrit des programmes en vers pour des théâtres des vaudevilles ; il a fait un roman, lequel moins on lit mieux on fait ; il a attaqué des hommes dont il n'était pas digne de lier les cordons de soulier, et après avoir échoué à leur faire du tort, et il a rétracté tout ce qu'il a dit, et s'est lancé dans de gluantes bénédictions. Il a pris le chef-d'œuvre de Fielding, l'a dégradé, l'a enlevé de sa base ; il a écrit aux journaux que Fielding était un génie malgré sa rudesse, laissait à entendre par conséquent qu'il était un génie beaucoup plus grand depuis qu'il avait séjourné dans cette maison écossaise de mauvaise renommée littéraire. Clerville, l'auteur de « Madame Angot » a transformé Madame Marneffe en une femme vertueuse ; mais il n'a pas écrit aux journaux pour leur dire que Balzac lui en devait beaucoup de reconnaissance.

L'étoile de Miss Braddon a fini par se coucher dans les régions obscures du servant galisme ; Ouida et Rhoda Braighton continuent à récrire les livres qu'elles ont écrit il y a dix ans ; Miss Lynn Lynton je ne l'ai pas lue. On me recommanda « the Story of an African Farm ». Je trouvai

ce livre sincère et plein de jeunesse, un peu décousu mais bien écrit ; des descriptions de collines de sable et d'autruches, sandwichées de doutes sur un état futur et de conviction au sujet de la supériorité morale et physique des femmes ; mais pas de trace d'art ; c'est-à-dire, d'art tel que je l'entends, — suite rythmée d'événements décrits avec une suite, rythmée, de phrases.

Je lus aussi « the Story of Elisabeth » par Miss ThacKeray. Elle m'arriva avec toute la fraîche et belle nature d'un jardin plein de lilas et de ciel bleu, et je me représentai Hardy à Blackmore, Murray, et Besant comme de grands magasins où on pouvait trouver de tout, et même lorsque un article demandé n'était pas dans l'assortiment, on pouvait le fournir en quelques jours au plus. Des petites descriptions exquises, pleines d'air, de couleur, de légéreté, de grâce ; la vie Française vue avec de si doux yeux anglais ; les douces petites descriptions toutes si mollement évocatives. « Quelle tranquille petite cuisine c'était, avec une vue rapide de la cour, les coqs et les poules, le peuplier balançant ses branches au soleil, et la vieille femme en bonnet blanc assise et occupée à son ménage. » Ces simples lignes on les a délayées depuis dans beaucoup de pages, sans qu'elles gardassent la beauté de l'original. « Will Dampier tourna son large dos et regarda par la fenêtre. Il y eut un moment de silence. Ils pouvaient entendre le tintement des cloches, le sifflement de la mer, les voix des hommes s'appelant dans le port ; le soleil entrait à flots ; Elly se tenait debout, elle semblait dorée dans un fond d'or. Elle aurait dû tenir une palme dans sa main, la pauvre petite martyre ! » Il y a une douce sagesse dans ce livre, une sagesse qui est éter-

nelle," car elle est simple ; et puissent ne pas venir auprès, la laideur du positivisme, l'horreur du pessimisme, ni la teinte profondément grisâtre de l'Hégélisme, mais simplement l'amour et le respect qu'inspire naturellement une femme doué d'un noble esprit.

Des charmes comme ceux-ci nécessitent certains défauts, je dirai plutôt certaines limitations La création vitale de caractères n'est pas possible à Miss Thackeray, mais je ne raille pas les peintures d'aquarelles des balcons, des vases, des jardins,des champs et des moissonneurs, parce qu'elles n'ont pas la chaleur et la force passionnée de l'Ariane de Titien ;Miss Thackeray ne peut nous donner une Maggie Tullives, et toutes les nombreuses modulations profondes de ces chants de Beethoven ; le bois de sapins et l'estropié ; cette armoire à linge de la tante, et ses économies à elle ; l'enfant marchant conquérir le monde, la jeune fille restant à la maison pour se conquérir elle-même ; la puissante rivière portant le sort de tous, jouant et folâtrant avec elle pendant quelque temps, puis amenant enfin à une extinction finale et magnifique. Ce sentiment de l'inévitable que les Grecs ont dramatisé absolument, et que George Eliot a possédé suffisamment, cette progression rythmée d'événements, le rythme et la fatalité (deux mots pour une seule et même chose) ne sont pas là. La tête dorée d'Elly, à l'arrière plan d'austères protestants français, est esquissée avec un pinceau d'aquarelle, je ne sais si cela est vrai, mais vrai ou faux en réalité, cela est vrai en art. Mais la rude dissonnance de son mariage n'est pas admissible ; on ne peut pas y conduire par cordes,si ingénieux que cela soit; le passage,

les essais pour aller d'une clef à une autre, sont impossibles; la vrai fin est la ruine d'Elly, soit qu'elle meure ou mène une vie languissante, et les remords de la mère.

Un des écrivains de romans peu nombreux qui me semble avoir l'oreille pour la musique des événements est Miss Margaret Veley. Son premier roman « For Percival » bien que diffus, bien que parfois s'écoulant en canaux de traverse, et languissant en marais stagnants, était façonné et soutenu, même à la fin tordu et brisé, par ce sentiment de progression rhythmique qui m'est si cher, et qui fut plus tard si magnifiquement développé dans « Damoclès ». Pâle, peinte des teintes grises et d'opale du matin, passe la grande figure de Rachel Conway, victime choisie pour sa beauté, couronnée des fleurs du sacrifice. Elle n'a pas oublié le visage du fou, et il lui revient à l'esprit dans ses lignes affreuses et ses lumières, quand elle se trouve riche et aimée de l'homme qu'elle aime. Le dénouement est double. Maintenant elle sait qu'elle est maudite, et que son devoir est de fouler aux pieds son amour. Des générations qui ne sont pas nées pleurent en elle. Sa couronne et les lamentations du chœur de chanteurs grecs, les voix chantantes des plus proches parents, les réponses pathétiques de voix éloignées dans la profondeur de la nuit qui précède la naissance, tout ceci le romancier moderne peut le suggérer, mais ne peut le rendre; mais ici la suggestion est si parfaite que nous cessons de soupirer après la vraie musique, de même qu'en lisant une partition, nous sommes satisfaits de la flûte ou du basson qui jouent avec tant de précision sur du papier noirci.

Il n'y a pas d'hésitations ni de doute. Rachel Conway met

ses rêves de côté; dès lors elle marche dans un sentier triste et ombragé ; son intérêt est concentré sur l'enfant de l'homme qu'elle aime et tandis qu'elle jette un dernier regard sur les arbres, sur cette radieuse verdure s'agitant au soleil, qui entourent sa maison, son chagrin se gonfle une fois encore jusqu'à la colère, et,nous le savons,c'est pour la dernière fois.

La construction mécanique de M. Scribe, je l'avais apprise; de M. Duval, l'école naturaliste m'avait appris à mépriser les ficelles et à me fier à l'action des sentiments plutôt qu'à un secours étranger pour amener le *dénouement;* et je pensais à tout cela en lisant « le Désenchantement » de Miss Mabel Robinson, et il me vint à l'esprit que cette connaissance me serait utile quand mon tour viendrait d'écrire un roman ; car la *mise en place*, la mise en œuvre de cette histoire me semblait si lâche, que beaucoup de sa force s'était peu à peu échappée avant que le drame eût à proprement parler commencé. Mais la figure du politicien irlandais, je l'accepte sans réserve. Elle me semble grande et puissante dans toute sa tristesse. Le Celte beau, grand, aux yeux noirs, corrompu dans son sang et son cerveau par des générations d'affamés et d'ivrognes, alternant avec la sensualité chaude de la fille, dont le sentiment saxon du bien se mêle au sentiment héréditaire de la revanche chez le Celte, son patriotisme rêveur, ses platitudes faciles, son acceptation de la littérature comme une sorte de gagne-pain, son au sentiment de n'être ni grand, ni fort, et de ne pouvoir rien faire dans le monde si ce n'est d'aimer sa patrie ; et lorsque passe la trentaine, la force croissante du mal, du mal nerveux, complexe, qui le torture : pour lui boire c'est à

la fois la vie et la mort ; un article c'est du pain, et pour se calmer, pour recueillir ce qui lui reste de pensée faible et éparse, il est obligé de boire. La femme ne peut comprendre que la caste et la race les sépare tous deux; l'air humide des désirs épuisés, et les feuilles grises et tombantes de ses illusions remplit le ciel de sa vie. Et n'y a pas d'espoir pour elle jusqu'à ce que son mari délie le nœud affreux par le suicide.

Je dirai franchement que M. R. L. Stevenson n'a jamais écrit une ligne qui ne m'ait charmé. Vous arrivez à une estimation juste de la valeur d'un écrivain par cette simple question : « De quoi est-il l'auteur ? » car tout écrivain qui est destiné à vivre est l'auteur d'un livre qui obscurcit les autres et, dans l'imagination populaire, résume son talent et sa position. De quoi Shakespeare est-il l'auteur ? De quoi Milton est-il l'auteur ? De quoi Fielding est-il l'auteur ? De quoi Byron est-il l'auteur ? De quoi Carlyle est-il l'auteur ? De quoi Thackeray est-il l'auteur ? De quoi Zola est-il l'auteur ? De quoi M. Swinburne est-il l'auteur ? — Dois je dire du « Treasure Island », ou de quoi ?

Je me représente M. Stevenson comme un jeune poitrinaire, tressant des guirlandes de tristes fleurs entre ses pâles et faibles mains, ou s'appuyant sur une fenêtre avec de larges vitres unies et y grattant des profils exquis avec un crayon de diamant.

Je ne me soucie pas de parler de grandes idées, car je ne suis pas capable de voir comment une idée peut exister, ou en tout cas, peut être grande en dehors de la langue ; une allusion à l'expreesion verbale de M. Stevenson rendra peut-être claire ma pensée. Ses périodes sont fraiches et

luisantes, d'un rhythme musical et d'une parfaite réalisation de leurs sens ; en lisant vous pensez souvent que jamais avant il n'y a eu un caractère défini uni à une belle poésie d'expression ; chaque page et chaque phrase chante son individualité. Mais le style de M. Stevenson est coquet, habillé, dirai-je, comme un jeune homme se promenant dans le Burlington Arcade ? Oui, je dirai cela, mais j'ajouterai, le jeune homme le plus gentleman de Burlington.

Autre chose qui me frappe en pensant à M. Stevenson (je passe sur ce qu'il doit directement à Edgar Poe et sur l'appropriation constante qu'il fait de ses méthodes), c'est que les traits distinctifs de son talent ne sont pas en rapport à l'époque où il vit. Il s'épuise dans ses limitations, et son talent s'évente dans le grêle de son style. En parlant de M. Henry James, je dis que, bien qu'il ait fait beaucoup de concessions au goût insensé, faux et hypocrite du temps, ces concessions ont peu ou même pas affaibli son talent. Le cas de M. Stevenson me semble tout à fait opposé. Car si un homme à la fin du siècle a eu besoin de la liberté d'expression sous le développement distinct de son génie, cet homme est M. Stevenson. Celui qui court peut lire, et celui qui a quelque connaissance de la littérature se sera, avant que j'aie écrit ces mots, imaginé M. Stevenson écrivant au siècle d'Elisabeth ou d'Anne.

Tournez vos platitudes gentiment, mais n'écrivez pas un mot qui puisse offenser l'esprit chaste de la jeune fille qui a passé sa matinée à lire le cas de divorce de Colin Campbell; ainsi parle l'époque où nous vivons. Le journal d'un penny qui peut s'acheter partout, qu'on laisse traîner sur chaque table, imprime sept ou huit colonnes d'ordures, pour au-

cune raison si ce n'est que le public aime à lire des ordures; le poète et le romancier doivent châtier et détruire leur courage parce que..... Qui avancera pour répondre? Oh! siècle vil, ordurier, et hypocrite, moi, au moins, je te méprise.

Mais ceci n'est pas un cours de littérature, mais l'histoire du développement artistique de moi, George Moore; aussi je ne m'arrêterai pas plus longtemps à la critique, j'irai directement au dieu à qui je dois le dernier temple dans mon âme — « Marius the Epicurean ». Je me rappelle quand je lus les premières lignes, et combien elles m'arrivèrent doucement comme le souffle coulant d'un radieux printemps. Je sus que j'étais réveillé une quatrième fois, qu'une quatrième vision de vie devrait m'être donnée. Scheley avait révélé un pays à mon imagination où l'esprit chante la grâce et la lumière. Gautier m'avait montré combien le monde visible est extravagamment beau, et combien la rage de la chair est divine; et avec Balzac j'étais descendu cercle par cercle dans le monde obscur de l'âme et j'avais épié ses afflictions. Puis il y eut des éveils moindres. Zola m'avait enchanté par son décor et enivré de théorie; Flaubert m'avait étonné par la merveilleuse délicatesse et subtilité de son travail; les effets brillants d'adjectifs de Goncourt m'avaient captivé pour un temps; mais toutes ces impulsions s'écroulaient en poussière, ces aspirations s'étiolaient, maladives comme des figures vieilles à la lumière du gaz.

Je n'avais pas pensé à la joie simple et sans affectation du cœur en face des choses naturelles, la couleur du grand air, les divers aspects du pays, le vol des oiseaux — Celui-ci se dirigeant vers la mer, le bateau abandonné; je n'avais pas pensé non plus à la beauté de la douceur de la vie ni

songé comme, en entrant à ce qui volontairement passionne et ce qui est évidemment laid, nous pouvons nous assurer une vue de la vie temporelle qui est stable et suffit à l'âme. Une nouvelle aurore était dans mon cerveau, fraîche et belle, pleine de temples vides et d'heures studieuses, de parfum caché d'encens ; qu'une telle vision de vie fût possible je ne le soupçonnais pas, elle me vint presque avec la même force, presque avec la même intensité que ce chant divin de la chair, « Mademoiselle de Maupin ».

Certainement, dans mon esprit, ces livres seront toujours intimement associés ; et quand on oublie quelques différences adventices, il est intéressant de voir comme l'alliance est ferme, et comme les sympathies sur lesquelles elle est basée sont analogues et égales ; la même adoration joyeuse du monde visible et la même croyance inébranlable que la beauté des choses matérielles suffit à tous les besoins de la vie. M. Pater peut donner la main à Gautier en disant — *je trouve la terre aussi belle que le ciel, et je pense que la correction de la forme est la vertu.* Moi aussi je suis d'accord avec eux ; moi aussi j'aime le grand monde païen, ses effusions de sang, ses esclaves, son injustice, son dégoût de tout ce qui est faible.

Mais « Marius the Epicurean » était plus pour moi qu'une pure influence émotionnelle, quelque précieuse, quelque rare qu'elle puisse être, car ce livre était le premier que j'eusse rencontré dans la prose anglaise qui me donnât un plaisir sans mélange dans le style lui-même, dans la combinaison des mots pour une musique d'argent ou d'or, une cadence sans convention, et pour tous ces sous-entendus cachés, et cette inspiration s'évanouissant, comme l'odeur

des roses mortes, ces mots conservant quelque chose des autres temps et de l'usage ancien. Jusqu'à ce que j'eusse lu « Marius » la langue anglaise (la prose anglaise) était pour moi ce que le français doit être pour la majorité des écrivains anglais. Je lisais pour le sens, et c'était tout ; la langue elle-même me semblait rude et plate, et n'éveillait en moi ni émotion esthétique ni même de l'intérêt. « Marius » fut le marchepied qui me porta à travers la Manche dans le génie de ma langue. Le passage ne fut pas trop subit ; je trouvai une évocation de sens constante et soigneuse qui était un peu en dehors de la compréhension du commun, et aussi une douce dépravation d'oreille pour les chutes de phrases inattendues, et d'œil pour les nuances de couleurs moins observées, qui, bien que neuve, était une sorte de conséquence de l'éducation que j'avais choisie, et sa continuation dans un milieu étranger, mais pas complètement inconnu ; m'étant saturé de Pater, le passage de Quincey était aisé. Lui aussi était un Latin pour la forme et le caractère de l'esprit ; mais il était véritablement Anglais, et par lui je passai à l'étude des auteurs dramatiques d'Elisabeth, la vraie littérature de ma race, et je m'y lavai.

(A finir). GEORGE MOORE.

BONHEUR [1]

(FRAGMENTS)

I

L'incroyable, l'unique horreur de pardonner,
Quand l'offense et le tort ont eu cette envergure,
Est un royal effort qui peut faire figure
Pour le souci de plaire et le soin d'étonner.

L'orgueil qu'il faut se doit prévaloir sans scrupule
Et s'endormir pur, fort des péchés expiés,
Doux, le front dans les cieux reconquis et les pieds
Sur cette humanité toute honte et crapule.

Ou plutôt et surtout gloire à Dieu qui voulut
Au cœur que tout émeut, tel sous des doigts un luth,
Donner quelque repos dans l'entier sacrifice,

Et paix au cœur enfin de bonne volonté,
Qui ne veut battre plus que vers la charité,
Et que votre plaisir, ô Jésus, s'assouvisse !

II

Après la chose faite, après le coup porté,
Après le joug très dur librement accepté
Et le fardeau plus lourd que le ciel et la terre
Levé d'un dos vraiment et gaiement volontaire,
Après la bonne haine et la chère rancœur,
Le rêve de tenir, implacable vainqueur,
Les ennemis du cœur et de l'âme et les autres,
De voir couler des pleurs plus affreux que les nôtres
De leurs yeux dont on est le Moïse au rocher,
Tout ce train mis en fuite, — et courez le chercher! —
Alors on est content comme au sortir d'un rêve,
On se retrouve net, clair, simple, on sent que crève
Un abcès de sottise et d'erreur, et voici
Que, de l'éternité symbole en raccourci,
Toute une plénitude afflue alme et s'installe :
L'être palpite entier dans la forme totale,
Et la chair est moins faible et l'esprit est moins prompt ;
Désormais on le sait, on s'y tient, fleuriront
Le lys du faire pur, celui du chaste dire,
Et, si daigne Jésus, la rose du martyre !
Alors on trouve, ô Dieu si lent à vous venger,
Combien doux est le joug et le fardeau léger.

Charité, la plus forte entre toutes les forces,
Les mains tendres du fort, de l'heureux et du grand
Autour du sort plaintif du faible et du souffrant,
Le regard franc du riche au pauvre exempt d'envie

Ou jaloux ! Et ton nom encore signifie
Quelle douceur choisie et quel droit dévouement
Et ce tact virginal ! et l'ange exactement !
Mais l'ange est innocent, d'essence bienheureuse,
Il n'a point à passer par notre vie affreuse,
Et toi, vertu sans pair, presqu'Une, n'es-tu pas
Humaine en même temps que divine ici-bas ?
Aussi la Conscience a dû, pour des fins sûres,
Surtout sentir en toi le pardon des injures.

Par toi nous devenons semblables à Jésus
Portant sa croix infâme et qui, cloué dessus,
Priait pour ses bourreaux d'Israël et de Rome,
A Jésus qui, du moins, homme avec tout d'un homme,
N'avait, lui, jamais eu de torts de son côté,
Et par Lui tu nous fais croire en l'éternité.

PAUL VERLAINE.

CHRONIQUE

DE LA LITTÉRATURE ET DE L'ART

TOUTE LA LYRE
LE JOURNAL DE STENDHAL — L'APOLLONIDE
LES BELLES POUPÉES
L'ILLUSION — GRANDE MAGUET
LA FIN DE LUCIE PELLEGRIN
DEUX PLAISANTERIES — LE P'TIT
LES INCONSOLABLES — LES CORNEILLES

Toute la lyre : encore deux lourds in-octavo qui viennent grossir la bibliothèque inédite laissée par Victor Hugo; énorme anthologie, sans lien entre les poèmes, kaléidoscope, vers faits au hasard des circonstances, essais dans des notes familières, chansons inattendues de la part du solennel poète, et aussi la note politique (Corbière eût dit la note garde-nationale), toutes les utilisations de la poésie et des versifications admises ou créées par Victor Hugo. Il y a de tout dans ce livre, des saynètes, des chansons, des ballades qui évoquent celles des premières années, des pièces contemporaines des *Châtiments*, des notes naturistes comme

aux *Contemplations*, des strophes qui sont des conseils, débitant d'une voix large des préceptes connus, de purs développements oratoires soutenus par la connaissance des mots et l'habileté rythmique d'Hugo dans le métier qu'il fonda; aussi des vers qui font trou, aussi des pièces crépusculaires, aux saisissantes brièvetés, puis brusquement le nom inutile de M. Thiers, aussi le Dieu perpétuel d'Hugo, le Dieu bon, calme et large, Dieu sourd et contemplateur, des califes qui viennent de la *Légende des Siècles*, des cheiks qui ont voisiné avec *les Orientales*, des Suzon émigrées de *la Chanson des rues et des bois*.....

Ah! prenez garde à ceux que vous jetez au bagne.

. . . .

Un jour, terrifiant le pâtre et la vachère,
Un de ces bonzes-là pérorait dans sa chaire.

. . . .

La vie et la mort, qu'est-ce? abîme
Où va l'homme pâle et troublé.
Est-il l'autel ou la victime,
Est-il le soc, est-il le blé?...

Pour bien comprendre Victor Hugo et l'enthousiasme qu'il excita, qu'il excite encore chez certains écrivains, et comprendre aussi le refus d'obéissance et d'inclinaison absolue devant cette gloire dont on voulut faire une religion, d'écrivains plus récents (encore que Beyle déjà parmi les contemporains lui fût carrément hostile), il faut se figurer la double et divergente direction des cerveaux capables de littérature, et de progrès, l'évolution si l'on préfère, la décadence si l'on veut, — ces trois mots ne sont que des opinions contraires, désignant un phénomène inéluctable,

qui serait la course à la vie de la littérature, sa course vers une intellectualité plus entière; il faut aussi se demander quelles furent pour Hugo jeune, entrant dans la littérature avec le sentiment de sa force, les besoins de rénovation les plus urgents, le rôle que lui créait son ambition d'être le réformateur et le régénérateur de la poésie française. Or, on sait : plus de théâtre, plus de poèmes, uniquement des carrés d'alexandrins didactiques occupaient la vie des poètes; aux intervalles, ils excellaient dans la poésie fugitive ; en somme rien ; en prose, la grande voix d'orateur de Châteaubriand se dévouait à la politique; donc rien que Stendhal et Benjamin Constant, travaillant dans un ordre de recherches autres, issues du besoin de science et de conscience du siècle précédent. Hugo, lui, ressentait surtout qu'une langue flasque recouvrait des banalités identiques depuis trente ans, et qu'il fallait remuer les vers immobiles et mettre sur les scènes du mouvement et de la couleur, chercher des sujets partout hors dans l'antiquité régulière et trahie des classiques; plaquer de la couleur, faire virer des personnages espagnols, moyen âge, Louis XIII, de tous les styles et de toutes variétés, pourvu qu'ils n'aient pas de peplum, et qu'ils puissent hurler, crier, gesticuler, pleurer, rire dans la même pièce où l'on pleurait, causer réellement entre eux, au lieu de s'avancer à deux vers l'avant-scène et parler à la salle; en somme une foule de réformes, celles indiquées et ce qu'elles englobent, et qui étaient radicalement révolutionnaires et toutes bouleversantes. Une école nouvelle, de même qu'elle apporte une esthétique, contient une modification de la pensée même et des besoins de civilisation de l'époque qui la perçoit. Hugo apportait plus de

pitié, une foi panthéiste qui mettait en doute la philosophie courante en se bornant au témoignage de la nature pour reconnaître un Dieu; il créait des sensations de bois, d'ombre, de rivières; aussi il cherchait à rendre en des rythmes des sensations de musique et d'orchestre entendus. Les préoccupations des premiers poèmes sont complexes; c'est de créer comme un cycle napoléonien, d'être le poète qui entend venir les révolutions, d'être la voix revendicatrice de tout un peuple, aussi un peu l'arbitre, et de pouvoir dire au flot des révolutions quelle est son heure; le poète conçu comme une sorte de voix tendre et magistrale de toute la foule contenant la plus grande somme d'amour et de gravité et de naturisme que puisse contenir une âme humaine, c'eût été le rôle du Vates, ou chantre populaire unissant dans sa personnalité Homère, Horace, Parménide et Juvenal et Eschyle et Aristophane. Les événements modifièrent cette conception du poète qu'avait conçu de lui-même Hugo; la forme du roman s'imposant; la poussée des romans de langues germaniques et anglo-saxonne, leur fantastique que l'on ne connaissait guère que par ses pires adaptateurs anglais, le roman à couleur historique qu'imposait le goût des masses pour les chroniques de Walter Scott et le goût des élites pour les restitutions de Châteaubriand et de Thierry, induisirent Hugo au roman. C'est aussi au milieu d'une histoire romanesque qu'il emprunta ses sujets de drame, ou plutôt les cadres, où des porte-paroles déclament, mais non plus froidement comme aux pseudo-classiques, mais violemment, en vers hachés, martelés et parfois bouffons; des drames qui sont plutôt des comédies d'intrigues revêtues d'une phraséologie large et munis d'une

fin terrifiante. Mais au théâtre Hugo est surtout un orateur sonore et parfois grêle, si son lyrisme reste tantôt naturiste, tantôt historique. Dès *les Misérables*, son roman devient un roman à base de pitié, aux ambitions sociologiques et surtout politiques ; les événements, l'exil, les ambitions déçues feront longtemps prédominer Juvénal. Et se dessine ainsi un Hugo de la seconde manière; rien n'est changé dans la forme; la phrase de prose, la tirade de vers procèdent par accumulation, la phrase poétique tantôt une tirade, sorte de longue phrase en prose, coupée et rimée avec rejets, tantôt la strophe, une strophe dont les parentés s'accusent souvent avec celle de J.-B. Rousseau et des lyriques classiques, ou bien avec les poètes du XVI[e] siècle. Puis enfin quand, l'empire tombé et Hugo rentré en France, sa parole politique pourra se satisfaire par des discours, il donnera des œuvres surtout empreintes de ce spiritualisme panthéistique vague, conviction ou foi bien plus qu'opinion, qu'il professa sans cesse.

A travers ces variations, cette évolution sur les mêmes rythmes, toujours ce caractère fondamental de prédicateur sociologique, religieux ou historien; ce caractère principal, la forme, du développement ce qui le constitue rhéteur et des plus doués.

Or, pour le rhéteur, tout est mode à développement selon un canon indiqué ; Hugo développe tout par amas des métaphores beaucoup plus que par association d'idées; il a besoin d'une volute large et pleine de la phrase revenant à son point de départ, pour repartir en une phrase nouvelle ; ne développant à la fois qu'une seule idée, idée de littérature et de politique, et non sentiment, il saisit cette idée

par ses contours extérieurs et donne les analogies avec d'autres contours extérieurs, sans avoir (par cela même qu'il s'occupe de l'idée et non du sentiment dont elle est le signe) à creuser le sens intime du sentiment et par conséquent de l'idée. C'est ce qui donne à son œuvre ce caractère d'extériorité, soit qu'on la compare à de vastes séries de frontons érigés et ciselés avec un art énorme et délicat, série de frontons et de façades s'étendant sur toute la largeur visible d'une grande plaine, mais frontons et façades derrière lesquels on ne découvre qu'une plaine exactement semblable à celle qu'on vient de traverser, soit que, comparant dans un ordre plus immatériel, vous ayez la sensation d'une voix large, énorme, apportant dans la nuit toutes les rumeurs connues mais avec une infinie variété de sons de gongs. de cuivre, de vents dans les harpes qui la font exceptionnelle et spéciale. Je parle là du bon Hugo, du Hugo très bon, car il y a dans ses œuvres, et dans *Toute la lyre*, des fantaisies que ne signerait pas un apothicaire ; il y a les plaisanterie inutiles et lourdes de la *Chanson des rues et des bois* ; il y a comme dans *la Légende des siècles*, la banalité générale des thèmes ; il y a les pires incorrections de pensée et des monotonies de formes perpétuelles, mais il y a parfois et souvent l'accent magnifiquement amplificateur, la pompe rhétoricienne déjà entendue en France de la chaire de Bossuet.

Or, nous avons dit, le cerveau humain susceptible du luxe de l'art, cerveau des fondateurs et des poètes, cerveaux entraînés dans leurs rythmes et purement récepteurs des vrais lecteurs diverge en deux essentielles séries. Les uns, doués et adroits, s'arrêtant aux joies extérieures, aux ca-

prices imprévus des clinquants et des paillons, essentiellement décorateurs, et préparant toujours, et toujours bien, la salle des fêtes, en installant et décrivant les arcades et les tentures, sans que jamais le cortège qu'on attend, le cortège des idées fondamentales n'y paraisse, et distrayant le populaire accouru sur la foi des renommées, par des parades, des entrées de danse, et des discours qui résorbent une de ses opinions antérieures. Les autres, ambitieux de moins creux, négligent tous ces lumineux préparatifs, dont l'attente toujours leurante leur semble oiseuse, et cherchent en des coins, en des caveaux d'eux-mêmes, à trouver la trace de ce cortège des idées, sachant bien que la première obtenue et vaincue attire à soi les autres. Mais chez ces contemplateurs absorbés en eux, souvent les fenêtres sont ternes, ou, comme dans les maisons maures, le jardin éclatant, plein de vasques, d'enfants en pourpre, d'eaux jaillissantes, de mélancoliques mélopées de guitare, de parfum de roses, est au centre de la maison et gardé contre le vulgaire par un quadrilatère de murs grisatres: la foule impatiente se porte vers le prédicant et vers les prestigieux jongleurs, et seuls quelque délicats entrent à la maison réservée.

Quelque soient les défauts et les qualités d'Hugo, quelque prédominance qu'on veuille ajouter à ses qualités sur ses infériorités, Hugo est de la première de ces races d'hommes, la plus puissante en contemporanéité, mais la moins haute, la moins métaphysique, la moins noble. Avoir rappelé ces deux courants de pensée me ramène aux différences d'enthousiasme entre les contemporains de Hugo et aussi entre les écrivains ou publics des générations succédantes. De

son temps; très nettement, Nerval fut vaincu, c'est-à-dire obscurci. Stendhal fut également obscurci, et Gautier inféodé. Nerval mort au moment du suprême développement n'a pu faire école et lutter; il aimait peut-être Hugo; mais Stendhal, différent, opposé, déclarait nettement l'œuvre de son rival de mauvais goût et inférieure (1). Or le mouvement qui a porté aux nues Stendhal est de date récente. Balzac, tempérament opposé, représentait en tout l'antithèse même des opinions de Victor Hugo, et la mort empêcha une consécration égale.

Voilà bien les éléments principaux de la littérature du commencement de ce siècle, se refusant à admettre des méthodes de pensée et d'écriture et l'apparence de doctrine d'Hugo : les éléments de la génération suivante l'admirent-ils plus complètement? Voyez Baudelaire; ses premières admirations positives vont à Gautier; son art est l'ennemi de la conception Hugolâtre; autant son devancier s'épand, verbalise, entasse le vocable sur le terme, et le nom propre sur le mot rare, autant Baudelaire est froid, retenu; autant son devancier joue de tous les tams-tams politiques et anecdotiques, autant il se les refuse sérieusement. Son âme recherche les grands synthétiques, Poe ou Quincey, l'admirable reporter de l'état pathologique d'un grand soi. Il va

(1) MM. de Nion et Sryenski publient, le *Journal de Stendhal*, une très précieuse série de notes sur la jeunesse et les commencements de maturité de Stendhal. On assiste à la création intellectuelle du Stendahl définitif, et tel qu'il voulut se créer. La préface de M. de Nion, sans être dépourvue d'intérêt,est loin de mettre Stendhal à sa vraie place; il est vraiment étrange de le comparer à Lesage, et en le mettant en infériorité.

vers l'âme humaine au lieu d'aller à la prédication ; au lieu du décor des bois en massifs d'ombre, des gerbes, des drapeaux, des chevauchées de héros, ce sont, en des soirs frémissants d'un cœur élargi, des sanglots de fontaines et des désespoirs intimes d'une âme ; le métier de Baudelaire, qui n'est rhéteur qu'en ses pièces faibles, et faible rhéteur, et solide, serré ; toute son œuvre porte un caractère de protestation du nouveau maître contre l'ancien ; Baudelaire comme Nerval est mort de l'art.

Demeurèrent en présence, le réel principat de Baudelaire étant périmé dans la vie, deux poètes, MM. Leconte de Lisle et Théodore de Banville.

M. Leconte de Lisle paraît, dès ses œuvres de début, avoir obéi à une des préoccupations qui hantèrent le plus Baudelaire, et par contraste avec celui qui remplissait l'horizon ; il a voulu être bref, serré ; son terrain, il le choisit comme en un tertre élevé ; d'une baguette magique, il dirige un cortège de fresques impersonnelles et pâles ; soit que ces effigies d'esprits émanent du Nord Odinique ou de l'Inde, ou de la Grèce (une Grèce immobile que le poète s'est constituée patrie), ces effigies sont amples, décoratives, plausibles ; elles disent d'un ton monotone, mais si grave, le doigt levé comme pour imposer le respect auquel elles ont droit. Dans *l'Apollonide*, son œuvre récente, comme dans *les Erinnyes*, comme partout, d'une grave voix de baryton, dans une langue douée de splendeur, des personnages rigides comme des marbres éginètes parlent et s'infléchissent, un peu raides. A chaque vers de M. Leconte de Lisle, que vous preniez *Kaïn*, ou *Midi*, ou *le Manchy* ou *l'Apollonide*, on sent une protestation contre toutes les qualités

de héraut populaire de Victor Hugo. M. Leconte de Lisle n'est pas, n'est nullement issu d'Hugo; il est contraire comme tempérament, et Olympien à la façon des grands poètes.

M. Théodore de Banville à première apparence semblerait procéder davantage de Victor Hugo; mais ce n'est guère applicable qu'à certains livres de vers, pas ses meilleurs, comme les premiers et récemment *le Forgeron ;* c'est visible, mais parodiquement, dans les étonnantes *Odes Funambulesques*, surtout les *Occidentales*, un chef d'œuvre de farce phraséologique et de sonorités; dans son théâtre on percevait des analogies, mais ce théâtre contient tellement la note particulière de la cérébralité de M. de Banville, qu'il me faut admettre que si dans *la Forêt mouillée* on trouve des ressemblances avec *Riquet*, c'est que c'est du Banville qu'on trouve dans les volumes ultimes d'Hugo, comme on y voit parfois du Leconte de Lisle.

En prose, M. de Banville apporte à son écriture ce caractère qu'on dénommait au XVIIIe siècle inimitable; c'est-à-dire que la série des idées de détail qui composent la façon d'écrire de M. de Banville met en harmonie l'idée générale développée dans les brefs contes auxquels il se complait d'une façon complète, adéquate et toujours originale.

Cette écriture en prose de M. de Banville est quasi immatérielle; c'est comme une poussière de pensées, de decors, d'encadrements micaçant les parois d'une cassette bien ouvragée; le contenu de la cassette, (c'est l'idée première) est parfois un peu balzacienne, mais toujours douée de cette atmosphère particulière, heureuse et sereine qui est le propre de M. de Banville nouvelliste. *Les Belles Poupées,*

son dernier recueil, ont toutes les qualités des *Contes féeriques*, et en relisant ces histoires qui se suspendent au fil tenu de la fabrication de petites Olympia, en un Paris vieillot, par un Coppelius débonnaire, on a la sensation d'un suspens d'oiseaux-mouches, à quelque branche d'arbre de crepon japonais.

Parmi les Parnassiens — sans compter ceux qui rapides s'affranchirent de toutes tutelles, pour la création d'un art indépendant, MM. Stephane Mallarmé et Paul Verlaine — très peu gardèrent en eux l'influence de Victor Hugo; la dilection de ceux qui restaient des disciples se portait plus généralement sur Baudelaire ou M. de Banville; des vénérations saluaient M. Leconte de Lisle. Victor Hugo était l'ancêtre respecté et moins relu; la facture de M. de Heredia se rapproche plus de souvenirs de Gautier; aussi M. Renaud; M. Coppée rappelle la *Légende des Siècles* en quelques-unes de ses poésies inférieures et dans son théâtre; la facture grise de M. Sully-Prudhomme se rapproche seulement de l'Hugo didactique; presque seul, M. Dierx dans quelques pièces philosophiques semble se souvenir des *Contemplations ;* encore les beaux poèmes de M. Dierx sont-ils des sensations de nature rendues en des rythmes à lui spéciaux. M. Jean Lahor, si chez lui la technique oscille et parfois évoque l'idée d'Hugo, comme aussi celle de Heine, est d'un esprit et d'un ordre de recherches différent. Techniquement même, ses pièces orientales ont, dans la monotonie de l'ancienne strophe, de personnelles variations de forme. M. Jean Lahor est imbu des Hindous, imbu aussi des philosophes allemands, des poètes anglais; il apporte en des pièces brèves (les longues sont souvent

des déclamations en vers isolés de sens et s'agrafant mal en la strophe) des notations curieuses. En outre, sur les littérateurs plus jeunes il faut reconnaître que M. Jean Lahor ne fut pas absolument sans influence, et que beaucoup lurent plus souvent et avec plus d'intérêt que telles autres œuvres plus bruyantes, l'Illusion et le *Livre du Néant*. Mais M. Jean Lahor, esprit distingué et cultivé, curieux, comme le prouve son *Histoire de la littérature hindoue*, n'a pas le sens absolu de l'écriture, soit en prose, soit en vers.

M. Catulle Mendès qui fut un poète abondant, reflet très intéressant tantôt de l'influence de Victor Hugo, tantôt de celle de Leconte, de Lisle, de Gautier, etc., paraît s'être dévoué à la prose. Outre des recueils de poèmes en prose (pour se servir du terme le plus large) ou plutôt de courtes fantaisies en prose, il apporte annuellement son contingent de romans. M. Mendès paraît professer le roman romanesque. Sur une intrigue d'une tessiture immobile — des natures vicieuses que l'accélération de leurs vices pousse aux crimes — il mène des variations, et parsème ses livres de strophes amoureuses. Parfois quelques phrases écrites rompent la monotonie de la diction grisâtre du livre. La plupart de ces tomes doucement exaspérés sont des succès de libraire. *Grande Maguet*, son dernier roman, est un succès de librairie. Un être fantomatique et irresponsable accomplit une vengeance d'artiste sur une jeune femme passablement innocente mais qui appartient à un mari criminel et peut-être excusable parce que passionnel. Pas plus que les précédents ce roman n'est dépourvu de qualités d'art ; pas plus que les précédents il n'est une œuvre d'art. L'impression dure d'une grande habileté mise au service

d'une besogne; c'est très fait, très battu; un bonbon qu'on voudrait faire croire tragique.

Si le hasard des publications du mois a groupé dans le début de cette chronique un certain nombre des représentants d'écoles lyriques qui se réclament d'Hugo, les adversaires apportent bon contingent de volumes. Les adversaires sont les naturalistes. Le mot est vague et indistinct comme toute étiquette et s'applique à des esprits de tempéraments très différents, autant que les mots romantiques et parnassiens couvraient d'ambitions d'art ou d'habileté différentes. Je disais tout à l'heure qu'il existait deux classes d'artistes et deux classes de lecteurs; ces deux classes je les déterminais pour les lyriques; elles existent à un étage différent pour les écrivains naturalistes qui se baptisent aussi réalistes ou humoristes, selon des différences d'esprit et de tempérament. Si les principes même du réalisme, ne raconter que des faits de vie sans les interpréter et expliquer un décor réel sans les transposer, sont la forme la plus expresse de la haine de l'art, si les fondateurs du réalisme, M. Champfleury par exemple et Duranty, ont sans relâche donné des preuves de cette haine de l'art, il faut convenir que tous ceux qui les ont suivis dans cette voie ont absolument modifié les manières de voir des initiateurs et de prédécesseurs tels que Furetière, Restif, Fielding, Freytag, Richter, Dickens, etc.; il faudrait d'abord ranger Flaubert parmi les poètes animateurs de symboles, admettre que M. de Goncourt, dillettante, s'est surtout préoccupé de traduire les choses élégamment et intensément; les paysages de M. de Goncourt et la trans-

figuration des *Frères Zemganno* ne sont pas du naturalisme ; il faut admettre que chez M. Daudet une préoccupation de faire un ensemble en tradition avec les habitudes des lettrés de son temps varie de transposition de la réalité; que chez M. Zola, qui fut théoricien, à tout instant et à son grand regret, des échappées de lyrisme s'évadent, et que ce livre imprégné de soleil, *la Fortune des Rougon*, n'est pas d'un pur naturaliste. Le type du livre réaliste resterait *l'Accident de M. Hébert*, comme le type de la pièce naturaliste serait *la Fin de Lucie Pellegrin* que M. Paul Alexis a fait représenter au Théâtre-Libre. Après *Renée* et *Germinal*, avant *Germinée Lacerteux*, la tentative était intéressante.

M. Paul Alexis est un consciencieux. Il a choisi une situation scabreuse de la vie, une situation qui habituellement se rêvet d'élégance, mais qui dans certains quartiers de Paris, à Montmartre par exemple, apparaît avec une certaine désinvolture : cette situation, prise à un moment extrême, l'agonie de la coryphée du drame, il l'a racontée simplement, sauf quelques phrases prédicatoires et humanitaires. L'indignation a été assez profonde, et je la conçois chez de purs artistes épris de lyrisme, qui jugent la réalité un simple élément d'art, ou plutôt un ensemble de conditions dont quelques-unes peuvent permettre de faire de l'art; mais je ne saisis pas bien la pudeur générale des critiques. Est-ce parce que dans toute pièce moderne l'adultère étant le sujet général, on a été dérouté ? M. Becque doit un de ses succès d'étonnement à ce que dans le ménage de la *Parisienne* l'adultère se trouve quatrième. Des lecteurs des *Boudoirs de Verre*, de ceux qui publient un certain Dubut de Laforest, des lecteurs assidus de la littérature anecdotique de

M. René Maizeroy, la pudeur est singulière. Que la pièce de M. Alexis soit bonne, je ne le pense pas; mais puisqu'on a accueilli et applaudi le naturalisme, il est bon de le laisser évoluer dans ses strictes conséquences. La partie semble perdue par le naturalisme au théâtre; *Germinal* déversait un sinistre ennui; évidemment dépouillées des coins d'art qu'introduisent, de par leurs virtualités poétiques et passionnelles, les écrivains réalistes dans leurs œuvres, elles sont, en tant que reproduction de la vie, insoutenables.

Les écrivains d'esprit et de talent, qui peu passionnés de poésie, se sont voués à la nouvelle et au roman ont dû remonter les origines et s'orienter d'après un symbolisme discret, ou une étude minutieuse de la vie, des décompositions de mouvement, des études précises d'allures fugaces, ou d'informations sur des milieux peu connus.

M. Paul Hervieu, dans ses deux nouvelles, *Deux Plaisanteries*, analyse d'abord avec une aimable cruauté un duel de gens du monde compromis vivement par leurs témoins; puis il nous fait assister aux heureuses mésavantures d'un attaché aux affaires étrangères. (Bureau adjoint des services supplémentaires) que des sottises mènent malgré lui à une vie plus intéressante que son antérieur avatar. C'est, en un art de pince-sans-rire, nourrir des écrivains anglais et des caricatures anglaises, aussi possesseur d'une optique pessimiste et froide, une gaieté documentée et d'une plaisante amertume L'irresponsabilité des fantoches humains conçus comme machines pensantes, sceptiques et cramponnées à la lutte pour la vie, l'irresponsabilité de tous, accomplissant tous soit des sottises, soit de petites lachetés avec inconscience, plus encore, avec la conscience satisfaite, car

les idées directrices de leur conscience les mène là, produit le très amusant effet de pantomimes où des clowns d'intellect accomplissent, comme malgré eux, le rôle de leurs fonctions physiques et d'une petite âme spécialement fabriquée pour un service de relations et de mutualités, tandis que quelqu'un expliquerait simplement leurs gestes et leurs substances de faits. C'est de la littérature spirituelle.

M. Jean Ajalbert, dans *le P'tit*, ne témoigne non plus pour les êtres une estime extraordinaire ; mais avec un nonchalant recueillement, il se console en admirant les quais, les bateaux et les soleils couchants ; les douleurs du P'tit, peu graves pour l'évolution mais très sincères chez le P'tit, s'encadrent comme d'un chœur antique, de propos rythmés sur son passage par les dames de son quartier les douleurs du P'tit ont lieu dans des paysages de banlieue et de petite ville. Toute l'allure du livre est d'une ironique mélancolie ; c'est, dans cet art aux menues proportions de la nouvelle, un aimable livre de sceptique attendri. Pour ses débuts dans la prose M. Jean Ajalbert fait preuve d'un style agile et artiste ; dans sa voie de romancier on peut prédire une interprétation très fine des ennuyés conçus en leurs sensations rares et leurs sentiments délicats ; — mais M. Ajalbert est bien loin d'être un naturaliste, c'est un imaginatif du réalisme.

M. Henri Lavedan semble se rapprocher surtout de M. de Villiers de l'Isle-Adam; quoique son sujet, sa manière de développement, son mot de la fin, tout cela soit bien à lui et spécial, l'humour dont il fait preuve, la formule de ses phrases rappelle invinciblement celles des contes de M. de Villiers. Dans un mode cruel de concevoir la vie, s'il n'a ni

une forme encore personnelle, ni le haut sang-froid de M. Hervieu, ni la discrète émotion de M. Ajalbert, M. Lavedan démontre de l'habileté à faire tenir dans l'étroit cadre d'une nouvelle de curieuses anecdotes, de jolie silhouettes, des passages de vie élégante dans les sites urbains, et un grand sérieux à manier l'imprévu de ses plaisanteries.

M. J.-H. Rosny conçoit le naturalisme en révolutionnaire; outre ses recherches vers l'énigmatique et le fantastique scientifique, il considère, à l'encontre de ses plus prochains confédérés,qu'il faut non pas observer et narrer, mais choisir les sujets d'observation, les rêves à nouveau, et, le livre ainsi documenté, l'écrire. *Les Corneilles* ne sont pas le meilleur livre de M. Rosny; l'auteur nous le présente comme un conte blanc, et comme une fantaisie dans l'imagination; mais alors il faudrait transporter l'imagination à un état supérieur des choses et arriver au lyrisme. *Les Corneilles* ont les qualités de douceur et de plénitude qui rendent agréable la lecture des œuvres de M. Rosny; mais c'est vraiment trop un conte blanc.

GUSTAVE KAHN.

CALENDRIER DE JUIN

Les Livres

Romans.

René Maizeroy : *Petite Reine* (Havard).

Trempée dans la mixture Mendès-Goncourt (ce dernier élément tend à prédominer), la plume de M. René Maizeroy n'exécutera pas de besognes imprévues. Mais il semble que M. Maizeroy ne borne plus son ambition à l'applaudissement des petites femmes et des officiers d'état-major, et qu'il comprenne la vanité des virtuosités d'atelier. Moins de maniérisme, plus de sincérité, souvent quelque délicatesse de perception. Cette fois, l'apparence d'originalité qu'il donne, habile comme il est, à ses romans, n'est pas aussi illusoire qu'à l'ordinaire. Le thème : une enfance féminine et aristocratique, un mariage, un amour que justifie bien la sereine turpitude du mari et qui se brise quand la jeune femme apprend que l'homme qu'elle aime et qui l'aime est pris dans un très ancien et tenace collage. Cette déception froisse à jamais l'âme charmante de Petite Reine. Petite Reine vieillira inerte et songeuse.

Léopold Stapleaux : *Pour avoir une femme* (Dentu).

Les personnages de ce romancier ne profitent jamais du fruit de leurs rapines. Toujours, au moment où ils vont se séparer et, comme, avec le lecteur, ils s'éjouissent dejà de l'impunité, surgit un vengeur, monté sur un solide ressort à boudin. Ce n'est pas une vie.

Alexandre Hepp : *l'Epuisé* (Dentu).

Roman médical dont le *Matin* dut interrompre la publication en feuilleton, devant la clameur des abonnés. Ses destinées en volume seront probablement moins orageuses.

Charles Legrand : *Célestin Hirouette* (Dentu).

C'est l'histoire humoristique d'un rédacteur au ministère des travaux intempestifs qui veut se marier et, je crois bien, se marie.

François de Nion : *l'Usure* (Nouvelle Librairie parisienne).

S'obstinant à vivre sur une terre héréditaire qui coûte à peu près ce qu'elle rapporte, ses parents ne peuvent servir au jeune baron Roger du Plessis qu'une pension insuffisante. Des créanciers qui émandent ou exigent, et il s'est un peu enfoncé au jeu. Un vague camarade, M. Serge de Wladimira, qui gagne sournoisement cinq cents louis annuels, à fournir des adresses aux jeunes gens solvables, l'envoie à M. Leprêtre, receveur de rentes. M. Leprêtre se défend bien de placements de capitaux ; contentieux, recouvrements, emprunts sur hypothèques, voilà ses affaires ; il est paternel, conseille à du Plessis de s'adresser à sa famille ; mais, au fait, il songe à quelqu'un, quelqu'un qui peut-être « trouverait une solution », et rendez-vous est pris pour le surlen-

demain. Du Plessis est attablé à la brasserie des Lorrains avec les sieurs Schinner et Michel. Si de 10,000 francs on défalque l'escompte en dedans à 10 p. °/₀ pour trois mois, une commission de 25 louis et un prêt de 2000 francs au bienveillant intermédiaire Leprêtre,— il reste 6,500 francs, que du Plessis reçoit des mains sales de Michel et en échange desquels il signe pour 10,000 francs de billets à trois mois (fin septembre) qu'avalisera Leprêtre. Dès lors du Plessis appartient aux «Intermédiaires» guirlande de filous qui va du petit courtier en chaînes de montres au gras banquier. On lui propose des appartements « ornés de bronzes artistiques », des couturiers et des bijoux pour sa maîtresse, des équipages pour lui et un yacht de trois cents tonneaux qui devait gagner un prix aux régates de Nice. Cet argent si désiré il le possède sans joie : ses dettes ne sont pas aussi criardes qu'il croyait le matin même. Après de fructueuses soirées au jeu, revient la déveine. Heureusement des papiers multicolores lui apprennent l'arrivée en gare des barriques, Corton, Moulins-à-vent, Thorins, Côtes-du-Rhône, vins blancs de Moselle et d'Anjou, vins de Tavel et de Lunel, — cinq mille francs de vins pour quoi il a signé des traites à 60 jours et qu'il revend sur l'heure à 120 fr. p. °/₀ de perte. Fin septembre imminait. Les fusils achetés à crédit pour les garde-chasse du château du Plessis, aussi deux douzaines de bottes et des bronzes avaient été vendus ; mais nul moyen de se défaire d'une pendule de 3,000 francs qui encombrait de sa caisse énorme la garçonnière de la rue Taitbout, et un certain Larousse acheté 600 francs payables à 120 francs par mois et revendu 300 francs à un marchand d'habits, inquiétait du Plessis de

possibles plaintes pour stellionnat. Depuis huit jours l'échéance est passée, les billets sont protestés, et du Plessis se terre chez lui, n'ouvrant à personne, lisant Gaboriau. Mais Wladimira : « Oui, c'est cela, il vous faut 50,000 francs, voulez-vous venir demain matin à dix heures au Grand Café ; je vous amènerai quelqu'un qui pourra peut-être vous trouver cela ; et votre mariage ? nous en reparlerons ; deux millions et une petite tache, oh ! toute petite.— Prenez-la donc pour vous, avec un peu de benzine, mon cher, dit Roger joyeusement, ayant déjà repris toute sa morgue. » C'est vers ce temps, que fuyant la maison paternelle où on veut la prostituer au comte Tchérédine, Jeanne Leprêtre se réfugie chez Roger. Il l'avait vue dès sa première visite chez l'usurier. C'avait été entre les jeunes gens une idylle longtemps chaste malgré rendez-vous et promenades. Nuitées d'amour, le jour stations devant de louches comptoirs. La technique des opérations financières de Roger devient d'une complexité sublime. Voyage au Plessis, où son père lui donne dix mille francs. A son retour, il ne retrouve plus au logis Jeanne dont les griefs n'étaient point chimériques. Elle est la maîtresse très lancée de Tchérédine. L'aisance est parfaite avec laquelle l'auteur conserve à du Plessis une noblesse de vie extérieure et une propreté morale, parmi les tripotages financiers et quelques galanteries médiocres. A telles phrases, il est évident qu'il sait les procédés par quoi se grime d'intensité et se farde d'émotion un livre ; il en use peu et son livre est de belle allure rapide, souple, hautaine et familière. Mais, après deux cents pages noircies, il songe que c'est beaucoup de littérature et se hâte de botteler le roman avec de fortes aventures terminales et

quelconques (l'assassinat de Jeanne par Leprêtre, le suicide de celui-ci, le mariage de comédie-bouffe de du Plessis). Au cours du récit abondent les phrases de conversation concentrées et vraies. Si, pris du désir de bafouer le souvenir de Jeanne, Roger parle d'elle à des filles : « C'est égal je ne comprends pas qu'elle t'ait quitté comme ça, car tu es bien gentil, tu as de beaux yeux ; mais,va,console-toi, mon gros chien, elle te reviendra plus tard ». Et les tableaux jamais faits de chic : les dîners « offerts par le comité » ; les tables de jeu à la nuit finissante ; l'appartement de M. de Kerpenner, officier de la Légion d'honneur, perforateur de puits de pétrole en Transylvanie ; le dîner de M. de Wladimira et de Tchérédine chez Leprêtre ; l'hôtel de la compagnie d'assurances sur la vie *la Résurrection* où du Plessis entre, une petite fiole d'urine dans sa poche, pour la visite médicale ; l'après-midi au Bas-Meudon ; la « séance artistique et littéraire du Cercle des Arts décoratifs », où, dans des salons ornés de tableaux qui perpétuent généralement la fille d'auberge donnant à boire à un reître,paonnent et jouent le gros Muller, les « dames artistes », le jeune comique qui récite les *Pommes cuites*, des collages amenés par des pontes influents, quelques mères de famille authentiques, le commissaire des jeux, ancien lieutenant de Garibaldi, un futur conseiller municipal qui parle commissions, parts de fondateur, actions libérées, et un scandaleux Espagnol qui reproche à Leprêtre,embrouilleur de comptes avec ses trois quarts de billet à cheval sur les deux tableaux, de faire la poussette. — Le début de M.de Nion,l'un des éditeurs du *Journal de Stendhal*, n'est donc pas vulgaire.

Vsovolod Garchine : *Nadejda Nikolaevna*, traduction du russe par N. et E. Halpérine-Kaminsky (Plon et Nourrit).

Avec un peu de réflexion on vit sans peine dans l'atmosphère des romans de Dostoïewsky; l'atmosphère du roman de Garchine se respire d'un poumon moins allègre. — L'héroïne: une jeune fille, née d'une famille de bonne bourgeoisie; elle raccole les passants sur les trottoirs de Pétesbourg; elle est fort souvent ivre. Le sujet : l'obscure et mystique joie de Nadejda à s'avilir, à souffrir ignominieusement, son hostilité contre les hommes qui la voudraient aimer, ses prescienses, le travail d'idées fixes dans l'âme de deux ou trois de ces hommes. L'aventure de Nadejda avec Ivan Ivanovitch Nikitine se clot par le suicide de Nikitine; elle constitue la première partie qui tient par les liens invisibles et puissants à la seconde, — l'aventure de Nadejda avec le peintre Adrei Nikolaevitch Lopatine et l'écrivain Serguéi Vassiliévitch Bessonov, terminée par la mort violente de Bossonov et de Nadejda. — De chapitre à chapitre, Nadejda, Nikitine, Lopatine et Bessonov se relayent, et le livre est tout entier dans la forme « je » ; mais ni l'une ni les autres n'étant enclins à la sincérité avec soi-même, l'ensemble est instable et trouble. On eût pu croire que l'étrangeté blafarde, soudainement luisante, du livre de Garchine n'était pas indemne d'un peu de cabotinage littéraire, si ce jeune homme n'avait jugé à propos de mourir cette année dans des circonstances bien garchiniennes.

Dostoïewsky : *Les Frères Karamazov*, traduction du russe par MM. Halpérine-Kaminsky et Charles Morice (Plon et Nourrit).

Nombre de personnages ; à chacun beaucoup de concombres, force douleurs mystérieuses et des aventures à foison (2 vol.) Milieux intéressants pour les curiosités occidentales : couvents, tribunaux, etc.

Henry de Braisne : *A Marlotte* (N. Martinet).

Une sanglante histoire de contrebandiers, en forêt, — l'heureuse mort soudaine de deux amants, en bateau, — un rendez-vous d'affaires terminé en petite fête, M. Henry de Braisne essayait à Marlotte sur une colonie de paysagistes amis des Belles Lettres ces nouvelles et beaucoup d'autres, rapidement contées. D'où le titre du recueil, recueil dédié à M. André Theuriet.

Mélandri : *La Gouvernante* (Mourlon).

Comment par son hypocrisie et ses crimes elle s'empare de la maison de ses maîtres et nargue les lois tant divines qu'humaines.

Claude Vento (Violette) : *Une vie brisée* (Dentu).

Charles Nérouvel : *Le Marquis Gaëtan.*

Tous les bons esprits applaudissent à la punition qui frappe ce patricien souillé par une vie de bâton, et ils plaindront la jeune femme du roman de Claude Vento ; mais pourquoi se maria-t-elle si étourdiment ?

Paul Dallem : *Marcelle Ternié* (Dentu).

Des colorations douces sur une affabulation sans turbulence.

Jean Raden : *Parrain Pierre* (Jules Lévy).

Un monsieur amoureux de sa filleule apprend qu'il a pour rival son frère adoptif. Le désespoir de cet homme justifie certes l'entreprise de M. Jean Raden.

Ange Bénigne : *Leurs Mensonges* (Nouvelle Librairie parisienne).

En attendant que Gyp publie les dires de Loulou, on peut lire les historiettes de madame Ange Bénigne : elles ont pour acteurs mademoiselle Vieuxblé, le comte Rysts'any, M. de Glose, le général Disque de Marmousan, madame d'Orangis et la comtesse de Verveine.

Paria Korigan : *Le Tréfonds* (Nouvelle Librairie parisienne).

A chaque œuvre nouvelle de madame Emile Lévy on nous informe que ses premiers romans furent « très appréciés » de Tourguéniev. Nous pouvons affirmer que Garchine raffolait des derniers.

Marie Colombier : *Courte et bonne* (Marpon et Flammarion).

Les personnes rogues que n'intéresseraient pas les aventures du prince Albert Carrache à Venise (danseuses, lune, meurtre), aux Etats-Unis (Mississipi, typhus), à Paris (courses, club, coulisses, suicide, millions de déficit), seront reconnaissantes à madame Marie Colombier d'avoir motivé deux Chéret, un sur les murs, l'autre sur la couverture.

Léo Rouanet : *Le Ventre et le Cœur de Pierrot*, pantomime (Parvillez).

Pierrot se laisse alternativement séduire par la fée Colom-

bine et par les bouteilles. Mais la fée, si jeune, joue et lanterne, tandis que les bouteilles sont dociles, si dociles qu'au sixième et dernier tableau, Pierrot, dans une plaine de neige, grelotte, alcoolique, en loques et quasi mort quand voici la fée : elle s'apitoie, le baise, et Pierrot est jeune à jamais dans le paysage d'avril reconquis. M. Léo Rouanet décrit les masques et les costumes des personnages, et les décors (forêt, maison, marché) où il les meut. Son livret est une façon de poème en prose ; s'il l'a orné de si fines arabesques, c'est qu'il pense bien qu'on devra l'avoir sous les yeux pour ne pas s'égarer vingt fois dans les très complexes incidents de cette pantomime où est même intercalé un rêve. On pourrait aussi mimer *Du Monde connu volonté et comme représentation* ou un traité d'Algèbre, — le spectateur préalablement muni de la brochure.

Boyer d'Agen : *Monsieur le Rédacteur !* (Havard).

Parmi MM. Willette, Sarcey, Rollinat, Salis, Jean-Marie Bonin, Géraudel, Fouquier, Goûdeau, Maupassant, etc., — s'agite Jean Du Bedat, un méridional épris de gloire littéraire, qui fonde le journal indépendant *En Vedette*. Aux incidents de bureaux de rédaction se mêle l'émouvant amour de Yolande et de Du Bédat. Du Bédat, dont le talent est réel, mate la fortune adverse ; mais trop tard, car sa mère, qu'il adore, est morte, loin de lui, dans la Gascogne natale. Un style, au tissu riche et fortement tramé, vet la solide affabulation de ce roman de mœurs littéraires, — le troisième livre publié par M. Boyer d'Agen cette année.

Ouida : *La Comtesse Vassili* (Perrin).

Guy de Maupassant : *Clair de lune* (Ollendorf).
Recueil de Nouvelles parues dans les journaux.

Félicien Champsaur : *Les Ereintés de la vie* (Dentu).
Voir aux " Premières représentations ", 6 et 11 juin.

Critique.

Victor Joze : *Les Maréchaux de la Chronique* (Librairie de la Revue Indépendante).

L'auteur, qui porte le nom d'un général de la Commune, l'a masqué du pseudonyme de Joze : on eût pris son livre pour un annuaire. Les journalistes à qui il confère le maréchalat sont : MM. Henri Rochefort, Aurélien Scholl, Albert Wolff, Henri Fouquier et Emile Bergerat. Quoique Polonais, il est sobre de commentaires, — et ces commentaires sont du meilleur ton. Il cite des articles entiers, et, comme il les a su choisir, Grimsel ne semble pas trop essoufflé, le « courriériste parisien » est rhénan avec modération, Nestor est moins componctueux que de coutume, Caliban ajoute quelques métaphores à celle des conversations du beau-père. Naturellement, les entrefilets de M. Aurélien Scholl, aussi nets, spontanés et vivaces dans le *Matin* d'aujourd'hui que dans le *Nain jaune* d'alors, sont l'attrait de ce recueil : c'est toujours un plaisir que retrouver Turquet, Lubomirsky et Stapleaux et le jeune homme qui, à sa maîtresse réluctante, écrivait, dernier argument : « Reviens me voir, ne serait-ce que par curiosité. »

Jean Lorrain : *Dans l'Oratoire* (Camille Dalou).
Avec des agilités clownesques, des gestes de bourreau

jovial, des boniments d'une bouffonnerie fougueuse, M. Jean Lorrain tire à mots rouges et ramés sur les formes caricaturales des écrivains pour femmes (MM. Mendès, Renan, Caro, etc.) et il exibe un lot de bas-bleus et de peintresses (mesdames Rachilde, Abbéma, etc.). Peut-être son goût du tératologique lui fait-il voir trop aisément des monstres en de bonnes dames, point si sataniques malgré leurs efforts, et qui vaquent sainement à leurs occupations professionnelles.

Pierre Véron : *Les Propos d'un boulevardier* (Dentu).

Ce boulevardier du temps de Louis-Philippe ne se lasse pas de changer le titre de son recueil des molles calembredaines.

Le Docteur Vitteaut, membre correspondant de l'Académie de Dijon : *Du Radicalisme niveleur* (Auguste Ghio).

Lecture faite, on ne sait pas bien si le docteur désespère, oui ou non, de notre France. Il la juge fort malade, de par « l'athéisme, le hideux athéisme, l'object matérialisme théorique et pratique » ; le remède : l'idée religieuse. Ce projet d'union de la République et de l'Église paraîtra suranné à M. Clémenceau à qui M. Vitteaut le soumet. D'ailleurs, M. Vitteaut n'est pas un homme avec qui on puisse discuter sans se compromettre. N'avoue-t-il pas : « Si je ne croyais, Monsieur, qu'à ce qu'on croit de votre côté, je tendrais de toutes mes forces à luculliser, à sardanapaliser ; je wilsonnerais ; je ne reculerais devant aucuns moyens pour jouir par toutes mes surfaces nerveuses, pour caresser les contours d'une femelle d'opéra ou autre, car il n'y a plus que des mâles et des femelles dans votre système scientifique,

tant vanté par notre célèbre confrère Hovelacque ; je mettrais tout en œuvre pour satisfaire mon tube digestif et mon appareil génital. »

Bidel *Mémoires d'un Dompteur* (Librairie de l'Art).

Victor Giraud : *la transmigration des Ames* (Perrin).

Charles Monselet : *Mes Souvenirs littéraires* (Librairie Illustrée).

Les anectotes promises par le titre sont peu nombreuses (une sur Balzac dramaturge, une sur Alfred de Musset...), pas très caractéristiques, souvent de seconde main. Le gros du volume est composé d'observations d'un joli tour facile sur tel livre rare (les *Mémoires* du général Hugo.,.) ou nouveau (les *Lettres* de Mérimée à Panizzi..). La science de gastronome de Charles Monselet a été, dès la mort, contestée par des juges compétents. On réimprimera pourtant ses *Oubliés et Dédaignés*, et l'éditeur les complétera par une notice sur l'auteur.

Emile Goudeau : *Dix ans de Bohème* (Ollendorff).

On s'effraye du nombre d'amis que M. Emile Goudeau a collectionnés dans une carrière littéraire encore courte : à tous il à su faire un sort. Son livre, — mille anecdotes contées avec une communicative grosse bonne humeur méridionale, — n'a pas moins d'importance historique que les mémoires de Legouvé, Mary Lafon ou Nisard. Il donnera maints renseignements précieux aux historiens de MM. Ponchon, Bourget, Salis, Sapeck, Bouchor, Harry Alis, Richepin, Jean-Marie Bonin, Henri Cros, Charles Cros, Gustave

Kahn, etc., des revues de 1876 à 1888, des cercles littéraires *Hydropathes* et *Hirsutes*, et surtout du *Chat noir* que rédigea en chef M. Emile Goudeau avant M. Alphonse Allais, fantaisiste d'un génie complexe et bref.

Victor Tissot : *La Suisse inconnue* (Dentu).

Alfred Copin : *Les Maisons historiques de Paris* (A. Dupret).

Antony Valabrègue : *Les Princesses Artistes* (A. Dupret). Bourbons, Bonaparte, princesses étrangères.

Emile Colombey : *Ruelles, Salons et Cabarets du XVIIe siècle* (Dentu).

Réimpression d'un livre qui était épuisé, mais non oublié des liseurs. A la fin de cette année M. Emile Colombey publiera l'histoire anecdotique des ruelles, salons et cabarets du XVIIIe siècle.

Jean Larroque : *La plume et le Pouvoir au XVIIe siècle* (Ollendorff).

Ce n'est pas sans ennui que M. Jean Larroque a pu lire, et si consciencieusement, tous les ouvrages publiés durant un siècle : cet ennui, il a pensé qu'il ne devait pas le supporter seul.

Honoré Bonhomme : *Œuvres posthumes de Piron*, prose et vers (Dentu).

Réimpression. Sur Voltaire et Jean-Baptiste Rousseau, la correspondance de Piron note des points qui ne sont pas à négliger; et les lettres de sa bonne femme vous plairont.

Louis Chalain et Jacques Prolo : *Un Français de la Décadence.*

Jeunesse et débuts, la *Lanterne*, Affaire Victor Noir, incarcération à Sainte-Pélagie, rôle insignifiant au gouvernement de la Défense nationale, rôle effacé pendant la Commune, ses venimeuses calomnies contre Vermorel, ses efforts éperdus pour amadouer les vainqueurs (lettres à Trochu, à Gambetta, celle-ci inutilement niée), la Nouvelle-Calédonie, l'Evasion, l'*Intransigeant*, — telles sont les grandes lignes de cette impartiale et dure biographie, à la dernière page de laquelle MM. Chalain et Prolo s'attristent de voir Rochefort devenir dans sa vieillesse « le Belmontet prosaïque d'un Mangin d'occasion. »

Général Cluseret : *La fin de l'Empire.* [Tome III des *Mémoires*] (Jules Lévy).

Avec un grand luxe de preuves, le général Cluseret se justifie des accusations que la presse prodigua. Lui-même en porte d'assez vives contre les hommes de 1870 ; mais il les corrobore de pièces officielles, de lettres, etc. Son livre est un recueil de renseignements peu ou pas connus et d'idées souvent originales et pratiques.

Charles Henry : *Lettre à Monsieur le Prince D. B. Boncompagni sur divers points d'histoire des mathématiques* (Gauthier-Villars).

M. Charles Henry soumet à l'excellent et vieux prince du Bullettino di Bibliografia e di Storia delle scienze matematiche et fsiche de Rome des remarques et nouveaux renseignements sur le passage géométrique du *Ménon*, sur l'his-

toire des mathématiques hindoues, sur les signes des planètes, sur les manuscrits de Boèce et de Woepcké, sur une notation qui remplace les chiffres arabes chez certains juifs polonais quand ils jouent au derdé, sur la bibliographie des œuvres de Pascal et sur les travaux de Torricelli. Puis il défend le révérend père Mersenne contre les insinuations de M. Th. H. Martin (non, Mersenne ne fut pas un instant dupe de la fraude de Roberval) et montre que M. Halphen n'est pas le premier qui soit parvenu à l'équation différentielle des coniques. C'est alors qu'il fait agréer prince Balthazar Boncompagni l'hommage de son respectueux dévouement.

VERS.

Tola Dorian (Princesse Mestchersky) : *Poèmes lyriques* (Marpon et Flammarion).

Adagio, Scherzo, Appassionato, Andante, Largo sont les divisions de ce livre. A travers trois cents pages coure le flot sonore, sombre et lent d'une poésie influencée par M. de Lisle, pailletée d'un peu d'exotisme, forte et personnelle vraiment. On lira volontiers le Prologue du livre de madame Tola Dorian.

LA RUSSIE

« J'apporte à ton amour le chant tendre et rêveur
De cette Muse slave
Qui, de neige vêtue et du feu plein le cœur,
Est comme un lac d'argent où ruisselle la lave.

Je viens pour allumer ma lampe, faible encor,
A la torche superbe
Qui dès l'aube des temps luit sur le livre d'or
Où de l'humanité s'est illustré le Verbe!

Je verserai ma sève et tout mon jeune sang
Dans tes veines lassées,
Mais que n'a su tarir le combat incessant
Que tu livras, Guerrière, aux erreurs hérissées !

Fais jaillir hors des deuils, au cri de mes coursiers,
L'éclair de ton épée,
Et dans le pur torrent des polaires glaciers
Plonge de ton beau corps la vigueur retrempée !

Car mon bras patient est prêt à te venger,
Mère dans ta souffrance ;
Mon cœur fort pour ton cœur n'est pas un étranger.
De ton lait, de tes pleurs, je suis nourrie, ô France »

LA FRANCE

« Je guiderai tes pas dans les temps qui viendront,
Vers ce haut sanctuaire,
Où la Clarté rayonne et siège sur le front
De mes fils que brûla tout idéal austère !

Et je t'éclaïrerai du drapeau glorieux
Qui protège l'Idée,
Comme une aigle essorante ouvrant son aile aux cieux
Y porte ses aiglons, toute d'aube inondée !

Jean Aicard : *Au bord du Désert* (Ollendorff).

S'il a été en Afrique, M. Aicard s'est déplacé bien inutilement. Nul doute que, sans quitter Paris, il eût pu composer ce livre-là, avec des souvenirs de romances et de foire aux pains d'épices. Ses anecdotes sur la belle Zorah, le juive Sarah, le cavalier Mansour, la fière Kéïra et Zizah la négresse sont vraiment un peu niaises, moins cependant que la préface, sur l'*Ame arabe*, adressée à M. Pierre Loti. A M. Charles de P., il parle en ces vers les meilleurs du volume : « Pourquoi l'as-tu quittée, ô mon cher capitaine, | L'Afrique... | Ici point d'idéal... | Mon héros, tu reviens dans un mauvais moment. | Guerre à tout idéal ! sus à l'idéaliste ! | L'art a le geste louche et l'allure mauvaise ; | Ce qu'on cherche n'est pas le beau : c'est le succès. | Grâce à la force unie, élégance française. | En est-ce donc fini de ce qui fut français ! » On annonce que M. Charles de P. a repris la mer.

Alexis Ponson du Terrail : *Au Village. Notes d'Amour.* (Ghio).

Auguste Jehan, de la Société des Sciences morales, des Lettres et des Arts de Seine-et-Oise : *Voluptés et Parfums* (Nouvelle Librairie parisienne).

Nouveaux périodiques.

Le Japon artistique, Paris, 22, rue de Provence.

Cette publication mensuelle de format in-4 raisin (25-32) est dirigée par M. S. Bing, qui la dédie non aux érudits,

mais « à l'amateur spécial et à l'artiste, à l'industriel et à l'artisan, à l'homme du monde » (Programme). Le texte du premier numéro est de M.S. Bing; les fort nombreuses vignettes en noir y intercalées sont tirées presque exclusivement des ouvrages d'Hokousaï; au fascicule sont jointes dix planches : une *Vue du lac Biva*, d'après une gravure en couleurs, composition de Hiroshighé, peintre de paysages de l'école populaire (Ukioyé), né en 1795; une *Etude d'herbes* de la famille des graminées, fac-simile d'une esquisse au pinceau; un *Motif de décor* formé par des branches de malvacées, d'après un poncif pour teinture d'étoffes (XIXe siècle); une *Etude d'après un oiseaux mort*, fac-simile d'une esquisse de la fin du XVIIIe siècle; une reproduction d'après l'original d'un *Fragment d'étoffe* de soie brochée du XVIe siècle à dessin de glycines; trois *Vases à fleurs* en bronze de patine sombre, gravés par M. Guérard d'après les originaux du XVIIIe siècle; la reproduction d'un kakémono original représentant un *Groupe de singes*, peint en aquarelle par Mori Sosen, peintre d'animaux de l'école de Shijo, né en 1747; trois *Compositions ornementales*, d'après des poncifs pour papiers de couleur; un *Masque de danseur aux cérémonies de Nô*, gravé d'après l'original par M. H. Guérard. — Chaque numéro contiendra, comme le premier, dix planches hors texte. Plus de cent planches, gravées d'avance, sont exposées chez M. Bing. Encore que rédigé par MM. Tadamasa Hayasti, Edmond de Goncourt, Ary Renan, etc., le périodique de M. Bing sera donc moins un magazine d'articles qu'un recueil de documents d'Art et d'Industrie fac-similés par M. Charles Gillot avec une stricte exactitude.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

Le 1er juin, — à l'Ambigu-Comique, *la Mission de Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes en vers de feu Daillières.

Le 2 juin, — à l'Hippodrome, *Skobeleff*, pantomime militaire à grand spectacle. Premier tableau : relais de poste dans le steppe; arrivée de chanteurs et de danseuses nomades ; traîneaux; Skobelev en troïka, qui va prendre le commandement de l'armée russe. Second tableau : devant Plewna ; assaut de la citadelle ; effroyable mêlée ; les Infidèles sont déconfits. Troisième tableau ; grande fête sur la Néva ; patineuses, patineurs ; beaucoup de fourrures et quelle chaleur ! défilé de l'armée victorieuse ; Cosaques et artillerie ; musique militaire, carillon, canon, et sept cents bouches ouvertes par l'hymne national russe. Enthousiasme sur les gradins et dans les couloirs ; madame Tola Dorian et MM. de Mohrenheim, Nourrit et Plon pleurent.

Le 4 juin, — à l'Opéra-Comique, *le Baiser de Suzon*, opéra comique en un acte, musique de M. H. Bemberg, paroles de M. Pierre Barbier. Un gaillard coiffé d'un chapeau à plumes de coq a donné un baiser à Suzon... Est-ce Jacques ou Lucas ? La question se controverse tandis que M. Bemberg fait entendre sa fraîche musique habilement orchestrée. Pour interprètes : Mademoiselle Pierron, mademoiselle Auguze, M. Barnolt, très applaudis.

Le 5 juin, — aux Nouveautés, *Où est ma fille?* pièce en trois actes de M. Lyaugé et F. Lagrenaudie. Le droguiste Montempoix cultive, au sein des forêts de Ritikoka, le bois de Campêche. Les indigènes de cette contrée lointaine le cap-

turent ; et, vers le même temps, à Paris, une ingénue met au monde un enfant dont il est le père. Après dix-huit ans de détention et de négoce, Montempoix revient à Paris, chargé de millions, et veut retrouver sa fille, Hélène. Longtemps MM. Lagrenaudie et Lyaugé s'y opposent : malgré leurs pièges il la récupère, petite marchande de fleurs au Cosmorama, et n'hésite pas à lui faire épouser un hospodar héréditaire.

Les 6 et 11 juin, — au Cirque Molier, soirées d'équitation, gymnastique, pantomime.

« La première partie était d'équitation et de gymnas-
« tique. Les messieurs sont des hommes du monde (sur
« les barres volantes le comte de La R. n'est inférieur à
« aucun frère Zemganno) ; les dames sont particulièrement
« agréables. La liberté d'un lieu non public permet aux
« écuyères le strict maillot veuf de jupes et de ceintures, et
« c'est avec une élégance subtilisée que ces étonnantes
« créatures de fragilité gracieuse, d'agilité et de robustesse
« s'exhibent, d'une performance sans tare, belligères et vic-
« torieuses, les véridiques et hypocrites Walkyries d'une
« époque où manquent les Siegfried mais non les Worth.

« Un public fashionable, non étonné.

« La seconde partie : *les Eaux de Bénouville* (souveraines
« pour le retapage des éreintés du plaisir), titre qu'au pro-
« gramme prenait la pantomime de M. Félicien Champsaur,
« *les Ereintés de la vie*. Mise en scène de M. Molier, dessins
« de M. Gerbault, musique de M. Grillet. Le volume édité par
« Dentu avec les dessins de Gerbault donne la pantomime.

« L'œuvre de M. Champsaur a le malheur d'être allégorique
« plutôt que symbolique ; l'action, allégorie ou symbole,

« n'est point assez différente de l'idée symbolisée ; il n'y a « pas le trajet que veut l'esprit et que donne le mythe entre « le signe et la chose signifiée. A cause de cela *les Ereintés « de la vie* semblent plus faits pour le livre que pour le thé- « âtre ; l'esprit de l'auteur est à la scène remplacé par les « charges des mimes ; le très beau sens lyrique manifesté en « maintes pages s'évapore à la réalisation. Le décor pour- « rait être repris par la musique, et ne l'est guère. L'attrait « artistique, délicat et aigu, du livre de M. Champsaur de- « vient au Cirque un autre attrait et d'un autre art : les « mines de mademoiselle Lavigne et les variées beautés de « mesdemoiselles Maupin, Dezoder et toutes.

« Des banquiers, guidés par la Fortune, découvrent une « source, la Fée d'une source, dont l'eau aura de merveil- « leuses qualités pour la guérison des éreintés de la haute « noce ; on va l'exploiter. Eaux régénératrices, capital « 10 millions : manœuvre de l'émission par quatre cavaliers « sandwiches dirigés par miss Réclame. Alors entrées : « danseuses infirmes, clownesse béquillarde, gommeux « culs-de-jatte, boulevardier ataxique, jolies femmes ma- « lades, potache ramolli, etc. Et, après une série de scènes, « pour finir, une apothéose où triomphe le Veau d'or, et « l'évocation des dénouements de la vie parisienne, à la « Salpêtrière, en pleine folie.

« Plusieurs des passages de l'œuvre de M. Champsaur « sont troublants et demeurent obsessifs. (E. D.) »

Le 10 juin, — à l'Ambigu-Comique, *le Foyer de Saint-Clair*, drame en cinq actes de M. Louis Figuier. Le sujet est bien simple : Mademoiselle Amélie de Kardec aime M. de Troën ; mais apprenant que cet officier de marine est traître

à ses serments et bigame, elle épouse le maître de forge. Pendant six ans elle est suppliciée par son mari, M. Pierre Fabron, qui la soupçonne d'aimer encore M. de Troën, et comme un jour, à Naples, elle sort d'un pavillon isolé où quelques instants auparavant était entré de Troën, il la tue. (Du moins le croira-t-on longtemps). Douze ans après, leur fille Eveline aime le fils d'un contre-maître de la forge ; Fabron refuse son consentement ; mais la jeune fille retrouve sa mère qui priait au couvent de l'Annonciade sous le nom de sœur Angélique. On prouve à Fabron qu'Amélie lui fut toujours fidèle ; il demande pardon, Eveline le maudit, il devient fou, et dès qu'il a recouvré la raison, c'est-à-dire après quatre ans, les jeunes gens se marient.

Le 13 juin, — aux Folies Dramatiques, *Coquin de Printemps* ! vaudeville en trois actes et cinq tableaux, de MM. Adolphe Jaime et Georges Duval. Trois mois chaque an, l'avoué de première instance Landurin est austère et ne s'occupe que de causes justes : mais, au printemps, il fait fi de toute respectabilité : ce printemps-là fut spécialement fécond en événements. Rosalie et la baronne de Pellafeu l'incitent aux pires folies. Gobin, Guyon fils et Colombey mettent en valeur toute la drôlerie d'imbroglios sans cesse renaissants.

Le 15 juin, — au Théâtre libre, *la Fin de Lucie Pellegrin*, un acte délicat et fort de M. Paul Alexis tiré de son anthologique nouvelle, *la Prose*, trois actes de M. Gaston Salandri et *Monsieur Lamblin*, un acte de M. Georges Ancey.

Le 15 juin, — ouverture des Arènes de la Porte-Maillot avec la troupe de Peaux Rouges du colonel Maxican Joe.

Le 22 juin, — à l'Eden-Concert, *le Testament de Maître*

Pathelin, farce du XV[e] siècle adaptée par M. Paul Vitau.

Le 25 juin, — au Théâtre Indépendant, *les Ronces du Chemin*, comédie en cinq actes en vers, de M. Georges Taylor.

Expositions

Dix Marines d'Antibes, de M. Claude Monet. Chez Van Gogh, maison Boussod et Valadon, 19, boulevard Montmartre (juin-juillet).

Toutes de 1888. — Des arbres qui moutonnent au haut de longs troncs, la mer où s'affaiblissent des voilures, des monts en légère tempête dans le soleil, une illucescente ville au proche horizon. Au premier plan, d'énormes paquets de pâte à violents reliefs; au second, des maçonneries moins lourdes; les fonds, en lisses frottis. M. Claude Monet est un peintre spontané; le mot « impressionniste » a été créé pour lui et lui convient mieux qu'à personne. Il s'émeut brusquement à un spectacle; mais en lui rien du contemplateur ou de l'analyste. Servi par une excessive bravoure d'exécution, une fécondité d'improvisateur et une brillante vulgarité, son renom croît ; mais son talent ne semble pas être en gain depuis la série d'Etretat. On conseille à M. Van Gogh d'attacher le bon new-yorkais Celen Sabbrin à son établissement quand il expose des Monet.

Exposition historique de l'art de la gravure au Japon. Galeries Bing, 22, rue de Provence (juin juillet).

La Chine pratiqua l'art de la gravure longtemps avant le Japon. On ne connaît guère de gravures japonaises antérieu-

res certainement au XVIIe siècle. Moronobou (1690) le premier illustra de gravures (en noir) les livres. Vint l'école des Tori-i (Kiyonobou 1690, Kyomassu, 1700, Kiyoshighé, 1720), qui coloria à la main des gravures en noir (voir cet Acteur en scène, de Kiyoshighé, debout sur le damier du jeu de sougorokou, aiguisant sa flèche), puis des impressions en jaune, et bientôt des impressions en deux couleurs vert et rose, (la Guésha de Kyomassu); le jaune reparut; toutes les couleurs intervinrent; des gaufrures les renforcèrent quelquefois; et au milieu du XVIIIe siècle, surtout à Osaka et à Nagoya, les graveurs japonais avaient atteint une habileté technique au prix de laquelle l'adresse des chromistes de Londres et de Paris n'est que barbarie. Leurs gravures (xylographies en cerisier) étaient tirées à nombre infime; il est rare de trouver plusieurs exemplaires de la même. Ce fut le temps de Harunobou (1760) qui teinta de couleurs mixtes des compositions d'un maniérisme infiniment gracieux et frêle, et de Bountscho (1765). Outre une dizaine de Harunobou, on voit ici une Scène de théâtre due à ces deux artistes par suite d'une collaboration très peu fréquente au Japon. Outamaro (1780), dont on connaît surtout les Intérieurs, reste dans la traduction de Hanarobou; Shinman s'isole avec ses paysages en grisaille. Les écoles des Katsugava et des Outagava se glorifient de Toyokouni (1790). Les Katsugava reproduisaient exclusivement des acteurs et des scènes de théâtre; parmi eux Shiountshio, — qui fut le maître de Hokusai. Avec celui-ci (1755-1847) l'imagerie populaire prend une importance immense. Note d'Hokusaï citée ici d'après M. Louis Gonse: « A l'âge de soixante-treize ans, j'ai compris à peu près la forme et

la nature vraie des oiseaux, des plantes, des poissons, etc. Par conséquent à l'âge de quatre-vingts ans j'aurai fait beaucoup de progrès; à quatre-vingt-dix, j'arriverai au fond des choses ; à cent, je serai décidément parvenu à un état supérieur indéfinissable, et, à l'âge de cent-dix ans, soit un point soit une ligne tout sera vivant. — Ecrit à l'âge de soixante-quinze ans par moi autrefois Hokusaï, aujourd'hui Gouakiyo- Rodjîn, le vieillard fou de dessin. » En même temps que Hokusaï vivent Gakutei (1810 dont une une douzaine de sourimonps sont exposés, Hokkìe (1815), élève de Hokusaï, le paysagiste Hiroshighé (1820), Kiosaï, l'un des plus célèbres ivrognes du Nippon, Zeïshin, disciple des hautes écoles traditionnelles de Kioto, goûté par l'aristocratie qui méprisait Hokusaï. Ces deux derniers vivent encore, je crois. En tout, une merveilleuse collection de cent soixante gravures aux murs de M. Bing.

EXPOSITION DES TABLEAUX DE M. MAXIMILIEN LUCE.

Cette exposition s'ouvrira, le 1er juillet, 11, chaussée d'Antin (*Revue Indépendante*). Il en sera parlé dans le prochain numéro de cette revue.

FÉLIX FÉNÉON.

A la suite d'un incident survenu entre MM. Jean Ajalbert et Charles Vignier, les témoins de M. Ajalbert lui ont adressé la lettre suivante :

Paris, le 2 juin 1888,

Cher ami,

Vous nous avez chargés, après lecture d'un article paru dans l'*Evénement* jeudi matin, d'aller demander à l'auteur de cet ar-

ticle, M. Charles Vignier, une rétractation ou une réparation par les armes. Nous nous sommes présentés le jour même à midi et demi chez M. Vignier, que nous n'avons pas rencontré, qui s'est mis à notre disposition à six heures du soir, et nous a fait entrer en relation avec ses témoins, le lendemain vendredi à deux heures.

Nous nous sommes alors trouvés en présence de MM. Laurent Tailhade et Joseph Gayda, et nous avons dû récuser M. Laurent Tailhade qui était cité en ces termes dans l'article de M. Vignier : « Pendant un instant, les témoins de Moréas, MM. Tailhade et Barrès se concertèrent sur la question de savoir s'ils poursuivraient l'affaire pour leur propre compte, en envoyant chacun une paire d'amis à M. Ajalbert. Je me flatte d'avoir pour un peu induit ces messieurs à négliger cette formalité. »

M. Tailhade s'est retiré sans objections, et nous avons, une heure après, reçu avis de M. Gayda que nous pourrions nous retrouver de nouveau en présence de témoins de M. Vignier le lendemain samedi à dix heures du matin.

Malgré la longueur du délai, nous avons accepté le rendez-vous, où nous avons trouvé MM. Joseph Gayda et Gabriel Josse. A la suite de cette entrevue, le procès-verbal suivant a été adopté :

« A la suite d'un article paru dans l'*Evènement* portant la date du vendredi 1er juin et intitulé : *L'incident Moréas-Ajalbert*, M. Jean Ajalbert se jugeant offensé, a chargé MM. Paul Bénard et Gustave Geffroy de demander une rétractation ou une réparation par les armes à M. Charles Vignier, signataire de l'article.

M. Vignier a, de son côté, constitué pour témoins MM. Joseph Gayda et Gabriel Josse.

Aucune conciliation n'ayant été possible, et la qualité d'offensé ayant été unanimement reconnue à M. Jean Ajalbert, il a été décidé qu'une rencontre était inévitable et qu'elle aurait lieu aujourd'hui aux conditions suivantes :

La rencontre aura lieu à l'épée de combat, avec gant de ville à

volonté. Le combat cessera lorsque l'un des adversaires sera reconnu dans l'impossibilité de continuer.

Paris, le 2 juin 1888.

Signé : JOSEPH GAYDA.
G. JOSSE.

Signé : PAUL BÉNARD.
GUSTAVE GEFFROY.

Conformément aux conventions arrêtées, nous nous sommes trouvés à quatre heures au rendez-vous fixé.

Là, nous fûmes rejoints par M. Joseph Gayda seul, qui nous apprit que M. Charles Vignier ne pouvait arriver qu'à cinq heures un quart par suite de l'impossibilité de se rencontrer à temps avec son médecin et de la difficulté de trouver une voiture.

M. Gayda nous a fait savoir qu'il avait cherché à nous prévenir plus tôt, et nous avons su en effet, à notre retour, qu'il s'était présenté chez l'un de nous, M. Paul Bénard.

Nous n'avons pas cru devoir accepter de vous imposer dans ces conditions une attente de une heure un quart sur le terrain, et nous avons dit à M. Joseph Gayda notre décision de nous retirer.

Nous considérons notre mission comme terminée, et nous vous prions, cher ami, de croire à notre sincère affection.

Signé : PAUL BÉNARD
GUSTAVE GEFFROY.

M. Ajalbert a répondu dans les termes suivants :

Mes chers amis,

Merci de votre amitié, trois jours mise à l'épreuve dans une laborieuse recherche de réparation. Je me retire, couvert de votre décision, sans plus me soucier des fumisteries du reportage, ni des chinoiseries de voiture et de médecin qui suivent les provocations de M. Vignier, rédacteur à l'*Evénement*.

Je ne savais pas qu'il fallût trois jours à un insulteur pour être absent à l'heure de la réparation.

Bien à vous.

Signé : JEAN AJALBERT.

L'imprimeur-gérant : ÉDOUARD DUJARDIN.

Directeurs ÉDOUARD DUJARDIN. GABRIEL MARTIN. *Rédacteur en chef :* GUSTAVE KAHN. *Secrétaire de la rédaction :* JEAN AJALBERT.

PARIS : IMPRIMERIE DE LA REVUE INDÉPENDANTE, 11, CHAUSSÉE D'ANTIN.

LES NOCES DU RÊVE

Ballet-pantomime en trois actes.

PERSONNAGES :

PIERROT NOIR, sculpteur.

PIERROT BLANC, son frère aîné.

M. CASSANDRE, banquier israëlite.

LA FEMME, œuvre de Pierrot, marbre qui s'anime et devient sa femme.

LES ARTS :

LA PEINTURE, LA SCULPTURE, LA MUSIQUE, LES MARCHANDS.

LES LETTRES :

LA POÉSIE, LE ROMAN, LE DRAME, LA COMÉDIE.

LES JOURNAUX, dans le costume particulier au personnage ou à l'idée dont ils portent le nom.

ARLEQUIN, gommeux.

TOUT-PARIS.

LES GENS DU MONDE, HOMMES et FEMMES; GOMMEUX et GOMMEUSES.

LES COCOTTES.

LES BANQUIERS.

LES CHIMÈRES.

LES DANSEUSES.

LES SORCIÈRES.

LES MODÈLES.

DEMOISELLES ET VEUVES A MARIER.

MONSIEUR LE MAIRE.

L'AMOUR.

LA MISÈRE.

CROQUE-MORTS.

UN FOSSOYEUR.

UN DOMESTIQUE.

HÉRAUTS.

RENOMMÉES.

CHANSON LIMINAIRE.

Au clair de la lune,
châtaine, rousse, blonde ou brune,
mon ami Pierrot,
là-bas, — l'enjôleuse Chimère,
à la turlutaine éphémère,
veut te dire un mot.

Au clair de la lune,
bonne chance, bonne fortune,
mon ami Pierrot.
Va! — Si ta flamme n'est pas morte,
ouvre à l'Amoureuse ta porte
pour lui dire un mot.

ACTE PREMIER.

Çà et là, des études, des ébauches, toiles et plâtres, des objets d'art, des velours, des peluches, des cuivres et des ors.

Des armes aussi.

Au milieu de l'atelier, un marbre superbe :

LA FEMME,

statue de grandeur naturelle, entièrement nue, dans une attitude voluptueuse. C'est l'œuvre de Pierrot.

Cette statue est posée sur un socle habillé de riches draperies ; un écriteau porte ces mots : MÉDAILLE D'HONNEUR.

Sur un panneau de l'atelier, le portrait du Pierrot classique,

aïeul de Pierrot sculpteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

Pierrot, seul. (Il est en habit noir très collant et très fermé. Ses jambes sont enserrées dans un maillot de même couleur. — Au cou, une petite collerette en dentelle blanche et aux manches des jabots également en dentelle blanche. Il a le masque classique du Pierrot, son aïeul, et sur la tête,

la traditionnelle calotte noire. — Aux doigts des bagues de grand prix.)

Dans le lointain s'élève, vaguement rhythmé, sur le violoncelle, l'air :

Au clair de la lune
Mon ami Pierrot...

Le chant s'arrête après ces deux phrases. Pierrot, qui a écouté, ému et religieux, sourit tout à coup, radieusement.

Pierrot est heureux. — Arlequin, son ennemi, a été grièvement blessé par lui dans un duel.

Pierrot est très moderne et brave tout autant.

L'autre soir, au bal, près d'une femme, flirtant,
le petit Arlequin ayant lorgné la belle,
Pierrot, très ombrageux, s'est fait une querelle.
Le duel de Pierrot fut un duel très chic :
à la première passe Arlequin fit couic.
Pierrot est un chançard, et nul plus ne le raille.

Devant lui la Réclame agite sa sonnaille.

Artiste, il a vu son œuvre couronnée ; il a entendu les acclamations de la foule et des intelligents saluer l'éclosion magique de son génie : car cette statue est bien, en effet, la réalisation de son Rêve. Il a eu comme la vision radieuse de la Femme, et il a voulu fixer l'absolu de sa pensée dans une œuvre parfaite.

Pierrot a réussi.

Ce marbre est la représentation de la Beauté. C'est ainsi, sans doute, que la Nature a fait la première Amante de l'Homme ; c'est ainsi que la Femme est ; c'est ainsi qu'elle devrait être : œuvre sans défaut, charmeuse éternelle et infinie du cœur et des sens.

Pierrot est heureux. Et il se félicite de son succès. Il goûte sa joie de poète du marbre, en égoïste. Il admire son œuvre.

Et il y appelle à lui, encore, les Chimères aimées qui l'ont conduit à une telle création, qui l'ont soutenu dans sa lutte avec l'Idéal,

avec l'Idéal rebelle auquel il a dérobé son mystère.

Pierrot Sculpteur

Poète enfariné, Sorcier de la Grimace,
pître, valet, fripon, bohème qui rimasse,
bon gueux, craignant parfois la hart ou le billot,
Pierrot s'est fatigué de n'être que Pierrot.

*
* *

Grand teneur de chandelle, amant gauche et stupide,
il a donné le branle à son sexe timide,
et son sang qui dormait s'est surpris à courir :
le Rut le colletant, Pierrot a cru mourir.

*
* *

Peu guéri, désormais rêvant de choses creuses,
il a pioché l'amour, aussi les amoureuses.
Mais de ce temps d'étude — homme — il a rapporté
l'absolu sentiment de sa virilité.

*
* *

Pourtant il est artiste ; et son âme voilée
a vu clair dans la nuit vaguement étoilée.
Sa cervelle en labeur a desséché ses eaux
et la force est entrée en sa moelle et ses os.

*
* *

Sous ses doigts qui jadis n'attrapaient que des mouches,
ses désirs qui, plus tard, n'attrapaient que des bouches,

l'albe Forme a surgi ; sculpteur, il a soustrait
la vie et ce qui dort dans le marbre, en secret.

*
* *

Et la Forme, c'est la Femme. Superbe amante,
gommeuse, fée ou bien modiste, mais bacchante,
c'est la Femme, toujours, la Belle au corps élu
pour les perfections, la Bête, — au cœur velu.

Scène II.

Les Chimères, à l'appel de Pierrot, apparaissent.

Elles l'entourent, le caressent, satisfaites d'avoir été comprises par lui :

Pas des Caresses.

Elles dansent à l'entour de la statue,
envoyant des baisers au marbre :

Pas des Baisers.

Des fleurs, aussi, naissent sous leurs doigts et elles en sèment les pétales aux pieds de la Femme :

Pas des Roses.

Scène III.

Pierrot est seul, de nouveau.

Un domestique, habillé et joli comme un page, entre et apporte un immense plateau en vermeil, sur lequel sont amoncelées des lettres, des dépêches.

Pierrot s'assied et dépouille cette correspondance. — Il y a de tout, là :

des pages d'amour,
des lettres de félicitations,
des lettres de commande,
des demandes d'achat,
des enveloppes renfermant des billets de banque.

Pierrot met, avec soin, de côté toutes les lettres de félicitations et d'amour; quant aux autres, quant aux billets de banque, il les jette dédaigneusement,

mais sur une coupe.

Pierrot est célèbre, désormais.

SCÈNE IV.

Tout-Paris, sous la forme d'une jeune femme, blonde de cheveux, brune de cils, vient saluer Pierrot,
et le réclamer.
Tout-Paris met au front de Pierrot le baiser qui consacre :

Pas de la Consécration.

Ensuite, les visites se succèdent chez Pierrot.

ENTRÉE DES ARTS.

Des danseuses personnifiant la Peinture, la Musique et la Sculpture font leur entrée, en marquant le pas particulier à l'idée qu'elles représentent.

ENTRÉE DES LETTRES.

La Poésie, le Roman, la Comédie, le Drame s'avancent vers Pierrot en des attitudes variées,
caractéristiques.

ENTRÉE DES JOURNAUX.

Monôme : *Pas de la Presse.*

Entrée des Marchands et des Banquiers. Parmi eux, Monsieur Cassandre, banquier juif.

Ils portent de grosses sacoches pleines d'argent.

Marche lourde.

A chaque pas que font les marchands et les banquiers, résonnent leurs poches et leurs sacoches remplies d'or.

Ils font des offres à Pierrot, qui les refuse. — Il dédaigne l'argent et ne demande que de la gloire.

Entrée des Gens du Monde.

Gommeux et Gommeuses.

Les hommes en habits noirs et rouges. Les femmes en toilettes de styles et modes différents.

Après avoir défilé devant Pierrot, les Gens du Monde se divisent en couples, et dansent un menuet.

Pierrot les reçoit, en grand seigneur, avec de belles manières.

Entrée des Cocottes.

Les cocottes — conduites par l'Amour, qui, en place du carquois traditionnel, porte en sautoir, retenu par une chaînette, un portefeuille de garçon de recette — font mille agaceries à Pierrot :

Pas de la Séduction.

Elles se le disputent et, pour se mettre d'accord, elles

décident de le tenter les unes après les autres. Comme ce moyen reste inefficace, elles l'assiègent toutes ensemble.

Elles ne sont pas plus heureuses ;

Pierrot demeure indifférent. — Alors elles prient l'Amour de le délivrer de son insensibilité.

L'Amour lui-même ne peut rien contre la froideur de Pierrot ; il renonce, découragé, à lui communiquer le désir.

Toutes s'éloignent en pleurant, en se lamentant.

Dédaignées, elles sortent.

. . . .

Entrée des Danseuses

(maillot et tutu).

Ainsi que les Cocottes, les Danseuses cherchent à verser l'ivresse dans les sens de Pierrot.

Danse correcte et classique.

Entrée des Modèles.

Les modèles prennent des poses devant Pierrot pour l'engager à les choisir. Elles se déshabillent et le supplient de ne pas leur refuser la faveur qu'elles sollicitent.

Entrée des Demoiselles et des Veuves a marier.

Les Demoiselles et les Veuves à marier (les Demoiselles en rosières),

sous la garde de monsieur le Maire,

se présentent à Pierrot. Elles font des chatteries devant lui,

se laissent examiner curieusement.

Mais Pierrot, qui les a comparées à son œuvre, les repousse et elles se retirent,

vexées.

Monsieur le Maire veut les consoler ; mais elles s'en prennent à lui de leur déconvenue, elles le poursuivent et lui jettent au nez leurs bouquets de fleurs d'oranger.

Entrée des Renommées.

Les Renommées, entourées d'un brillant cortège, paraissent.

Des hérauts embouchent leurs trompettes et proclament le nom de Pierrot le plus grand du monde.

Les Renommées dansent devant Pierrot et le couronnent.

Pierrot reçoit tous ces gens avec enthousiasme, comme ébloui.

Il est acclamé ; on célèbre sa gloire. Pierrot est dans le rêve,

il repousse toutes les réalités.

Entrée des Cocottes, puis des Chimères.

Les Cocottes, de retour, et voulant se venger de la froideur de Pierrot, s'avancent ; après avoir encore essayé de lui prodiguer leurs caresses ; elles l'endorment et versent sur lui des fleurs,

aux parfums pénétrants :

Pas du Sommeil.

Chaque groupe reprend, ensuite, le pas de son entrée, en marque les mesures rapidement,

et tous se mêlent dans un triomphe.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Pendant le sommeil de Pierrot, le violoncelle, dans le lointain, toujours, comme en rêve, reprend le chant :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot...

Pierrot, assoupi dans les songes, se réveille.

Il est seul.
Son atelier est vide : il regarde étonné.
Puis ses yeux s'arrêtent sur le marbre. De nouveau il contemple son œuvre.
Il va vers elle, l'examine sous toutes ses faces,
et, se mettant à genoux,
une main sur son cœur,
l'autre sur ses lèvres,
lui envoie des baisers.

Pierrot est amoureux de son œuvre. Cette statue qui est là, devant lui, l'excite. Elle est, pour lui, comme une Tentation adorée.

Il approche une chaise, monte dessus, et sa bouche se

trouvant ainsi à la hauteur de la bouche de la Statue, il pose ses lèvres brûlantes sur les Lèvres froides de la Femme.

Il l'entoure de ses bras, la caresse voluptueusement et redonne son baiser.

Et sa main s'égare sur le Sexe de la Femme.

Mais la bouche glacée de la Statue l'épouvante et le désespère ; les hanches, qui ne palpitent pas,

le remplissent d'effroi.

Pierrot voudrait animer le marbre ; et devant son impuissance, il retombe accablé.

Scène II.

Des Sorcières, conduites par les Chimères, viennent au secours de Pierrot, et lui offrent de donner la vie à son œuvre.

Pierrot consent ; elles se disposent à le satisfaire.

Les Sorcières — de la tribu des Proxénètes — dansent autour de la Statue ; elles la baisent, elles l'animent de leur souffle et sous l'influence de leur magie, peu à peu, la Statue s'anime, se fait vivante.

Les Sorcières dansent en exprimant la joie qu'elles éprouvent, en manifestant tous les charmes, toutes les voluptés qu'apporte la vie.

Pas de la Possession.

Elles disent tout le bonheur que l'homme trouve dans la possession de la Femme aimée et elles témoignent, par leurs attitudes, par leurs étreintes, par leurs mouvements lascifs et leurs désirs luxurieux, combien sera grande la félicité de Pierrot.

Et quand les Sorcières, toujours accompagnées des Chimères se retirent, Pierrot, qui est demeuré comme pétrifié pendant cette scène, tend les bras et reçoit, radieux, sur son cœur,

l'Amante tant désirée.

SCÈNE III.

Monsieur le Maire,

conduit par l'Amour, qui a mis des roses et des rubans à son portefeuille, et suivi de tous ceux qui ont célébré le Triomphe de Pierrot, ainsi que des Sorcières,

vient marier Pierrot.

Chaque groupe de danse paraît en reprenant le pas de sa précédente entrée.

Pas du Mariage.

Les Demoiselles et les Veuves à marier dansent en exprimant l'espoir que bientôt, elles aussi, trouveront un époux.

Les Cocottes, chaque jour nouvelles mariées, — coiffées de moulins à vent qui, un ruban tiré, éparpillent de la poudre de riz, — offrent des bonnets de nuit,

aux marchands,

aux banquiers,

aux hommes du monde,

Les Chimères chantent les illusions.

Les Sorcières célèbrent les voluptés infernales, les jouissances sans fin,

la luxure.

Les Danseuses marquent le pas antique de l'hyménée.

Pierrot s'est marié avec le Rêve.

ACTE TROISIÈME.

Scène première.

Il a épousé la Réalité.

La joie et les amours de Pierrot sont infinies.

Sa première passion, sa première fringale apaisées, il est revenu à son Art; mais lorsqu'il aperçoit, vide et nu, le socle qui supportait son œuvre, toujours il éprouve un douloureux étonnement.

Il chasse, encore, d'un geste dégagé, cette pensée morose.

Et, comme il est seul,

il se tourne, avec un sourire, vers la porte par laquelle sa Femme est sortie,

et il jette dans l'espace

un baiser.

Aujourd'hui, après tout, ne vaut il pas mieux qu'hier ? Et n'a-t-il point à la portée de sa caresse, maintenant, les choses d'amour exquises qu'il a souhaitées ?

Scène II.

Pierrot s'est remis au travail.

A ce moment, entre sa Femme, — une gentille jolie femme, fossetée, vaporeuse, — une croqueuse de cœurs et d'écus, en robe très parisienne.

Elle s'avance légère, sémillante, vers Pierrot, qui la caresse du regard ;

elle tourne autour de lui, va, vient, tout en mettant son chapeau et son manteau pour sortir.

Sa mignonne figure de Statue — la même toujours, — d'une blancheur mobile, apparaît sous le voile.

Madame papote, coquette, remuante.

Pierrot, qui travaille, la prie de ne point tant le troubler.

Elle ne l'écoute pas, l'obsédant de détails de ménage, de toilette.

Impatienté, il abandonne son ébauche et rejoint sa Femme. Mais, elle, furetant par l'atelier, trouve des lettres qui viennent d'arriver adressées à elle. Elle les regarde, curieuse,

et, vivement, les met dans sa poche.

Pierrot, qui l'a observée et a vu son mouvement, la questionne. Il veut savoir quelles sont ces lettres que sa Femme reçoit et cache.

Elle refuse de répondre. Ses affaires sont ses affaires et n'intéressent pas son mari.

La demande de Pierrot l'a mise de méchante humeur ; elle le quitte brusquement, en esquissant un geste qui veut dire : « Fiche-moi la paix ! »

Scène III.

Pierrot, resté seul, songe.

Il aime sa Femme; mais il sent que plus il se repaît de la réalité qu'il a voulue, plus sa griserie l'abandonne.

Son Œuvre glacée et nue ne ressemblait point aux autres femmes, tandis que cette œuvre vivante, va, vient, mange, boit, parle, s'habille et aime,

comme toutes les femmes.

Se serait-il donc abusé en exigeant un miracle, en appelant à lui la magie pour animer la matière?

Le Marbre, dans sa froideur implacable, ne lui apportait-il pas une autre satisfaction, une autre volupté, sans cesse inassouvies ; le Marbre n'avait-il point des perfections que la Femme réelle n'a pas conservées ?

Pierrot a trop demandé aux Chimères, et elles se vengent en le faisant malheureux.

SCÈNE IV.

Il rappelle les Chimères et les Sorcières et leur reproche leur mensonge.

Mais elles se moquent de lui.

Pierrot les supplie de rendre à sa Femme sa forme primitive.

Mais Chimères et Sorcières se déclarent impuissantes, cette fois, à le satisfaire. Elles le condamnent à vivre, désormais, avec son œuvre animée. Et elles le quittent, railleuses.

Scène V.

Pierrot est inquiet, de plus en plus.

Il tente, pourtant, de reprendre sa besogne.

Mais sa verve, sous l'influence de la fièvre qui le secoue, n'obéit plus à sa volonté.

Il est énervé. Et s'avouant, avec désespoir, son impuissance, il s'éloigne de son esquisse ; il jette violemment ses instruments de travail.

SCÈNE VI.

Soudain, sa Femme revient.

En la revoyant, il oublie son chagrin, son découragement.

Toutefois une pensée le tourmente. Il ne peut admettre que sa Femme ait refusé de lui faire connaître les lettres qu'elle a reçues. Il est jaloux et il veut savoir, enfin, ce que contenaient ces lettres.

Il interroge de nouveau sa Femme,

qui se fait prier, d'abord, pour répondre,

et qui, tirant de sa poche une liasse de papiers, étale devant lui, des notes de créanciers.

Comme Pierrot s'étonne et s'indigne, ne comprenant rien à ces réclamations, elle lui fait entendre qu'il ne gagne pas assez d'argent pour la satisfaire et qu'elle est obligée de contracter des dettes pour s'habiller, pour vivre, pour mener l'existence qu'elle a rêvée.

Pierrot se révolte. Il démontre à sa Femme qu'elle est trop frivole, trop insouciante des intérêts de leur maison. Il lui détaille le luxe de leur intérieur et la dépense qui en résulte. A ce train, ils ne pourront marcher longtemps. Il a prévu, d'ailleurs, la débâcle finale et, pour la conjurer,

en partie, il a résolu d'abandonner son hôtel. Il mettra à louer son atelier somptueux et il en prendra un autre, plus modeste.

Il a préparé déjà l'écriteau de location. Il va le chercher en un coin. Mais elle refuse de se soumettre à cette humiliation ; elle ne veut point sortir de cette demeure où elle est bien, et qui la flatte. Elle repousse la proposition de Pierrot.

Tour à tour, la colère, la peine s'emparent d'elle. Voyant que cela ne réussit point, elle se fait gentille. Elle pleure et elle supplie,

enjoleuse.

Elle est adorable ainsi.

Pierrot, désarmé, se laisse séduire. Il ôte de ses doitgs ses bagues, de ses coffres bijoux et valeurs,

et il lui donne le tout.

Oui, c'est vrai, elle le ruine; mais il oublie ses tracas devant elle, il oublie que le Rêve caressé lui échappe chaque jour. Il aime et il désire.

Contente, — que l'or lui vienne de la vente d'un chef-d'œuvre ou d'un bijou, — elle sourit.

Pierrot lui prend une main qu'elle abandonne,

et il la couvre de baisers.

Mais elle se défend, coquette, toujours, — car, après tout, Pierrot n'est plus un victorieux et ses moyens ne sont pas à la hauteur de ses désirs, — et, pour fuir sa lèvre chercheuse, elle monte sur un tabouret en peluche,

et rejette son visage en arrière.

Pierrot, qui l'a suivie, excité, la presse, l'entoure de ses bras, la « pelote ». Et, comme elle se défend encore,

avec un éventail,

il lui fait doucement, amoureusement, violence. Il dégraffe ses vêtements qui, tout à coup,

tombent.

La chemise, de batiste transparente, glisse, découvrant les épaules, le buste tout entier et s'arrête aux hanches, les drapant d'un très léger voile.

La Femme de Pierrot apparaît toute de marbre, — satanique, modernisée et luxurieuse en sa draperie arachnéenne; — aux bras, des gants noirs; aux jambes, des bas de soie également noirs,

les cheveux dénoués.

Jouant la pudeur, elle renverse son torse et abrite ses seins derrière l'éventail,

noir comme les bas et ses gants.

Pierrot la contemple, s'agenouille, la supplie. Le désir l'étreint.

Mais, à l'instant où il lui adresse, à genoux, sa plus ardente prière,—ainsi qu'un ange sacrilège implorerait Marie,

elle quitte sa pose troublante, elle éclate de rire et disparaît, en bas,

féeriquement.

Scène VII.

Pierrot demeure stupéfait.

Il n'a pas le temps de revenir de sa surprise.

Deux coups — toc ! toc ! — frappés, brusquement et avec autorité, à la porte de son atelier, le font tressaillir.

La Misère, vieille, haillonneuse, sordide, paraît sur le seuil,

béquillarde.

Pierrot d'un geste violent apostrophe la misère. Il va travailler et il ne la craint pas.

Il lui ordonne de se retirer.

Mais la gueuse secoue sa tête embroussaillée de cheveux gris et sales ; elle ricane et se retournant à demi,

fait un signe derrière elle.

SCÈNE VIII.

A cet appel, accourent les Marchands, les Banquiers, moins M. Cassandre, le banquier juif, Tout-Paris, les Arts, les Lettres, les Journaux, les Gens du monde, les Cocottes, l'Amour, les Danseuses, les Modèles, les Demoiselles et les Veuves à marier, monsieur le Maire, les Sorcières, les Renommées et les Hérauts.

Pierrot, éperdu, les implore.

Mais les Marchands et les Banquiers refusent de lui faire des commandes.

Tout-Paris montre qu'il ignore les pauvres et les désolés.

Les Arts, les Lettres le répudient.

Les Journaux le repoussent.

Les gens du monde ne le regardent plus et ne le saluent plus.

Les Cocottes se rient de lui.

L'Amour lui indique son portefeuille plein d'or, en le narguant.

Les Danseuses ne veulent plus danser pour lui.

Les Modèles haussent les épaules ; *elles ont à « poser » chez d'autres :*

BALLET DES ÉPAULES IRONIQUES.

Les Demoiselles et les Veuves à marier se moquent de lui, et se vengent, maintenant, avec des mines hautaines, d'avoir été dédaignées.

Monsieur le maire lui montre gravement la loi du Divorce.

Les Sorcières lui présentent la note de leurs frais.

Les Renommées se détournent de lui.

Les Hérauts refusent de sonner en son honneur.

Enfin les groupes, en dansant, défilent, satiriquement, devant Pierrot, et sortent.

La Misère va vers l'artiste et, grimaçante, lugubre, heureuse de sa joie mauvaise, elle lui pose sur l'épaule sa main crochue,

en possession.

SCÈNE IX.

Entre la Femme de Pierrot, en toilette artistement excentrique, — à la ceinture, marquant le Sexe, une agrafe de diamants, — accompagnée de M. Cassandre, le banquier juif, et d'Arlequin, jeune gommeux.

M. Cassandre, qui comprend d'un coup d'œil, jette à la Misère une liasse de billets de banque,

et lui montre la porte.

Pierrot se méprend sur cette nouvelle et imprévue amitié; il s'avance vers M. Cassandre et le remercie chaleureusement.

Pendant ce temps, Arlequin fait la nique au banquier; il enlace la Femme de Pierrot, la lutine, l'enveloppe de frôlements et de baisers.

Et il a, dans sa séduction, en son costume de boulevardier et de clubman, les attitudes conventionnelles de l'Arlequin d'antan, — le metteur à mal des Colombines.

Il s'agenouille aux pieds de la Femme de Pierrot, et passant sous son bras sa badine, comme il ferait de la batte classique, il prend en ses doigts, sur la robe, les jambes de sa maîtresse.

Soudain, Pierrot se retourne ; il voit. Il pâlit, chancelle, et porte une main à son cœur.

Il a tout deviné : et la générosité de M. Cassandre, et la conduite de sa Femme. — Il est cocu,

deux fois.

De colère, il se précipite. Il va les frapper, les étrangler.

Un calme étrange, tout à coup, remplace, en lui, la fureur.

Il laisse retomber ses bras menaçants.

A quoi bon punir ? A quoi bon lutter ? Il a échangé le Rêve contre la Réalité. Lui seul est coupable, après tout. — Sa Femme ? Eh bien ! quoi ? — Elle n'est pas responsable de ses actes. Elle est ainsi faite, et nul ne saurait la vouloir autrement. Elle aime l'or et le plaisir. Peut-il la satisfaire ? non.

Elle fait bien, alors, de le fuir, de chercher ailleurs, là où elle les trouve, les félicités dont elle a besoin. — Il la gêne. Qu'elle soit heureuse. Il l'a aimée. Il l'aime encore, non pas en égoïste, en enfant à qui on ôte son joujou et qui pleure. Lui, il aime sa Femme pour elle, et c'est son bonheur, *à elle*, qu'il veut. — Il faut qu'il disparaisse et qu'il ne trouble plus cette vie qui doit être comme un sourire autour de son sourire.

Pierrot, triste et résolu, tire un revolver de sa poche ;

il regarde sa Femme, son bonheur à lui, perdu, et il laisse échapper un sanglot.

Le coup part, au cœur.

Pierrot tombe. — Il meurt.

ÈNE

Tout-Paris, les journaux, les marchands, les banquiers, etcetera. — ceux qui ont connu Pierrot, ceux qui l'ont adulé dans son triomphe et délaissé dans sa détresse, raillent, de leurs mines hypocritement plaintives, sa pauvre dépouille.

Ce n'était qu'un imbécile, après tout, un homme pas pratique, indigne de vivre.

Les groupes entourent M. Cassandre dont on se moque comme amant (il n'a rien compris au suicide de Pierrot qu'il attribue à d'autres embarras d'argent),

mais qu'on admire comme vieillard riche et puissant.

Ils félicitent également le petit gommeux de sa nouvelle fortune. bonne

Scène XI.

Entrée des Chimères.

Elles sont en deuil, jupe et écharpe en gaze noire, maillot chair.

Fidèles à celui qui les a aimées, elles entourent le corps de Pierrot, le caressent et le protègent.

Elles « balabilent » autour du mort en agitant des voiles de crêpe,

puis,

quatre croque-morts suivis d'un fossoyeur viennent se ranger à la tête et aux pieds du cadavre.

La Misère rentre et vient prendre la menée du deuil, tandis que,

dans le lointain, une voix gaie chante, accompagnée par le violoncelle,

qui pleure :

Au clair de la Lune,
Mon ami Pierrot…

SCÈNE XII.

Entre, insouciant et vagabond, Pierrot blanc, le Pierrot des clairs de lune,
frère aîné du Pierrot noir, du suicidé.

Le rire et la chanson aux lèvres, il regarde étonné, hurluberlu ;
puis méfiant, timide, il s'avance vers le corps inerte, le contemple ; enfin, esquissant un geste vague de sans-souci, il se détourne et aperçoit, dans un coin, l'écriteau que Pierrot voulait accrocher à sa porte.
Il le ramasse,
et, dans une grimace large gouailleuse,
il le montre on ne sait à quel juge que lui seul voit :

ATELIER A LOUER

FÉLICIEN CHAMPSAUR.

ATTENTAT A LA PUDEUR

Un de mes premiers empressements, lorsque j'eus revêtu la robe de stagiaire, fut d'en profiter pour assister à une audience de huis-clos.

Dans la grande salle de la Cour d'assises, où l'appareil de la justice donne impassiblement la question à des âmes humaines, nous étions une dizaine d'avocats, vieux ou jeunes, en apparence graves et sceptiques, au fond agités par les caprices de l'attente obscène qui sèche uu peu la langue et met une lueur spéciale sous la paupière des plus hypocrites.

Sur le banc d'infamie, était assis largement un gros homme d'une soixantaine d'années, chauve, avec des moustaches blanches, de bonnes joues roses et des yeux bleus, très doux, à fleur de tête : monsieur Laquoix, maître d'une petite fabrique de produits chimiques.

Lorsque j'arrivai, l'affaire était fort avancée. L'interrogatoire de l'accusé, la déposition des témoins avaient fait leur œuvre : le réquisitoire commençait. Néanmoins, je fus vite au courant des faits.

Monsieur Laquoix avait, trois mois auparavant, conduit dans une chambre d'un hôtel meublé de Pantin, une enfant de douze ans, fille de son contremaître, fille unique, ainsi

que le répéta plusieurs fois l'organe du ministère public. Mais la providence des vieillards débauchés ne lui avait accordé que cinq minutes de bon temps. La propriétaire du garni, habituée à ne favoriser que les ébats de couples mieux assortis, s'était avisée de venir soudain cogner à la porte. Monsieur Laquoix avait ouvert, tout vêtu, tout rouge; et pris de peur, s'était enfui, abandonnant sa jeune compagne, toute vêtue encore, toute rouge aussi.

La victime, ou plutôt la pseudo-victime, était là, assistant aux débats, sans paraître les écouter. C'était un affreux petit être, grêle, au teint bilieux, aux yeux frangés de cils sanguinolents. Pour se désennuyer, tantôt elle enfonçait les poings dans les poches de son tablier d'écolière qu'alors elle tendait devant elle, fort, fort, longtemps, longtemps, comme pour en faire une petite tablette bien lisse; tantôt, par l'effort d'une main, elle superposait un à un les doigts raides et courtauds de l'autre. Elle avait ses cheveux dans un filet à mailles épaisses et d'un blond encore plus filasse qu'eux, et les pieds dans des souliers blancs de première communion qui avaient dû être mis de côté pour servir à un renouvellement et que la solennité de la comparution avait exceptionnellement tirés de l'armoire.

Deux personnes encadraient la fillette.

A gauche, la propriétaire du garni : une femme carrée, blafarde, dont la nature et la mise décolorées, fanées, flétries semblaient avoir reçu à la hâte, pour ce jour-là, ce coup de lessive et de plumeau superficiel, ne fouillant jamais sous les meubles, avec lequel elle avait dû mettre en état, trois mois plus tôt, le cabinet de société loué à monsieur Laquoix.

A droite, c'était le père, un bel homme, à figure franche,

dure et hâlée, à la fois rustique et martiale. On eût dit un garde forestier, endimanché par sa redingote noire et le port d'une chaîne de montre en or. Je parierais que cette chaîne lui avait été donnée par monsieur Laquoix.

Quand l'avocat général conclut en requérant un châtiment exemplaire, le contre-maître exhala un gros soupir, et regarda à la dérobée son patron. Celui-ci tenait, baissés, ses yeux aimants et vagues et sa tête, dont la grasse encolure, plissée, hors de la chemise en arrière, laissait filtrer des gouttes de sueur.

A son tour, la défense eut la parole.

La matérialité de l'acte, c'est-à-dire de la tentative d'acte, ne fut pas contestée. L'avocat se borna à en atténuer le caractère, en insistant sur l'âge de monsieur Laquoix et sur le petit nombre de minutes qu'il avait eues pour en corriger les inconvénients. Cet argument fit sourire quelques jurés, et m'inspira un sentiment de gêne, celui d'une sorte d'humiliation inutile pour le patient.

Puis le défenseur plaida les vraies circonstances atténuantes. Il retraça la vie de son client, toute faite de travail, de probité, de bienfaisance. Ce dernier resta paisible, jusqu'au moment où il entendit rappeler l'époque de sa nomination comme répartiteur. Alors il fondit en larmes ; et son contremaitre, qui s'en aperçut aussitôt, ne put étouffer un gémissement.

Les pleurs sont toujours impressionnants sur les vieilles faces. Comme l'apparition d'un fleuve dont je sais que la source est là-bas, là-bas, ils me communiquent une émotion profonde ; parce que je songe qu'ils viennent de bien loin, qu'ils ont traversé bien des choses résistantes et charrié bien des poids.

Ensuite, l'avocat, ayant réservé cet effet pour la fin, révéla que monsieur Laquoix avait eu, pour la famille de son contremaître, des générosités fraternelles. Celui-ci était entré à son service, dix ans auparavant, dénué de tout et traînant à sa charge une femme paralysée. Monsieur Laquoix par une sympathie bien placée envers un sujet méritant, avait payé les frais du ménage : médecins, médicaments, obsèques pour l'épouse ; et fait la position du veuf.

A la citation de chacun de ces bienfaits, le père de la victime, hochant le front, exprimait : « C'est vrai... c'est vrai... c'est vrai !... » dans des signes empressés et douloureux.

Enfin, il y eut un résumé du président, rapide et froid. Le jury ne délibéra pas longtemps. Il usa d'indulgence ; et son justiciable ne se vit infliger que deux ans de prison.

Pour le prononcé de la sentence, monsieur Laquoix s'était levé, et le père avait fait comme lui. Le condammé salua et remercia la cour, avec une grande expression de politesse et de bonté ; et les gardes municipaux l'emmenèrent sans qu'il fît aucun mouvement de résistance ni qu'il montrât de faiblesse.

Mais son contremaitre se mit à crier déséspérément, comme un être à qui on arrache les entrailles :

— Monsieur Laquoix !... Monsieur Laquoix !...

Il se tourna vers la femme du garni, et lui dit rudement :

— C'est vous qui êtes cause de tout !...

Puis il prit sa fille en ses bras, l'embrassa éperdument ; et, tandis qu'il l'emportait, tout le monde l'entendit encore murmurer, dans une stupeur inconsolable et folle :

— Monsieur Laquoix !... Monsieur Laquoix !... Monsieur Laquoix !...

PAUL HERVIEU.

AUTOBIOGRAPHIE DE WRONSKI

AVIS.

Ce manifeste a été écrit en 1845..... — nous le produisons ici tel qu'il a été écrit à cette époque, en prévenant le lecteur que, parmi les ouvrages qui y sont annoncés comme devant être publiés, se trouve principalement celui-ci, concernant la Réforme des Mathématiques, dans lequel sont déjà données toutes les fondamentales lois et méthodes mathématiques qui devaient être produites dans ces ouvrages annoncés ; de sorte que les principales de ces annonces se trouvent déjà réalisées aujourd'hui, du moins dans leurs conditions fondamentales.....

MANIFESTE HISTORIQUE
CONCERNANT
CETTE RÉFORME DU SAVOIR HUMAIN.

M. Hoëné, qui prit postérieurement le nom de Wronski, est né en Pologne, en 1778, de parents très éclairés, descendant, par la ligne masculine, de l'antique nation slave des Czechy ; et il appartient ainsi, par sa naissance, à l'illus-

tre nation slave des Polonais, et de plus, par son ultérieur service militaire, à la grande nation slave des Russes.

Par cette détermination fortuite, peut-être providentielle, M. Hoëné Wronski réunit, dans son intime nationalité, les trois caractères originaires des nations slaves, tels que, d'après la légende de ce peuple prédestiné, ils dérivent respectivement des trois frères symboliques, fondateurs des susdites principales nations slaves.

En 1794, à l'époque de la révolution de Pologne, il était déjà officier d'artillerie. Et durant le siège de Varsovie par le roi de Prusse, il commandait, au faubourg de Czysté, la batterie la plus avancée contre les lignes des Prussiens qui occupaient le célèbre village de Vola, d'où ils bombardaient la capitale, avec plus de cent bouches à feu. Il reçut alors du généralissime Kociusko l'ordre de jeter des bombes sur ce village, pour atteindre, s'il était possible, les magasins de poudre. Heureusement, les déserteurs lui en avaient indiqué la position ; et il réussit à faire sauter, par la première bombe qu'il y jeta, ces immenses magasins. Les ravages qui s'ensuivirent forcèrent l'armée prussienne d'évacuer sur-le-champ ce village presque détruit ; et la retraite générale de cette armée commença le lendemain. — M. Hoëné Wronski reçut alors, pour cet heureux fait d'armes, une honorable récompense nationale. A la fameuse bataille de Maciejowicé, où sonna la dernière heure de la Pologne, il commandait la batterie de l'aile droite. Et après cette désespérante bataille dans laquelle moins de cinq mille Polonais luttaient contre près de quinze mille Russes, et dans laquelle la victoire qu'obtinrent d'abord les premiers leur serait restée, s'ils n'avaient pas trop tôt quitté leurs posi-

tions pour poursuivre l'ennemi, M. Hoëné Wronski fut fait prisonnier, presque à côté du généralissime Kociusko. — Heureusement, ayant été reconnu par le général russe Tormansoff, il ne fut pas envoyé au fond de la Russie avec les autres prisonniers de guerre. Il resta prisonnier sur parole dans le camp russe ; et il fut libéré après l'entrée de l'armée russe à Varsovie. — Mais il paya cher cet avantage par la douleur qu'il ressentit en demeurant ainsi spectateur forcé de la prise et de l'incendie du malheureux faubourg de Praga.

Après l'anéantissement politique de la Pologne, en 1795, M. Hoëné Wronski accepta le grade de major dans l'armée russe ; et il fut attaché à l'état-major et à la suite immédiate du maréchal Souvoroff. Ces emplois lui furent offerts par ce général lui-même, qui, après s'être entretenu plusieurs fois avec lui, se plaisait à dire qu'il aimait à causer avec ce jeune officier sur les connaissances militaires. Et ce fut dans cette position élevée qu'étant journellement témoin de la cour que venaient faire à Souvoroff presque tous les grands personnages de l'Europe, même beaucoup de Polonais, nommément, le prince Poniatowski, les deux frères Grabowski, etc., etc., M. Hoëné Wronski put bien connaître ce que l'on nomme les grandeurs humaines, et put ainsi, déjà à cet âge, en apprécier toute la vanité. — Aussi, dès cette époque, il chercha vaguement un objet plus digne de son ambition ; et voulant profiter de ses connaissances mathématiques, il conçut d'abord le projet d'entrer dans le service naval, dont l'extension indéfinie, en embrassant notre globe tout entier, présentait à son imagination une grandeur plus réelle. Heureusement, après avoir

achevé en secret les études qu'exigeait ce nouveau service, il eut occasion postérieurement, dans une excursion maritime,de reconnaître que sa constitution physique ne lui permettait pas de devenir un homme de mer. — Mais, revenons à sa position auprès du maréchal Souvoroff. — A la mort de l'impératrice Catherine, lorsque ce maréchal obtint sa retraite,M. Hoëné Wronski fut commandé de rejoindre son régiment, alors en garnison, d'abord à Grodno, et ensuite à Wilna. Il y fut promu bientôt au grade de lieutenant-colonel ; et il avait devant lui les plus belles espérances lorsqu'il apprit que des légions polonaises se formaient en Italie, en vue de reconquérir un jour l'indépendance de la Pologne. Il ne pouvait alors demeurer plus longtemps au service de la Russie ; et il donna sa démission. L'empereur Paul, à qui il avait eu l'honneur d'être présenté, lui accorda, à cette occasion, l'autorisation spéciale de porter l'uniforme des armées russes ; autorisation qui, autant que nous le sachions, n'avait été accordée,jusqu'alors,à aucun étranger.

M. Hoëné Wronski quitta conséquemment la Russie, en 1797, en se proposant d'aller sur-le-champ se joindre aux légions polonaises en Italie, et d'y prendre les armes pour la cause de la France. Mais, toujours préoccupé de ses susdites vues supérieures, il crut, en arrivant en Allemagne, et en y voyant l'immense déploiement du savoir humain, pouvoir être plus utile à sa patrie en travaillant à son rétablissement par des moyens intellectuels, nommément, par des voies diplomatiques. En conséquence, il retarda son voyage en France, pour se livrer, durant l'année 1798, à l'étude du droit, et surtout du droit public, qu'il acheva au commencement de l'année 1799. Mais, peu satisfait des déductions

juridiques, telles qu'on les dérive des codes et traités existants, il sentit le besoin d'une déduction philosophique du droit et de ses conséquences, privées et publiques. Et ce fut à cette occasion que, durant le reste de l'année 1799, il se livra à l'étude de la philosophie, qui à cette époque précisément, recevait en Allemagne la grande réforme que Kant lui avait préparée. Enfin, pour ne pas retarder plus longtemps le but de ses nouvelles études, il se rendit à Paris au commencement de l'année 1800, et il s'y présenta immédiatement au général Kociusko, qui résidait dans cette capitale, et au général Dombrowski, le commandant de la légion polonaise en Italie, qui, dans ce moment, se trouvait aussi à Paris. Il fit part à ces généraux de ses dispositions et de ses nouveaux moyens de servir sa patrie ; dispositions et moyens qu'ils agréèrent avec cordialité. Le général Kociusko promit à M. Hoëné Wronski qu'il parlerait incessament à Lucien Bonaparte, son ami, pour lui ouvrir la carrière diplomatique où, d'après ses vues, il pourrait, avec le temps, travailler au rétablissement de la Pologne. Et, en attendant, cet ancien généralissime et le général Dombrowski engageaient M. Hoëné Wronski de se rendre à Marseille pour y reprendre provisoirement le service militaire dans la légion polonaise qui, à cette époque, était en garnison dans cette ville; engagement qu'il accepta avec plaisir. En conséquence, et pour rendre utile ce voyage de M. Hoëné Wronski, le général Dombrowski obtint pour lui un ordre du ministre de la guerre pour que, dans tous les dépôts des prisonniers de guerre, russes et autrichiens, il pût choisir et en extraire ceux qui étaient nés en Pologne et qui voudraient servir dans les légions polonaises. Il faut

ici remarquer qu'en sacrifiant tous les avantages qu'il avait en Russie, et en se rendant ainsi en France, surtout pour y servir sous les glorieux drapeaux de cette grande nation, M. Hoëné Wronski, par suite du décret du Directoire, où l'appel en avait été fait aux étrangers, venait d'acquérir le droit de citoyen français. — Et il conservera toujours ce droit comme une de ses plus chères attributions.

Arrivé à Marseille, il y fut reçu, de ses anciens collègues et amis, avec un épanchement de cœur qu'il n'oubliera jamais. — Et comme, dans ce moment, vers la fin de 1800, la légion où il venait de prendre le service, demeurait inactive, il eut le loisir de publier à Marseille et en français deux petits écrits, intitulés, l'un, le *Bombardier polonais*, et l'autre, *Critique de la raison pure*, pour faire connaître l'état actuel de la philosophie en Allemagne.....

Malheureusement, par suite de ses nouvelles résolutions, M. Hoëné Wronski dut également renoncer à toute occupation étrangère à ses actuels travaux et recherches philosophiques. En conséquence, exprimant toute sa reconnaissance au général Kociusko, il le pria, en réponse à sa lettre, de ne plus donner suite à ses honorables démarches, en alléguant, pour raison, les préoccupations scientifiques et exclusives auxquelles, peut-être également pour le bien de sa patrie, il devait se livrer désormais. Et il le fit effectivement comme il l'annonçait au général Kociusko.

La première chose que M. Hoëné Wronski reconnut alors nécesaire pour le succès futur de ses travaux, s'il devait être assez heureux pour pouvoir les accomplir, c'était qu'après tant d'illusions philosophiques, par lesquelles les hommes ont dû passer pour combler tous les abîmes de l'erreur et

pour ouvrir ainsi la voie de la vérité, il fallait établir un critérium infaillible et par conséquent une garantie des vérités absolues qu'il s'agissait maintenant de découvrir. Et il comprit facilement que ce critérium, servant à une telle garantie, consistait dans un succès décisif de l'application de ces vérités absolues qu'il s'agissait maintenant de découvrir. Et il comprit facilement que ce critérium, servant à une telle garantie, consistait dans un succès décisif de l'application de ces vérités absolues à la découverte des principes premiers et des lois fondamentales des sciences. Mais, dans cette découverte, il ne s'agissait pas de reproduire ces vagues considérations générales que les philosophes avaient déjà tenté de produire comme lois fondamentales des sciences, et qui, dans cette généralité indéterminée, ne pourraient réellement recevoir aucune application qui leur soit utile, telles que sont, par exemple, les prétendues lois fondamentales que Hegel, qui ne connaissait pas les sciences, voulait ainsi donner aux sciences. Il s'agissait maintenant de découvrir, par l'application des vérités absolues dont il est question, les véritables lois fondamentales des sciences, c'est-à-dire, celles par lesquelles on pourrait, en toute réalité, résoudre tous leurs grands problèmes. Et c'est effectivement cette difficile tâche que M. Hoëné Wronski se proposa de remplir également, pour offrir, tout à la fois, un critérium certain et une garantie positive des vérités absolues qu'il devait produire. Il choisit pour celà la plus grande et la plus difficile des sciences, les mathématiques, qui ne formaient alors qu'un inextricable chaos de propositions rhapsodiques, servant, tour à tour, de principe et de conséquence à elles-mêmes, de cette science surtout qui, malgré ses

pompeux éloges, ne pouvait résoudre que les premiers degrés, les plus faciles, dans les différentes classes de ses innombrables problèmes. Ce choix, pour offrir ainsi un critérium infaillible et une garantie irrécusable, devenait d'autant plus décisif que, dans l'application des mathématiques, aucun des trois susdits grands problèmes du monde physique n'a pu être résolu jusqu'à ce jour.

Ainsi, M. Hoëné Wronski entreprit alors, tout à la fois, et le développement systématique et accompli des vérités philosophiques qu'il avait à déduire de leur principe absolu dont il venait de faire la découverte, et la réforme des mathématiques, par la solution réelle de tous les grands problèmes, qu'il avait à offrir comme la garantie positive de ces vérités absolues par lesquelles la philosophie devait enfin, dans toutes ses décisives applications, politiques et religieuses, être établie péremptoirement sur la terre. Et il ne pouvait conséquemment produire cette philosophie absolue qu'après la production préalable de la réforme des mathématiques qui devait lui servir de garantie scientifique. Aussi, est-ce dans cet ordre méthodique, comme nous allons le voir, qu'il procéda effectivement à la production de ses travaux, jusqu'à ce qu'il y fut arrêté par l'influence destructive des académiciens de Paris.

Nous avons déjà vu plus haut que cette préalable réforme des mathématiques consiste, d'une part, pour ce qui concerne les mathématiques pures, d'abord, dans la découverte des véritables *Lois fondamentales* de cette grande science telles que ces lois sont déjà produites réellement dans sa *Philosophie des Mathématiques*, et ensuite, dans l'application de ces lois fondamentales à la création, pour cette vaste

science, de la nouvelle et décisive branche qui, en fixant les *Méthodes universelles* pour la solution de tous ses problèmes, doit former son accomplissement, telles que ces méthodes universelles sont déjà produites également dans les deux premiers tomes de sa *Technie algorithmique*, laquelle offre ainsi la préparation positive à la réforme des mathématiques. Et nous avons vu de plus que cette préalable réforme consiste, de l'autre part, pour ce qui concerne les mathématiques appliquées, dans la solution rigoureuse des trois susdits grands problèmes du monde physique, par la détermination des lois fondamentales qui donnent respectivement, pour chacun de ces problèmes, sa solution finale, de ces lois, disons-nous, telles qu'elles se trouvent aussi produites déjà dans les *Prolégomènes du Messianisme*.

Nous prions le lecteur de remarquer cette détermination précise de la réforme des mathématiques dont il s'agit, parce que, sans la reproduire de nouveau, nous nous règlerons, dans notre récit, sur cette présente détermination.

Ainsi, nous dirons immédiatement que, pour le premier des trois grands problèmes du monde physique, dont la solution générale commence ainsi la réforme des mathématiques appliquées, c'est-à-dire, pour le problème spécial de la mécanique céleste, dont nous publierons actuellement, et en premier lieu, comme réforme de cette haute mécanique, la solution rigoureuse, et cela précisément d'après les lois fondamentales qui pour cette solution, ont été établies dans les Prolégomènes du Messianisme, M. Hoëné Wronski crut devoir, sinon fixer, du moins constater quelques données astronomiques dont il devait avoir besoin pour la détermination des constantes dans ses intégrales. Et ses relations

avec feu M. de Lalande qu'il avait établies lors de son passage à Paris, en apportant à ce célèbre astronome de nombreuses rectifications complémentaires pour son grand traité d'astronomie, lui en facilitèrent les moyens. En effet, sur la demande de Lalande, feu M. Saint-Jacques de Silvabelle, directeur de l'Observatoire de Marseille, mit cet Observatoire à la disposition de M. Hoëné Wronski, et le pria même de s'y installer lorsque, par suite de sa maladie, dont il ne releva plus, ce directeur fut forcé de se retirer à la campagne. — .....

Vers ce temps, M. Hoëné Wronski avait publié deux petits Mémoires sur l'Aberration des Planètes, qui forment l'opuscule que le général Kociusko mentionne dans sa dernière lettre. Nous n'en parlons ici que pour pouvoir citer une espèce de recommandation prophétique qu'à cette occation le général Dombrowski fit à M. Hoëné Wronski dans la lettre que voici :

« Au quartier général de Milan, le 23 Brumaire, l'an 9. »

« J'ai reçu, Citoyen, avec la plus grande satisfaction, les
« deux mémoires astronomiques que vous avez bien voulu
« m'adresser. Je vous prie de continuer toujours, avec le
« même zèle, vos recherches dans cette science pour y
« marcher sur les traces de notre illustre compatriote
« Kopernick, et de me conserver votre amitié. »

« Signé : DOMBROWSKI. »

Eh bien, M. Hoëné Wronski croit s'être bien conformé à cette recommandation, en parvenant à résoudre tous les

grands problèmes de la mécanique céleste, et en accomplissant ainsi, dans la réforme qu'il va publier, où il fera connaître le système général du monde, cette grande œuvre commencée si splendidement par son compatriote Kopernick. Aussi, parmi toutes ces productions, doit-il considérer celle-ci, la réforme de la mécanique céleste, qui accomplit cette grande science comme la plus propre à en faire spécialement hommage à son infortunée patrie, la Pologne.

Mais il ne faut pas perdre de vue que cette mécanique céleste, comme partie intégrante de sa réforme générale des mathémathiques, n'est ainsi qu'une partie de la garantie scientifique qu'il apporte, par cette réforme générale, pour les vérités supérieures qui constituent sa philosophie absolue. Aussi, la recherche méthodique de ces vérités absolues était-elle, depuis qu'il avait quitté le service militaire, et durant toute sa retraite de dix années à Marseille, l'objet principal de ses travaux.

Les questions mathématiques, quelque difficiles qu'elles fussent sans doute, ne devaient être pour lui qu'un objet accessoire, en quelque sorte un moyen de distraction au milieu de ses hautes recherches philosophiques. Et c'est ainsi que, par suite d'une infatigable persévérance dans ses travaux, il parvint, déjà en 1803, à saisir, non seulement les principes premiers des sciences, mathématiques et physiques dont il s'occupait en même temps, mais surtout le principe premier de la philosophie, c'est-à-dire puisqu'il faut le déclarer enfin, — *l'Essence de l'Absolu.* — Il crut alors devoir en faire part au public, et il publia, à cette fin, les trois premières sections d'un ouvrage intitulé : — *Philosophie critique, découverte par Kant, et fondée définitive-*

ment sur le principe absolu du savoir, ouvrage dont il arrêta l'impression presque immédiatement, aussitôt qu'il s'aperçut que la publication de ces vérités absolues était prématurée, et qu'elle ne devait se faire qu'après la production de ses travaux scientifiques. — Eh bien, il était loin de se douter alors que, quarante années après, lorsqu'il aurait produit ces travaux scientifiques, et lorsque, dans ses ouvrages, il aurait établi, non seulement les principes, mais déjà même les lois fondamentales de sa susdite réforme des mathématiques, des hommes qui vivent de la science, qui en font métier, au lieu de pressentir un ordre supérieur de vérités, dont dérivaient ces nouvelles et décisives vérités mathématiques, auraient réussi au contraire à les dénaturer devant le public, à faire ainsi détruire ces ouvrages mathématiques, et à compromettre l'auteur lui-même, par de viles insultes dans les journaux, au point à ce qu'il ose à peine aujourd'hui, moins qu'il ne l'osait il y a quarante ans, parler de ces hautes vérités philosophiques devant un public qui, en outre de son indifférence caractéristique pour la vérité, qu'il avait déjà alors, se trouve de plus prévenu et trompé indignement? — Aussi, devons-nous, s'il se trouve un lecteur qui soit assez intéressé pour le savoir, le renvoyer généralement aux *Prolégomènes du Messianisme*, où, d'après la singulière annonce de cet ouvrage, telle que nous l'avons rappelée plus haut :

« L'objet de cet ouvrage est de fonder péremptoirement
« la vérité sur la terre, de réaliser ainsi la philosophie ab-
« solue, d'accomplir la religion, de réformer les sciences,
« d'expliquer l'histoire, de découvrir le but suprême des

« États, de fixer les fins absolues de l'homme, et de dévoi-
« ler les destinées des nations. »

M. Hoëné Wronski, moins conscient alors de ces trames odieuses, osait encore parler de vérités philosophiques, même de vérités absolues, au milieu de savants, jadis si illustres, mais aveuglés aujourd'hui, les uns par l'absurde non-sens philosophique de la prétendue philosophie du dix-huitième siècle, qui borne aux sens l'intelligence de l'homme, et les autres, par la perversive conviction religieuse de ce que, dans ce monde d'expiation, l'homme ne peut connaître les vérités absolues.

« Dein Orakel zu verkünden,
« Warum warfest du mich hin
« In die Stadt der ewig Blinden? »

Et nous devons renvoyer spécialement le lecteur aux pages 250 à 252 de ces *Prolégomènes*, s'il veut connaître l'opuscule de 1803 que nous venons de citer et dans lequel M. Hoëné Wronski annonça la découverte du principe absolu du savoir humain. Nous nous bornerons à reproduire ici les paroles par lesquelles il y termine l'indication de cet opuscule, en disant :

« Ainsi, il est constaté, par ce document historique, que,
« depuis 1803, l'essence intime de l'absolu, comme principe
« premier du savoir humain, et la philosophie absolue qui
« constitue la doctrine du Messianisme, étaient reconnues et
« même établies déjà formellement.—Et aujourd'hui, après
« quarante années, il est encore *problématique* si ces vérités
« absolues, qui sont le but de la création et de l'existence
« de l'humanité, pourront être reconnues par les hommes ? »

Nous doutons beaucoup, si M. Hoëné Wronski avait à écrire aujourd'hui ces mêmes lignes, qu'il employât le mot *problématique* dont il s'est servi alors.

Quoiqu'il en soit aujourd'hui, plein de la confiance qu'il avait alors dans l'inévitable triomphe des vérités scientifiques, surtout des vérités mathématiques, après avoir arrêté la publication du susdit opuscule de1803,il continua dans le silence, durant les sept années suivantes, à développer systématiquement ses travaux,pour pouvoir accomplir, d'abord, la philosophie absolue, qui devait enfin établir péremptoirement la vérité sur la terre, et ensuite la réforme des mathématiques, qui, à son tour, devait, par ses résultats inattendus, servir de garantie scientifique à ces vérités absolues. Et il le fit avec une résignation si profonde et avec un tel renoncement de lui-même que, durant tout ce temps, il rompit toutes ses relations, même avec sa propre famille. Il écarta de plus toutes ses liaisons qui, en outre de l'agrément qu'elles lui offraient, pouvaient lui être utiles dans ce pays. Ainsi, il pria l'Académie de Marseille, qui lui avait fait l'honneur de le nommer membre correspondant, d'agréer sa démission; et il se démit postérieurement de la charge de secrétaire perpétuel d'une société médicale qui s'était formée à Marseille et qui, en s'exagérant sans doute ses connaissances philosophiques sur la vie et généralement sur l'organisme vital, lui avait fait l'honneur de l'en investir.

Enfin, en 1810, après tous ces sacrifices, et après cette longue et pénible retraite, ayant pu par cet absolu dévouement, accomplir ses travaux, M. Hoëné Wronski se rendit à Paris. Et le premier signe, hélas? bien fatal pour

lui, qu'il y donna des travaux qu'il apportait au monde, était un Mémoire qu'il présenta à la Classe des sciences de l'Institut, c'est-à-dire, à l'Académie des sciences de Paris, sous le titre de *Premier Principe des méthodes algorithmiques*, comme base de la *Technie Mathématique*, formant une nouvelle branche des mathématiques qui doit accomplir cette grande science. — C'est ainsi que, sous ce titre, M. Hoëné Wronski présentait immédiatement aux académiciens de Paris la *Loi suprême des Mathématiques*. — Feu M. Delambre, l'un des secrétaires perpétuels de cette Académie, à qui le Mémoire avait été adressé, apercevant peut-être son importance, proposa, pour la commission, Lagrange, le premier géomètre de l'Institut, quoique depuis longtemps il ne fût plus chargé de ces examens, et Lacroix, le membre le plus érudit de cette corporation scientifique.

M. Hoëné Wronski fit à ses honorables commissaires les visites d'usage ; et il y mit d'autant plus d'empressement qu'il désirait avoir l'honneur de connaître personnellement l'illustre Lagrange. — On conçoit que les entretiens qu'il eut avec ses savants commissaires, dans une question aussi grave que décisive pour la haute science du géomètre, devaient former plus encore que le rapport de la commission, le véritable document historique de cette production en France de la loi suprême des mathématiques..... C'est dans ce rapport, reconnu et approuvé par la Classe de l'Institut, que se trouve cette déclaration si décisive de Lagrange par laquelle, en racontant la surprise qu'elle lui avait causée, il reconnaît l'universalité de la loi que M. Hoëné Wronski a fait connaître à ce corps savant. — On ne saurait assez citer cette déclaration de Lagrange pour rappeler à l'Aca-

démie des sciences de Paris, ce que le premier géomètre de l'époque, son maître et sa gloire, pensait de cette loi suprême qui comme on le sait maintenant, sert de base à la réforme générale des mathématiques. Nous allons donc ici, comme nous le ferons toutes les fois qu'il faudra en faire souvenir à l'Académie des sciences de Paris, reproduire cette décisive déclaration. La voici :

« Ce qui a *frappé* vos commissaires dans le Mémoire de
« M. Wronski, c'est qu'il tire, de sa formule, toutes celles
« que l'on connaît pour le développement des fonctions
« (c'est-à-dire, toutes les mathématiques modernes), et
« qu'elles n'en sont que des *cas très particuliers.* »

Signé : LAGRANGE et LACROIX.

Tout était décidé par cette déclaration. En effet, la question que soulevait le Mémoire de M. Hoëné Wronski, était de savoir s'il existe une *Loi absolue* qui embrasse toute la science ; et la présente déclaration positive reconnaît irrécusablement cette existence. Elle le reconnaît d'abord pour tout ce qui existe de formules ou de méthodes dans les mathématiques modernes, puisque le caractère distinctif de ces nouvelles et décisives mathématiques, telles qu'elles se trouvent établies péremptoirement par la découverte du calcul différentiel, c'est-à-dire, par l'introduction instrumentale de l'idée de l'infini, consiste notoirement d'une manière directe ou du moins d'une manière indirecte, dans le *Développement des fonctions*, données ou cherchées. Et elle le reconnaît ensuite avec une très grande présomption, pour tout l'avenir de la science, en avouant que toutes les formules et méthodes que l'on a trouvées

depuis la découverte du calcul différentiel, ne sont que des *cas très particuliers* de la loi générale de M. Hoëné Wronski, et en laissant ainsi présumer que, dans son absolue généralité, il s'étend indéfiniment au-delà de ce qui est connu, cette loi embrassera également toutes les formules et méthodes que l'on pourra trouver dans l'avenir de la science.

Mais, quelque décisive que fût ainsi cette déclaration, que nous savons avoir été dictée par Lagrange, un véritable *faux scientifique* qui, sans doute par inadvertance, y a été introduit par Lacroix, le rapporteur de la commission et le rédacteur de ce rapport.

En effet, au lieu de produire, dans toute sa généralité, la loi elle-même de M. Hoëné Wronski, M. Lacroix ne produit dans son rapport, qu'un cas très particulier de cette loi: et il fait ainsi accroire expressément que c'est là la loi universelle dont il s'agit. — Jusqu'à présent, dans l'universalité que, depuis la découverte du calcul différentiel, la science à pu donner à ses méthodes, elle n'avait pour objet que l'*Évaluation* des fonctions algorithmiques Fx, c'est-à-dire, la détermination de leur *Valeur* correspondant à toute valeur donnée de leur variable élémentaire x. Mais, la *construction* de ces fonctions problématiques Fx, c'est-à-dire, la détermination de leur *nature*, par la combinaison des algorithmes élémentaires connus, ne pouvait, jusqu'à ce jour, être obtenue par des méthodes universelles. Elle ne pouvait même, cette construction propre des fonctions leur nature, être obtenue que dans un très petit nombre de cas, et cela par des méthodes toutes spéciales pour chacun de ces cas distincts. De là vient précisément que, dans les

différentes classes de problèmes algorithmiques, on n'a pu, par de telles méthodes spéciales, résoudre que les premiers degrés de ces innombrables problèmes, ceux qui naturellement étaient les plus faciles, comme nous l'avons déjà dit plus haut. — Or, ce sont là manifestement les deux seuls genres de problèmes qui soient concevables en mathématiques. En effet, dans tout problème qui est du ressort de cette science, il ne peut absolument être question que de l'une des deux choses, savoir, d'abord, de déterminer la *nature* ou la *construction* de la fonction algorithmique qui constitue la quantité inconnue et cherchée dans le problème proposé, ou bien ensuite, si cela n'est pas possible dans l'état actuel de la science, de déterminer au moins la *valeur* ou l'*évaluation* de cette fonction inconnue qui est l'objet du problème. Et à cette occasion nous devons faire savoir à ceux des lecteurs qui ne connaissent pas les ouvrages mathématiques de M. Hoëné Wronski, que c'est là précisément la grande distinction philosophique qu'il a introduite dans sa science, sous les noms de *théorie* et de *technie*, en attribuant, à la première, la recherche de la *nature* des fonctions, et à la seconde, la recherche de leur *valeur*. — A la vérité ces deux branches des mathématiques existaient déjà, sans que les géomètres eussent su les distinguer jusqu'alors. Ils confondaient surtout, et ils confondent encore aujourd'hui, avec la théorie mathématique, la technie mathématique qui, usant de méthodes universelles, n'existe que depuis le calcul différentiel, et spécialement depuis le théorème de Taylor, et qui, dans cette enfance, n'offre encore pour son usage universel, que deux algorithmes élémentaires, nommément, l'algorithme des

séries et, sans que les géomètres s'en doutent encore généralement, l'algorithme des fonctions continues. Mais, ce que M. Hoëné Wronski fit en distinguant ces deux branches fondamentales des mathématiques, leur théorie et leur technie, c'est surtout d'y avoir déterminé exactement et complété tous leurs algorithmes respectifs, surtout dans la technique mathématique où, en complétant ainsi les algorithmes qui constituent cette nouvelle branche des mathématiques, il découvrit la *Loi suprême* par laquelle, comme principe premier de la science, la technie se trouve *identifiée* avec la théorie, et par laquelle conséquemment, la détermination *théorique* de la *nature* des fonctions problématiques s'opérera maintenant par des méthodes universelles, tout comme la détermination *technique* de la *valeur* de ces fonctions s'opère déjà, depuis le théorème de Taylor, par de telles méthodes universelles.

Pour s'en convaincre, il suffit maintenant d'examiner cette loi suprême des mathématiques qui, est.....

..... (3)

$$fx = A_0\, \Omega_0 + A_1 . \Omega_1 + A_2 . \Omega_2 + A_3 . \Omega_3 +$$

etc. et dans laquelle, les fonctions génératrices Ω_0, Ω_1, Ω_3, etc. sont absolument indéterminées. Comme telle, dans cette généralité absolue, cette loi suprême offre en effet, d'abord, toutes les méthodes universelles pour la détermination *technique* de la *Valeur* des fonctions *fx*, lorsque, sans même connaître la fonction *fx*, on prend d'avance, pour les fonctions génératrices Ω_0, Ω_1, Ω_2, Ω_3, etc.., des fonctions quelconques qui deviennent ainsi les *Mesures* de la valeur de cette fonction *fx*, et qui, comme arbitraires et par conséquent comme indépendantes de la fonction *fx* qu'il s'agit d'évaluer,

peuvent servir universellement de mesures à la détermination valeur de toute autre fonction fx. Et de plus, dans cette généralité absolue..... cette loi suprême des mathématiques offre, ensuite, toutes les méthodes universelles pour la détermination *théorique* de la *nature* elle-même des fonctions fx, lorsque, avant de connaître la fonction fx, on découvre progressivement, par un procédé universel qui fait une partie constituante de cette loi suprême, et qui s'applique immédiatement aux conditions spéciales de toute fonction problématique fx, lorsqu'on découvre ainsi, disons-nous, ses distinctes fonctions génératrices Ω_0, Ω_1, Ω_2, Ω_3, etc.., qui deviennent, de cette manière, les parties constituantes de sa *Construction* progressive, et qui, en ne dépendant que de la fonction problématique proposée fx dont il s'agit de connaître la nature, ne peuvent proprement servir à la détermination de la nature d'aucune autre fonction fx.

Dans la *Philosophie des Mathématiques* (pages 224 et suiv.) nous avons montré, sous la marque VII, comment, en prenant, d'abord, pour la détermination de la valeur d'une fonction fx, les mesures successives..... (4)

$$\varphi x\ ,\ \varphi\,(x+\xi),\ \varphi\,(x+2\,\xi),\ \varphi\,(x-3\,\xi),\ \text{etc.}$$

etc., où la fonction $\varphi\,x$ est une fonction arbitraire et ξ un accroissement quelconque de la variable x, la valeur de la fonction fx, quelle qu'elle soit se trouve déterminée généralement par la série... (5)

$$f\,x = \Lambda_0 + \Lambda_1\,\varphi\,x + \Lambda_2\,(\varphi x)\ ^2/\xi + \Lambda_3\,(\varphi x)\ ^3,\ \xi + \text{etc. etc.},$$

Ainsi, en comparant cette série avec la loi suprême (3), on voit que les fonctions génératrices Ω_0, Ω_1, Ω_2, Ω_3, etc., qui, dans ce cas particulier (5), donnent la valeur de la fonction

fx, sont formées d'avance et indépendamment de cette fonction problématique *fx*, par les facultés d'une fonction arbitraire φx, savoir... (6)

$$\Omega_0 = 1,\ \Omega_1 = \varphi x,\ \Omega_2 = (\varphi x)^{2/\xi},\ \Omega_3 = (\varphi x)^{3/\xi},\ \text{etc., etc.,}$$

Et dans le premier tome de la *Philosophie de la Technie algorithmique* (pages 41 et suiv.), nous avons montré de plus, sous la marque (21) VII, comment en prenant ensuite, pour la détermination de la valeur d'une fonction *fx*, les mesures successives et absolument générales... (7)

$$\varphi_0 x,\quad \varphi_1 x,\quad \varphi_2 x,\quad \varphi_3 x,\quad \text{etc., etc.,}$$

où les caractéristiques φ_0, φ_1, φ_2, φ_3, etc. désignent autant de fonctions arbitraires de la variable x, la valeur en question de la fonction *fx* se trouve déterminée par la forme plus générale... (8)

$$fx = A_0 + A_1 . \varphi_0 x + A_2 . (\varphi_0 x . \varphi_1 x) + A_3 . (\varphi_0 x . \varphi_1 x . \varphi_2 x) + A_4 . (\varphi_0 x . \varphi_1 x . \varphi_2 x . \varphi_3 x) + \text{etc.,}$$

etc... Ainsi, en comparant de nouveau cette série plus générale avec la loi suprême (3), on voit que les fonctions génératrices Ω_0, Ω_1, Ω_2, Ω_3, etc., qui, dans ce cas plus général (8), donnent la valeur de la fonction *fx*, sont encore formées d'avance et indépendamment de cette fonction problématique *fx*, par les fonctions arbitraires (7), savoir... (9)

$$\Omega_0 = 1,\ \Omega_1 = \varphi_0 x .\ \Omega_2 = (\varphi_0 x . \varphi_1 x),\ \Omega_3 = (\varphi_0 x\, \varphi_1 x . \varphi_2 x) . +,\ \text{etc...}$$

Mais, comme nous venons de l'avancer, la généralité infinie des fonctions génératrices dans la loi suprême (3) de M. Hoëné Wronski, c'est-à-dire, leur absolue indétermination, ouvre maintenant toute l'immense carrière de l'*Avenir*

de la science, en offrant à la théorie des mathématiques, à l'instar de ce que, pour l'évaluation des fonctions, pour la détermination de leur valeur, on a déjà dans la technie des mathématiques, des méthodes également universelles pour la construction des fonctions, pour la détermination de leur nature. En effet, par cette généralité absolue, les fonctions génératrices Ω_0, Ω_1, Ω_2, Ω_3, etc. de la loi suprême (3), sont propres à recevoir, dans tout problème mathématique, des déterminations conformes à la nature de la fonction qui doit résoudre ce problème, des déterminations qui sont fondées uniquement sur les conditions du problème, avant toute connaissance de la fonction problématique, et ces déterminations des fonctions génératrices Ω_0, Ω_1, Ω^2, Ω_3, etc., en tant qu'elles sont conformes à la nature inconnue de la fonction cherchée fx, donneront manifestement, par la loi suprême (3), la construction progressive de cette fonction problématique fx, et dévoileront ainsi sa nature propre. — Et ce qu'il y a ici de remarquable, c'est une espèce de finalité qui se trouve dans cette loi suprême (3) des mathématiques, en ce qu'elle contient immédiatement en elle-même les moyens de cette détermination progressive des fonctions génératrices Ω_0, Ω_1, Ω_2, Ω_3, etc, conformément à la nature de la fonction cherchée, et uniquement par les conditions du problème. — ... Or, dans le premier tome de la *Philosophie de la Technie algorithmique* (pages 268 et suiv.), après y avoir exposé, dans toute sa généralité, la loi suprême, et après l'y avoir démontrée de la manière la plus rigoureuse, en ne postulant aucun autre principe, nous montrons la généralité absolue de son application dans les deux classes distinctes, savoir, d'abord, pour en déduire

toutes les lois et formules connues en mathématiques, conformément à ce que Lagrange avait déjà reconnu authentiquement, et ensuite, pour en déduire toutes les lois et formules encore inconnues qui, dorénavant, formeront l'avenir de la science. Et voici ce que nous y disons à l'égard de cette deuxième et décisive classe d'applications, dans laquelle précisément consiste l'actuelle réforme des mathématiques. — « Pour ce qui concerne la classe des applications de la « loi suprême qui serviront à déduire, de cette loi univer-« selle, les formules encore inconnues, il suffit ici de jeter « un coup d'œil sur l'origine et le contenu de la loi dont il « s'agit, pour reconnaître d'une part, dans la *technie* des « mathématiques, pour la détermination de la *valeur* des « fonctions, qu'il ne saurait y avoir aucune formule nou-« velle qui ne dérive de la même loi absolue, et, de l'autre « part, dans la *théorie* des mathématiques, pour la détermi-« nation de la *nature* des fonctions que le champ des for-« mules et lois algorithmiques qu'il reste encore à con-« naître, et qui toutes se trouvent données par la loi « suprême, est infiniment plus grand que le champ des « formules et lois algorithmiques qui sont déjà connues; « car telle est évidemment, dans son origine et dans son « essence, l'infinie fécondité de la loi suprême. »

Et nous y ajouterons aujourd'hui, pour ce qui regarde spécialement la théorie des mathématiques, c'est-à-dire la détermination de la *nature* elle-même des fonctions problématiques, que le nouveau champ est, en toute réalité et sans métaphore, infiniment plus grand, puisque, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, il n'existe pas encore, dans

l'état actuel de la science de *méthodes universelles* pour la *construction* des fonctions ou pour cette détermination de leur nature, comme il en existe déjà, dans la technie, pour l'évaluation des fonctions ou pour la détermination de leur valeur, et puisque, comme nous venons de le remarquer, la loi suprême implique en elle-même, par une espèce de finalité, les moyens pour arriver, dans tout problème donné, à la détermination successive de ses fonctions génératrices Ω_0, Ω_1, Ω_2, Ω_3, etc., par lesquelles elle opère ainsi la construction progressive de la fonction qui fait l'objet du problème, c'est-à-dire, la génération progressive de la nature elle-même de cette fonction problématique. Et en effet, pour faire positivement cet avenir indéfini de la science, et par conséquent cet accomplissement absolu des mathématiques, à la suite des assertions que nous venons de citer, telles qu'elles ont été produites dans le premier tome de la *Philosophie de la Technie,* nous y montrons, sous les marques (142), (143), etc., comment la loi suprême implique réellement, dans sa propre construction, la détermination successive de ses fonctions génératrices Ω_0, Ω_1, Ω_2, Ω_3, etc., par lesquelles, dans tout problème donné, en se fondant uniquement sur les conditions de ce problème, elle opère immédiatement la construction progressive de la nature en question, c'est-à-dire, la génération progressive de la nature de cette fonction problématique.

Et dans le second tome de la *Philosophie de la Technie algorithmique,* où nous avons réalisé la première partie des assertions que nous venons de citer, en y déduisant, de la loi suprême, les lois fondamentales de tous les algorithmes techniques qui sont concevables pour l'homme, et en y

accomplissant ainsi, dans toute son extension indéfinie, cette vaste branche technique de la science, qui a pour objet l'*évaluation* des fonctions, la détermination de leur valeur, et qui commençant avec le calcul différentiel, constitue les mathématiques modernes, qui en étaient encore aux premiers pas dans cette nouvelle branche de la science, nous avons caractérisé mieux, à la fin de ce deuxième tome, la seconde partie des susdites assertions que nous venons de citer, c'est-à-dire, la méthode universelle qu'offre en outre la loi suprême pour l'accomplissement de la branche théorique et non moins vaste de la science, qui a pour objet la *construction* des fonctions, la détermination de la *nature* elle-même de toute fonction problématique. Aussi, en y déclarant que tout ce que nous venions de faire dans ce deuxième tome de la *Philosophie de la Technie*, n'était que la Préparation à la réforme des mathématiques, nous fîmes comprendre l'infinie importance qu'il y avait d'accomplir également, par une véritable réforme des mathématiques, leur branche principale, leur branche théorique, en suivant la marche ou la méthode que la loi suprême indique ici ouvertement par sa propre construction. Et nous y terminons cette déduction de la nécessité d'une telle réforme par les mots que voici : — « Observons enfin que cette marche « ou méthode nouvelle, la méthode universelle pour la « théorie des mathématiques, qu'il faudra suivre pour arri- « ver à la détermination absolue des quantités, c'est-à-dire, « à la construction ou à la détermination de la nature elle- « même de toute fonction problématique, constitue mani- « festement l'idéal des mathématiques, et se trouve néan- « moins complètement inconnue dans l'état actuel de la

« science, où l'on n'en conçoit même pas encore le simple « problème. Et par conséquent, considérons, dès à présent, « cette nouvelle marche ou méthode universelle pour l'ac« complissement de la théorie des mathématiques, comme « une réforme nécessaire de la science. — Quant à la nature « de cette méthode, les géomètres auront sans doute pres« senti déjà... que le procédé, exposé sous les marques « (142), (143),... (146) à la fin du premier tome de cette « *Philosophie de la Technie*, qui presente l'application « immédiate de notre loi suprême, telle que cette applica« tion résulte de la construction elle-même de cette loi « universelle, constitue, en principe, cette méthode su« prême qui doit opérer, d'une manière complète,la réforme « de la science, dont nous venons de reconnaître la néces« site. » — Et une ou deux pages avant, se trouvent ces mots : « Nous promettons de donner aux geomètres, comme « dernier fruit de notre *Philosophie des Mathématiques*, « cette méthode universelle et suprême pour la construction « théorique ou pour la génération progressive de la nature « elle-même de toute fonction, proposée par un problème « quelconque. » — Cette méthode suprême se trouve donnée dans la première division de la *Réforme des Mathématiques*...

Vers la fin de 1810, le prince Kourakin ambassadeur de Russie fit avoir à M. Hoëné Wronski une petite pension pour le mettre à même, à ce qu'il disait, de vaquer à la production de ses travaux scientifiques. Mais, en 1811, à une époque que nous préciserons mieux ci-après, peu de temps après la publication de sa *Philosophie des Mathématiques*,

qui, avec l'autorisation expresse de l'ambassadeur, était dédiée à l'empereur Alexandre, la pension lui fut retirée. — Or, si l'on considère que ce n'est pas certainement le prince Kourakin, ni aucune des personnes attachées à l'ambassade, quelque éclairées qu'elles fussent, qui auraient voulu prononcer sur cette *Philosophie des Mathématiques*, on peut deviner facilement quels sont les hommes qui ont fait cette nouvelle espiéglerie à M. Hoëné Wronski, par le service officieux qu'ils ont rendu à l'ambassadeur de lui apprendre, en confidence, qu'il s'est compromis en laissant mettre le nom de l'empereur à un ouvrage qui ne contient que des rêveries. Nous pouvons donc nous dispenser ici de nommer ces hommes, même le grand savant qui, à ce que nous a appris feu M. Laromiguière, s'était vanté de cette espiéglerie. — Mais, nous dirons que, réduit à l'indigence, et n'ayant alors personne à Paris qui pût le secourir, M. Hoëné Wronski, après avoir produit à l'Académie des sciences de cette ville la *Loi suprême des Mathématiques*, et après y avoir publié la *Philosophie des Mathématiques*, vit mourir son enfant malade, faute de pouvoir lui procurer les moyens nécessaires à sa guérison, et était sur le point de subir le même malheur dans la personne de sa jeune femme, pour laquelle il pouvait à peine se procurer de chétifs moyens d'existence. Il n'avait en effet que le très faible salaire qu'il recevait pour ses leçons de mathématiques qu'il donnait dans un petit pensionnat à Montmartre ; et il était obligé, pour pouvoir faire subsister sa femme, de se priver de chaussures et de marcher avec des sabots de bois.

Pendant l'impression de sa *Philosophie des Mathématiques*,

désirant aplanir les dificultés que pourrait présenter cet ouvrage, où il se fondait en partie sur les grandes découvertes philosophiques que l'on venait de faire en Allemagne, et dont on n'avait encore que de très fausses idées à Paris, M. Hoëné Wronski se proposa d'ouvrir un cours de philosophie transcendantale. Il en demanda l'autorisation au grand-maître de l'Université, en lui soumettant un programme détaillé de ce cours. Et sur l'avis très-favorable de M M. Desrenaudes et Laromiguière, avis où ces Messieurs déclaraient se faire d'avance un grand plaisir d'assister à ce cours, l'autorisation lui fut accordée par un arrêté formel de M. de Fontanes, le grand-maître, daté du 4 juillet 1811. Malheureusement, comme nous venons de le dire, M. Hoëné Wronski venait de perdre les moyens de se produire devant le public; et grâce à cette espiéglerie, dont un grand savant se vantait publiquement, le cours n'eut pas lieu.

Il ne sera peut-être pas hors de propos, pour faire connaître la cause de la colère de ce grand savant breveté, de reproduire ici ce que M. Hoëné Wronski a rapporté, à la tête de sa critique de la Théorie des Fonctions génératrices de Laplace, sur l'entretien qu'il a eu avec le grand savant en question, immédiatement après la publication de la *Philosophie des Mathématiques*, lorsqu'il avait acquis la connaissance certaine des susdites menées clandestines qu'on suivait pour atténuer la valeur de la loi suprême sur laquelle il devait maintenant fonder la réforme des mathématiques qu'il allait produire dans sa *Philosophie de la Technie* — Voici, en forme de dialogue, les points principaux de ce singulier entretien, qui a duré plus d'une heure.

« L'Auteur. — Si, par des motifs quelconques, on « voulait s'opposer à l'établissement de ces vérités nouvelles « je me verrais réduit à user de la force même que donnent « ces vérités pour réprimer une opposition aussi funeste « que coupable. Ainsi, pour commencer, je frapperais la « Théorie des fonctions analytiques de M. Lagrange, laquelle « comme vous le savez, Monsieur, a obtenu le premier des « prix décennaux, et laquelle cependant par son boulever- « sement des principes, est une véritable barrière contre « tout progrès ultérieur des sciences mathématiques. »

« Le grand Savant. — Considérée en général, cette « prétendue répression de votre part, Monsieur, serait « inexécutable. Car, d'après des mesures qu'on pourrait « prendre, il arriverait assurément que les journaux étouf- « feraient toutes vos attaques. Cependant, pour ce qui con- « cerne spécialement votre réfutation de M. Lagrange, il « est à présumer qu'elle pourrait attirer l'attention du « public. »

« L'Auteur. — Mais, ces prétendues attaques, je pour- « rais les présenter à l'Institut impérial, ou, s'il en était « besoin à l'Empereur lui-même.

« Le grand Savant. — L'Institut ferait justice de vos « Mémoires. Quant à l'Empereur, si vos pamphlets lui par- « venaient, il consulterait M. Laplace, qui, à cet égard, ne « contredirait certainement pas l'Institut. »

« L'Auteur (indigné). — Et si, parmi ces pamphlets, il

« se trouvait une critique bien détaillée de la Mécanique « céleste de M. Laplace? »

« Le grand Savant (paraissant ne pas avoir entendu, « et se levant pour terminer cet entretien). — Vous croyez « donc, Monsieur, que les gouvernements existent pour le « bien des sciences. Nous autres, nous pensons ici que les « sciences doivent être utilisées pour le bien de la politique. « J'ai l'honneur de vous saluer. »

Or, ce fut presque immédiatement après, cet entretien que la pension de M. Hoëné Wronski, dont nous avons parlé plus haut, lui fut retirée. Et l'on ne saurait ainsi ne pas ajouter foi au susdit récit de ce grand savant, où il se vantait d'avoir fait cette espiéglerie.

Mais, quelque fâcheuses, qu'en fussent les conséquences pour M. Hoëné Wronski personnellement, et quelque regrettable qu'il soit peut-être que, par suite de ces conséquences, il lui fût impossible d'ouvrir à Paris le cours de philosophie transcendentale pour lequel il venait d'être autorisé par l'Université, ce qui lui faisait le plus de peine, c'est de ne pouvoir achever et produire, dans son application à la résolution générale des équations de tous les degrés, la deuxième de ses trois lois fondamentales des mathématiques, c'est-à-dire, la solution de leur *Problème Universel*. — Mais pour comprendre cette peine, il faut voir, dans les *Prolégomènes du Messianisme*, comment chaque science, même la philosophie, est fondée nécessairement sur trois lois absolues, dont la trichotomie forme ainsi la

base première de chaque science, savoir, sur la loi suprême, sur le problème-universel, et sur la loi téléologique de chaque science. Et l'on comprendra alors que, pour procéder à la réforme des mathématiques, il fallait, sinon déduire et démontrer déjà ces trois lois fondamentales, déduction qui appartient à la réforme elle-même, il fallait, disons-nous, les établir d'avance par le fait, pour constater par ce fait la nécessité de cette réforme ; et cela au moins pour les deux premières de ces trois lois fondamentales, en considérant que la troisième de ces lois, qui, en mathématiques, préside à ce qu'on nomme la théorie des nombres, est encore d'une moindre importance. — Ayant donc établi ainsi par le fait la loi suprême, nommément par le fait de son universalité, en montrant qu'elle embrasse réellement toute la science, M. Hoëné Wronski désirait, avant d'en venir à la réforme elle-même des mathématiques, établir également par le fait leur problème-universel, la seconde de leurs trois lois fondamentales, nommément par le fait de la résolution générale des équations de tous les degrés, de cette résolution qui, jusqu'à ce jour, à résisté aux efforts de tous les géomètres, et qui, par sa simplicité élémentaire, prouve mieux que tout autre chose, combien cette grande science des mathématiques, tant vantée universellement, est encore, pour ainsi dire, dans sa toute première enfance. — Malheureusement, comme nous venons de le dire, les moyens lui furent ôtés d'achever et de produire, dans tout son ensemble, cette résolution générale des équations de tous les degrés, offrant ainsi une application décisive du problème-universel des mathématiques, de cette deuxième de leurs lois fondamentales, telle que nous allons produire

maintenant cette résolution générale des équations de tous les degrés dans l'un des ouvrages que nous allons publier. — Tout ce que M. Hoëné Wronski put faire alors, ce fut de produire, sous le même titre, un aperçu des conditions desquelles dépend cetté grande question contre laquelle ont échoué les immenses efforts de tous les mathématiciens. Il publia ainsi, au commencement dc 1812, sous le susdit titre, une seule feuille de ce grand ouvrage, où se trouvaient exposées très succinctement ces conditions fondamentales de la résolution générale des équations; et il n'aurait même pas pu le faire si M. le comte d'Einsiedel, le ministre de Saxe à Paris, n'avait bien voulu faire les frais de cette impression, dont il lui témoigne ici toute sa reconnaissance. — M. Hoëné Wronski croyait encore bonnement, malgré la pénible expérience dont il était alors même la victime, qu'après la production à l'Académie de sa loi suprême des mathématiques, et après la publication de sa *Philosophie des Mathématiques*, cet aperçu des conditions fondamentales de la résolution des équations, de cette question qui accusait ouvertement l'impuissance des mathématiques, et demandait hautement leur réforme, les académi ciens de Paris, parmi lesquels il publiait cet aperçu, seraient accourus pour lui demander l'exposition entière de cette grande et si décisive question. Hélas? son espérance fut encore deçue, même au-delà de tout ce que la prudence la la plus avisée aurait pu prévoir. Un de ces académiciens de Paris, M. Poisson qui n'avait jamais rien fait pour la science si ce n'est de grossières erreurs, comme M. Hoëné Wronski le lui a démontré dans ses *Nouveaux Systèmes de Machines à vapeur* (pages 62 à 64), eut la hardiesse de 'déclarer, en

pleine séance de cette savante Académie, que la Résolution générale des Équations dont il s'agit, et dont il ne connaissait cependant qu'un aperçu très succinct des conditions de cette question, était une rêverie, parce qu'il était prouvé, par le fait, que l'on ne peut résoudre les équations au delà du quatrième degré. Et cette hardiesse découvrira même quelque chose de plus que la simple impertinence de cette critique, lorsqu'on saura que Lagrange, ce digne oracle de la science, après avoir approfondi les principes de cette question, avait déclaré, peu de temps auparavant (en 1808), « qu'il était très difficile, sinon impossible, de décider à « priori la question de la possibilité ou de l'impossibilité de « la résolution générale des équations. »

Ce fut après cette insolente déclaration publique, en pleine séance de l'Académie des sciences de Paris, après cette déclaration que les travaux mathématiques de M. Hoëné Wronski ne sont que des rêveries, en fondant sans doute cette audacieuse assertion sur l'impossibilité où ces académiciens l'avaient réduit de leur prouver le contraire, ce fut, disons-nous, après ce hardi mensonge public, qu'il comprit enfin que, dans sa position, étant privé de tout appui et même de toute protection nationale, et s'étant réduit à une indigence dont il ne pourrait se tirer que par un véritable miracle, parce que ces mêmes hommes lui fermeraient constamment toutes les portes auxquelles il pourrait frapper, ses immenses travaux mathématiques et surtout philosophiques, avec tous leurs résultats qu'il croyait précieux pour l'humanité, allaient périr immanquablement. Il le comprit même alors avec tant de conviction que, toute mortelle que fût pour lui la douleur dans ce nouveau Jardin

des Oliviers, il se résigna à ce désespérant avenir, en le considérant comme une manifestation de la volonté divine, dont il n'osait scruter les motifs mystérieux.

Le lendemain de cette solennelle résignation. M. Hoëné Wronski reçut de M. Ph. Girard, cet ami dont nous avons plus haut fait connaître les vœux bienveillants, un billet qui lui annonçait qu'un riche banquier nommé Arson, natif de Nice, désirait faire sa connaissance, pour s'instruire auprès de lui dans toutes les branches du savoir humain, auxquelles, malgré son ardent désir, il n'avait pu se livrer jusqu'alors, par suite des circonstances de la Révolution et des occupations qu'exigait le soin de sa fortune. — Postérieurement, ce banquier dont nous parlons ci-après, lorsqu'il connut les travaux de M. Hoëné Wronski, surtout leurs résultats philosophiques, concernant la politique, la religion, et les destinées finales de l'homme, mit à sa disposition une partie de sa fortune pour la production publique de ses travaux. Mais, dès les premières relations, il autorisa M. Hoëné Wronski à publier, à ses frais, tels ouvrages qu'il voudrait...

Or en supposant que, par ses travaux philosophiques, qu'il avait entrepris pour continuer la grande réforme philosophique de l'Allemagne, comme il l'a dit dans l'opuscule cité plus haut et publié à Marseille déjà en 1803, dans cet opuscule dont il cite le passage décisif aux pages 251 et 252 de ses *Prolégomènes du Messianisme*, en supposant, disons-nous, qu'il fût parvenu, dès alors, à découvrir le principe premier du savoir humain, cette *essence intime de l'absolu* dont le problème venait de se révéler si puissamment en Allemagne, on pourra, ce nous semble, toujours sous la

condition expresse de cette supposition, conclure que les destinées finales de l'humanité, couvertes jusqu'à présent d'un voile si épais, pouvaient être dévoilées par lui. Et alors, on pourra conclure de plus que les conditions principales de l'existence des êtres raisonnables sur la terre, dans tous les temps, passés, présents, à venir, et dans toutes leurs modifications, politiques, religieuses, scientifiques et philosophiques, ne devaient être que de simples corollaires, des conséquences immédiates de la double connaissance fondamentale, du principe premier du savoir humain et des destinées finales et absolues de l'homme.

Et pour se convaincre si toutes ces suppositions et toutes les conséquences... qui en dérivent, ne sont pas des hypothèses, il faut étudier et approfondir les susdits *Prolégomènes du Messianisme*.....

Or, quelle que soit la conviction que le lecteur tirera d'une telle étude de ces Prolégomènes, M. Hoëné Wronski a tiré, de ces hautes découvertes, la conviction irréfragable que le désordre qui règne maintenant dans le monde civilisé, dans toutes les susdites conditions sociales, politiques et religieuses, scientifiques et même philosophiques, et qui ne saurait évidemment être écarté par aucun moyen concevable aujourd'hui, provient de ce que, jusqu'à ce jour, il n'existe pas encore sur la terre de *vérités absolues* dans toute la réalité de cette expression. Il existe bien déjà des problèmes *absolus ;* mais aucun de ces problèmes, quelque graves qu'ils soient, n'a encore reçu sa *solution* par la toute-puissante raison de l'homme, solution qui seule aurait pu établir sur la terre une *vérité absolue.* Aussi longtemps que, dans toutes les susdites conditions sociales, on confondait ces hauts

problèmes avec leurs solutions, on croyait déjà avoir des vérités absolues. On lutte pour arriver à ces décisives solutions desquelles dépend manifestement la valeur infinie de l'homme, sa réalité absolue. Et dans cette ignorance universelle, on lutterait malheureusement encore bien longtemps, sous des vicissitudes désespérantes, et peut-être même avec le péril d'une destruction finale de l'espèce humaine.

Témoin de ce fatal désordre et de cette lutte interminable, et présumant connaître les conditions de leur terme, car il faut bien que, si ce n'est pas lui, quelqu'autre homme parvienne un jour à découvrir ces mystérieuses conditions, M. Hoëné Wronski s'est proposé de les révéler à ses contemporains. Et pour ne rien avancer ici sans preuve, il en a réellement présenté un aperçu dans ses *Prolégomènes du Messianisme*. — C'est donc là d'abord un plan général........

« Une suite nécessaire de l'introduction dans les sciences, « et surtout dans les mathématiques, des idées de la prétendue philosophie a dû être de paralyser et même d'exclure « toutes les fonctions supérieures, qu'exerce la raison de « l'homme ; car, le principe fondamental de cette étrange « philosophie des encyclopédistes français, savoir, que « tout « ce qui est inintelligible pour l'homme, incompréhensible « par son bon sens, c'est-à-dire insaisissable par ses sens, « est une absurdité, ou du moins une chimère qui n'a point « de réalité, » un tel principe, disons-nous, devait ravir « l'Académie des sciences de Paris, leur spontanéité intel« lectuelle, la faculté créatrice de la vérité. Aussi, en s'en« fermant dans ces limites des sens, durent-ils, en principe,

« rejeter, comme une chimère, l'idée de l'infini, cette idée « fondamentale et exclusive des mathématiques, qui, par la « *synthèse* des éléments de cette science, du temps et de « l'espace, produit ou crée, en toute réalité, toutes les vé- « rités mathématiques ; et ils durent, en conséquence, par « ce désaveu de la faculté créatrice de la raison de l'homme « se trouver arrêtés dans les limites de la simple faculté de « l'entendement, qui se réalise dans le domaine des sens, et « qui, dans sa caractéristique inertie, ne peut, par l'*analyse* « de ces idées de l'entendement, découvrir rien autre que « les parties constituantes de ces idées sensibles, telles « qu'elles sont données à posteriori ou par l'expérience. »

« Comme nous venons de le dire, l'analyse en général « lorsqu'elle s'applique à des fonctions intellectuelles de « l'homme, ne peut que discerner les parties constituantes « des idées données, c'est-à-dire, des idées sensibles con- « çues par l'entendement ; et elle ne peut conséquemment « découvrir rien au delà de ces idées, telles qu'elles sont « données. C'est ainsi que, ne pouvant s'élever à des véri- « tés nouvelles, par la synthèse créatrice de ces vérités, à « l'aide de la faculté supérieure de la raison, de cette faculté « créatrice de l'infini qu'ils méconnaissent, les illustres aca- « démiciens de Paris, disposant uniquement de la faculté « inférieure et purement sensible de l'entendement, croient « faire quelque chose de nouveau en corporifiant, dans l'es- « pace, les parties constituantes des idées données, c'est-à- « dire les hauts problèmes mathématiques, et cela en décom- « posant ces idées ou problèmes supérieurs, par une simple « analyse, dont ils font tant de bruit, en trois idées ou en

« trois problèmes géométriques correspondant aux dimen-
« sions de l'espace. C'est là, comme on le voit maintenant,
« par imitation de la géométrie analytique d'Euler, où cette
« décomposition est applicable, le vrai sens des productions
« des académiciens de Paris, nommément de leur *mécani-*
« *que analytique*, de leur *physique céleste analytique*, de
« toutes leurs autres *physiques analytiques*, et même, autant
« qu'ils peuvent le faire ainsi, de leurs *arithmétiques ana-*
« *lytiques*. Mais jusque là comme on la conçoit facilement,
« il n'y a point de découverte, c'est-à-dire, il n'y a point de
« vérité nouvelle. Il n'y a proprement qu'une transformation
« des hauts problèmes mathématiques, de ceux de la physi-
« que et de ceux de la mécanique, en trois problèmes géo-
« métriques beaucoup plus compliquées, puisque le choix
« des deux coordonnés de l'espace dans lesquelles on
« transforme ainsi ces problèmes supérieurs, est une chose
« arbitraire qui n'a rien de commun avec l'esprit des pro-
« blèmes physiques et mécaniques eux-mêmes. Lors donc
« qu'ensuite il faut en venir à la solution de ces problèmes,
« il se présente aux académiciens de Paris d'immenses dif-
« ficultés. D'abord au lieu d'un seul et simple problème, ils
« en ont toujonrs trois à résoudre, surtout trois problèmes
« plus compliqués, puisque le véritable sens de tout problème
« physique ou mécanique se trouve dénaturé par son arbi-
« traire et purement géométrique corporification élémen-
« taire dans l'espace. Ensuite, pour opérer une solution, ils
« seraient forcés, malgré eux, et contre leur habitude, de
« recourir à l'emploi de la faculté supérieure de la raison,
« qui seule, par une véritable synthèse créatrice des éléments
« essentiels de tels problèmes, peut découvrir les vérités

« nouvelles constituant la solution demandée. Dans cette « perplexité, les illustres académiciens de Paris laissent le « plus souvent et presque toujours, sans aucune solution, « les problèmes mécaniques ou physiques décomposés « ainsi en trois problèmes géométriques et arbitraires ; et « ils croient réellement avoir fait quelque chose pour la « science, en la dénaturant de cette manière par un faux « mécanisme scientifique. Et lorsque, dans des cas urgents, « comme dans la *mécanique céleste*, ils sont forcés d'abor- « der la solution elle-même de ces problèmes dénaturés « ainsi, ne pouvant employer la synthèse, puisque, avant la « découverte de la loi suprême des mathématiques, il n'exis- « tait pas encore de méthodes générales pour cette création « des grandes vérités mathématiques, les illustres académi- « ciens de Paris s'efforcent d'opérer la solution en employant « toujours l'analyse, ce seul moyen qu'ils connaissent ; et ils « tombent ainsi nécessairement dans de nombreuses équa- « tions différentielles, totales et partielles, des ordres supé- « rieurs, c'est-à-dire, dans des difficultés plus grandes en- « core. Ils sont alors forcés de recourir à la mutilation des « formules, afin de pouvoir, par l'application qu'ils font en- « suite à ces formules mutilées des méthodes routinières « d'intégration, de cette seule et simple synthèse qu'ils con- « naissent, et dont ils ne se doutent même pas, afin de pouvoir, « disons-nous, arriver à ce qu'ils prétendent être les solu- « tions demandées ; solutions qui, en les obtenant de cette « manière, ne peuvent évidemment les conduire à rien au- « tre qu'à des résultats tout à fait faux, dont ils cachent ou « méconnaissent l'erreur en déterminant à posteriori les va- « leurs numériques des constantes arbitraires qui viennent.

« de leurs susdites nombreuses et inutiles équations diffé-
« tielles, en les déterminant de manière à ce que ces résul-
« tats, arrrangés ainsi numériquement, et ne formant alors
« que des formules empiriques, cadrent avec l'expérience
« dans la petite étendue où elle existe. »

Nous avons dit que, parmi les moyens directs pour arriver à la réforme des mathématiques, en constatant, par un fait irrécusable, les trois lois fondamentales que la philosophie de cette science venait de découvrir et de lui assigner, il fallait, après avoir constaté la loi suprême par son absolue universalité, telle qu'elle a été reconnue authentiquement par l'Académie de Paris, constater de même le problème universel, formant la deuxième de ces lois fondamentales, par son absolue fécondité, en l'appliquant à la résolution générale des équations de tous les degrés, à cette résolution que, dans l'état actuel de la science, les géomètres, malgré tous leurs efforts, ne pouvaient ni donner, ni même concevoir comme possible ou impossible. — Eh bien, dans nos présentes modifications de ces moyens directs, en nous attachant d'abord à frapper les erreurs que la prétendue philosophie du dix-huitième siècle avait introduites dans les hautes mathématiques, nous dûmes, autant que possible ne pas perdre de vue, cette primitive préparation à leur réforme que nous venons de rappeler. Et c'est ainsi que, dans le Mémoire sur la *Réfutation de Lagrange* formant l'une de nos modifications présentes, nous fîmes entrer, sans le nommer, le *problème universel* des mathématiques, constituant leur deuxième loi fondamentale. Il s'y trouve en effet, avec sa solution générale et rigoureuse, sous les marques,

(13), (14), et (15) ; et il se trouve ainsi reproduit littéralement dans l'ouvrage de 1812 où ce *Mémoire* a été publié (pages 30 et 31 de cet ouvrage). Bien plus, il y a été produit pour faire acquérir le droit de réfuter Lagrange, le premier géomètre de l'époque, en montrant, sous la marque (24), que la découverte principale de ce grand géomètre, son fameux théorème sur le retour des suites, qui était le dernier et peut-être le plus puissant instrument des mathématiques modernes, puisqu'il embrassait le théorème de Taylor, n'était qu'un cas très particulier de ce problème universel de M. Hoëné Wronski........ En effet, la forme de ce problème universel des mathématiques, telle qu'il l'a déduite ensuite de la loi suprême dans le premier tome de sa *Philosophie de la Technie*, sous les marques (51) et (52), est notoirement.... (10)

$o = fx + x_1 . f_1 x + x_2 . f_2 x + x_3 f_3 x +$ etc., etc., les caractéristiques f, f_1, f_2, f_3, etc., désignant des fonctions quelconques de l'inconnue x, et les coefficients x_1, x_2, x_3, etc. étant des qualités quelconques données et indépendantes de cette inconnue x. Et sous les marques (14) et (15) de la *Réfutation de Lagrange*, M. Hoëné Wronski donne la solution rigoureuse et entièrement accomplie de ce problème universel, en y déterminant ainsi, non-seulement l'inconnue x, mais de plus immédiatement une fonction arbitraire quelconque fx de cette inconnue.........

Nous terminerons ici ce triste aperçu des nombreux ouvrages mathématiques que M. Hoëné Wronski avait produits en France jusqu'à l'époque de 1819, où, de crainte d'y mourir de faim, il fut forcé de quitter momentanément ce noble

pays. Et pour prouver que nous n'exagérons rien dans cette dure et pénible expression, il suffira de faire savoir que même la faculté de se procurer des moyens d'existence en donnant des leçons de mathématiques, lui était interdite directement, parce qu'aucun élève qui, en se vouant à quelque carrière scientifique, se serait presenté aux examens publics, n'aurait été agréé si, sur la demande d'usage qu'on lui aurait faite du nom de son professeur, il avait eu le malheur de prononcer celui de M. Hoëné Wronski.....

Nous n'attristerons pas le lecteur par le récit des peines de tout genre que ces nombreuses productions scientifiques de M. Hoëné Wronski, formant visiblement une préparation à la réformation du savoir humain, lui ont values, par l'opposition, secrète et publique, des savants par brevet parmi lesquels il les a publiées. Né de parents aussi riches qu'éclairés, et ayant passé sa jeunesse au milieu d'une grande aisance, il supportait avec résignation la misère qu'il fallait subir pour éclairer les hommes. Ne pouvant se procurer les moyens d'existence en donnant des leçons, comme nous venons de le dire, il ne vivait le plus souvent que de charités, en acceptant, pour pouvoir arriver à ses nobles fins, les plus grossières humiliations.

Par là, on peut se former une idée des difficultés, beaucoup plus grandes, que M. Hoëné Wronski devait rencontrer en France pour toutes ses entreprises scientifiques, surtout pour trouver des éditeurs à ses ouvrages. A peine, pour ne pas indisposer les savants privilégiés et puissants, les libraires osaient-ils se charger de la vente de ces ouvrages, malgré les remises considérables qu'on leur accor-

dait. Et nous pouvons affirmer avec certitude que, sans le concours du riche banquier que nous avons nommé plus haut, ces premiers travaux mathématiques de M. Hoëné Wronski, ceux qu'il a publiés à Paris de 1810 à 1819, n'auraient pu être produits en France. Aussi, dans le cas où ces travaux devraient offrir quelque grande utilité, c'est à ce riche banquier, à M. Arson, que la postérité en serait redevable, quel que fût, pour ce banquier le motif qui le portait à cette production ; motif qui, après le scandale suscité par cet homme, et après sa conduite ultérieure, demeurera mystérieux jusqu'à ce que, dans la seconde partie de ce manifeste, nous pourrons le dévoiler. Malheureusement, malgré ce mystérieux concours, la vérité n'a pu s'établir. Ces premiers ouvrages de M. Hoëné Wronski furent détruits en France. Ils furent décriés comme des rêveries ; et nous pouvons nous dispenser ici de signaler les hommes qui les ont décriés ainsi, et qui, par là même, ont empêché leur vente, en quelque sorte officiellement, en repoussant tous les aspirants scientifiques qui auraient osé les étudier.

Aussi, comme nous l'avons déjà dit, le propriétaire de ces ouvrages fut-il forcé, pour rentrer au moins dans une partie de ses déboursés, de les vendre à la halle de Paris, au prix du poids du papier. — On dit même qu'un grand nombre d'exemplaires ont été brûlés chez des libraires, mais nous avons de la peine à le croire.

Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que, par tous les moyens, on est parvenu à ce que, aujourd'hui, après tant d'efforts et de sacrifices, il ne reste plus rien de ces hautes et peut-être décisives productions scientifiques ; grâce à l'influence toute-puissante des savants par brevets, qui, dans leur association

privilégiée, ont trouvé les moyens de réaliser la susdite funeste assertion de Hobbes, que « les vérités mathématiques « elles-mêmes ne pourraient s'établir, si des corporations « en crédit se croyaient intéressées à les repousser. »

Nous ne doutons pas que les nobles compatriotes de M. Hoëné Wronski, en apprenant cette destruction, peut-être irréparable, de ses ouvrages, n'éprouvent quelque regret d'avoir, dans leur absolu abandon de cet auteur, écouté les perfides insinuations de ces mêmes hommes qui ont causé cette déplorable ou, pour le moins, barbare destruction. Nous ne pourrions, en effet, sans porter atteinte à l'honneur de ses compatriotes, expliquer cet abandon absolu autrement que par de telles insinuations étrangères. Et malgré ces insinuations, on croirait à peine que durant cette longue lutte scientifique, aucun, absolument aucun compatriote de M. Hoëné Wronski, ne s'est présenté pour lui offrir quelque protection nationale. En disant *aucun absolument*, nous nous rappelons qu'il s'en est présenté un seul, le prince Czartoryski, lorsque, en 1814, il était venu à Paris à la suite de l'empereur Alexandre.......

Mais, probablement par quelque fatalité, M. Hoëné Wronski n'a jamais plus entendu parler du prince Czartoryski, dont il avait su apprécier les hautes lumières et les nobles qualités. — A cette occasion, ce serait manquer de gratitude, si M. Hoëné Wronski ne déclarait pas ici qu'il n'a pas éprouvé le même abandon de la part des autres nations slaves, spécialement de la part de l'empereur de Russie, qui, à plusieurs reprises, a daigné lui faire témoigner sa haute bienveillance.

HOËNÉ WRONSKI.

LA DOUCEUR DE LA CARESSE

La caresse m'est d'une douceur extrême, d'où qu'elle me vienne, et la caresse du vent, des sons ou des odeurs me navre délicieusement, ainsi que la caresse des yeux de celle que j'aime, et l'autre, affolante, des lèvres dont la joie est de m'embrasser le corps.

Très petit, puisque vous semblez solliciter cette éducation, et me demander les étapes que j'ai traversées pour en arriver au raffinement actuel, je me plaisais à être caressé.

Ma mère me combla d'étreintes touchantes. Quant à ma grand'mère, je ne puis me rappeler sans amertume la pauvre vieille, trop tôt enlevée, qui, si longtemps me fit sauter sur ses genoux.

D'ailleurs, plus je grandissais et plus on me choyait. On me savait un enfant joli, aux regards mourants, aux attachements inexplicables.

Les personnes qui me connaissaient me prodiguaient mille gâteries, et je me laissais porter par tous les bras qui s'offraient, dorloter contre tous les cœurs.

A l'âge de huit ans, dans l'école où mes parents m'envoyèrent, j'éprouvai le besoin d'un fils.

Des liens familiaux unissaient entre eux les élèves de cette maison.

Celui que je choisis s'appelait Émile. Il habitait mon quartier et avait un an de moins que moi.

Je lui donnais ce que je possédais : mon affection candide, des toupies, des billes, des timbres-poste. Durant les récréations nous nous promenions à côté l'un de l'autre, parlant de choses sérieuses, que nous ne comprenions pas.

Ce qui me charmait en mon fils, c'était ses embrassements... Oh ! le bon fils ! ...Je me rappelle qu'ils m'imprégnaient l'âme.

Je me liai vers la même époque à un second ami qui se nommait Robert. Celui-là jouait vis à vis de moi le rôle de père. Je ne lui montrai que de la vénération.

Une petite fille, Marguerite, pâle comme une morte, vint une après-midi chez nous passer la journée. Ce devait être un mercredi. Le ciel reflétait une jolie teinte gris-perle. Il tombait une pluie de diamants.

Elle revint à différentes reprises.

Je la vois encore vêtue de sa robe verte à carreaux écossais, avec ses longs cheveux noirs sous une résille légère, et ses yeux profonds.

Ah !... qu'elle me semblait belle.

Elle me rendit fou.

Je ne le lui laissai guère penser, toutefois !...

Et je regardai timidement sa figure pâle, afin de m'en bien pénétrer, et de m'en souvenir la nuit...

Une autre brunette, Pauline, prenait des airs de dame, et me traitait de « mioche ».

Un soir que nous nous trouvions seuls, je la renversai

soudain ; puis, me couchant près d'elle, je la saisis par le cou, la baisant à perdre haleine...

Elle rit beaucoup... fort bas... honteuse...

Mais, ayant entendu du bruit, elle se releva, mit un doigt sur sa bouche, fit pcht... pcht... et disparut pour toujours.

*
* *

Hélas ! à la suite d'une pénible aventure qui m'arriva, où une grande jeune fille de seize ans, adorée de moi, me ridiculisa, un cruel changement se produisit en mon être. Je me contraignis à rentrer mes affections, et, de peur de les voir raillées, à ne plus laisser éclater mes amours.

J'évitai la moindre allusion à ma sensibilité précoce. Me sachant frêle et de peu de défense, je résolus de me cacher, de crainte que l'on ne devinât mon cœur.

On ne l'a pas deviné.

On m'a trouvé un adolescent raisonnable, moqueur, léger ; l'on n'a pas compris la puérilité voulue de distractions auxquelles je me suis livré, qui, je dois l'avouer, m'ont plu davantage que la femme dont je me suis défié.

Epris de futilités, j'ai remarqué que le chant des oiseaux offre aux personnes qui en cherchent, des caresses délicates. Le rossignol lance des roulades et des appels bizarres. Parfois, entre deux pauses, il esquisse un bruit de lèvres captivant. Néanmoins le rossignol et la fauvette verveuse, stridente me fatiguèrent vite. Je me pris à désirer les concerts de superficiels rouges-gorges, à la douleur si légère, si tenue, qu'elle s'efface presque, sur des chanterelles de cristal, au fond des cieux.

Il existe aussi des fleurs qui m'enchantèrent. Je dois citer, parmi les premières, les roses, au parfum de confiture, que j'aurais voulu épingler aux corsages des vierges que je rencontrai. Je me plaisais à cueillir celles d'une couleur diluée, lavée, fine, allant doucement à l'âme sans la choquer, de même que le font les jacinthes et les lilas blancs.

Mais la fleur que j'ai préférée aux roses, et dont j'ornais ma chambre chaque été, fut une fleur pauvre, d'une senteur exaspérante, l'héliotrope violet, qui me grisa.

Je lus des vers, m'épris de peinture, pleurai à des romances de hautbois.

Je me souviens de pures aurores et de soirs lassés, où, jeune homme, un refrain aux lèvres, une brise fraîche me secouant les cheveux, j'errais par d'interminables avenues vertes et mélodieuses. Je me souviens d'impalpables bonheurs en face de quelques gouttes de rosée.

Ah ! la jolie époque ! l'époque inutile de mon adolescence !...

Pourtant, mon être changea. Ma voix devint chaude, vibrante, et si je chantais, elle m'inquiétait profondément.

Aussitôt, je m'enfermais dans une chambre... Il s'y trouvait une longue glace...

Or, tandis que je m'y regardais, le reflet de ma figure, lui aussi, me troubla.

Mes joues prenaient un éclat que je leur ignorais. Mes yeux brillaient.

Je m'approchai de cette glace... et voici que... collé sur mon image... ma bouche baisant ardemment sa bouche froide... je lui sanglotais des airs délirants.

*
* *

A partir de ce moment, la moindre chose me devint prétexte à caresses, et, sans en avoir conscience, j'en implorai de tout venant.

Il n'était pas jusqu'à mes amis, que je n'importunasse de mon affection outrée, bizarre. L'un d'eux, qui, par pitié, m'appela « mon pauvre petit », me retourna le cœur, et je me serais dévoué pour lui.

On m'a si rarement nommé ainsi!...

Les camarades que je fréquentais, prenaient même un traître plaisir à me dire *mon vieux*... mon vieux... à moi... qui fleurissais comme un bouton.

Un jour, je remarquai une enfant de quinze ans, une fille blonde, qui me regarda.

Il régnait un soleil terrible, et cette petite se retournant plusieurs fois pour me voir, j'allai vers elle et lui dis que je l'aimais.

Que se passa-t-il ensuite?... Je l'ignore!... Si ce n'est que nous nous trouvâmes étendus sur des gazons d'une verdure implacable, et que le dur soleil nous foudroyait. Ses yeux, ses yeux bleus, dont j'ai surpris la flamme luxurieuse chez tant d'autres, me ravissaient, me faisant monter des hontes vivaces aux joues; ou bien, ils me causaient une souffrance si douloureuse, que je me sentais défaillir.

Une jolie cascade murmurait en face de nous, — Dieu, les yeux pernicieux de cette vicieuse! — nous parlions à peine, nous occupant uniquement à nous bercer!

Plus tard, ce fut sous un ciel gris et triste, une deuxième fillette, qui, elle, m'aima.

Nous nous dissimulions, muets et solitaires à l'ombre d'une forêt feuillue.

Ses torsades noires dénouées, frôlaient les chairs fermes de ses hanches.

Ses regards bruns, à travers ses cils battants, serpentaient le long de ses membres nus.

Et moi, à genoux devant la statue de chair, j'élevais, en impie, les mains à la hauteur des seins, les jeunes globes de soie douce, tentateurs, sur lesquels j'aurais voulu toujours — misère !... ma tête, ma malheureuse tête posée !...

La dernière de ces mineures dépravées fut une bergère, qui dansait dans la campagne, toute seule, insensément, parmi ses bêtes.

Elle ne me donna qu'un baiser, celle-là, et soudain, d'un geste rapide, elle releva ses jupes par dessus sa tête, haut, haut, ainsi que le firmament haut, si haut que je perdis le sens à cette caresse imprévue et trop dure.

Et lorsqu'enfin, je revins à moi, je ne l'aperçus plus le corps révélé, — ce corps adoré, honni, — que bien loin, encore plus loin, qui svelte et câlin me narguait !

*
* *

Depuis, j'ai passé par une foule d'aventures qu'il m'est impossible de vous dire, car toutes choses ne sont pas également bonnes à dire, j'ai au reste été un peu loin déjà, et je ne voudrais pas effaroucher des susceptibilités légitimes.

Moi-même éprouverais une sorte de contrainte à vous avouer ces événements, et la discrétion qui est devenue la loi de ma vie, m'ordonne de vous taire les jouissances que tant et de si tendres personnes me prodiguèrent.

Jetons donc un voile, si vous le permettez, sur ces étreintes trop fortes pour être retracées, et, tenez, puisque la décence m'interdit de vous scandaliser de la façon que je souhaiterais, laissez-moi vous conter quelques caresses *admises*, certaines félicités *possibles*, savourées, à la manière de plusieurs, de temps en temps, et sans davantage m'en agiter.

Je commencerai par le rendez-vous.

1. LE RENDEZ-VOUS.

Ma passion du jour est une jeune femme blond-cendré, qui se nomme Thérèse, mais que j'appelle Rose, parce qu'elle se trouvait délicieusement rose de figure, quand je la connus.

Après, elle devint blanche et pâle.

Cependant je continue à l'appeler Rose, je ne sais pourquoi, pour le plaisir que j'y trouve peut-être, comme avant.

La première de mes joies consiste à courir aux rendez-vous de cette Rose candide, par les nuits d'étoiles.

Et je murmure :

— « Hé ! Hé !... vous autres, les amis, les camarades, les nombreux sympathiques que je fréquente, on ne vous aime... on ne vous caresse guère... vous... Eh bien, moi,

je cours à un endroit de caresses, mes bons... et c'est une antienne qui vibre.

2. LA CHANSON.

Nous marchons maintenant côte à côte, en nous serrant fort. Rose me parle de la journée écoulée, de ses travaux, de ses espoirs, et de légères piqûres survenues qu'elle a presque oubliées déjà.

Alors, tandis que je la prends par la taille, passionnément, elle oublie ses ennuis, couche la tête sur mon épaule, et chante en frisson, en délicatesse, d'un filet de voix subtil, une chanson monotone, la même :

Mon bel amant sois rassuré,
Mon cœur pour toi n'a pas changé...

Et chaque soir, quand nos âmes s'échauffent, prête à quitter le terre à terre de la vie quoditienne, elle ne peut s'empêcher de faire intervenir cette transition suave, musicale, et surtout si particulièrement démodée :

Mon bel amant sois rassuré,
Mon cœur....

Son cœur !...

Jamais Rose n'a manqué de me fredonner cet air indispensable, qui lui tient lieu de prélude d'amour.

Je commence d'ailleurs à ne plus pouvoir m'en passer, de l'air, et en entendant sa voix de flute le redire, je ressens des langueurs infinies.

3. L'OISEAU.

Pour l'oiseau (il y en a toujours un parmi les caresses admises), c'est un oiseau mièvre et de l'espèce des mésanges, qu'au milieu de rubans et de dentelles vert d'eau, cette petite folle a cousu à son chapeau.

Je lui en fis cadeau jadis, dès le début de nos intimités. Il sautillait dans une cage lui servant de salle à manger, de gymnastique et de chambre à coucher.

Ah ! que nous le choyions.... l'embrassions !... Qu'il becqueta nos lèvres, les mordant souvent jusqu'au sang !... Et ses *couic couic* voluptueux, une nuit que Rose le réchauffa sur sa poitrine !...

Au bout de quelques mois pourtant, afin de remplir son rôle de moineau poétique probablement, l'oiseau trépassa.

Les yeux de Rose en rougirent de larmes.

Et j'éprouve moi-même d'inexprimables regrets, lorsque je l'aperçois, la mésange, perchée à l'extrême pointe du chapeau de ma maîtresse.

4. LA FLEUR.

Quant à la fleur (il y en a toujours une parmi les félicités possibles), c'est la fleur trop heureuse, attachée au corsage de Rose.

O fleur, célébrée déjà par tant d'excellents poètes, bluet pâle, œillet blanc, pivoine sanglante, campanule ou mu-

guet des bois, que ne suis-je à ta place, tandis qu'éloigné d'elle, je pense à elle et que mon esprit ne peut la quitter.

Oui, fleurette ma mie, je voudrais, ainsi que dans les marivaudages galants, t'entendre me jurer que les autres fleurs de dessous sa chemisette, ces sœurs au dessus desquelles tu reposes, n'ont jamais été respirées avant moi.

Mais tu te tais, ma fille; tu restes muette, ô minime confidente de nos amours ; tu ne réponds rien...

Ah si, tu me réponds, car je vois à ton éclat que mon amante ne m'a pas trompé... je sens à ton parfum, que le feu qui nous consume brûle de toute sa belle flamme pure !

5. LE DIVAN

Dans un café XVIII[e] siècle, ciel et crême, anodin et silencieux, sur le divan, nous allons nous enfouir vers les minuit.

On nous connaît bien, là, Monsieur et Madame les Amoureux.

Sitôt arrivés, nous nous installons, Rose et moi, près d'une table, non loin de Cupidons se culbutant au milieu de guirlandes, au fin fond d'une encoignure.

Le patron, M. Beauminuche, une serviette au bras, d'un ton de circonstance, pur talon-rouge, vient s'informer de nos santés.

Il est d'une politesse !...

M. Anastase, le garçon, un abbé de cour pour l'amabilité,

ne respire assurément qu'en vue de la minute bénie (que bénie soit la minute!), où il glissera le tabouret sous les pieds de Madame.

On baisse le gaz, un peu, modestement, sans en avoir l'air, comme par hasard.

De vieux clients-manilleurs — il faut admirer le savoir-vivre des clients-manilleurs — se sont tournés de trois-quarts, même de dos complètement, afin de ne point entraver nos ébats, et nous trouvons désormais ouverte et toute libre la suave route des amours.

Je sens la main de ma bien-aimée qui presse la mienne, et ses regards translucides et opalins me brûlent si fort, que mon être en sursaute de délices, qui le piquottent, le tripottent, l'exaspèrent, le suffoquent, et finalement, le jettent à ses bras.

6. La porte.

Au coin de la rue ténébreuse où habite Rose, devant la porte où elle doit me quitter, nous faisons une suprême station. Et, le cœur sur le cœur, avec des sourires ingénus, des détresses noires, nous nous disons des mots très doux : — « Mon chéri! » — « Ma mignonne! »... plus doux : — « Ma chère mignonne! » — « Mon mignon chéri! »... infiniment... indéfiniment plus doux.

Il faut cependant nous quitter, puisqu'il faut qu'elle rentre, et nous ne le voulons point, et nous n'en avons point la force, et nous revenons nous enlacer.

Alors, comme le cher Catulle, — celui de Lesbie, pas

l'autre, — « Donne-moi mille baisers, » lui dis-je, « ensuite cent... Puis encore mille, puis encore cent... Puis mille nouveaux, ensuite cent..... Enfin un nombre incalculable de fois tes lèvres sur mes lèvres..... que j'en meure..... vois-tu! »

Je vous avoue que ces embrassements, si pudiques, commencent à friser un genre peu autorisé, et que si nos langues « frétillardes », suivant l'expression de l'abbé Desportes, s'entrechoquent éperdûment, nos yeux ivres d'amour et de désespoir, se pâment tout bleus dans la nuit solitaire.

7. Le retour.

En revenant, je fredonne :

Les baisers colombins sont des baisers
Bien doux à l'âme.....

Air connu... paroles de votre serviteur,

Sol mi, sol do, sol mi, sol do, sol mi,
Ré do ré mi.....

Une poétique nuit rêve au haut des toits. Les maisons se dressent ainsi que des fantômes veules. Les lumières du trottoir tremblottent, comme si une haleine invisible les soufflait.

Il règne une moiteur charmante. Des parfums d'acacias s'exhalent de vagues jardinets et m'enivrent. J'entends de lointains rossignolets, qui ont la voix un peu fêlée, se gargariser vers d'incertains bocages...

Voici maintenant la Seine qui soupire, cette autre belle

fille vêtue de moire verte et mordorée...

Et je fredonne :

Les baisers colombins sont des baisers
Si doux à l'âme...

. . . .

Sol mi; sol do, sol mi, sol do, sol mi.

. . . . .

mi mi mi mi
mi mi mi mi.....

8. Le rêve.

Esquisse :

Rose se retrousse par une ondée. Un retroussis de jupes à lui croquer ses fins mollets, à la coquette.

Soudain, au-dessus du genou, tel qu'une mouche auprès d'une lèvre, — à l'évasure du bas, ce calice, un délicieux bas blanc, d'où sort la cuisse, une jolie cuisse, qui embaume la giroflée...

Mon cœur !

. . . .

Oh! quel baume!.... Lui aussi, aujourd'hui, mon cœur, qui s'est fleuri de giroflées épanouies !

*
* *

Tonnerre !... Je mens, je mens... et d'ailleurs, je ne peux plus y tenir. Ce que je vons conte est inventé de point en point.

Certes, ma maîtresse vit; son existence je ne peux la

nier... Seulement, elle ne s'appelle pas Rose, cette Rose! J'ai commis une calomnie en le disant; et vous la chercheriez des heures que vous ne pourriez la trouver.

Quant aux caresses, les énergiques, les véritables, les seules que j'aime, gardez-vous de croire que ce soient les caresses permises de l'oiseau, de la fleur et des petits baisers; j'aurai du courage..... ce sont celles qu'On vient me donner au lit, une nuit la semaine, l'unique nuit où l'On puisse s'absenter.

Oui, On vient me les donner, avec des mains folles, des membres insatiables, un ventre avide, des seins chatouilleurs, une bouche dévastatrice!... On vient me les donner par tout le corps, les joues, toute la tête, les yeux.

Quand nous mettons un terme, le matin, à ce déluge de de caresses insanes, quand un affreux jour de soie blanche et tragique apparaît à l'Orient, nous avons la pâleur des morts, les traits tirés, vides, exsangues, les regards infamants, clairs comme des épées qui brillent, flétris comme des lys ignominieux, sur lesquels on aurait craché.

Et, tandis que nous nous reposons harassés... la fièvre, l'hystérie du rut nous reprend, nous tord encore une fois l'un sur l'autre, allant jusqu'à l'outrance atroce, au déchirement.

Sans un mot nous nous ruons, de même que deux fauves enlacés, râlant, nous traînant à terre, en un combat inique, déloyal, fratricide, tâchant de nous surprendre, de nous étrangler.

Et lorsque la nuit ignoble est de retour, nous nous sentons heureux immensément, heureux ainsi que deux anges blonds; car nous savons que nous nous étranglerons une

de ces nuits, — « plutôt une nuit de Lune... n'est-ce pas ?... » — et que par cette Lune-là nous nous dévorerons l'âme, à force de nous la trop durement adorer !

* * *

— « Sais-tu,... j'ai peur, maintenant, que nous ne nous étranglions jamais...

« Je me vois devenu vieux, je me vois abandonné de toi... de toi... me demande qui voudra me caresser...

« Ce me sera peut-être... il faut l'espérer... d'une infinie douceur, d'aller m'asseoir dans les grands bois de pins, et d'entendre le vent qui les berce ; puis, des falaises, d'écouter la mer bleue qui chante... ou bien, je le crains, ce me sera aussi d'une infinie douleur ... oui, plutôt d'une infinie douleur !

« Tiens... je m'aperçois que mon adagio de caresses se ralentit. Je crois que l'année prochaine verra fleurir les dernières. S'il en reste encore, elles deviendront impalpables, immatérielles, et je ne saurai même les distinguer.

« Bah !... Pourquoi m'entêter à vivre !... Quelle raison de me réserver pour les vieillesses turpides, les ratatinements honteux ?... Ce qui est laid a le droit et le devoir de se cacher, de disparaître, de se tuer.

« Alors, tue-moi... dis !

« Veux-tu... dis !

« Toi... dis !

. . . .

« Non !... tu refuses !

. . . .

« Aïe !... Aïe !... Pitié !... Pitié !... chaque printemps me charge d'un hiver de plus !...

« Que ne puis-je m'éterniser en cette passion qui s'effeuille !...

« Amour !... qui donc me rendra la douceur de ta caresse !

MAURICE BEAUBOURG.

CONFESSIONS [1]

XI

RÉFLEXIONS DANS UN APPARTEMENT DU STRAND.

L'affreuse Emma a déshabillé et mis au lit le dernier enfant, a fourré le dernier enfant dans quelque coin mystérieux dont on ne peut approcher et qu'elle seule connaît; la grosse propriétaire a cessé de traîner près de ma porte, a cessé de m'importuner avec ses offres de brandy et eau, de thé et pain rôti, encouragements qui se présentent à son esprit de propriétaire ; l'actrice du Savoy a cessé d'aller et venir dans la rue avec le jeune homme qui l'accompagne du théâtre chez elle; elle a cessé de s'attarder sur les marches de la porte à parler avec lui, sa clef a grincé dans la serrure, elle est montée, nous avons eu notre conversation habituelle à minuit sur le palier, elle m'a raconté ses plus récentes espérances d'obtenir un rôle, et parlé du mari qu'elle a été obligé de quitter, nous nous sommes souhaité bonne nuit, elle a monté les escaliers craquant sous ses

(1) Voir la *Revue Indépendante*, 17, 18, 19, 20 et 21.

pieds. Je suis rentré dans ma chambre jonchée de MS. et de publications curieuses ; la nuit est chaude et lourde, mais maintenant un vent souffle du fleuve. Je suis distrait et seul... j'ouvre un livre, le premier qui me tomba sous la main... C'est le Journal des Goncourt, page 358, la fin d'un chapitre :

Il est réellement curieux que ce soit les quatre hommes qui sont le plus affranchis de toute teinte de métier et de commercialisme bas, les quatre plumes les plus entièrement vouées à l'art, qui aient été accusées devant le ministère public : Baudelaire, Flaubert et nous.

Oui, c'est vraiment curieux, et je ne veux pas gâter le piquant de cette réflexion en y ajoutant un commentaire, aucun commentaire n'aiderait à voir ceux qui ont des yeux pour voir, aucun commentaire ne donnerait la vue à un aveugle sans espoir de guérison. La réflexion des Goncourt est assez éloquente et suggestive ; je la laisse être une simple vérité nue ; mais je voudrais mettre à côté d'elle une autre simple vérité nue. La voici : Si en Angleterre le ministère public ne cherche pas à fouler aux pieds la littérature, les moyens de tyrannie ne manquent pas, que ce soit le bavardage de la chambre des enfants ou le salon de la dame, ou les combinaisons éhontées auxquelles prennent part les libraires... En Angleterre comme en France ceux qui aimaient la littérature de la façon la plus pure, qui étaient les moins mercenaires dans leur amour, furent désignés pour la persécution, et tous trois furent chassés en exil : Byron et Shelley, il y a cinquante ans, et il y a vingt ans, Swinburne, lui aussi, qui aimait la littérature pour elle-même, fut forcé, au milieu des cris d'indignation et d'hor-

reur, de retirer son livre de l'atteinte d'un public qui à ce moment fouillait les ordures ou cas de divorce d'Yelverton; et aujourd'hui la puissance commerciale de M. Mudie et M. Smith est mise en action pour m'écraser; dans les mille atelages de M. Smith et les mille librairies de M. Mudie aucun de mes livres ne pénètre. Je pense à ces faits et pense au poème en prose de Baudelaire, ce poème dans lequel il dit qu'un chien s'enfuira en hurlant si vous lui présentez un flacon d'odeur; mais si vous lui offrez quelque morceau putride ramassé dans quelque ruisseau, il reniflera tout autour avec joie, et cherchera à vous lécher la main pour vous montrer sa reconnaissance. Baudelaire compare ce chien au public. Baudelaire avait tort : ce chien était un libraire anglais.

Quand je lis les histoires de Vautrin et de Lucien de Rubempré par Balzac, je pense souvent à Adrien et à Antinoüs. Je me demande si Balzac a songé à transposer l'empereur Romain et son favori dans la vie moderne. C'est le genre de chose auquel Balzac songerait. Aucun critique n'a jamais remarqué ceci.

Quelquefois, la nuit, quand tout est tranquille et que je regarde dehors le fleuve désolé, je crois devenir fou de chagrin et de regret pour mon superbe *appartement de la rue de la Tour-des-Dames*. Comme le présent diffère du passé ! Je hais de toute mon âme ce logement à Londres, et tout ce qui s'y rapporte : Emma, les œufs et le jambon, la grosse propriétaire lascive, et sa fille lascive ; je suis dégouté de l'actrice sentimentale qui demeure en haut, je jure que je ne sortirai jamais plus lui parler sur le palier; mon roman, je sais qu'il ne vaut rien; ma vie est une faible

feuille, elle va bientôt s'envoler hors de vue. Je suis dégoûté de tout; je voudrais être de nouveau à Paris; je suis dégouté de lire. Flaubert m'ennuie. Que de sottises on a dit en parlant de lui! Impersonnel! C'est absurde, il est l'écrivain le plus personnel que je connaisse. Cet odieux pessimisme! Comme j'en suis dégoûté! il ne cesse jamais, on l'y traîne *à tout propos*. Et la petite phrase lyrique par laquelle l'auteur finit et assaisonne chaque paragraphe, comme elle est assommante! Heureusement, j'ai « A Rebours » à lire, ce livre prodigieux, cette superbe mosaïque... Irai-je me coucher? Non... Je voudrais avoir un volume de Verlaine, ou quelque chose de Mallarmé à lire, — Mallarmé de préférence. Je me rappelle que Huysmans parle de Mallarmé dans « A Rebours ». En des heures comme celles-ci, une page de Huysmans est comme une dose d'opium, un verre de quelque liqueur exquise et puissante.

Huysmans va à mon âme comme un ornement d'or d'un travail byzantin; il y a dans son style le charme émouvant des arches, un sentiment du rituel, la passion du mural, de vitraux. Ah! à cette heure de lassitude, pour un des poèmes en prose de Mallarmé! Attendez, je me rappelle que j'ai les numéros de « la Vogue » qui contiennent les « Pages Oubliées »...

Faire des commentaires sur ces Pages Oubliées serait futile. Nous, les « dix personnes supérieures éparpillées dans l'univers », nous pensons que ces poèmes en sont l'essence concrète, l'osmazôme de la littérature, l'huile essentielle de l'art; d'autres, ceux qui sont dans les stalles, les regarderaient comme des aberrations d'un esprit raffiné, contourné par la haine du lieu commun; le parterre déclarera immédiatement que ce sont là des absurdités, et s'en re-

viendra avec satisfaction au dernier article principal d'un journal quotidien.

« *J'ai fait mes adieux à ma mère et je viens te les faire* » et d'autres absurdités de Ponson du Terrail nous amusèrent pendant bien des années en France, et, dans ces derniers temps, la mauvaise grammaire du même genre de Georges Ohnet ne nous a pas échappé ; mais ni Ponson du Terrail, ni Georges Ohnet ne cherchaient de suffrage littéraire, une telle chose ne pouvait exister en France ; mais en Angleterre, Rider Haggard, dont les atrocités littéraires sont plus atroces que ses comptes rendus de cumage, reçoit l'attention de grands journaux et écrit sur la renaissance du Roman. Comme il est aussi difficile d'écrire la plus mauvaise que la meilleure phrase concevable, je prends celle-ci et la place pour sa plus grande gloire dans ma prose moins remarquable :

« *Comme nous contemplions les beautés ainsi révélées par Dieu, un souffle d'émulation remplit nos poitrines, et nous nous mîmes à l'œuvre pour nous élever nous-mêmes aussi bien que nous pourrions.* »

Un retour au romantisme, je dis, un retour à l'animal.

Une chose qu'on ne peut refuser aux réalistes, c'est un désir constant et intense d'écrire bien, d'écrire artistiquement. Quand je pense à ce qu'ils ont fait au sujet de l'emploi des mots, aux myriades d'effets de mots qu'ils ont découverts, aux milliers de formes de composition qu'ils ont créés, comme ils ont remodelé et reformé le langage dans leurs efforts incessants pour l'intensité de l'expression, pour l'osmazôme même de l'art, je me prends dans un dernier étonnement et une dernière admiration. Ce qu'Hugo a fait

pour le vers francais, Flaubert, Goncourt, Zola et Huysmans l'ont fait pour la prose française. Aucune autre école littéraire que celle des réalistes n'a jamais existé, et je ne fais même pas exception pour les Elizabethans. Et pour cela, nos échecs sont plus intéressants que les succès vulgaires de nos adversaires ; car lorsque nous tombons dans le stérile et le contourné, c'est à cause de notre noble et incurable haine pour le lieu commun, pour tout ce qui est populaire.

Le rôle de l'école saine est fini en Angleterre ; tout ce qui pouvait être dit a été dit ; les successeurs de Dickens, Thackeray et George Eliot n'ont pas d'idéal, et par conséquent pas de langue ; qu'est-ce qui ressemble plus à un pudding que la langue de M. Hardy et il est le type d'une douzaine d'autres écrivains, M. Besant, M. Murray, M. Crawford ? La raison de sa lourdeur de pensée et d'expression, c'est que les avenues sont fermées, aucune nouvelle matière n'est fournie, le langage de la fiction anglaise est par conséquent resté stagnant. Mais si les réalistes trouvaient faveur en Angleterre, la langue anglaise pourrait être sauvée de la décadence, car avec les sujets nouveaux qu'ils introduiraient, il naîtrait de nouvelles formes de langages.

Je sens qu'il est presque impossible pour la même oreille de saisir de la musique si profondément différente comme les vers blancs de Milton et les alexandrins d'Hugo, et il me paraît particulièrement étrange que des critiques variant en degré, depuis Matthew Arnold jusqu'à l'obscure paragraphiste, ne semblent jamais même d'une façon éloignée soupçonner, quand ils déclarent avec feu que le vers blanc anglais est un instrument poétique plus parfait et plus com-

plet que les alexandrins français, que les imperfections qu'ils reconnaissent comme inhérentes à ces derniers existent seulement dans leurs oreilles anglaises imperméables à des milliers de subtilités. M. Matthew Arnold n'hésite pas à dire que des vers riment d'une façon régulièrement monotone. Pour mon oreille, chaque vers diffère; il y a autant de variations dans le soliloque de Charles-Quint que dans celui d'Hamlet; mais n'importe, il n'est pas indigne des habitants de Hanwell faisant de la critique, de se déchaîner contre *la rime pleine*, elle qui est instinctive dans la langue comme l'accent l'est dans le nôtre, et qui est le génie même de la langue.

Mais le principe a été exagéré, déformé, caricaturé jusqu'à ce que quelques-unes des poésies les plus modernes ne soient devenues, à peu de chose près, qu'une série de calembours. Dans l'art comme dans vie, le charme se trouve dans l'inattendu, et il est ennuyeux de savoir que l'unique pensée de *chaque* poète est d'accoupler *les murs* avec *des fruits trop mûrs* et qu'on ne doit espérer aucune infraction à cette richesse absolue de son. Gustave Kahn dont j'ai lu avec le plus vif plaisir le beau volume « Les Palais Nomades » a été des premiers à reconnaître qu'un usage constant de *la rime pleine* pouvait devenir fade et ennuyeux, et que, en irritant quelquefois l'oreille et en choisissant avec une intention malicieuse de préférence une simple assonnance on pouvait produire une musique nouvelle et subtile.

Ces « Palais Nomades » est réellement un beau livre et il est exempt de toutes les fautes qui rendent l'absolue et suprême jouissance de la grande poésie impossible. Car il est,

en premier lieu, délivré de tous ces fléaux et parasites de l'œuvre artistique — les idées. De toutes les qualités littéraires la création des idées est la plus fugitive. Pensez au poète qui met une idée nouvelle demain dans un livre, dans une pièce, dans un poème. L'idée nouvelle est saisie aussitôt, elle devient propriété commune, elle est traînée dans les articles de journaux, les articles des revues, les livres, elle est répétée dans les clubs, les salons ; on l'échange aux coins des rues ; au bout d'une semaine elle est assomante, au bout d'un mois c'est une abomination. Qui n'a pas éprouvé un sentiment d'écœurement quand il entend des phrases telles que celle-ci : « Etre ou ne pas être, c'est là la question. » et maintes autres? Skakespeare a été réellement grand quand il a écrit : « Pourquoi entends-tu de la musique avec tristesse ? » et non quand il a écrit : « La mise souvent fait connaître l'homme. » S'il pouvait être exempt de ses idées, quel poète n'aurions-nous pas ! Par conséquent, ceux qui ont pris leurs premiers grades feraient bien de consacrer leurs loisirs insupportables à préparer une édition dont tout ce qui ressemble à une idée serait formellement exclu. Nous pouvons alors fermer nos Marlowe et nos Beaumont et reprendre notre lecture du barde, et ces êtres imbéciles donneraient le bonheur à beaucoup, et se couronneraient eux-mêmes de lauriers vraiment immortels. Voyez ces gens-là, leurs doigts s'accrochent à de pauvres touffes de cheveux, les lampes brûlent, les longues plumes sont balancées, et idées après idées sont jetées à l'existence.

Gustave Kahn a pris conseil du passé, et il a successivement évité tout ce que des critiques même hostiles pourraient être tentés d'appeler une idée ; de cela, je lui suis

reconnaissant. Son livre n'est pas non plus une collection de vers mélangés et reliés entre eux. Il a choisi une certaine séquence d'émotion; les circonstances d'où ont jailli ces émotions sont donnés à une brève note de prose brève. « Les Palais Nomades » sont par conséquent un roman en essence; la description et l'analyse sont éliminés et seuls les moments où la vie devient lyrique par souffrance sont chantés, chantés en plusieurs mètres variés se conformant seulement au jeu de l'émotion, car contrairement à beaucoup de poètes qui, une fois qu'ils ont découvert un ton, l'appliquent sans distinction à chaque objet qu'ils traitent, Kahn adapte sa mélodie à l'émotion qu'il exprime, avec la même propriété et la même grâce dont la nature distribue le parfum à ses fleurs.

Mais au diable la littérature! j'en suis dégoûté; qui diable se soucie que Gustave Kahn écrive bien ou mal ? Hier j'ai rencontré un individu dont les vues sur la vie coïncident avec les miennes.

« Faites un bon dîner, à se déboutonner, dit-il, ingurgitez-vous du champagne, couchez-vous au jour et levez-vous quand vous serez reposé. » Ceci me semble aussi concis qu'admirable; en vérité il y a peu à ajouter..... une note ou deux concernant les femmes pourraient trouver place, mais, je ne sais pas, « le champagne » implique tout.

Chaque siècle a son idéal spécial, l'idéal du dix-neuvième est un jeune homme. Le dix-septième est seulement femme — voyez les tapisseries, les délicieuses déesses qui se montrent dans une nudité délicieuse, les nobles bois, les châteaux élancés, avec les chasseurs jetant des regards circulaires; aucune archéologie servile ne glace l'imagination,

c'est seulement une délicieuse fantaisie; et ce traitement de l'antiquité est la preuve la plus élevée du génie du dix-septième siècle. Voyez les Fragonard — les dames en corsages à pointe, leurs petits pieds se montrant parmi la neige des jupons. Elles s'en vont aux balançoires, et l'on entend leur légère voix fausse dans l'été des feuilles, où les amours sont comme enguirlandés en roses. Les masques et les flèches sont partout, tout le merveilleux de jours légers et gracieux. Dans les Watteau, la note est plus pensive. Il y a du satin et le coucher du soleil, des gestes moqueurs et de la modestie — de la fausse modestie ; la guitare résonne et les notes sont exquises dans le soir languissant; et il y a le Pierrot, ce merveilleux animal blanc, sensuel, spirituel et gai, l'âme du siècle — chevilles de pied et épigrammes partent, car l'amour n'était pas alors sentimental, il était faux et un peu cruel; voyez les meubles et le parquet poli, et les tapisseries dont les teintes délicates et les décorations se marient avec celles des cheveux hauts, le tabouret, le talon et le mollet que l'on retire, se montrant dans les ombres de la dentelle ; regardez le satin des corsages, l'éventail ouvert, les perruques si adorablement fausses, les culottes courtes, les boucles des souliers; comme c'est faux ! adorable petite comédie, adorablement mensongère ; et comme il est doux de se régaler de ces doux mensonges, c'est un charme divin pour nous, qui sommes lassés par la sincérité hideuse des journaux. Puis, c'était l'homme qui s'agenouillait aux pieds de la femme, c'était l'homme qui plaidait et la femme qui accédait; mais dans notre siècle, la place de l'homme est changée, c'est lui qui porte l'éventail, c'est lui qui est supplié; et si quelqu'un

songeait à continuer la tradition de Watteau et de Fragonard au dix-neuvième siècle, il lui faudrait prendre note de ceci et y méditer profondément, quand il chercherait à formuler et à synthétiser l'esprit érotique de notre époque.

La position d'un jeune homme au dix-neuvième siècle, en Angleterre, est la plus enviable qui soit jamais échue à une créature. Il est l'oiseau rare, et il est fêté, flatté, adoré. Les paroles les plus douces lui sont adressées, les regards les plus aimants tombent à verse sur lui. Le jeune homme ne peut rien faire de mal. Chaque maison lui est ouverte, et on lui sert le meilleur de chaque chose; les jeunes filles se disputent le droit de le servir; elles viennent à lui avec des gâteaux et du vin, elles s'asseoient en cercle et l'écoutent, et quand il y en aura une assez heureuse pour le trouver seul, elle se pendra à son cou, elle lui fera des propositions de mariage, et prendra son refus avec douceur, et sans ressentiment. Elle ne le laissera pas se baisser pour nouer les cordons de ses souliers, mais elle se précipitera et en même temps revendiquera le droit de le servir. Représenter dans un roman une jeune fille proposant le mariage à un homme serait regardé comme innaturel, mais rien n'est plus commun; il y a peu de jeunes gens qui n'aient pas reçu au moins une douzaine d'offres et plus ; c'est un caractère distinctif des femmes, et c'est devenu chez elles instinctif, de vouloir choisir, et elles préfèrent que les hommes ne leur fassent pas la cour; et tout jeune homme, en Angleterre, qui connaît son affaire évite de faire des avances, sachant bien que cela ne ferait qu'éloigner la jeune fille.

Dans une société ainsi constituée quels délicieux horizons s'ouvrent devant un jeune homme. Il lui faudra valser par-

faitement, jouer bien au tennis, le dernier roman suffira comme connaissances littéraires; le billard, le tir, la chasse ne seront pas mauvais, car il ne doit pas être considéré comme un être inutile par les hommes ; non que les femmes soient beaucoup influencées par l'opinion des hommes dans le choix de leurs favoris, mais l'action réflexe du cœur, bien que moins marquée que celle de l'estomac, existe et on doit en tenir compte ; de plus un homme qui a du succès auprès des femmes, doit avoir du succès auprès des hommes; le vrai Lovelace est aimé de tous. Comme la gravitation, l'amour entraîne toutes choses. Notre jeune homme devra avoir cinq pieds onze pouces, ou six pieds de haut, de larges épaules, des cheveux légèrement bruns, des yeux profonds, doux et suggestifs, un cou fin, des mains longues et délicates, uu cou-de-pied élevé. Son nez devra être droit, sa figure ovale et petite, il doit être bien fait des hanches et ses mouvements doivent être naturellement caressants. Il vient dans la salle de bal, les épaules bien en arrière, il tend la main à l'hôtesse, il la regarde avec attention (c'est un de ses traits caractéristiques de penser d'abord à l'hôtesse, il est chez elle, la maison est bien meublée, et suggère d'excellents mets et d'excellents vins). Il peut lire à travers la femme svelte dont les cheveux noirs étincelants de diamants, contrastent avec son satin blanc ; un vieillard est en train de lui parler, elle danse avec lui, et elle a refusé un jeune homme un moment avant. C'est mauvais signe; notre Lovelace le sait; il y a une grosse femme de trente-cinq ans qui le regarde, corsage de satin rouge, goût douteux. Il regarde plus loin; une petite femme blonde fixe ses yeux sur lui, elle paraît aussi innocente qu'un enfant; instinctivement

notre Lovelace se retourne vers son hôte. « Qui est cette petite femme blonde là-bas, dans le coin à droite? » demande-t-il. « Ah! c'est Lady — ». « Voulez-vous me présenter ». « Certainement ». Lovelace a pris son parti. Puis il y a une jeune fille vieillotte, habillée richement. « J'entends dire que ses parents ont une jolie maison dans un pays de chasse, je vais danser avec elle, et emmener la mère souper, et, si je puis avoir un moment, j'aurai une conversation plaisante avec le père dans la soirée. »

Lovelace est aisé dans ses manières ; il ne dit jamais non, demandez lui ce que vous voudrez, c'est toujours oui ; mais il fait seulement ce qu'il a décidé, c'est son avantage de le faire. Apparemment il est une personnification de tout ce qui est désintéressé, car il sait qu'après s'être aidé soi-même, il est bon d'aider quelqu'un plus, et de se faire par suite un ami, qui lui sera utile à l'occasion. Mettez un violoniste dans une chambre rempli de violons, et il les essaiera tous. Lovelace mettra chaque femme de côté si tranquillement qu'elle ne se doute qu'à moitié qu'elle a été mise de côté. Sa vie est brisée; elle est contente qu'elle soit brisée. Le vrai génie en amour ne consiste pas à y tomber mais à en sortir.

L'amour est-il, alors, un pouvoir magnétique que nous possédons quelquefois, et exerçons inconsciemment, et quelquefois ne possédons pas?

XII

Et maintenant, hypocrite lecteur, je répondrai aux questions qui vous ont agité pendant ce long temps, et que vous

avez posées à chaque étape de cette longue narration d'une vie pécheresse. Ne secouez pas la tête, ne levez pas le doigt, lecteur excessivement hypocrite; vous ne pouvez me tromper en rien. Je connais la bassesse et l'indignité de votre âme comme je connais la bassesse et l'indignité de la mienne. Ceci est un *tête à tête* magique, tel qu'il ne vous en arriva jamais d'autre dans votre vie; c'est pourquoi je vous dis : mettons de côté tout déguisement habituel, soyons francs; vous avez demandé avec colère, lecteur excessivement hypocrite, pourquoi vous avez été *forcé* de lire ce récit d'une vie pécheresse ; dans votre hypocrisie excessive vous avez dit et redit souvent quel but utile peut poursuivre un homme qui nous parle de son indignité, à moins que ce soit pour nous montrer comment il peut s'élever, comme sur le marchepied de son être mort, à des choses plus élevées, etc. Vous avez soupiré, ô ami hypocrite, et vous avez jeté la Revue sur la table d'osier où se trouvent ces sortes de choses, et vous avez murmuré quelque : « ... Laissera-t-il le monde meilleur qu'il l'a trouvé?... » et vous êtes descendu dîner, et vous avez perdu conscience du monde au milieu de la jouissance animale de votre estomac. Je vous tends la main, je vous embrasse, vous êtes mon frère, et je dis : Détrompez-vous, vous ne laisserez pas le monde meilleur que vous l'avez trouvé. Le porc que l'on égorge au moment où j'écris cette ligne laissera le monde meilleur qu'il l'a trouvé, mais vous laisserez seulement une carcasse putride bonne à rien si ce n'est à la tombe. Revenez sur votre vie, examinez-la, pesez-la, philosophez sur elle, et puis dites, si vous l'osez, qu'elle n'a pas été une affaire bien futile et bien folle. Soldat, voleur, prêtre, athée, courtisan, vierge, peu m'im-

porte ce que vous êtes, si vous n'avez pas mis d'enfants au monde pour y souffrir, votre vie a été aussi vaine et aussi inoffensive que la mienne. Je vous tends la main, nous sommes frères ; mais au fond de mon cœur je me crois bien supérieur à vous car je ne pense pas avoir laissé le monde meilleur que je l'ai trouvé ; et vous, lecteur excessivement hypocrite, croyez que vous êtes bien au dessus de moi parce que vous dites que vous laisserez le monde meilleur que vous l'avez trouvé. L'éternelle et immuable joie de la vie est de penser, pour une raison ou pour une autre, que nous sommes meilleurs que nos voisins. C'est pour cela que j'écris mon livre, c'est pour cela qu'il vous cause tant de plaisir, ô lecteur excessivement hypocrite, mon ami, mon frère, parce qu'il vous aide à croire que vous n'êtes pas si mauvais après tout. Maintenant, reprenons.

Le glas de ma trentième année a sonné ; dans trois ou quatre ans ma jeunesse sera comme un léger brouillard sur la mer, un souvenir illusoire ; aussi maintenant, tandis que je suis debout sur le bord extrême de la colline, je vais jeter un regard en arrière sur la vallée dans laquelle je marchais. Ai-je un regret ? je ne regrette ni ne me repens ; et je serais un fou et un être débile si je le faisais. Je connais la valeur et la rareté de plus de quinze ans de plaisir systématique. La nature m'a muni d'un appareil digestif, mental et physique, aussi parfait qu'il en sortit jamais de son atelier ; mon estomac et mon cerveau sont dans le plus parfait équilibre possible à concevoir, ils montaient et descendaient, et ils le font encore avec un mouvement mesuré, absorbant et s'assimilant tout ce qui est versé en eux sans friction ni arrêt. Ce livre est un rapport de mes digestions mentales ; mais

cela me prendrait une autre série de confessions de parler des dîners que j'ai mangés, du champagne que j'ai bu ! et les soupers ! sept douzaines d'huîtres, pâté de foie gras, quantités de truffes, salade ; et puis retour à pied chez moi à la pointe du jour, quelques réflexions philosophiques suggérées par la vue d'un balayeur attardé, puis le sommeil, le sommeil doux et tranquille.

J'ai eu les amis les plus rares et les plus délicieux. Ah, comme j'ai aimé mes amis ! les plus rares esprits de ma génération étaient mes joyeux compagnons ; tout conspirait à me mettre à même de contenter mon corps et mon cerveau, et pensez-vous qu'il en aurait été de même si j'avais été un homme sage ? Si vous le croyez, vous êtes un fou ; les bonnes intentions et la mauvaise gourmandise succombent mais l'égoïsme subtil avec un peu d'absence de scrupule tire plus de prunes de la tarte de la vie, que les sept vertus mortelles. Si vous êtes un homme sage vous avec besoin d'un homme méchant pour le convertir, si vous êtes un homme méchant vous avez besoin d'un homme méchant pour faire la noce avec lui. Et vous, mon cher, mon élégant lecteur, placez votre main sur votre cœur, dites la vérité, rappelez-vous que ceci est un *tête à tête* magique qui n'arrivera jamais plus dans votre vie, admettez que vous vous sentez un peu intéressé à ma perversité, admettez que si vous avez jamais pensé que vous aimeriez à me connaître, c'est parceque je connais beaucoup de choses que vous ne savez pas ; admettez que si l'eau vous vient à la bouche quand vous pensez aux plaisirs riches et variés qui me sont échus en partage dans l'heureux et délicieux Paris, admettez que si ce livre avait été un compte rendu des livres pieux que j'ai lus, des églises

où je suis allé, et des bonnes œuvres que j'ai faites, vous ne l'auriez pas acheté ou emprunté. Hypocrite lecteur, réfléchissez, si vous aviez eu le courage, la santé et l'argent, pour mener joyeuse vie,ne l'auriez-vous pas fait ? Vous n'en savez rien, ni moi non plus ; j'ai fait ainsi et je ne regrette rien si ce n'est que quelques maudits fermiers et mineurs ne me payent pas ce qu'ils me doivent pour me permettre de continuer la vie qui a été la mienne autrefois,et dont j'étais un ornement si brillant. Comme je hais cet affreux hôtel du Strand, comme je soupire après mon appartement de la *Rue de la Tour-des-Dames*, avec tous ses accessoires charmants,palmiers et pastels,mon chat, mon python, mes amis, cheveux blonds et noirs.

Je n'en eus par pour longtemps à être dégoûté du journalisme ; l'article quotidien devint bientôt monotone, même lorsque l'on sait qu'il sera imprimé, et cela je ne le savais pas ; ma prose était très défectueuse, et mes idées mal assises, je ne pouvais aller au robinet et les soutirer, la liqueur était encore en fermentation,et en partie parce que mes articles ne se vendaient pas facilement,en partie parce que j'étais fatigué d'écrire sur différent sujets, je tournais mon attention vers de courtes histoires. J'en écrivis une douzaine dans le but de me préparer à un long roman. Quelques-unes étaient imprimées dans des journaux hebdomadaires, d'autres m'étaient prises par des revues. Mais il y avait un éditeur dans le voisinage du Strand, qui avait l'habitude de fréquenter un certain bar ; je vis la chance, et je la saisis.Ce digne homme menait ses affaires, comme il s'habillait, à la diable ; une âme douce, tout à fait sans esprit et sans *h!* Par une longue habitude il essayait faiblement de conclure un

marché, mais généralement il se laissait mettre dedans. C'était, en un mot, un marchepied littéraire. Des centaines de gens s'en sont servis. Si un auteur à la mode demandait deux cent livres pour un ouvrage dont il était certain qu'il en tirerait trois cents, il laissait échapper cette bonne occasion ; mais après avoir refusé une douzaine de fois l'ouvrage d'un fainéant du Strand qu'il avait l'habitude de « traiter », il disait : « Envoyez-le-moi, mon garçon, envoyez-le-moi, je verrai ce qu'on peut en faire. » Il y avait un long comptoir et la façon de s'y prendre pour se faire éditer par M.B. c'était de se mettre à califourchon sur le comptoir et de jouer avec le chat noir. Il y avait un Irlandais derrière ce comptoir, qui, pour trois livres par semaine, éditait la Revue, lisait le MS. s'occupait de l'imprimeur et du relieur, tenait les comptes quand il avait un moment de libre, et recevait les visiteurs ; je ne fatiguai pas M. Macmillan et M. Longman par des demandes polies pour les amener à regarder mon MS., mais je me suis mis à cheval sur le comptoir, je plaisantai avec l'Irlandais, je jouai avec le chat, M. B. traita avec moi, et suivant l'ordre naturel des choses, mes histoires furent admises dans la Revue, et me furent payées. Shakespeare aurait pu envoyer de la prose et de la poésie, mais il serait allé au panier s'il ne s'était pas mis auparavant à cheval sur le comptoir. Pour ceux qui étaient dans le bain il y avait là matière à félicitations. A cheval, nous crions : « Nous ne voulons pas que de sacrés étrangers viennent se mêler de notre magazine. Et vous, Smith, vous démon, vous aviez une histoire de vingt pages le mois dernier et vous m'avez coupé l'herbe sous les pieds. O Flanagan, si je vous envoie un couple de poèmes en même temps que mes élucubrations régu-

lières, cela arrangera tout, voulez vous ? — Je tâcherai de trouver moyen, voici le patron. Et, ayant exactement le même air que le malheureux M.Ledley, M. B. avait l'habitude de se traîner lourdement d'un côté et d''autre, puis se laissait tomber dans son fauteuil de cuir, celui dans lequel il écrivait les chèques. La dernière fois que je vis ce fauteuil, il se trouvait dans la rue, hélas ! entre les mains d'un brocanteur.

Mais quelque conservateurs que nous fussions en ce qui concernait « la copie », et bien que nous ayons pris toutes les mesures pour nous protéger contre les intrus, il arrivait quelquefois qu'un individu n'ayant pas passé par l'épreuve préliminaire qui consistait à se mettre à cheval sur le comptoir se glissait à travers de nos défenses. Je me rappelle surtout un de ces personnages. C'était pendant une chaude journée d'été, nous étions tous sur le comptoir, balançant nos jambes quand un jeune homme énorme entra. Il devait avoir six pieds trois pouces de hauteur. On le conduisit dans le cabinet de M. B. ; il lui demanda de vouloir bien lire un MS. et il s'enfuit l'air effrayé. « Au panier, au panier ! » criâmes-nous quand M. B. nous tendit le rouleau de papier. « Quel drôle de tête il a, » dit O. Flanagan, « je serais curieux de savoir à quoi ressemble son MS. Nous nous récriâmes en vain, O.Flanagan emporta le MS. chez lui pour le lire, et revint le lendemain convaincu qu'il avait découvert un Dickens en herbe. On fit dire au jeune homme de passer, son livre fut accepté et nous retournâmes au bar.

Quelques semaines après, ce jeune homme prit un apparment dans la maison près de la mienne au rez-de-chaussée. Son succès l'avait terriblement enflé, et il était clairement dé-

terminé à prendre Londres d'assaut. Il avait été à Oxford et à Heidelberg, il buvait de la bière et fumait de longues pipes, il ne parlait pas d'autre chose. Bientôt, je vis qu'il me considérait comme un niais ; il accueillait par des peuh ! peuh! ma croyance au naturalisme et refusait de discuter la question symboliste. Il repliait ses longues jambes sur le canapé boiteux et appelait le public anglais le « B.P. » et le magazine le « mag ». Il avait généralement des objets à thé et des pots de confiture sur la table. Peu de temps après il amena une petite créature d'environ cinq pieds trois pouces de hauteur pour vivre avec lui, et quand la petite créature et la longue créature sortaient ensemble, c'était comme Don Quichotte et Sancho Pança partant à la recherche d'aventures dans la terre du Strand. La petite créature ne se laissait aller à aucune de cette bruyante affectation d'humeur qui était si irritante dans la longue créature ; le petite créature était sèche, dure et stérile, et quand elle se mêlait à la conversation, c'était comme une noix vide entre les dents — poussiéreux et amer. Il était supposé faire son droit, mais la partie de lui vers laquelle il attirait notre attention, c'était sa connaissance des auteurs dramatiques d'Elisabeth. Il avait un carnet sur lequel il tenait un compte de ses lectures. Tenant le carnet entre le pouce et l'index, il disait : « L'année dernière j'ai lu dix pièces de Nash, douze de Pecle, six de Greene, quinze de Baument et de Flechter, et onze pièces anonymes, — cinquante-quatre en tout. » Il ne louait ni ne blâmait, il n'exaltait ni ne critiquait; il vous disait ce qu'il avait lu et vous laissait tirer vos propres conclusions.

Ce que la petite créature pensait de la longue créature, je

ne l'ai jamais découvert, mais à chaque heure nouvelle je voyais fraichement qu'ils me tenaient en estime toujours décroissante.Ceci, je me le rappelle, m'irritait beaucoup. Je me savais infiniment supérieur à eux. Je savais que le roman de la longue créature n'avait pas de valeur ; je savais que j'avais en moi cinquante livres infiniment meilleurs que le sien, et d'une manière sauvage et maussade je désirais les fouler aux pieds et leur frotter le nez à leur faiblesse ; mais oh ! c'était moi qui étais faible ! et plein de visions d'un monde plus large j'allais et je venais plein de fureur le long des murs glacés de limites mentales infranchissables. Au-dessous de moi il y avait une fenêtre condammée, et, si ce n'avait été mes menottes, je me serais élancé contre elle et je l'aurais déchirée avec mes dents. Puis la colère était si forte en moi que je pouvais à peine me retenir de sauter du comptoir,de frapper du pied, de gifler mes amis à la figure, si tièdes étaient leurs enthousiasmes, tellement leur entendement me paraissait faible. Les cavaliers du comptoir parurent enclins un moment à prendre la longue créature au sérieux, et dans le bureau que j'avais marqué pour le mien, je le vis installé comme un génie.

Heureusement pour ma vie et pour ma santé, mes intérêts étaient, vers cette époque, attirés vers d'autres routes — les routes qui conduisent dans la vie de Londres, et sur lesquelles il était convenable pour moi de marcher. Dans un restaurant où les robes décolletées et les habits de soirée s'écrasaient avec de bruyantes exclamations, où il y avait toujours une odeur de cigarette et de brandy et soda, je fus présenté à un Juif dont j'avais entendu beaucoup parler, un homme qui avait des journaux et des chevaux de courses.

Les regards brillants et spirituels de ses yeux bruns immédiatement me prévinrent en sa faveur, et je sus bientôt que j'avais trouvé un autre ami. Sa maison était ce que je désirais, car elle était d'un caractère si tranchant, si différente de tout ce que je connaissais, que je suis forcé de l'accepter, sans le rattacher à aucun souvenir français, et par conséquent affaiblissant l'impression que je ressentais. C'était une maison de champagne, d'heures tardives, d'habits de soirée, de littérature et d'art, de discussions passionnées. Aussi cette maison ne m'était-elle pas aussi antipathique que tout le reste de ce que j'avais à Londres ; et peut-être le cosmopolitisme de ce charmant Juif, son hellénisme, était-il, en réalité, une sorte de planche sur laquelle je pourrais passer pour entrer de nouveau dans la vie anglaise. Je trouvai dans Curzon Street une autre « Nouvelle-Athènes » un Bohémianisme de titres qui remontaient à la Conquête, un Bohémianisme de souverains toujours sonnants dans la poche du pantalon, de propreté scrupuleuse, de cabs, de jolis noms de femme, de champagne triomphant, de dettes, de gaz, de soupers, de lumière matinale, de voitures, un Bohémianisme fabuleux, un Bohémianisme d'éternel gaspillage d'argent, d'argent qui partait d'une source cachée et s'étendait dans une mer de boudoirs et restaurants, une sorte de tourbillon de souverains dans lequel nous étions saisis et envoyés en tourbillonnant à travers les concerts, les épaules brillantes, les tresses de cheveux, et l'argot ; et je me mêlai au jeu adorable de Bohémianisme qui se jouait autour et aux environs de Piccadilly Circus, avec Curzon Street comme magnifique point de ralliement.

Après dîner, une évacuation générale se produisait dans la

direction des concerts et des théâtres, quelques amis arrivaient vers minuit et continuaient à boire jusqu'à trois ou quatre heures ; mais le samedi soir était une soirée de gala, à onze heures et demie les lords arrivaient dans leur voiture, puis un génie ou deux, et le souper et les chansons continuaient joyeusement jusqu'à ce que les ramoneurs commençassent à venir dans les environs, et alors nous transportions nos chaises et nos bouteilles dans la rue et nous entrions en discussion avec le policeman. Douze heures plus tard nous nous levions avec peine de nos lits et au son des cloches de l'église nous commençions à écrire. Le journal paraissait le jeudi. Notre hôte se tenait dans une petite chambre près de la salle à manger d'où il sortait parfois pour stimuler nos plumes traînantes.

Mais je ne pouvais apprendre à voir la vie par paragraphes. Il me tardait de donner une forme personnelle à quelque chose, cette forme personnelle qui ne pouvait être achevée dans un paragraphe ni dans un article. Il est vrai que je soupirais après l'art, mais je soupirais aussi après la renommée, ou bien était-ce la notoriété, ou l'un et l'autre. Je soupirais après la renommée, la renommée brutale et éclatante, la renommée qui mène à la notoriété; arrière, menteur que vous êtes, dites la vérité, dites que vous vendriez votre âme à laquelle vous ne croyez pas ou à laquelle vous croyez, pour la notorité. J'ai su que vous alliez aux funérailles pour le plaisir de voir votre misérable nom dans le journal. Vous, hypocrite lecteur, qui maintenant levez les yeux et m'appelez « horrible jeune homme », examinez votre faible cœur, et voyez ce qui nous sépare ; je ne rougis pas de mes appétits, je les proclame, et mieux encore

je les satisfais ; vous êtes silencieux, vous vous retenez et vous habillez les péchés naturels avec les vêtements hideux de la honte, vous vendriez votre misérable âme pour une chose dont je ne donnerais pas les ongles de mes doigts, pour des paragraphes dans un journal de société. Je ne rougis de rien de ce que j'ai fait, surtout de mes péchés, et je confesse hardiment que je désirais alors la notoriété. Je marchais dans les rues comme un insensé, je tournais sur moi-même comme un tigre : « Vais-je échouer encore comme j'ai déjà échoué ? » me demandai-je. « Mon roman avortera-t-il comme mes tableaux, ma poésie, mon journalisme ! » Je considérais ma vie passée ; la médiocrité était empreinte sur ma vie. « En sera-t-il de même jusqu'à la fin ? » me demandais-je mille fois par jour et mille fois par nuit. Nous voulons tous la notoriété, notre désir de notoriété est hideux si vous voulez, mais il est moins hideux quand il est proclamé par une langue d'airain, que lorsqu'il cache sa tête dans l'afféterie de l'humanitarisme humain. Que l'humanité aille se pendre soi-même, et après soi-même un ami ; le reste peut aller au diable ; et soyez sûr que lorsqu'un homme est plus sottement vain et plus outrageusement égoïste que ses compagnons, il cachera sa nature hideuse dans l'humanitarisme.

Victor Hugo était hideux par lui-même et l'odeur d'humanitarisme qu'il exhalait autour de lui était insupportable à tous les estomacs, sans en excepter celui de M. Swinburne, qui parfois se bouchait le nez d'une main, tandis qu'il balançait l'encensoir de l'autre.

Que l'humanité aille se faire pendre ! les hommes de génie inférieur, Victor Hugo et M. Gladstone, se réfugient en

elle. L'humanité est une étable à porcs, où les menteurs, les hypocrites et les gens obscènes dans l'esprit se réunissent ; il en a été ainsi depuis que le grand Juif l'a conçu, et il en sera ainsi jusqu'à la fin. Bien préférable est le joyeux payen moderne dans sa cravate blanche et son habit de soirée, et sa facile philosophie. Je dis : « Peu m'importe comment le pauvre est pauvre ; mon seul regret est qu'il vive », et je donne au mendiant un shilling.

Nous voulons tous la notoriété. Nos désirs, sur ce point comme sur d'autres, ne sont pas nobles, mais l'humain est une très méprisable vermine, et seulement tolérable quand il tend à la brute, et s'éloigne de l'évangélique. Je vais vous raconter une anecdote qui est en elle-même une illustration admirable de mon désir ardent de notoriété ; et mon anecdote servira à un double but — elle m'apportera un peu de cette notoriété dont je suis si désireux, car vous, cher lecteur excessivement hypocrite vous vous écrierez immédiatement: « Honte ! Un homme pourrait-il être assez pervers pour essayer de provoquer un duel afin de pouvoir se faire connaitre par l'intermédiaire d'un meurtrier légal ? » Vous parlerez à vos amis de cet horrible jeune homme sans principes, et ils voudront sans doute immédiatement en connaitre davantage sur lui.

Il y avait soirée de gala à Curzon Street, les lords se faisaient amener en voiture ; des cris et des jurons, quelques personnes assises sur les toits avec leurs jambes se balançant à l'intérieur; les comiques étaient arrivés des concerts; il y avait des dames, beaucoup de dames ; les chœurs allaient gaiement dans le salon; un homme essayait de renverser d'un coup de pied le chandelier, un autre se tenait

sur la tête sur le sofa. Il y avait là un superbe jeune lord avec cette sorte de tournure à laquelle une femme ne peut résister. Il y avait un délicieux gaillard qui essayait de me vider le pot de moutarde sur le nez ; lui je pouvais le tenir en respect ; mais le beau lord, je le voyais, essayait de se faire une cible de moi. Pendant un moment je n'eus pas l'intention de mettre fin à ses impertinences ; je ne le connaissais pas, il n'était pas alors, comme il l'est maintenant, s'il veut me permettre de le dire, un ami vers trois heures ou trois heures et demie; les dames se retirèrent et la fête continua avec nne vigueur égale. Nous avions passé par des phases variées, non d'ébriété, personne n'était ivre, mais de jubilation ; nous avions été facétieux et tapageurs, nous avions dit toutes sortes d'histoires. Le jeune lord et moi, nous n'avions pas l'air de nous entendre bien, mais rien de déplaisant n'arriva jusqu'au moment où quelqu'un proposa de boire à la chute de Gladstone. Le beau lord se leva sur ses jambes et commença un discours. Au point de vue politique, il était assez bon, mais la plus grande partie avait ouvertement pour but de me tourner en ridicule. Je répondis vivement, m'échauffant graduellement de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin pour en finir, je dis :

« Je ne suis pas de votre avis ; le Land act de 81 était une nécessité. »

« Celui qui le pense doit-être fou. »

« C'est possible, mais je ne permets pas aux gens de se servir d'un tel langage avec moi, et vous devez savoir qu'appeler fou quelqu'un qui est assis avec vous à table dans la maison d'un ami, est le fait d'une canaille. »

Il y eut un moment de calme, puis un moment après il dit :

« Je voulais seulement dire politiquement. »

« Et moi, je voulais seulement dire socialement. »

Il s'avança d'un pas ou deux et me frappa à la figure du bout de ses doigts ; je saisis une bouteille de champagne, et le frappai sur la tête et les épaules. Différents groupes d'invités nous séparèrent, et nous nous mîmes à marcher de chaque côté de la table en nous injuriant. Bien que je fusse très en colère, j'avais eu une certaine conscience dès l'abord que si je jouais bien mes cartes je pourrais me tirer fort bien de cette querelle ; et seul en descendant la rue, je pris la résolution de faire tout mon possible pour amener une rencontre. Si j'avais eu cette querelle avec un des chanteurs de music-hall je m'en serai tenu là, mais j'avais tout à gagner en pressant l'affaire.

Je saisis la situation immédiatement. Toute la presse libérale serait pour moi, la presse conservatrice n'aurait rien à dire contre moi, pas de femme dans cette affaire et un duel avec un lord, ce serait de la charogne pour les journaux de société. Mais le danger ? À la crainte de la mort je ne pense pas que je fus jamais sensible. J'aurais été effrayé d'un combat avec un chanteur de music-hall, parce que j'aurais eu beaucoup à perdre en me battant avec lui, mais telle qu'était l'affaire, j'avais trop à gagner pour considérer les possibilités de danger. En outre, il n'était pas besoin de les considérer. Je savais bien qu'elles n'avaient aucune réalité. J'avais brisé seize assiettes consécutivement au commandement de feu, des douzaines de fois ; et cependant il y avait trois chances contre une que je ne toucherais pas un homme

à vingt pas; il y avait donc dix mille chances contre une qu'un homme, qui probablement n'avait jamais déchargé un révolver qu'une demi-douzaine de fois dans quelque cas ne m'atteindrait pas. Dans un salon de tir, il n'y a rien qui vous trouble, il n'y a pas en face de vous un homme avec un pistolet dans sa main. Dans un salon vous êtes calme et recueilli, vous vous êtes levé à votre heure ordinaire, et vous revenez d'une promenade au soleil ; sur le terrain l'état de vos nerfs est changé par une exaltation inaccoutumée par l'air froid, la longue attente. Il y avait trois chances contre une que je ne le tuerais pas, il y en avait cent contre une qu'il ne me tuerait pas. C'est ainsi que je calculai les chances, si tant est que je prisse la peine de calculer les chances, mais pour dire vrai, je m'en préoccupai fort peu ; quand je veux faire quelque chose, je ne crains rien, et je voulais sincèrement tuer ce jeune homme.

Je ne me couchai pas tout de suite, mais je m'assis dans un fauteuil et me mis à réfléchir. Sur ces entrefaites un cab s'arrêta avec bruit devant ma porte, et un des invités monta.

Il me dit que tout était arrangé, je lui dis que je n'avais pas l'habitude de permettre aux autres d'arranger mes affaires à ma place, et j'allai me coucher. Une chose, une seule chose me tourmentait, à qui demanderais-je d'être mon témoin ? Mes vieux amis étaient dispersés, ils avaient disparu ; et parmi mes nouvelles connaissances, je n'en voyais aucun qui accepterait. Aucun des gens qui se mettaient à cheval ne voudrait, c'était certain ; je voulais quelqu'un sur qui je pusse compter, et dont la position sociale fût au dessus de toute question. Parmi mes vieux amis j'en

voyais une demi douzaine qui me conviendraient parfaitement, mais où étaient-ils ? Une absence de dix ans disperse les amis comme Octobre disperse les hirondelles. Enfin mes pensées s'arrêtèrent sur un homme. Je pris un cab et me fis conduire chez lui. Je le trouvai faisant des paquets, et se préparant à aller à l'étranger. Ce n'était pas heureux.

Je m'assis sur le bord de la table de la salle à manger, et lui dis que je le priais de me servir de témoin dans une affaire d'honneur et je lui racontai brièvement mon histoire.

« Je suppose, dit-il, que c'était vers une ou deux heures du matin ? »

« Plus tard que cela, dis-je, c'était vers sept heures. »

« Mon cher ami, il vous a frappé, et pas bien fort, j'imagine, vous lui avez répondu par un coup de bouteille de champagne, et maintenant vous voudriez l'envoyer sur le terrain. Je veux bien agir comme intermédiaire, et arranger l'affaire pour vous ; il regrettera sans aucun doute de vous avoir frappé ; mais réellement je ne peux pas vous servir de témoin, c'est-à-dire, si vous êtes déterminé à exiger une rencontre. Pensez un peu ; supposons que vous alliez le tuer, un homme qui ne vous a pas fait de tort. »

« Mon cher * * *, je ne suis pas venu ici pour écouter des réflexions morales ; si vous ne voulez pas me servir de témoin, dites-le.

Je télégraphiai à Warwickshire à un vieil ami : « Puis-je compter sur vous pour me servir de témoin dans une affaire d'honneur ? »

Deux ou trois heures après, la réponse arriva. « Venez ici et restez avec moi pendant quelques jours, nous causerons

de cela. » Je grinçai des dents ; que fallait il faire ? Je télégraphiai à Marshall et lui demandai de venir ; les Anglais évidemment ne veulent pas se mêler d'un duel sérieux. « Très important : Venez immédiatement pour me servir de témoin dans une affaire d'honneur; amenez le comte avec vous, laissez-le à Boulogne, il connait le colonel du —. » Le lendemain je reçus ce qui suit : « J'enterre mon père ; aussitôt qu'il sera enterré je viendrai. » A-t-on jamais eu un tel guignon ? Il ne pouvait être ici avant la fin de la semaine. Ces choses demandent la plus grande promptitude. Trois ou quatre jours après, l'affreuse Emma vint me dire qu'il y avait en haut un monsieur entrain de prendre un bain. « Tiens, Marshall, comment ça va-t-il ? Avez vous eu une bonne traversée ? Vous avez rudement bien fait de venir. . . . Ce pauvre monsieur s'est en allé tout à fait subitement, je suppose ? »

« Oui, on l'a trouvé mort dans son lit. Il doit s'être senti mourir, car il s'est étendu tout à fait droit dans son lit, comme sont étendu les morts, les mains aux côtés. . . . . étonnante présence d'esprit. »

« Il n'a pas laissé d'argent ? »

« Pas un penny ; mais tout s'est arrangé parfaitement depuis mon succès au Salon, j'ai pu vendre mes choses. Je commence seulement maintenant. Quel succès était ce tableau. *Je t'assure je fais école.* »

« *Tu crois ça. . . . on fait école après vingt ans de travail.* »

« *Mon ami, je t'assurre, j'ai un public qui me suit.* »

« *Mon ami, veux-tu que je te dise ce que tu as fait ; tu as fait encore une vulgarisation, une jolie vulgarisation, je veux*

bien, de la note inventée par Millet, tu as ajouté la note claire inventée par Manet, enfin tu suis avec talent le mouvement moderne : voilà tout. »

« *Parlons d'autre chose : sur la question d'art on ne s'entend jamais.* »

Quand nous étions animés, Marshall et moi nous tombions dans le français.

« Et maintenant parle moi de ce duel. »

Je ne pouvais pas me résoudre à avouer même à Marshall, que je voulais tuer un homme pour la notoriété que cela m'apporterait, non que je craignisse chez lui une révolte de conscience, mais parceque je redoutais ses moqueries ; il était connu de tout Paris, j'étais quelque chose d'obscur, vivant à Londres dans un logement obscur. Si Marshall avait soupçonné la vérité, il m'aurait dit avec pitié : « Mon cher Moore, comment pouvez-vous être si fou ? Pourquoi ne voulez vous pas être content de vivre ? etc. . . . De telles homélies auraient été exaspérantes ; il avait du succès, je n'en avais pas ; je savais qu'il n'y avait pas grand chose en lui, *un feu de paille* pas plus, mais que n'aurais-je pas fait et donné pour *ce feu de paille ?* Ainsi je fus obligé de cacher mes vrais motifs pour désirer un duel, et je lui parlai avec chaleur de la gravité de l'insulte et de la nécessité d'une réparation. Mais Marshall restait obstiné. « Une insulte ? » dit-il. « Il vous a frappé avec sa main, vous l'avez frappé avec la bouteille de champagne ; vous ne pouvez pas l'amener sur le terrain après cela, il n'y a rien à venger, vous avez lavé l'insulte vous même ; si vous ne l'aviez pas frappé avec la bouteille de champagne, le cas serait différent. »

Nous allâmes diner, nous allâmes au théâtre et après

le théâtre nous revînmes chez nous et nous fîmes de l'esthétique jusqu'à trois heures du matin. Je ne parlai plus du duel, j'en étais dégoûté ; la chance, je le voyais, était contre moi, et je laissai faire Marshall. Il montra son tact habituel, on obtint une lettre dans laquelle mon ami retirait le coup de sa main, je retirai le coup de la bouteille et la lettre fut signée par Marshall et deux autres messieurs.

Hypocrite lecteur, vous ramenez votre vêtement de pureté autour de vous, vous dites : « Que cela est bas ! » mais je dis cela parce que vous vous rappelez combien de fois vous avez soupiré après la guerre, si vous êtes soldat de l'armée de Sa Majesté, — après la guerre qui devait apporter toute sorte de malheurs à un million de créatures comme vous ; et vous avez désiré ardemment que tout cela arrive, parce que cela pourrait faire mettre votre nom dans la gazette. Hypocrite lecteur, n'ayez pas trop mauvaise opinion de moi ; hypocrite lecteur pensez à ce que vous aimez en moi, votre hypocrisie ne changera rien ; en vous parlant de mes vices, je ne fais que vous parler des vôtres ; hypocrite lecteur, en vous montrant mon âme je ne fais que vous montrer la vôtre ; hypocrite lecteur, lecteur excessivement hypocrite, vous êtes mon père, je vous salue.

Les jours succédaient aux jours ! je vivais dans cet horrible logement ; je continuais à travailler à mon roman ; il me semblait que c'était une tâche impossible — la défaite me regardait d'un air farouche de chaque coin de cette sale chambre. Mon anglais était si mauvais, des expressions familières stupides disloquées par le français. J'apprenais des mots peu employés et je les piquais par ci par là ; ils ne raccomodaient pas le style. La confiance en moi-même avait

été perdue dans les échecs passés; j'étais chargé de chaque coté d'un poids qui m'accablait; mais je luttais pour mener d'une façon ou d'une autre mon livre à une conclusion. Rien ne m'intéressait plus si ce n'est cette seule chose: pour mettre fin aux tromperies de la propriétaire, et pour m'obliger à rester chez moi, je fis un arrangement avec elle, d'après lequel elle devait me donner le logement et la nourriture moyennant trois livres par semaine, et depuis lors résistant à toutes les tentations de Curzon Street, je retourne chez moi, à travers les brouillards de novembre, manger une cotelette dans un sale hôtel. J'étudiais l'humble servante comme on pourrait étudier un insecte au microscope. «Quel livre admirable elle ferait, mais quelle serait la fin? si seulement je connaissais la fin? » Il m'était de plus en plus difficile de tenir la grande dame à distance, et le méchant enfant fut bien battu un jour pour être resté trop longtemps auprès de ma porte. Je voyais la pauvre Mlle L. le soir, dans les escaliers de cette infâme maison, et je ne me fatiguais jamais de lui parler de ses espérances, de ses ambitions, et du jeune homme qu'elle admirait. Elle me demandait souvent des nouvelles de mon roman.

Pauvre Miss L.! Où est-elle? Je ne sais pas; mais je n'oublierai pas le temps où j'avais l'habitude d'écouter si j'entendais son pas dans l'escalier à minuit. Souvent j'étais trop abattu, quand mes ennuis m'assaillaient trop lourdement ou trop sombrement, je la laissais monter à son grenier sans un mot. Jours et nuits d'abattement, quand je m'écriais: Ne sortirai-je donc jamais de ce logement? Ne serai-je jamais une lumière dans ce Londres, vaste, bas, difforme, ce fleuve noir et monumental coulant à travers les maigres

ponts? et alors même que je serais une lumière dans cette masse d'ombres et de couleurs, ombres tombantes, barques amarrées à mi-chemin dans le fleuve monumental! Le bonheur habite seulement dans les affections naturelles d'un chez soi et d'une douce femme. Voudrait-elle se marier avec moi celle que j'ai vue ce soir? Comme elle était douce dans son simple naturel, les joies qu'elle a connues ont été légères et pures, et non violentes et complexes comme les miennes. Ah! elle n'est pas pour moi, je ne suis pas fait pour elle, je suis trop souillé pour ses lèvres....Si je venais à la gagner, pourrai-je être soumis, fidèle?...

Jeunes gens, jeunes gens que j'aime, chers amis qui vous êtes réjouis avec moi, la femme vertueuse n'est pas le moindre de nos plaisirs; après les excès il y a la réaction, tout est bon dans la nature, et il y a des jeunes gens insensés qui pensent que le péché seul doit être recherché. La fête est finie pour moi, j'ai mangé et bu; je cède ma place, mangez et buvez comme je l'ai fait; soyez jeunes comme je l'étais. J'ai écrit cela! Le mot ne vaut pas la peine d'être raturé; s'il n'est pas vrai aujourd'hui, il le sera dans deux ans; adieu! Je cède ma place, soyez jeunes comme je l'étais, aimez la jeunesse comme je l'ai fait, souvenez-vous que vous êtes les êtres les plus intéressants qui soient sous le ciel, pour vous on fera tous les sacrifices, vous serez fêtés et adorés à condition de rester jeunes. La fête est finie pour moi, je cède ma place, mais je ne veux pas rendre ces adieux plus tristes qu'ils ne le sont déjà en vous affligeant de conseils et d'instructions sur la façon d'obtenir ce que j'ai obtenu. J'ai parlé amèrement contre l'éducation, je n'essayerai pas de faire la vôtre, vous la ferez vous-mêmes.

Chers amis, chers amis, le monde est votre plaisir, vous pouvez en user à votre gré. Chers amis, je vous vois tous encore à côté de moi, je cède ma place ; mais un verre de plus, je boirais avec vous ; et tout en buvant je voudrais dire mon dernier mot — s'il était possible que vous vous souveniez de moi comme jeune homme : mais je sais trop bien que les jeunes ne se figurent jamais que les vieux ne sont pas nés vieux! Adieu..

Je frissonnai ; l'air froid du matin souffla sur ma figure, je fermai la fenêtre et, m'asseyant à la table, hagard et épuisé, je continuai mon roman.

FIN

GEORGE MOORE.

RONDE

Avril est mort d'amour et nos âmes sont vieilles
— Les roses mortes, foulées —
Au cours du fleuve clair, bandes bariolées,
Les rives se déroulent : le rêve des veilles
A vu passer la vie, éparses aux plaines folles,
Aux villages dormeurs, aux cités de coupoles,
Aux coteaux, aux forêts, au gris regard des saules.

Quelles heures, d'entre les mortes, furent nôtres?
Saurait-on, au gouffre où s'écroulèrent,
Un à un, les pans de nos châteaux de liesse,
Discerner en l'amas le rubis de la voute,
Et tous ses luxes, pièce à pièce?

Roses que nos danses foulèrent
— Pétales en les feuilles mortes de la route,
Deux fois fanés au site abandonné —
Roses qui prétextiez de si doux gestes?
Et nul, pas même moi, n'a souci de vos restes.

Sur le Pont du Nord un bal y est donné
Sur le Pont du Nord un bal y est donné.

O musiques du rire et des pas et des robes,
Et ton fin cliquetis, éventail qui dérobe
Le sourire des lèvres chuchottantes,
Cependant qu'un violon se pâme en des andantes.

Le remous de valse en prélude;
Puis, tourbillon de joié indigne et vaine et rude,
Ou prudente et lascive, encor, comme une prude
— O ton corps rayonnant, que tout regard dénude,
Et que ne dompte nulle lassitude.

Ton âme est folle, et si jeune, et si blonde,
Ton rire est de joie et ton pas est une aile,
Ta parole est plus douce qu'un rire d'onde,
Ta grâce a la gloire des vierges en elle.

Pour qui se cambrera ta souplesse,
Pour qui s'empourprera ton front de son ivresse,
Pour qui se dénouera l'entrelas de ta tresse
Pour que s'en alourdisse un rêve de penser?
Pour qui, pour quel esclave est ton collier d'amour ?
Qui te dira le poids des heures, à ton tour ?
Ta grâce est cadencée en chaque contour.

Non, non, ma fille, tu n'iras pas danser,
Non, non, ma fille tu n'iras pas danser.

Ton rêve serait d'un autre que tous ceux-là;
Ton rêve serait de nobles cœurs et d'âmes ;
Ta puberté que nul rêve ne viola
Rougirait d'ouïr leurs épitalames.

Le sang de tout ton corps est en mal d'amoureuse,
Ton cœur est d'être à Lui — (ton âme en est peureuse) —
Mais il n'est pas venu, ni ne viendra, Dieu sait!
Des rives du passé.

Ton rêve en vain l'appelle aux horizons d'automne;
Nul écho bienvenu dont ta pudeur s'étonne;
Et toujours l'horizon; et toujours, monotone,
O le monde — le monde, on ne peut s'en leurer.

Monte à sa chambre et se met à pleurer,
Monte à sa chambre et se met à pleurer.

Qui sait si quelque cœur
Ne meurt ton agonie?
Il est de mâles vœux :
Ton âme peut s'ouvrir à qui somme en vainqueur;
Ton front peut se courber au baiser du génie;
Il est de mâles nuits lentes de fous aveux.

Et l'ombre sait peut-être son nom :
Regarde par la route et vois si nul n'y marche;
Regarde scintiller le Pont
Qui courbe, là-bas, son arche;
Écoute : — la valse encore et les rires —
A l'écouter tes pleurs sont pires.

Tu sais, pourtant, que nul ne t'attend là
Et que ta voix en vain l'en appela —
Tu le sais bien — et ne peux t'en leurrer.

Ma sœur, ma sœur, qu'avez-vous à pleurer?
Ma sœur, ma sœur, qu'avez-vous à pleurer?

O la nuit, la lourde nuit ;
Plus un astre —
Le firmament s'endeuile, aussi, de son désastre
O cœur, et sur ta mort nulle étoile ne luit.

Tu ne veux que sourire à la mort de ton âme;
Cette ombre où tu te plais n'a souci d'une flamme
Nuptiale, et tout épitalame
Éveillerait l'écho qui dort au loin du pré.

Tu ne veux que sourire un regret,
Un si doux regret que c'en est une joie,
Un regret simple et noble comme un menuet,
Un regret d'aube jeune et de ciel où rougeoie
Une aurore — candeur et pudeur de ta vie ! —
Rêve irréalisé, mais qui demeure
Quelque chose d'au delà cette folle heure
Et dont l'espoir survit et si doucement pleure
Que le regret en est plus doux que la survie.

Ton âme est fiancée au Même, encore, encore ;
Ton cœur n'a pas voulu de moins beaux cavaliers,
Tu n'as livré ta taille en la danse sonore
Qu'au Seul pour qui tu veux que brillent tes colliers ;
Ton rire et ton regard distraits au loin des groupes
Ne cherchaient qu'un retour de son âme ignorée.....
Le ciel s'épure au chant des rondes et des coupes.

Mets ta robe blanche et ta ceinture dorée
Mets ta robe blanche et ta ceinture dorée !

Musiques en la fête et musiques aux lèvres
De baisers tard promis et qu'on dérobe ;
Te voici plus blanche que ta blanche robe
Parmi les musiques et les fièvres.

Reine du Bal en ceinture dorée,
Reine du Bal au précieux collier,
Reine du Bal où est ton cavalier,
Qui déliera ta ceinture dorée ?

« Il viendra par le fleuve en l'aurore nouvelle
« Dont blanchit l'aube ;
« Il vient à moi, debout dans sa nacelle,
« Et j'ai vêtu ma ceinture et ma robe ;
« Le voyez-vous, dressé dans l'éclat de ses armes,
« Lui dont le pur regard a défié tous charmes
« Et dont l'âme n'eut pas d'alarmes ?

« Je t'attendis longtemps, doux prince,
« Mes yeux en sont las, ma vue en est noyée ;
« O mène-moi vers ta province,
« Enmène-moi, la dévoyée,
« O mon doux prince ! »

Elle fit trois pas et la voilà noyée,
Elle fit trois pas et la voilà noyée.

Avril est mort d'amour et nos âmes sont vieilles
— Chants de cloches fêlées —
La ruine où mon cœur saigna ses lentes veilles
Aux fossés, pierre à pierre, est roulée ;
Et dans la nuit, comme pour pardonner,

Les cloches du Nord se sont mises à sonner,

Il neige sur nos cœurs des vieillesses de mondes,
Il neigeait sur nos cœurs les fleurs de l'avril blondes ;
Tout vin que nous goûtions se sucrait d'autres lèvres,
Nous ne buvons que le vin de nos fièvres.

Notre âme aux océans appareillait
Vers des bords gais de rêve clair,
Mais le naufrage aux Syrtes veillait :
Le vent avide va moissonner
La plaine glauque de la mer.

Les cloches du Nord se sont mises à sonner.

Le vent hurle, le vent est de Batz et d'Ouessan ;
Le monde est vide et tu peux mourir —
Le sable oublie un pas de passant
Qu'il veuille marcher ou courir ;
Et tel se hâte et tel s'attarde à s'étonner
Au long de la route ;
O toi, qui vas, écoute, écoute :

Les cloches du Nord se sont mises à sonner,
Les cloches du Nord se sont mises à sonner !

Francis Vielé-Griffin.

CHRONIQUE

DE LA LITTÉRATURE ET DE L'ART

EMILE HENNEQUIN
L'IMMORTEL — CEUX DE PODLIPNAIA
MADAME LUPAR — L'AMANT DES DANSEUSES
L'EXPOSITION LUCE

Peu après la publication de son livre sur la Critique scientifique, Emile Hennequin mourait d'un irresponsable accident, et encore s'en allait un des jeunes lettrés d'avenir de cette génération. Hennequin était depuis quatre ou cinq ans un des probes et sérieux penseurs dont elle pouvait se croire nantie. Il avait donné d'individuels articles à la « Revue Indépendante » et à la « Revue Contemporaine », il était de ceux pour qui les recueils consacrés aux choses consacrées s'entre-bâillaient. Il eût peut-être été le porte-paroles d'un certain courant d'opinion sur les choses d'art. Ce courant, le voici, en sa marque principale : une tendance à sortir de l'arbitraire, réglant le sort et taxant l'estime des œuvres d'art à l'étalon de préjugés anciens et dont la vieillesse seule constitue l'aspect d'exactitude. Car sur tout terrain en cette humanité res-

tée traditionniste, l'antiquité de l'idée ou de la forme de l'idée passe pour une preuve de son exactitude, fait adopté généralement comme utile et consolant, parce qu'on a, semble-t-il, besoin d'être consolé et ensuite parce qu'il ne suppose aucun mouvement intellectuel violent et capable de donner mal à la tête, ni chez l'auteur, ni chez le récepteur. Contre cette tendance hagiographique et ce strict besoin de construire des idoles, Hennequin comme maint autre réagissait, comme tout esprit réagit dans le sens de ses forces et de la normalité de ses forces et par conséquent de sa compréhension.

Le courant scientifique, dirigé vers une restauration de l'intuition devant trouver par son existence et sa logique en l'emploi d'une méthode nouvelle les vérités plus fondamentales et moins rhapsodiques que la science actuelle, et n'employant que pour l'interprétation des résultats, la méthode expérimentale si chère à nos prédecesseurs, ce courant neuf, Hennequin l'appréciait. Le courant homologue qui mène les lettres vers la résolution des formes fixes et des sujets à formes données, vagues catafalques que ces formes, formules plutôt, où sur des terreaux de bouts de formules mortes on essaye de faire reverdir de temps en temps quelque bribe de végétation claire, un instant intéressante de par la jeunesse qu'y perdent les auteurs, et bientôt plus vieillote que les plus vieilles applications de l'idée : ce courant de liberté littéraire Hennequin savait lui demeurer sympathique.

Le besoin pour cet esprit net et régulier, un peu scolastique et très compareur, servi par des éléments d'information (connaissance des langages susceptibles de littérature, etc.), était surtout de trouver un critérium des méthodes

sûres. Or Emile Hennequin ayant remarqué que les tentatives antérieures de critique fondées surtout sur le discernement spécial, et la certitude de goût que s'attribuent les entrepreneurs de ces travaux, devenaient si facilement paroles vides, puis cherchant à trouver la valeur d'une pensée, souvent par son accord avec telle autre forme de cette pensée, s'était préoccupé de fixer une science de l'esthétique, qu'il baptisait d'esthopsychologie, valable en ce que : dans la branche de recherches sur la cérébralité humaine, les déviations qui poussent à l'anormalité ou au crime, les opérations naturelles qui déterminent une sensation enregistrée à devenir une phrase, une œuvre littéraire bien étudiée avec ses moyens d'investigations scientifiques, donnent l'aspect réel d'une intelligence née à une époque par le contraste avec les époques précédentes, elles donnent la délimitation de l'écrivain en son milieu; par la comparaison avec les autres écrivains du même temps, monographiés, elle donne l'ensemble du temps; on aurait ainsi l'état comparatif et l'état essentiel de la littérature d'une époque. Il ne s'agirait ni de louer, ni de blâmer, mais de vivement sentir et de projeter ainsi un jour sérieux, sur l'intervalle fondamental des choses, l'état d'esprit à peu près obligatoire de l'écrivain à telle date.

Que cette ambition, belle et vaste, eût été couronnée de tout succès, on ne peut le prétendre; il est intéressant de décrire l'âme littéraire, comme toute autre fonction humaine; mais dès l'abord, il y a dans la position de cet état d'âme bien des difficultés; la part de l'inconscient dans la création d'œuvres littéraires dignes de ce nom, c'est-à-dire n'étant pas une évocation mémoriale de choses dites déjà, est énorme;

or l'imitation étant l'absence de sincérité, c'est-à-dire d'un état d'esprit libre et personnel capable decréation, si le critique applique ses moyens d'investigation à telles œuvres qu'il serait trop long d'énumérer en quelque temps que ce soit, le travail du critique est inutile ; s'il se trompe et croit reconnaître l'originalité, où seulement s'agite son simulacre, il fait œuvre nuisible ; et puis l'outil d'Hennequin fabriqué d'après les modes spencériens, n'a-t-il pas trop souvent simplement clarifié la formule, par un résultat d'appréciation plus intéressant, c'est-à-dire créé une nouvelle formule pas définitive; c'est ce qui se pourrait démontrer.

L'ambition était belle, avec deux éléments si oscillateurs l'opinion littéraire et la terminologie scientifique trouver l'explication du plus beau phénomène vivant ; certes l'idéal est supérieur aux sévères constatations de M. Brunetière du haut de son siècle préféré, aux plaisanteries de M. Lemaître, à l'aspect de causeur aimable que recherche M. Anatole France ; en dehors de ces choses pas plus sûres que les médiocres opinions fortement échafaudées par la grande érudition de M. Taine, mais enfin la tentative n'était qu'ébauchée. Emile Hennequin devenu plus complet, plus scientifique, eût utilisé des formules plus fondamentales, et des moyens plus précis; en attendant, nous en sommes encore, en dehors de travaux d'érudition des J. Darmesteter, d'Arbois de Jubanville, etc., des bases d'une science rationnelle et déductive posées par M. Charles Henr dans son Esthétique générale, nous en sommes à des fantaisies individuelles, et à des expressions d'opinions à qui seule la valeur de l'artiste donne leur authenticité; ceci semblerait impliquer que des seuls artistes peuvent écrire de la critique. C'est en somme pour

la critique actuelle la vérité, tant que de sérieuses bases ne seront pas données à l'esthétique par les mathématiques et la psychologie ; l'opinion que toute critique serait bonne et vaudrait la lecture, si elle était signée d'un nom d'écrivain? Hélas non, tout homme taxé d'écrivain par lui-même et son libraire, voir même par l'admiration de Paris, peut très bien n'avoir écrit que des vers rapetassés d'après les souvenirs des plus mauvais jours des littératures en déchéance; d'autres continuent dans des feuilles, avec l'autorité de leur majorité, l'habitude conçue sur les bancs des écoles, d'entendre épiloguer et ensuite épiloguer, sur Quinte-Curce et Columelle ; d'autres disent ce qu'ils pensent, et découvrent ainsi de minables âmes saturées de haine contre les novateurs; d'autres ont le bavardage de la vieille femme ; le plus grand nombre n'est pas informé même bibliographiquement de ce dont il parle ; enfin, toutes les variétés de la critique fondée par des professeurs est chevauchée par des professeurs. Le mieux certes serait de lire les essais critiques des écrivains qu'on préfère, en s'attendant bien à n'y trouver que la conférence sur leurs idées personnelles et leurs opinions sur les autres fondées sur ces idées, qu'ils ont quelque droit à développer et prouver puisqu'elles sont l'inspiration d'œuvres parfois qualifiées d'incompréhensibles, ou de chercher comme Hennequin quelque sûre méthode permettant d'analyser le témoignage écrit d'un mort ou le livre d'un contemporain, permettant de désigner une pensée, comme son enveloppe physique, et ce travail de préparation fait, il se trouverait peut-être un Michelet pour galvaniser ces recherches, les documents accumulés par les patients, et prêter à une critique revêtue des ressources documentaires de l'his-

toire un charme de rapide évocation où se découvriraient les parentés des beaux phénomènes universels et des belles âmes humaines.

Quelle méthode de critique appliquer au livre de M. Alphonse Daudet l'*Immortel*, qui se présente avec le même genre d'intérêt que ses devanciers, sa forme cursive, l'esprit des anecdotes, le piquant de l'informé, augmenté même par cette confusion voulue de détails empruntés à plusieurs personnages pour constituer une existence romanesque, roman conçu en longue chronique, en longue conversation, qu'on dirait dictée agilement d'ailleurs avec un grand art des soudures, avec nombre de détails intéressants et peu connus, de mots curieux, et le déshabillé d'un certain nombre de tempéraments officiels qu'il était bon de montrer dans leur chronique incapacité d'être quelqu'un malgré le bariolage des habits et les retentissements de la carte de visite.

Il est su d'ailleurs depuis longtemps que non seulement l'Académie mais l'Institut tout entier exercent une désastreuse et pesante influence sur l'esprit français ; et sur toute race ayant la manie des académies le résultat serait le même. Il est en somme peu important qu'une noblesse familiale, de graves livres peu lus, ou quelques harangues mènent plus sûrement à l'Académie que des amas de bons livres, ou un seul très bon livre ; en somme les graves études de M. de Broglie sur la diplomatie de Louis XV sont sérieuses et consultables ; que M. de Lesseps en soit, c'est pour prouver que percer un isthme mène à tout, c'est un peu comme lui donner le titre d'officier d'académie, la médaille militaire et le Mérite agricole en surplus, pour nous

prouver et lui prouver cette opinion de la majorité qu'il eût tout percé avec une égale facilité et un semblable succès ; contenir M. Doucet et Marmier n'est pas fait pour décourager la paléontologie ; cette distinction académique fait bien sur M. Taine ; quant à M. Renan, on dit dans les sphères ministérielles que c'est un nouveau Platon ; il serait pénible qu'un homme sur lequel court ce cliché comparatif n'eût pas un habit vert et une épée. Il y a là des savants pour affirmer au monde que l'art et la science sont sœurs ; ce groupe si souvent réalisé symboliquement sous la forme de deux femmes nues, par les pinceaux et les ciseaux des membres de l'Académie des Beaux-Arts, est constaté par d'autres membres sur paroles de jeunes nourrissons des muses, représentant les nourrissons vieillis qui dorment sous la coupole ; cette union l'Académie la présente sous forme de laborieux savants qui perdent là des heures de travail ; les historiens sont ailleurs, mais il n'en faut pas accuser l'Académie, elle ne sait qu'imparfaitement que pour les œuvres historiques, le colossal travail à faire pour discuter, épurer et promulguer les textes, fait que l'historien s'appelle épigraphiste, archéologue, paléographe, romaniste, orientaliste, etc... Des poètes elle s'en procure un toujours, un poète avéré, longtemps discuté par elle-même en tant que corps ; elle a M. Leconte de l'Isle, qui remplace Victor Hugo ; on remplacera M. Leconte de l'Isle, et pour le reste c'est moins important, cela s'arrange d'après d'autres mérites. C'est donc sur l'ensemble des fauteuils que ne remplissent ni les ducs, ni les philosophes, ni les savants que peut porter la discussion. Sur les précédents le seul point établi est qu'il importe peu pour eux et nous qu'ils soient ou non académiciens ; les

autres fauteuils,les fauteuils des lettrés (celui du grand poète excepté) sont toujours très mal donnés, et les moyens d'y arriver sont bizarres ; je ne parle pas des célèbres visites, mais des chemins à prendre en sa vie littéraire et des gens d'intellect à fréquenter; depuis l'illustre M. Scribe, et tant d'autres, il faut avoir travaillé pour les petits théâtres, avoir accumulé tant de pièces dites spirituelles, soit de solennelles et un peu vulgaires théories, pour que sur le tard, par de repentantes sentimentalités, on accroche et l'Académie et les bienfaits adjacents ; l'Académicien est élu par ces ducs, historiographes, etc., assez indifférents aux choses littéraires, et, peut-être, certains amateurs de ces récréations boulevardières, géniales si l'on veut, mais d'art facile, et ils forment majorité avec les fournisseurs dramatiques périmés, dont le nom fut célèbre entre deux portants ou deux mille portants, ce qui est semblable, car le nombre ne fait rien à l'affaire; ces plaisantins illustres ont de singulières admirations, ils sont en général éplucheurs de phrases, adorateurs d'un beau convenu et strict, le beau de M. Bouguereau, si vous voulez ; ils veulent en littérature des essences semblables et les appellent. Un homme novateur, même d'une façon moyenne, voit entre lui et l'Académie d'immense obstacles ; mais fatalement un des novateurs la pénètre, car l'Académie, qui est un salon, a son novateur, comme son poète, son journaliste, son évêque, son savant et son directeur de théâtre.

Or, autour de l'Académie, comme un peuple, les impétrants de l'Académie ; M. Alphonse Daudet les fustige et fort bien. C'est à la remorque des vieillards, pour chaque vieillard un suivant, un disciple, presque un cavalier ser-

vant ; à ces candidats M. Daudet montre imposée la tenue, une certaine matière dans le choix des œuvres, si vous voulez Dieu dans la nature, ou inversement ; des fréquentations s'imposent, des opinions ; mais non seulement par le leurre fallacieux du fauteuil des Hespérides qu'ils auront ou n'auront pas, elle les conquiert ; mais encore par le prix qu'elle donne.

Et ces prix, tout naturellement, l'Académie les décerne à ses féaux sujets ; tout au plus, parfois, par coquetterie on distingue quelque jeune écrivain d'ailleurs sage ; mais ces prix qui devraient aider à vivre les pauvres diables de talent dépourvus de ressources et peu propres aux besognes, sont presque toujours l'attribution de futurs académiciens, de gens qui travaillent d'après des modèles déjà connus dans la littérature.

Bien des gens travaillant vers ces buts pourraient dans un libre développement utiliser leurs forces et défricher certaines savanes inexplorées de l'érudition ou de la littérature. En science l'Académie des sciences, par ses bulletins, ses recueils, dispose de la plus universelle publicité ; elle ne l'accorde guère qu'à ses amis, là encore ce but : « Être de l'Académie des sciences », anlise maintes recherches libres ; et ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on sait que les mouvements nouveaux des idées ne se trouvent pas au sein, comme ils disent, des doctes compagnies. En érudition, partout, les mêmes choses. Aux Beaux-Arts, peintres et sculpteurs romains, coalisés, détiennent les commandes, le seul moyen de donner à l'artiste l'occasion de faire montre de toutes ses forces, en dehors d'un tableau de chevalet ; grâce à leur forte organisation basée sur l'Institut et l'École,

ils détiennent la jeunesse, transforment les tempéraments indépendants des élèves dociles, leur apprennent leur dangereuse cuisine, et surtout, grief rare, ils font orner les murs des monuments (sauf la glorieuse exception de M. Puvis de Chavannes) d'œuvres sempiternellement inférieures et identiqnes, marouflées là à poste fixe, tandis que les tableaux des maîtres s'éparpillent à l'étranger ; on sait que l'École moderne de peinture n'est représentée au Luxembourg (les murs, il n'y fallait pas songer) que par un tableau de M. Sisley et un ancien Gustave Moreau ; aux expositions c'est leur art, leur art de regratteurs, qu'ils présentent comme l'émanation pure du génie national ; et la seule consolation, c'est de penser qu'à l'étranger c'est peut-être la même chose, probablement même.

Ces choses sues de beaucoup, il est bon que de temps en temps, un écrivain de la notoriété de M. Daudet les porte à l'oreille du public, oreille qu'il tient après de longs efforts : mais un roman, même lu, n'empêche pas grand'chose, et les institutions qui se croient immortelles, fortifiées du snobbisme contemporain, sont vraiment longévites, cela fortifié que l'esprit français a du goût pour les groupes, les cénacles et les petites académies et toutes unions propres à favoriser l'éclosion du plus habile et du moins fort. Ce n'est ni la *Vocation du Comte Ghislaïn* de M. Cherbuliez qui rehabilitera la littérature académique, ni le *Disparu* de M. Albert Delpit. J'aime mieux m'arrêter plutôt qu'à ces œuvres à un roman russe d'une saveur plus inédite, ceux de *Podlipnaia* de Rechetnikov.

C'est un pauvre hameau; un jour un homme s'y est arrêté, il s'est marié, il a multiplié, et une peu dense popula-

lation s'est installée dans des cabanes pour y vivre une vie remarquablement pauvre et aux besoins rétrécis ; c'est un pur état sauvage ; une organisation communiste leur permet de vivre en s'entr'aidant un peu ; le plus habile, dans les périodes de misère, va au bourg voisin du hameau, qui est pour ses habitants, les *Povdlipovtsiens*, le bout et l'issue du monde, et vend les objets de leur fabrication, de menus ustensiles d'écorce. Quand l'hiver ou la misère les paralyse, ils restent couchés dans les poêles ; leurs affections passionnelles étant simples sont sincères ; l'enfant pour eux est une bouche difficile à nourrir. Des scènes se déroulent, un assassinat sournoisemement commis, des voyages à la ville où les popes les exploitent, un des principaux personnages perd la jeune fille qu'il aime, c'est une catalepsie et non la mort qui l'a saisie ; quand ils ont placé le corps embiéré dans la terre, et qu'ils ont un peu recouvert la caisse, un cri surhumain se fait entendre, c'est la fille qui reprend connaissance. Epouvantés ils fuient : et c'est une des bonnes scènes du livre de cette stupeur de sauvages, devant le phénomène le plus heureux qui leur pourrait arriver, mais qu'ils ne comprenaient pas, n'ayant aucune idée d'un phénomène semblable ; si, dit l'auteur, elle leur eût parue ressuscitée, ils l'eussent tuée et réenterrée, croyant avoir vu le diable, incarné dans ce corps de jeune fille. Le désespoir les décide à quitter le hameau où la vie leur devient de plus en plus difficile, pour aller mendier ; et ils vont parmi des surprises dans un monde plus vaste, par-ci, par-là, ils étonnent encore de plus bornés qu'eux ; une fois l'un d'eux, le sage du pays, se fait passer pour sorcier et arrive par ce moyen à les étonner et un peu à les dépouiller, mais les

simples se vengent en les volant; de là rixes et mise au poste, comme ils ne comprennent pas où ils sont, ni ce qui se passent, ce sont des luttes et des rébellions, puis une joie de se trouver dans une maison à nourriture régulière, la prison. On reconnaît leur bonne foi, on les lâche; les uns iront voir le Volga, où des troupes de paysans viennent de tous points pour travailler au halage des barques; c'est un curieux tableau que le raccolage des groupes par des employés habillés à l'européenne, supérieurs de toute une civilisation; et la vie sur la rivière, notre mère la rivière, disent-ils; des peurs devant les passages dangereux — notre père le rocher, disent-ils; et puis la dispersion finale, les deux pères demeurés ensemble, les paysans représentant cette race enfantine de mougiks, meurent d'un accident; leurs enfants qu'ils ont perdus à une halte, montent, comme chauffeurs, sur un bateau à vapeur, œuvre de civilisation que leurs pères prenaient pour un être animé, et apprendront à goûter les raffinements de la vie des villes.

Telle est, en ses lignes principales, cette œuvre curieuse comme tableau populaire, et semble-il véridique et vivante d'êtres rudimentaires; l'écriture du traducteur est naturellement d'un ordre inférieur; néanmoins le livre se lit sans fatigue; c'est croyons-nous le seul livre de Rechetnikov, mort jeune, à trente ans, et il vaut d'être lu pour sa rapidité et sa valeur de témoignage sur l'embryogénie de la sensation.

C'est un être très au contraire raffiné et sceptique, qu'étudie M. Camille Lemonnier dans son dernier roman, *Madame Lupar;* cette dame, d'une remarquable beauté, est la femme d'un employé, pauvre diable qui l'adore, la respecte et l'appelle son capitaine. Cette dame, qui passe pour une

beauté cossue, est pleine de respectabilité ; or, cette dame profite d'une maison à deux entrées, que nous avons entrevue dans *la Curée,* pour se livrer à des exercices de plaisir destinés à suffire à son luxe ; à force le mari apprend tout; la femme, sans autrement se déconcerter, lui explique que c'est pour son bien, que c'est philosophiquement le droit de la femme, que d'ailleurs elle n'a jamais aimé personne, pas même lui, ce qui pour la compléter, est faux, car elle a aimé une fois, un jour, un portraitiste ; cette étude de femme, si elle est vraie et assez fouillée, a le désavantage de ne rien apprendre de neuf à qui que ce soit ; ces types féminins ont été trop scrutés par des générations réalistes, et des jeunes gens anxieux d'apprendre au public le menu de leurs déconvenues. Puis ces observations n'ont d'intérêt que si elles servent à la construction d'autres œuvres beaucoup plus générales et à la création de types plus compliqués que Madame Lupar; c'est fort peu dire qu'une femme est belle, encore le faudrait-il faire sentir, et comprendre plus vivement ; puis le détail des roueries d'une femme n'est intéressant que s'il sert de pivot chez des hommes doués d'intelligence à des doutes et à des états alternatifs de certitude et d'incertitude curieusement développés; ce n'est pas ici le cas; sauf quelques joies du mari, heureux de prononcer avec emphase le nom et les titres d'un haut diplomate à qui il est sacrifié,— et ce personnage n'est curieux qu'à ce court moment, —les comparses de Madame Lupar sont dénués de vie et d'intérêt ; mais il y a toujours dans un livre de M. Camille Lemonnier des pages intéressantes, et une curieuse aptitude au style.

M. Félicien Champsaur a le culte aussi des perver-

sités féminimes ; il n'apporte pas sur l'être dont il est curieux des lumières définitives, ni spécialement neuves. Il s'agit de danseuses, comme le dit ce titre, l'*Amant des danseuses*, et l'éclatante affiche de Cheret qui pavoise les murs ; nul, on le sait, ne fait plus éclatant que Chéret, et ne prouve la possibilité d'un art industriel, élégant, éclatant, aux lignes vraiment esthétiques. Il serait si facile que les journaux illustrés continssent de ces belles choses vraiment polychromes, il serait si facile que toute affiche, toute forme des objets qui entourent la vie et en constituent le paysage, fût esthétique et noble ; mais de par l'humanité spéciale des directeurs et des négociants, des difficultés sans nombre se dressent ; et longtemps encore les affiches de Cheret seront les seules intéressantes. Le livre de M. Champsaur contient trois dessins de Cheret excellents ; il est pourvu d'une foule de dessins de M. Gerbault qui sont spirituels et japonais, mais pas dessinés ; ce livre pousse d'ailleurs les raffinements typographiques jusqu'à en contenir un autre, un ballet avec couverture, garde et recto de couverture. M. Félicien Champsaur nous le présente comme un roman ; j'y percecevrais plutôt un recueil de nouvelles, un peu arbitrairement réunies ; les recherches de style qui s'allient aux recherches typographiques manquent d'accent, mais présentent une assez singulière conception du sujet ; on pourrait rêver de trouver là des personnages plus existants, une danseuse plus complexe et mieux dessinée et comme femme et comme danseuse ; le livre n'est pas sans un intérêt de chronique composite.

A la *Revue Indépendante* exposition d'œuvres de Maximilien Luce, un néo-impressionniste connu par deux ex-

pressives figurations aux Indépendants. Techniquement M. Luce se rattache au système de M. Seurat de peindre avec des tons francs, posés les uns à côté des autres, légitimés par leurs complémentaires et produisant d'intenses vibrations lumineuses. Ce procédé, au début très contesté, commence à se faire admettre ; on en verrait l'excellent effet dans les toiles de M. Camille Pissaro actuellement chez M. Boussod et Valandon et qui sont des triomphes du maître luministe. L'art de M. Luce s'attache à peindre avec une large sérénité de facture et des lignes simples, les prolétaires en leurs occupations de travail. Des repos lourds de gens fatigués, aussi une nature d'un gris bleu, accumulant sa tristesse, sous un ciel tigré de soleil couchant ; soit les paysages de la Glacière, avec des eaux étroites et comme stagnantes, des haies courant le long de murs pauvres, aussi l'horizon de Montmartre, la plaine Saint-Denis avec des séries de maisons moutonnantes comme une mer de flots colorés ; une spéciale habilité à encadrer ce coucher de soleil sur les pétrifications colorées, en un premier plan de verdure aux lignes harmonieuses. Quelques portraits manquent de souplesse, et les femmes de M. Luce sont quelque peu rêches en des poses trop droites, mais, aux paysages, des gaîtés éphémères de lumières comme ornant la classique tristesse du site, et, dans ses héros populaires, de nobles et belles attitudes.

GUSTAVE KAHN.

EN HOLLANDE

NOTES

Très intéressante est l'Exposition du Club d'Aqua-fortistes néerlandais, qui vient de s'ouvrir à Amsterdam. Il y a une couple d'années, quelques peintres, jeunes la plupart, en tous cas jeunes d'esprit, progressistes, révolutionnaires en Hollande, fondèrent cette société, qui est en pleine floraison actuellement, et compte une trentaine de membres actifs. Elle ouvre annuellement une Exposition de Noir et de Blanc, et publie un album tout à fait artistique, de croquis, d'études, de visions, à la pointe.

L'Exposition de cette année est particulièrement saillante. Le nombre relativement restreint des membres actifs étant insuffisant pour réunir un nombre d'œuvres considérable, des artistes de tous pays sont invités à y participer, et des œuvres remarquables sont empruntées à des collections particulières.

Ainsi cette fois, la première en Hollande, on peut y admirer un envoi très choisi de Félix Buhot, le précieux artiste, pénétrant, harmonieux et habile de ces procédés particuliers qui lui font exprimer avec tant de charme la grandeur des falaises de Saint-Malo, l'animation fourmillante de

Londres dans « Westminster Palace », l'intimité agreste dans les « Petites Chaumières ».

De Bonoin une étude serrée, sincère, franche. De Corot, ses eaux-fortes qui ont les qualités de ses tableaux. Un dessin superbe de Degas, et les très intéressantes lithographies de Thorulez d'après ce maître. Les croquis à l'eau-forte, pleins de caractère, d'un faire large et juste, de Forain. Quelques épreuves de Millet. Camille Pissarro qui raie le vernis avec du papier émeri, et obtient ainsi des tons gris délicats, dans ses vues de Paris, d'une naïveté peut-être un peu voulue. Les bois de Lucien Pissaro rappellent les bois des premiers graveurs.

Les trois cadres de Raffaëlli contiennent d'intimes vues de la banlieue parisienne, rendant au mieux le caractère rachitique et navrant de cette banlieue, caillouteuse, aride, hérissée de poteaux et de masures branlantes.

De Redon, très discuté encore, mais qui compte ici des admirateurs passionnés, deux dessins, et quelques lithographies, représentant très bien sa personnalité transcendante.

Un fort beau Seurat « Au café-concert », dessin plein de mouvement, artistement compris et exécuté, d'une chanteuse sur la scène; d'un peintre observateur et de tempérament. Rops, invité, n'a rien pu envoyer; on n'a de lui que: « Akëdysseril », « l'Œuvre Léger », « le Pendu » : trop peu, malgré toute la beauté de ces planches, pour apprécier ce maître génial comme il doit l'être.

Ceux-ci sont les Français, qui prêtent avec leurs œuvres un contingent du plus rare intérêt.

Parmi les étrangers, Bianchi a exposé quatre cadres, su-

perbes. Des eaux-fortes brillantes, d'un virtuose et d'un peintre.

Conconi, aussi un Milanais, a envoyé de nombreuses pages remarquables en tous points, comme métier et comme conception. Semour Haden, le grand aqua fortiste anglais est représenté par quelques très belles feuilles de son œuvre savant et large.

Maintenant les membres actifs du Club, tous Hollandais. Des croquis admirablement dessinés, d'une vie intense, d'un de nos jeunes peintres du plus rare talent, George Breitner; rien que de petites feuilles de carnet, mais charmantes; des bébés, des chiens ; des instantanés donnant l'impression de la vie même.

Mademoiselle van Houten ; une aqua-fortiste habile, vivant au milieu des merveilleux bibelots de l'atelier de son oncle Mesdag ; des études, des croquis à la plume et à la pointe de grand mérite.

Un fort beau dessin d'Israëls père. Un autre, très sympathique, d'un jeune artiste sensationel, délicat, Eduard Karsen, un coin de jardin, des vieux murs et des branches ; plein de fin sentiment.

L'eau-forte de Koepping, « les Syndics » de Rembrandt. Pour nous, imbibés de ces œuvres du grand peintre, cela ne rend pas encore assez le rouge du tapis, les ombres du fond. Néanmoins une belle chose, aux qualités nombreuses ; certains morceaux, des têtes, des corps, sont parfaits comme rendu.

Un fusain un peu lâché de M. van der Maarel, dont les œuvres ont une parenté quelconque avec Manet et Berthe Morisot, quoiqu'il n'ait jamais vu ces artistes.

ERRATUM

Par suite d'une erreur typographique dans le dernier numéro de la Revue Indépendante *(VIII, 22, août 1888), le nom de* M. Pierre de Lano *a été omis à côté de celui de* M. Félicien Champsaur. *Ces messieurs sont les auteurs du ballet-pantomine que nous avons publié,* Les noces du rêve.

LA DIRECTION.

POUR LA VIERGE DU ROC ARDENT

I

Entre les résignations à la vie commune et nécessaire, l'idée, par le vivace jamais aboli du mieux entrevu, par le tressaut des luttes contre le pis accepté, par la puissance en tout esprit incluse de sa divinisation, un jour s'exaltera.

Elle partira de souvenirs anciens propices aux métamorphoses, atténués en leurs matérialités et qui vont s'évaporant en cogitations sentimentales ; insolubles dans la marée âcre du quotidien et du charnel, les ressouvenances de douces formes aperçues se subtilisent savouramment jusqu'aux profonds rythmes de l'âme ; et, par certains soirs tourmentés plus obscurs, de leurs stalactiques spirituelles, de leurs gerbes, de leurs blanches flammes et de leurs miels s'élabore l'idée.

Entrée au rêve ; la pensée, le désir, l'illusion. Vierge ! ainsi tout à coup, par cette nuit d'ennuis, je pense ta virginité ardente au long des rocs ardus ; et sévit le désir de toi, et l'esprit, te méditant, t'atteint.

PREMIÈRE

ENTRÉE DE BALLET

L'INSEXUÉ

En des draperies de gaze blanche marquant un corps hermaphrodite
Ceint de ceintures et diadèmes de pierreries
Debout sans mouvements ni gestes
Sur la scène d'un portique vaste et délocalisé de tragédie

Je suis l'ange né de l'immuable soleil
Dans un champ d'ors, de nimbes, de lions, d'azurs et d'abeilles
Je viens vers ceux qui dorment pour qu'une heure ils se réveillent
Vers ceux que tient la faim et la soif et la nostalgie des merveilles
Je tends le sceptre de magie et de vermeil
Et je dis le Soyez ! évocateur de vos sommeils.

Le principe est puissant des conjonctions
Les possibilités sont de toutes les unions
Mais qui pourra conjoindre les coïtions ?

L'amant est au nord, au sud est l'amante
L'amant est vivant, l'amante est vivante
Mais ici et là c'est la mésalliance
C'est l'ignorance
C'est l'avortement des réminiscences
Et l'univers entre eux se lamente.

La connaîtrait-il ?
Le connaîtrait-elle ?

Entre les lèvres d'eux
Entre leurs yeux
Entre leurs desseins mystérieux,

Entre l'échangement sont des tonnerres
L'amant n'est pas l'amant sur la terre
Elle n'est pas elle et demeure mystère.

Et rien ne serait de l'être, du réel, ni du soi
Ils passeront invisibles à soi
Ceux nés pour soi ne seront pas de soi.

Mais si vous pouviez, si vous vouliez, si vous saviez
Lors serait la gloire de ce qu'ont rêvé vos pitiés
Lors le dévoilement de vos nativités
Dans le jour de matin et de midi et de vêprée
Sous la vestiture de vos essences transfigurées
Oh si vous aviez vu, voulu, non ignoré, oyez !

Du sud lointain l'amante s'avance
Au bercement de mes prunelles vagues et dolentes
Et de l'extrême nord s'approche l'amant
Somnanbulement
Et à pas lents
Au rythme de mes gestes somnolents.

Vous songeurs du possible non advenu
Vous qui plus et qui moins vous essorez vers l'inconnu
Vous dont le songe a quelquefois pris l'âme nue
Et vous qui vers le songe lointainement parfois avez couru

Vivants du plus on moins voulu
Concevez le destin qui serait de l'absolu.

Concevez le haut destin que vous eussiez si vous n'eussiez été bannis
Et dans l'élection montez une heure à pleins esprits
Tout ainsi comme si vous étiez aussi des choisis.

Aux marches du spirituel
L'âme désaveuglée
L'âme désasourdie
L'âme haute en ciel
Voyant d'une paupière agrandie
Claire d'une majeure vérité
Et se reconnaissant et se sachant et libérée
Et se voyant et embellie
Et s'admettant dans le réel
Rêvez un destin achevé
Et mirez-vous dans ce destin de votre rêve essentié
Et béatifiez-vous dans l'idéal de ce destin glorifié,

En méditant par moi l'amant avec l'amante
S'ils auront bu le philtre que mon souffle incante,

Et s'ils pourront lever leurs yeux désagraffés
Vers la conscience où je les aime à conduire, moi fée.

II

Au près de la mer, un soir de casino.

Le plein cintre de la fenêtre centrale en un flamboiment de gaz flambant jaillit dans l'ombre. Du bord de la terrasse la mer, noire mais glauque, indéfiniment s'étend au large, en un roulement multiphone. La mer parfume de sel, de bise et de son roulement le silence et la demie ténèbre de la terrasse où s'enfoncent d'humaines images. Le vaste mur du casino, brun dans la nuit, clôt, au contre de la mer, l'horizon. Et l'énorme trou de l'unique fenêtre, en plein cintre, projette ici son flamboiment de cathédrale en joie et infernale. A l'intérieur, le brasier des cris, des jeux, des musiques et des danses, des alcools et des parfums exacerbés d'essences âpres sur les corps calorifiés. Au près de la mer constante des Pôles, des Océanies et d'ici, et sur cette plage, ce casino institue une semblance de mosquée, d'alhambra, et ces créneaux briquetés, bicolores et hybrides d'un mauresque effaré au feu de paille des vies qui s'y viennent jeter. Derrière est la vieille ville de pêche ; mais là est la mer ; et quand elle monte, à la marée, une fois n'arrivera-t-il pas qu'elle continue monter sans cesse ? à moins qu'un jour, à marée basse, sans fin elle ne se retire.

Sur le parapet de la terrasse je m'appuie, ma chaise in-

clinée, seul et considérant, au hasard des objets et des pensées.

Et quelqu'un s'approche.

— Ne faites-vous pas danser votre fiancée ?

Il s'éloigne, riant un peu, sous les arcades, les tentes.

Le bal ; rentrer dans le casino ; traverser la rotonde encombrée des joueurs ; le fracas sonne des trombones et des flûtes, et le rythme de la valse ; le ternaire violent, le rebondissement en deux soubresauts et incessant de l'élan ; la salle de bal fourmille ; et clame la valse ; les cohues ondoient, des inconnus, des danseurs.

— Mademoiselle...

Elle est très blanche et gracieuse ; tandis que nous traversons la rangée des chaises maternelles, sa main gauche posée sur mon bras, d'un léger coup sa taille se cambre, et sur sa jolie tête, sur sa blonde jolie tête un peu rose, obombrée du grand Gainsborough blanc et penchant, c'est un petit sourire rapide par un plissement d'un côté de sa lèvre supérieure. Sa jolie tète est très droite ; elle est fine et madrigalesque ; mademoiselle Quelques-étoiles... A droite, à gauche... Mademoiselle Quelques-étoiles ; elle tourne ; l'orchestre est en délire de rythme et de cadence.

— Vous êtes ce soir, mademoiselle, rosée et souriante, et ce chapeau vous sied en merveille.

— Oh... Savez-vous quelle est cette valse ?

Nous marchons.

— Vous étiez sur la terrasse tout à l'heure, monsieur ?

— J'attendais la reprise du bal, mademoiselle.

— Il est charmant et très animé.

L'officielle fiancée; cent mille francs de dot; riche encore; exquise non moins; une svelte personne, blonde et ondulante; dix-neuf ans; nous nous plaisons; j'adore la gentillesse de cette vigile de la fête de mariage... Heureux, mon fils, m'a dit ma mère, puisque vous vous aimez, et que ta situation est établie... Pourquoi, disait mon père, n'aurais-tu pas aimé une fille qui a de la fortune aussi bien qu'une qui n'aurait rien?

— Combien, mademoiselle, vous êtes délicieuse, et combien me tarde le jour...

Son pied est excessivement petit; ses mains si longues. Nous rentrons. Les courts saluts cérémonieux. Et puis la troisième valse, et puis cette polka, et puis ceci et puis cela, et, parmi, votre caquettage élégant, mademoiselle, et votre charme emmousseliné.

Après le bal, retour dans la chambre de l'hôtel, et solitaire.

Le cierge d'une bougie triste brûle; la mer au devant roule; l'atmosphère est très douce et saline.

Et je songe aux vieux projets, aux vieux rêves, aux vieilles espérances, aux temps d'enfance, aux seize ans et aux vingt ans, tous si glorieux de vaillantes annonces pour le futur, quand je me vais, dans quelques semaines, marier sans amour et sous la loi du Tout-le-monde.

La mer gémit dans le lointain.

Bon beau-papa, bonn' bell' maman,
Vot' fille est un objet charmant,

Je lui dois des heures fameuses,
Elle est belle, qu'ell' soit heureuse,
Ell' n'a point l' caractèr' mauvais,
C'est pourtant pas ça que j' rêvais,
C'est pourtant pas ça que j' rêvais.

Et polkez polkas, balancez quadrilles,
Y' a du tabac dans l' gousset à papa,
Je connais un galop pas nouveau mais très beau pour les filles,
Allons causer sous les charmilles,
Hioup la la, au galop, p'tit marmot, là tout beau, gout'moi ça.

Et puis les tout' belles,
N's avons assez d'elles,
Turlututu, faut du cossu,
Turlututu, diguedondaine,
Ici les vilaines
Et viv' les écus.

DEUXIÈME

ENTRÉE DE BALLET

JEUNES FILLES

en mousseline

Fleurs au sol attachées
Dans les gazons et les ruisseaux natals cachées
Fleurs de tiges jamais tachées
Nulle haleine que du soleil ne s'est sur nous jamais penchée
Fleurs sur le sein maternel couchées
Nous fleurissons dans les feuillées et les jonchées
Oh fleurs de nul regard encor touchées
Quelques-unes avant l'heure se sont séchées
Avant l'heure quelques-unes ont été tranchées
Nous avons des pitiés pour les sœurs que l'aurore a fauchées
Puisse le sol nourricier nous garder attachées !

Vers le midi le jardinier viendra cueillir nos têtes prêtes
Le jardinier aux yeux de joie, aux pas de fête
Aux doigts indifférents de l'une ou l'autre de nos têtes
Princièrement viendra, regards au ciel, lèvres distraites
D'un geste magistral et de conquête
Pour nous ravir et nous voler aux sœurs cadettes
Il brisera sous le soleil les robes de nos corolles muettes
Il nous prendra vers le midi toutes défaites
Pour se parer de nous, le jardinier du mont Hymète.

Oh que douces seront les blessures
Dont il ouvrira nos tiges pures
Oh l'irréfragable déchirure
Oh la délicieuse morsure
L'extase de cette meurtrissure
L'arrachement de l'âme et la sûre
Jubilation de ma torture
Au jour de la divine cueillure!

Nous attendons
A l'horizon
Viendra-t-il donc
Pour la moisson
De nos toisons
Dans les clairons
Les carillons
Et les canons
Sous les fleurons
Les gonfalons
En légions
En escadrons
En chants profonds
A travers ponts
Sur les balcons
En des blasons
Des pavillons
Pleins de lions
Et de dragons
Et de griffons
Et les chansons
Des faux bourdons
Résonneront
Les éperons

Éclaireront
Les galions
Oh espérons.

L'attendu qui viendra pour nous
Le triomphant au sexe inexorable, au sexe doux
Oh qu'il nous prenne entre ses mains d'époux!

Siegfried, Siegfried, sur le roc de feu
Cueille la fleur de feu
Traverse le feu
Ne crains pas le feu
Sous la garde du feu
Fleurit la fleur de feu
Pour toi fleurit, oh cueille-la, la fleur de feu
Cueille la fleur de feu.

III

Écoutez, pendant que la nuit progresse sur la mer et sur la plage, écoutez.

En ces mêmes lieux, il y a trois ans, sur cette terrasse de soir, entre les vagues et ce casino, au cours de ces mêmes occurrences, — à l'extrémité de la terrasse qui le plus entre parmi la mer, dans ce demi cercle plus obscur où moins de gens se plaisent à demeurer, à l'ombre et au vent faible, sous une lumière d'étoiles et des refléchissements blancs de flots, dans les vapeurs aromatiques, dans le bourdonnement de la marée douce et des pas sur le gravier et le lointain des musiques du casino, dans l'harmonie de nos errances, — une grave jeune fille, de noir vêtue entièrement, assise et très immobile, un chapeau noir de Jais et de soie, aux larges bords, auréolant des cheveux plus noirs et plus ombrés et un visage blanc, un blanc visage derrière l'épanouissement de la noire fleur large déroulée de l'éventail, derrière la rosace endeuillée de l'éventail ce visage de grave jeune fille, derrière l'éploiement d'ailes en diamants noirs de l'éventail funéraire et haut dressées, blanc des poudres très parfumées, blanc mat, blanc d'estompe de neige, un visage poudrerizé et de pensées extraordinaires. Au près, elle ici, lui là, entre eux le spectre de

l'éventail triangulaire effaceur de distance et de temps, et leurs âmes dans le rêve de leurs présences.

— Quand vous serez ma femme, nous ferons ci, nous ferons ça.

— Oh, demeurons en l'aujourd'hui.

— Quand vous serez ma femme, oh, nous nous arrêterons de vivre, quand vous serez ma femme.

— Je le suis et je suis vôtre ; et de la corolle noire de mes ceintures et derrière le noir oiseau de l'éventail que vous aimez, je surgirai pour vous, l'impassible et la blanche que vous voulez.

Ainsi, dans la méditation de la chambre nocturne, après trois ans, revient le souvenir.

Et, vaguement, les jours tristes... Sa main demandée... Le refus...L'éloignement... L'éloignement, l'effacement, une progressive disparition... Elle jamais revue... D'autres soucis, et de ces choses anciennes un oubli.

Mais à cette heure c'est les temps d'amour qui tout à coup s'exaltent. En cette nuit d'ennuis. Oui, du milieu de la vie commune et nécessaire. Mais par la force des choses d'autrefois. Mais de ces souvenirs vieux, subtilisés en idéal. Et par l'idée.

Oh, pensée, et d'où naît le désir, et d'où l'illusion ; entrée au rêve !

TROISIÈME

ENTRÉE DE BALLET

COURTISANES

Oh filles folles, folles de leurs âmes et de leurs chairs
Dans le courant aride de tes déserts
Certes nous sommes les oasis verts
Nos yeux te sont un horizon bleu de mer
Nos seins sont sources et nos haleines brises de l'atmosphère
Nos sourires bercement, sommeil, repos, prière
Et nos cheveux sont le feuillage de chimère
Où t'abriter une heure avant que retourner à tes déserts
Oh courtisanes, sous la brève jouissance de nos chairs.

UN

Dans l'assoupissement de vos nuits entrelacées
Blanche parfois revint l'Antonia de la pensée.

COURTISANES

Nous sommes folie
Nous sommes la griserie
Nous évoquons d'extravagantes envies
Des chevauchées nocturnes et des soûleries
Par qui s'effacent tes regrets d'inassouvis.

UN

Dans l'enténèbrement de vos nuits d'ivresse folle
Pâle parfois monta l'Antonia des hyperboles.

COURTISANES

Les reines de caresses
Les princesses de morbidesses
Les triomphatrices déesses
Elles mènent leurs kermesses
Et les pécheresses
Tombent en détresse
Aux mains d'allégresse
De ceux qui les blessent
Les enchanteresses
Au long de leurs tresses
Mènent des liesses.

UN

Dans l'indistinction de vos bleus épithalames
Triste parfois passa l'Antonia, celle de l'âme.

COURTISANES

Nous savons que tout est de l'illusoire
Et suivant tes désirs, tes songes, tes regrets, tes espoirs
Aux brises berçantes des soirs
Aux nuits évocatoires
Aux aubes purificatoires
En toutes tes gloires
Nous savons devenir celles de tes vouloirs.

UN

Mais parmi les poèmes d'or que vous animez
Sainte parfois pleure l'Antonia, l'unique aimée.

IV

Résignation à la vie commune et nécessaire. Car pourquoi une existence parmi les autres serait-elle exceptionnelle et béatifiée? Autour de soi tout roule dans le flot de l'inobtenu et de l'inachevé. Si quelques-uns ont entrevu l'espérance, quelque jour, d'un accomplissement, s'ils ont aperçu cette créature d'élection : cela ne sera pas, cela n'est pas humain. Acceptons les à-peu-près, les à-peu-près et les refus, ce qui est de chacun et de sans cesse, jours perdus aux vains travaux, baisers perdus aux caresses de peu d'amour et volontés usées au pis, vies échouées à maints ridicules soucis. L'idée, Maya divine, réhabilite l'âme ; songeons — mais dans le refuge du songe — quelque vierge des rocs ardents.

On consentira comme tous à vivre. On ne cherchera pas après d'impratiques buts ; n'est-ce pas qu'il y a une situation à faire, ou d'argent à gagner, ou d'orgueils à étaler, tous soins d'aujourd'hui à veiller ? et l'on suivra l'ordinaire chemin. Les amours trop altières pour la vie seront au cours habituel de la vie oubliées. Résignation, d'ailleurs, à ce qui ne pourrait être autrement. Il épousera la jeune fille blonde et rosée, gracieuse, au Gainsborough blanc et penchant, sa danseuse, mademoiselle Quelques-étoiles ; la fortune et un peu d'amour ; pourquoi non ? ce sera une vie

simple, sans doute bonne; le père raisonnable et la mère sentimentale ont applaudi.

L'autre s'en ira, s'oubliera, s'effacera; l'autre, celle d'il y a trois ans, la pâle noire poudrerizée, la disparue ; à jamais invisible au jour et à toute lumière, elle sera le fantôme muet qui ne hante plus que des sites abandonnés et nocturnaux, le revenant du manoir désolé de l'âme en ses nuits ténébreuses, évaporé au chant du coq, et plus rare et plus lointain.

En ce soir d'obsessions et de lyrisme, pendant que par la fenêtre ouverte l'orgue de la mer ronfle dans l'air salin, celui qui a tout accepté des fatalités ordinaires, qu'il se laisse penser et penser elle hautement, et regretter, désirer encore et rêver. Et je me dis : Moi qui l'ai perdue mais renoncée, et qui prends une autre quelconque femme, et qui ai irremédiablement clos le livre d'amour, oh, si cette dernière fois, avant qu'achever le sacrifice, un regard en arrière dans ce ciel se pouvait ! si une heure était possible et quelque chose alors follement miraculeuse d'accomplissement ! et si une heure nous était rendue et qu'aux portes de la ville de l'existence, cette heure là, ensemble nous nous arrêtions, pour nous donner au travers de tout le reste de nos misères le viatique cent fois auguste de nos mutuelles virginités!

N'espérant plus que l'amie vienne, désespéré de tout et se mourant d'amour, Tristan, sur la plage mytiquement vaste et au long de ses flots de chant et de rêve, sur la grève des rocs déserts, Tristan, et le moderne et contemporain Tristan de l'Isolde jamais obtenue, rassasié du besoin de vi-

vre et seulement avide de la fin, de la fin qui serait néant également que du passage à quelque état très incertain mais certainement autre, si ce Tristan voulait mourir, le lieu de sa mort et du départ au dehors de l'ici serait un site de vagues mancenilliers ; là fleuriraient des fleurs merveilleusement fleurantes et des sentes de senteurs inouies aux sens, là croîtraient des croissances de végétations crénelées et croupissantes, là serpenteraient des séquences de calices aux odorances de prodigieuses poignances et fumeraient les aromates de baumes arabiques et paradisiaques ; le moderne Tristan se coucherait parmi ces effluves excessifs pour qu'il y vive, et, se couchant parmi ces fleurs, il n'igno-gnorerait point que nul éveil humain ne pourrait le tirer d'elles; car l'âme de ces fleurs alors s'exhalerait vivante, s'inspirerait, s'animerait, s'incanterait... Oh! nous les âmes subtiles des parfums, voici que nous nous férions dans une pompe magnifique et omnipotente,Tristan des cœurs,Tristan des joies, Tristan des noces, pour t'apporter notre délice et cette mort ; en notre sein royal nous avons affiné les sucs naturels, et de nous, si fortes et terribles, Tristan, tu vas mourir, jouissant et empoisonné ; symboles des choses, esprits des choses, Floramyes qui grisâmes presque la chair étonnée du Christ enfant et innommé, oh nous la Rose souterraine par qui fut la beauté de celle qui toucha la lèvre du Parsifal, oh fleurs des fleurs et fleurs des fruits et fleurs des fêtes, nous fleurissons et nous fleurons, pour toi, infiniment... Alors, dans ce suicide d'amour, intoxiquant les sens du Tristan contemporain, l'hallucination mortelle élèverait cette heure jusqu'à la suprême glorification, et la folie de l'arrivée de l'amante s'instituerait.

Ou bien, et plus souverainement :

Quand dans l'angoisse dernière des vœux non accomplis ce Tristan agoniserait, dans le site de plage et de mer solitairement, quand le Tristan agoniserait de l'amante impossible, à l'heure de la mort quelque fée, quelque génie, quelque insexué supérieur et merveilleux apparaîtrait criant: Assez du mal ; maintenant essayons du mieux ; Tristan, voici l'Isolde ; résuscite et aimez-vous dans l'absolu.

Donc, en pleine pensée, en plein désir, en pleine illusion...

Et hâtons-nous. Elle est près ici, celle d'alors, celle d'amour Les heures solennelles sonnent et tintent aux cadrans des hôtels, minuit dans les ombres un peu étoilées. Au près d'ici, sur la plage, elle passe... Dieu !... la voici.

— Vous...

Celle qui fut jadis et pour l'unique fois, entre toutes la véridique, elle, ah, la disparue mais la retrouvée.

— Vous ici...

Et elle parle, dans la nuit.

— Ami, c'est moi qui passe ; comme vous vous souvenez, je me souviens ; aujourd'hui, et dans cet aujourd'hui qui va se faire éterrel, quand tant d'impossibilités nous ont pour l'à-jam is de l'existence séparés, au près de vous je passe ; et quand nos vies plus aucune fois ne s'uniront, me voici, souvenante, fière et fidèle.

— Rêvé-je ? vous qui êtes ici, dont je tiens les mains, dont je sens les yeux, présente dans l'enveloppement de vos voiles...

— Ensemble nous nous sommes rappelé les soirs d'alors,

sur cette plage, au balcon de cette terrasse, dans les vapeurs aromatiques, sous l'horizon musical. Voyez! j'avais ces voiles, ces robes ; voici l'éventail noir épanoui, le déroulement de la fleur de mon éventail, l'endeuillement de sa rosace et son éploiement d'ailes endiamantées de noir, triangulaire ; reconnaissez-vous le blanc poudrerizé très mat de mon visage extraordinaire ?

— Ah, quand vous serez ma femme...

— Je la vais être.

— Nous nous arrêterons de vivre...

— Arrêtons-nous de vivre ; de mes ceintures et de la splendeur de cet éventail oiselé je veux pour vous sortir, blanchement et impassible.

— Oh, je me tais...

— Je vous salue, sacrante et sacrée je me lève.

— Arrêtons-nous de vivre...

... La mer au loin dans la nuit est...

— Quand vous étiez enfant, ami, j'ai vu vos bonnes religiosités ; vous étiez un enfant pieux, vous pressentiez la vie mystique et vous aimiez la solitude parmi des méditations ; un jour vous rappelez-vous que vous vous évanouites, dans une église, à voir passer près vous l'hostie blanche du Saint-Sacrement ? votre enfance méritait une maturité sereine de pensée. Et j'ai vu vos seize ans ; quand vous aviez seize ans, j'ai vu vos touchants romantismes ; vous étiez tendre et fol, vous étiez puéril et admirable, adolescent de beau désir ; ah comme vous aspiriez la vie lyrique ! Et comme, ensuite, noblement vous vous ordonniez la vie simple d'un cœur hautain ! dans la déclinaison de votre printemps bleu, dans l'attente d'un été d'or, dans la con-

fiance d'un automne vert, vous fûtes, oh jeune homme, celui qui se veut et se va vouer à quelqu'une immuable et angélique. Et la vie commune vous a pris enfin, hélas, hélas, et le sacrifice sera fait des hautes destinées au nécessaire du quotidien.

— Eh quoi, vous qui êtes ici, vous savez, vous savez que j'ai répudié votre mémoire...

— Voyez ce brun frôlement d'ailes ; des pointes noires endiamantées de mon éventail sortilégique, une double triangulaire moire, transparente et diaprée, s'est élevée ; sur la fine arrête argentée du grand cercle noir de mon éventail, ces deux ailes glissantes errent; les deux ailes en luth de deuil et diaphane du papillon de ma magie, oh, elles endiadèment lentes l'envol noir de mon éventail de nuit. Derrière est ma poitrine et sous ses voiles mes deux seins ; mais voici mon visage et ma bouche et mes yeux que vous connaissez. Tout cela sera à un homme non aimé et non aimant. Je me pâme et je meurs à cause de mon corps. Vous qui avez dû répudier ma mémoire, j'ai dû répudier la vôtre ; la vie commune, comme elle vous a pris, m'a prise.

— Oh douloureuse fille...

— Apprenez combien est beau le rêve qui me fait ici.

... Dans la nuit la mer chante doucement...

Et parle la voix de conscience :

— Celle qu'inconnue aux jours de votre enfance inconscient vous songiez, et la mère qui vous enfanta et nourrit non moins que la Vierge aux mains bienveillantes ; celle qui vous emplissait les sens, la force de la nature si

belle en ses terreurs et ses caresses aux adolescences; celles les premières qui vous émurent le cœur, les pâles fillettes au timide désir devant votre timide désir et vos tressaillements ; celles des livres aussi et des images, anges de Giotto, Juliettes et Francescas; et celles de renommée et de luxe; celle que vous n'avez pas oubliée, l'épouse destinée à vos vingt ans; et celle que vous vîtes, qui fut moi, et que vous ornâtes si absolument d'idéal; cette féminine, œuvre et but de votre jeune âme, magnifique et souveraine comme je suis, unique sous tant de successives formes, — au travers des villes et des âges elle allait en sa beauté nubile et elle se rencontra, élue, à l'élu. Quelle fut, vous le savez, sa bienheureuse exaltation! comme aussitôt elle comprit! comme invinciblement elle se promit! comme royalement ce fut les fiançailles! Alors l'amant lui dit: Viens donc!... Des brises étaient dans l'air, des chants d'oiseaux, des parfums. Elle releva sa tête vers celui qui lui disait : Viens... et, dans la sincérité de son cœur frappé d'oubli, elle s'interrogeait : Qui est celui-là ?... Car, de par le jour premier de l'Arbre-de-science et de la Chûte, et de par cette primitive damnation, femme, elle est toute méconnaissance et erreur.

— Eh quoi, fatalement doit-elle vaguer, la créature féminime, en l'erreur et la méconnaissance, par cette fatalité d'un sort antérieur ?...

— Elle erre, elle méconnait, elle vague aux vents de la vie. Elle renie l'amant, elle outrage le fiancé, elle trahit l'époux, elle se renie, s'outrage et se trahit son propre cœur. Elle est aveugle de cette folie par qui, voyante, elle ne voit plus. La femme que vous aimez et qui vous aime ne sait

plus qui vous êtes, et, tandis de votre agonie, rien ne l'enseignerait, nulle pitié n'éveillerait son sens, nulle rémembrance n'inciterait le tréfond gisant du trésor de son passé. Oh, ses robes sont luxuriantes ; longuement vêtue des robes qui tour à tour voilent et marquent son sexe, elle marche sous l'air des cieux ; et de ses hanches balancées, de ses épaules alternatives, du sursaut de sa poitrine s'indique celle de charité et d'élégance ; elle s'avance ; contemplez ses yeux et son visage, les richesses sentimentales dans ce visage et dans ces yeux ; voici l'Isolde au cœur profond. Toute femme est l'Isolde à un Tristan, et chacune est élue pour un quelqu'un d'éternité. Oh, gémissements des siècles et désespérances ! depuis que la malédiction au premier jour a frappé le front de la femme, rien n'est plus, et la fugace minute de l'unique rencontre sera pour le regret jusqu'à la mort. Vous ne reverrez plus celle qui vous a aimé ; elle est une autre, dès lors, aveugle à vous ; vous ne serez plus aimé : le souvenir même en l'âme féminime est aboli ; ses grands yeux clairs se fixeront indifférents sur vous ; vous n'êtes plus aimé ; lamentez-vous ; vous n'êtes plus aimé ; ne cherchez point la cause, il n'en est point que la fatalité ; n'interrogez pas, ne reprochez pas, ne violentez ni n'apitoyez ; il suffit ; vous n'êtes plus l'amant, elle est quelconque, elle ne sait plus, elle a oublié, tout est mort ; mais disparaissez, puisque vous n'êtes plus aimé. Et ainsi elle s'en va, d'une grâce affolante à vos yeux, dans ce balancement de hanches et d'épaules et ce palpitement si fécond en promesses de ses mamelles, celle au visage de pensées fidèles, aux regards si plongeants dans l'être, aux lèvres d'apothéose, et dont les cheveux sont les racines qui pénètrent de ce corps en le sol invisible du

paradis, et voilà sa beauté blanche, tout l'inconnu de songe, et ce ventre — oh folie — si pour vous et par vous il s'était pâmé... Oh, l'éternel adieu...

Minuit a sonné
C'est fini d'aimer
Le glas a tinté
La porte est fermée
La rose est fanée
Le vase est brisé
Le cœur est séché
L'oiseau envolé
L'hôte harassé
Au toit est rentré
Le bon chevalier
Au cygne enchanté
Au brillant cimier
Au blanc bouclier
Le preux chevalier
Il a remonté
Dans la nef d'acier
Il a salué
Ceux de la vallée
Il va regagner
Les bords étrangers
Le doux chevalier
Il a délaissé
Ceux qu'il a aimés
Ceux qui l'ont aimé
Sur l'onde embrumée
Il s'est éloigné

Dans l'immensité
Dans l'infinité
Dans l'éternité
Adieu l'unique amour d'un jour, unique amour de la vêprée
Il s'est évanoui, s'est clos, s'est tû, le gral d'amour, et s'est voilé.

... La nuit et la mer; plus aucune étoile; les ténèbres sur l'air salin et la basse bruissante des flots lointains...

-- La pensée restaure ce que la chair défait; le désir vivifie l'intimité; l'illusion la plus chimérique justifie les fonctions principales. Ce passé glorieux de religiosités, de lyrismes et des vingt ans fleuris n'aura pas péri en stérilité. Celle de l'idée vient authentique.

... La nuit sur la mer est noire; plus rien n'est discernable au dehors ni ici; l'opacité maritime et aromatique efface les choses...

— Ami, dit-elle, ami, vous me voyez pourtant, des yeux illuminés de l'âme, et debout, en face de vous, plus noire en mes robes et en la nuit, et dans nos regards.

— Je vous vois...

— L'étendard de mon éventail noir se brise, les ailes du papillon noir de mon éventail enchanté s'envolent, mon visage apparaît, mes cheveux pendent, touchez mes mains; et voici mes seins; n'est-ce pas que je resplendis en vous? voici mon cœur.

— Je vous vois...

— Je suis belle, je suis blanche, je suis bienfaisante; ce que chacun rêva dans ses soifs les plus spirituelles, ma nudité transfigurée...

— Je vous vois...

— Oh, je suis vierge...

... La nuit de ciel tourbillonne lentement comme un roulement de météores circulaires et concentriques dans l'abime sans forme.

QUATRIÈME

ENTRÉE DE BALLET

DES GNOMES

en fourmillières volantes

Hui ! hui
C'est minuit
La nuit
Luit
L'autrui
Fuit
Suis
Les puits
Les huis
Les circuis
Les pertuis
Hui ! hui !
Aujourd'hui
Jouis de ta nuit
Hui ! hui !
Jouis du minuit.

Drelin ! drelin !
Demain
Le matin
Vient
C'est la fin

Drelin ! drelin !
C'est la fin
Du divin
C'est le train
Humain
Le matin
Crains
L'araignée du matin.

Et puis ce sera midi
Ah comme tout sera fini !

Et reviendra l'heure de nuit
Mais pas la même nuit
Mais l'ordinaire nuit
Elle ne vient pas deux fois une telle nuit
Tu ne la retrouveras guère cette nuit.

Et l'autre sera l'abord
Tu dormiras sans remords
Oh dors
Encor
Tu dormiras plus fort
Dans la mort
Dehors ! hors !
Au nord
Par tribord
Par babord
Tu dormiras dans le port
On fermera les sabords
Dors.

ÉDOUARD DUJARDIN.

UN HOMME LIBRE

I

À Jersey.

. . . .

Je suis allé à Jersey avec mon ami Simon.

Je l'ai connu bébé, quand je l'étais moi-même, dans le sable de sa grand'mère, où déjà nous bâtissions des châteaux. Mais nous ne fûmes intimes qu'à notre majorité. Je me rappelle ce soir là où, place de l'Opéra, vers neuf heures, tous deux en frac de soirée, nous nous rencontrâmes, et où je m'aperçus, avec un frisson de joie contenue, que nous avions en commun des préjugés, un vocabulaire et des dédains.

Nous nous sommes inscrits à l'école de M. Boutmy, rue St-Guillaume. Mais voyais-je Simon trois mois par année ? Il était mondain à Londres et à Paris ; puis se refaisait à la campagne. Il passe pour excentrique, parce qu'il a de l'imprévu dans ses déterminations et des gestes heurtés. C'est

un dandy très nerveux et systématique, d'aspect glacial. « Merimée, me disait-il, est estimable à cause des gens qui le détestent, mais bien haïssable à cause de ceux qu'il satisfait. »

Simon, qui ne tient pas à plaire, aime toutefois à paraître; et cela blesse généralement. Très jeune il était faiseur ; aujourd'hui encore, il se met dans des embarras d'argent. C'est un travers bien profond, puisque moi-même, pour l'en confesser, je prends des précautions ; pourtant notre délice, le secret de notre liaison, est de nous analyser avec minutie, et si nous tenons très haut notre intelligence, nous flattons peu notre caractère.

Sa dépense et son souci de la bonne tenue le réduisent à de longs séjours dans la propriété de sa famille sur la Loire. La cuisine y est intelligente, ses parents l'affectionnent ; mais faute de femmes et de secousses intellectuelles, il s'y ennuie par les chaudes après-midi. Je note pourtant qu'il me disait un jour : « J'adore la terre, les vastes champs à soi ; écraser du talon une motte, en lançant un petit jet de salive, les deux mains à fond dans les poches, c'est une sensation saine et orguilleuse. »

L'observation me parut admirable, car je ne soupçonnais guère ce côté de sa sensibilité. Voilà huit ans que *pour être moi* j'ai besoin d'une société exceptionnelle, d'exaltation continue et de mille petites amertumes. Tout ce qui est facile, les rires, la bonne honorabilité, les conversations oiseuses me font jaunir et bailler. Je suis entré dans le monde du Palais, de la littérature et de la politique, sans certitudes mais avec des émotions violentes, ayant lu Stendhal et très clairvoyant de naissance. Je puis dire qu'en six mois je fis un

long chemin. J'observais mal l'hygiène, je me dégoutai, je partis ; puis je revins, ayant bu du quinquina et adorant Renan. Je dus encore m'absenter ; les larmoiements idéalistes cédèrent aux petits faits de Sainte-Beuve. En 86, je pris du bromure ; je ne pensais plus qu'à moi-même. Dyspepsique, un peu hypocondriaque, j'appris avec plaisir que Simon souffrait de coliques néphrétiques. De plus il n'estime au monde que M. Cokson, qui a trois yacks, et, dans les lettres, il n'admet que Châteaubriand au congrès de Vérone ; ce qui plait à mon dégoût universel. Enfin à Paris, quand nous déjeunons ensemble, il a le courage de me dire vers les deux heures : « Je vous quitte. » Puis s'il fume immodérément, du moins blâme-t-il les excès de tabac. Ces deux points m'agréent spécialement, car moi, je demeure sans défense contre des jeunes gens résolus qui m'accaparent et m'imposent leur grossière hygiène.

C'est dans quelques promenades de santé, coupées de fraiches pâtisseries au rond-point de l'Etoile, que je touchai quelques-unes des pensées intimes de Simon et que je découvris chez lui cette sensibilité, peu poussée mais très complète, qui me ravit, bien qu'elle manque d'apreté. Nous décidâmes de passer ensemble les mois d'été à Jersey.

Cette villégiature est méprisable : mauvais cigares, fadeurs des paturages suisses, médiocrités du bonheur.

Nous eûmes la faiblesse d'emmener avec nous nos maîtresses. Et leur vulgarité nous donnait un malaise dans les petits wagons jersiais bondés de gentilles misses.

A Paris, nos amies faisaient un appareillage très distingué; belles femmes, jolis teints ; ici, rapidement engraissées,

elles se congestionnèrent. Elles riaient avec bruit, et marchaient sottement, ayant les pieds meurtris. Dans notre monotone chalet, au bord de la grève, le soir, elles protestaient avec une sorte de pitié contre nos analyses et déductions, qu'elles déclaraient des niaiseries (à cause que nous avons l'habitude de remonter jusqu'à un principe évident) et inconvenantes, parce que nous rivalisons de sincérité froide.

Ah! ces homards de digestion si lente, dont nous souffrîmes, moi et mon ami Simon, durant les longues après-midi de soleil, en face l'Océan qui fait mal aux yeux! Et ce thé dont nous abusâmes par engouement!

Un soir, au casino, nous rencontrâmes cinq camarades qui avaient bien dîné, et qui riaient à chaque parole, avec une saine innocence, comme de gentils enfants. Ils se réjouissaient à citer le nom familial de tel commerçant de la localité ou à prononcer divers mots à la jersiaise. Ils invitèrent le capitaine du bâtiment de *Grandville Jersey* à prendre un verre d'alcool, puis ils parlèrent de la territoriale.

Ils furent cordiaux, et nos femmes leur plurent. Simon n'ouvrit pas la bouche. Moi par urbanité je tâchais de rire autant qu'eux.

Avant de nous coucher, Simon et moi, seuls sur le petit chemin près la plage, en face l'immense fenêtre brutalement éclairée de notre salon, dans la vaste rumeur des flots noirs, nous goutâmes une réelle satisfaction à épiloguer sur la vulgarité des gens ou du moins sur notre impuissance à les supporter.

O *moi*, disions nous l'un et l'autre, *Moi*, cher enfant que je crée chaque jour, pardonne-nous ces fréquentations misérables dont nous ne savons t'épargner l'énervement.

A déjeuner, le lendemain, Simon, qui est très dépensier mais que les gaspillages d'autrui désobligent, fit remarquer à son amie qu'elle mangeait gloutonnement. Déjà le même défaut de tenue m'avait choqué chez ma maîtresse, et je pris texte de l'occasion pour lui faire une courte morale. Elles s'emportèrent ; et tous deux, par des clignements d'yeux, nous nous signalions leur grossièreté.

Vers deux heures, tandis qu'elles allaient dans les magasins, une voiture nous conduisit jusqu'à...

Nous eûmes tout d'abord la sensation joyeuse de voir pour la première fois cette plage étroite et furieuse ; et nous nous assîmes auprès de l'écume des lames brisées. Puis une tasse de thé nous raffermit l'estomac. Nous étions bien servis, par un temps tiède, sur la façade nette d'un hôtel très neuf, parmi cinq ou six groupes élégants et modérés. Je surveillais le visage de Simon ; à la troisième gorgée, je vis sa gravité se détendre. Moi-même je me sentais dispos.

— N'est-ce pas lui, dis-je, la première minute agréable que nous trouvons à Jersey ? Il n'était pourtant pas difficile de nous organiser ainsi. Quoi en effet ? un joli temps (c'est la saison), de l'inconu (le monde en est plein), une tasse de thé qui encourage notre cerveau (1 fr. 50).

— Tu oublies, me dit-il deux autres plaisirs ; l'analyse que nous fîmes, hier au soir, de notre ennui, et l'éclair de

ce matin à table quand nous nous sommes surpris à souffrir, l'un et l'autre, de l'impudeur de leurs appétits.

— Arrête, m'écriai-je, car j'entrevois une piste de pensée.

Et riant de la joie d'avoir un thème à méditer, nous courûmes nous installer sur un rocher en face l'Océan salé. Au bout d'une heure nous avions abouti aux principes suivants que je copiai le soir même avant de m'endormir :

PREMIER PRINCIPE : *Nous ne sommes jamais si heureux que dans l'exaltation.*

DEUXIÈME PRINCIPE : *Ce qui augmente beaucoup le plaisir de l'exaltation c'est de l'analyser.*

La plus faible sensation atteint à nous fournir une joie considérable si nous en exposons le détail à quelqu'un qui nous comprend à demi-mot. Et les émotions humiliantes elles mêmes, ainsi transformées en matière de pensée, peuvent devenir voluptueuses.

Je remarque que pour analyser avec conscience et avec joie mes sensations, il me faut le plus souvent un compagnon.

Conséquence : *Il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible.*

Je me rappelle les détails et toute la physionomie de cette longue séance que nous fîmes, couchés dans la brise purifiante et virile de l'Océan. Nos intelligences étaient lucides, tonifiées par le bel air, soutenues par le thé. J'ajouterai même que Simon s'éloigna un instant sous les roches fraîches, ce dont je le félicitai, en l'enviant, car la nourriture, l'air des plages entravaient fort la régularité de nos digestions, où nous nous montrâmes toujours capricieux.

Le même soir, vers onze heures, réunis auprès de nos femmes dans le petit salon de notre frêle villa, je disais à Simon, avec l'impudeur de sincérité des noctambules :

— Je t'avouerai que souvent je songeai à entrer en religion pour avoir une vie tracée et aucune responsabilité de moi sur moi. Enfermé dans ma cellule, résigné à l'irréparable, je cultiverais et pousserais au paroxysme certains dons d'enthousiasme et d'amertune que je possède et qui sont mes délices. Je fus détourné de ce cher projet par la nécessité d'être extrêmement énerigque pour l'exécuter. Je me suis arrêté de souhaiter pleinement cette vie, car j'ai soupçonné qu'elle deviendrait vite une habitude et remplie de mesquineries : rires de séminaristes, contacts de compagnons que je n'aurais pas choisis et parmi lesquels je serais la minorité.

Nos femmes en m'entendant se mirent à blasphémer, par esprit d'opposition, et à se frapper le front, pour signifier que je déraisonnais

— C'est étrange, répondit Simon, que je ne t'ai pas connu ce goût pendant des années. Je pensais : il est aimable, actif, changeant, toutes les vertus de Paris, mais il ne sent rien hors de cette ville. Moi, c'est la campagne des chiens, une pipe et les notions abondantes et froides de Spenser à débrouiller pendant six mois.

— Arrête, lui dis-je, tu t'y ennuyais. Nous avons l'un et l'autre vêtus un personnage. J'affectais en tous lieux d'être pareil aux autres pour qu'on me laissât le répit de me construire une vision personnelle de l'univers, quelque rêve à ma taille où me réfugier, homme libre. Sous l'œil des barbares, je me suis prêté à vingt groupes bruyants et divers,

sans que je m'interrompisse de les dédaigner. Et ce me fut une torture d'avoir la physiouomie mobile et les yeux expressifs.

Nous revînmes à notre méditation de l'après-midi.

Seuls l'enthousiasme et l'analyse, dans une solitude avec un compagnon pour épiloguer sur les nuances sauraient nous faire toucher le bonheur.

Simon et moi, par emballement, par oisiveté, nous décidâmes de tenter l'expérience.

II

Méditation sur la journée de Jersey.

Cette journée de Jersey fut puérile en plus d'un endroit et pas très nette pour moi-même. Comment accomoder cette haine mystique du monde et cet amour de l'agitation qui me possèdent également ! C'est à Jersey pourtant, nerveux qui chicanions au bord de l'Océan, que j'approchai le plus d'un état héroïque. Je tendais à sortir de moi-même, à me hausser vers un parfait désintéressement. J'aimais Dieu.

Je dis Dieu, et je continuerai à parler ainsi, car du vague sentiment que je veux exprimer, rien n'approche autant que l'ardeur d'une jeune femme, chercheuse et comblée, lasse du monde qu'elle ne saurait quitter, et qui s'adonne à la dévotion sensible, devant vos autels, Marie Vierge et

Christ Dieu. Ces créatures-là, puisqu'elles nous troublent, ne sont pas parfaites, mais la civilisation ne produit rien de plus intéressant. Le langage qui leur est familier embellira notre malaise dont il donne en même temps une figure assez exacte. Hélas! les contrariétés d'où sortit mon *état de grâce*, je vois trop nettement leur médiocrité pour que cette émotion n'ait très vite perdu à mes yeux sa noblesse d'apaisement, ce caractère religieux que lui conservent mes vocables. Jamais je ne vis rien survenir en mon âme qui ne fût embarassé de mesquineries. Amertune contre ce qui est, curiosité dégoutée de ce que j'ignore, voilà peut-être les tiges flétries de mes plus belles exaltations.

Déjà la grâce m'avait visité avant cette heure de Jersey où le terrain lui fut hospitalier au point que toute une floraison parut en moi, que je vais vous décrire. Jusqu'alors j'avais connu brièvement ce pur amour, cette unité de tous nos sentiments tendus vers les choses utiles; j'avais manqué de convictions dans mon énervement; cependant ces tragédies cérébrales me laissaient un souvenir, une nostalgie, puissante jusqu'à gâter mes pires énivrements, mes délices sensuelles, ou mes vanités satisfaites.

Bien qu'il n'en eût résulté qu'un désarroi passager, ces heures d'amour sans objet m'avaient enseigné qu'à l'égard des choses de la vie seul un dégoût préventif et imperturbable nous garantit des humiliations. Je compris grâce à elles que se livrer aux choses qui mourront est toujours une diminution.

Que mon âme soit tout pour mon âme! Qu'elle tire d'elle seule son orgueil, sa force et ses puissances! Qu'elle ne les dispense sur nul autre! Cette vérité, entrevue, la révélation

de Jersey m'inspira d'en tirer parti, et de conquérir, par la culture de mon Moi, la domination sur toutes les beautés que e renferme.

J'ai là sur mes brouillons le détail de cinq aventures antérieures à la journée de Jersey qui me firent mésestimer la vie et bruler pour mon Dieu intérieur, pour ce Dieu inconnu, dont la magnifique image trop vite s'emplissait d'ombre. J'hésite à transcrire l'histoire de ces premiers échecs de la grâce. On comprend assez comment j'étais préparé pour la campagne d'amour que je vais décrire, sans qu'à ma vanité d'écrivain je concède encore ce viol de mes petites misères.

Mais, dira-t-on, Simon qu'intéressent la vie (amour des forêts et du confort) et la précision scientifique (philosophie anglaise), comment s'associait-il à vos vagues aspirations ?

Je pense qu'étant fort nerveux il vibrait avec mes énergies quelles qu'elles fussent. Puis il baillait de cette vie sans argent ni ambition. Mais pourquoi m'inquiéterais-je d'expliquer cette âme qui n'est pas la mienne. Il suffit que je vous le fasse voir, aux instants où, me comparant à lui, vous y gagnerez de me mieux connaître.

Courons à la solitude! soyons des nouveau-nés! dépouillés de nos attitudes, oublieux de nos vanités et du nom même de nos amis, véritables libérés, nous créerons une atmosphère nouvelle où tout sera oublié.

MAURICE BARRÈS.

SOIRS INTIMES ET MONDAINS

Adieu.

Le jour, repu de clarté et de bruit, s'achevait en un crépuscule de silence engourdi, vorace à étouffer un double écho de pas.

Elle n'était plus la marcheuse lente et enamourée des courses d'autrefois où l'appui d'un bras était de signification dominatrice, une emprise, maintenant simple galanterie d'Elle : feindre ainsi le besoin d'un soutien, de Lui : jouer le rôle de l'inquiétude aux cailloux et s'efforcer au choix de planitudes favorables.

Côte à côte, ils allaient, le long du chemin à bordures d'arbres, hors des confins du village, vers quelque lieu de repos et d'horizon, asseoir un instant leur partance ; loin du village horticole à chaumières primitives, exhalant des senteurs pauvres et bestiales, loin de la haute et turriculaire maison, vers le vide des champs et sous l'indifférence du ciel, disjoindre leurs rêves, et, essayer le jeu séparé de leurs âmes longtemps jumelles : apprentissage et préliminaire à la dissolution de leurs pensées tant unies, pour l'épreuve proche des séparations définitives.

La consumption aux bois des feuillages d'automne étant le signe choisi pour l'irrévocable départ et l'exil qui appose, aux lèvres, un mutisme d'indifférence, et, aux faces, des masques d'apparences méconnaissables et d'oubli par lesquels sont déjouées les surprises des rencontres éventuelles et ultérieures.

L'équilibre tempéré de l'atmosphère ne permettait d'en définir l'impression de tiédeur ou de froidure. Un tranquille paysage s'étendait vers l'horizon. C'était : par-delà des labours aux sillons en vagues hérissant leurs crêtes d'ocre où le soc d'une charrue luisait en saillie de nageoire, et des terres brunes qui se scindaient à pic pour le passage invisible d'une rivière torse coulant en contre-bas parmi des marécages prolongés en montée lente jusqu'à des bois, — la netteté de tiges des lisières qui se doublait d'une complexité infinie de troncs fondus en de l'ombre opaque et noire.

La précision des feuillages liminaires s'évanouissait en l'ondulation de cîmes connexes vers des plateaux de bruyères aux roses places florescentes, que surmontaient, proches encore et distinctes, des collines dépassées elles-mêmes par d'autres monts bleuâtrement linéaires sur le gris du ciel.

Le silence rendait perceptible une infinitésimale notion de bruits quelconques : la rivière chatouillant les berges herbues, le bèlement suffoqué d'un mouton parmi les troupeaux que gardaient des pâtres s'interpellant d'intonations hautes et rauques, comme de pilotes accostant.

Au talus du chemin, sur des mousses de feutre, le couple assis regardait et leurs divergentes pensées s'égrenaient comme les granules de sable roulant aux pentes du terrain.

L'automne dans les champs et les bois hésitait, en une culminante pause, à dissoudre les nues imbriennes, et à éparpiller, par quelque souffle décisif, la maturité des feuilles mourantes, en vols épars ou en jonchées, par les routes et le ciel.

L'imminence d'un double dénouement de choses et d'âme planait en l'heure solennelle.

Tous deux comprirent qu'un hasard les avait là menés, pour un dernier regard à d'illusoires aspects de paysages et de vie, et qu'avant le total évanouissement d'une époque d'être et de saison, un loisir suprême les sollicitait à contempler une fois encore ce qui allait devenir de l'antan et du passé...

Cet arrêt en l'acheminement du départ par une accalmie d'heure et de date était dû à une mutuelle préoccupation méritoire : le désir de se quitter d'une façon presque funéraire comme au bord d'une tombe, sans deshonorer l'amour déchu par l'indignité de rancunes posthumes ; et, s'attardant ainsi, au crépuscule, ils laissaient les années mortes exhumer leur chronologie mémoriale et résumer en eux leur histoire et ils avaient compté sur la beauté mélancolique de l'automne et sur son ambiance de désuétude pour imposer à leur adieu l'échange et la survie d'une sorte de reconnaissance réciproque.

L'ombre croissait.

La netteté du paysage s'évanouissait par la dissolution des formes. La massivité des montagnes complétait la massivité des bois, et tout avait l'aspect d'une illusion qui va finir et rentrer au quotidien néant nocturne.

Et tous deux aux dernières clartés se prirent les mains et s'entreregardèrent.

« Je vous ai beaucoup aimée. »

« Moi aussi. »

Et comme si ces simples paroles, consacrant la déchéance d'une chose abolie, avaient rompu quelque charme durant encore, ils s'apparurent l'un à l'autre en leur identité d'alors.

Et ils se virent hors du prestige primordial et occultement perpétué de l'aveu, lui, vieilli et lassé, elle différente.

Il la discerna telle qu'elle était, vaine, fugace et cruelle.

Elle le comprit avide et las.

Une grande brise enveloppa la forêt emportant des milliers de feuilles.

La gare en rase campagne se dressait, illuminée de fanaux, aux rails les lanternes oculaires du train coururent. Il monta.

Elle était immobile sur le quai, ses vêtements noirs lui donnaient l'aspect vague d'une ombre, un recul de passé qui s'enfouit dans la nuit.

Et il lui sembla laisser là, enveloppé de langes funéraires, l'image d'un lui-même fictif et oublié, qui avait vécu et était mort.

L'Auberge.

Par un matinal départ, laissant en arrière tout souvenir du passé : jours perdus, midis de néant, soirs de rancune, j'aimerais suivre la grande route qui monte vers l'horizon, en oscillant parmi les plaines sous l'été du ciel.

La candeur de l'aube rirait à mon âme allégée de ne plus rien savoir de ce qui fut son trouble jadis, un volontaire oubli substitué aux craintes et aux mille doutes antérieurs, la crispation de vivre détendue en une curiosité attendrie des choses avenantes, enfin goûtées pour leur propre beauté naturelle et avec un large désir de jouir de la plénitude de leurs charmes.

Se refaire une âme neuve de l'essence des paysages parcourus sous le libre ciel, une âme avide des musiques vivantes de la terre : brises aux feuilles, cris d'oiseaux aux sillons et aux branches, murmure de sources, et cette âme, l'endormir en la paix d'une fatigue heureuse sur quelque lit d'une auberge de là-bas, en une chambre où ne rien retrouver des douleurs quotidiennes exhalées entre les murs familiers où se débat l'ordinaire angoisse de vivre, et où toute poussière, la cendre même du cigare, semble une funéraire cendre de rêves, où le moindre papillon heurtant ses ailes aux angles du plafond paraît un symbole de destinée.

C'est une terre inconnue qui plairait à parcourir, mais toute terre, même foulée mille fois, ne m'est-elle pas ignorée en cette disposition de sollicitude d'aujourd'hui, en cette franchise d'âme soucieuse de toute révélation d'une beauté de site.

Au soir, une auberge apparaîtra où j'entrerai cuver le frisson des blés, le bruit du vent, et la fourmillante rumeur, dont tressaille l'herbe, de bestioles et de sève, toute cette ivresse qui m'éblouit, et sécher la sueur de la bonne route.

L'Hôte m'introduit dans une vaste chambre, fraiche et crépusculaire. Les rideaux bleutent de leur ombre la blancheur des draps. Le papier de tenture est bouqueté de mille

fleurs, et, sur la commode, une antique pendule démodée écarte l'immobile disjonction de ses aiguilles. La croisée, quadrillée de vitres bleuâtres et verdies, voilée de l'ombre d'un tulle double a l'air simulé d'une fenêtre de théâtre.

Si je l'ouvrais, ou, la gaze écartée d'un geste, si j'appuyais mon front aux carreaux que verrais-je ? car je ne sais vraiment où je suis.

Peut-être y a-t-il là-bas de grands et magiques jardins cultivés en plantages de fleurs et d'arbres, un clair miroir d'onde endormie sous la caresse flottante de nénuphars, quelque rade en faucille,et par de-là,l'amplitude infinie de la mer, un fleuve éperdu vers la nuit entre des grèves et des prairies, des forêts massives qui maintenant sont de l'ombre.

Mais vers tout cela je ne tenterai aucun regard, car constater de ces aspects la présence réelle ou en favoriser seulement l'illusion imaginaire, serait compromettre cette paix que j'ai rêvée et dont je veux savourer, une fois, l'animal repos, mérité par cette longue course à travers les plaines.

Que cette fenêtre, donc, reste close sur mon sommeil, et garde par-delà ses vitres et ses tulles le mystère et la surprise de ses perspectives, inviolés !

Peonies.

D'un cornet tors de faïence peinte, des pivoines se défleurissent sur le marbre du meuble bas, qui, entre ses colonnes cannelées de baguettes de cuivre, ouvre les trésors de sa vitrine. Au fond le vélin enluminé des éventails se déplie sur la double monture de nacre, le gaufrage d'or de précieuses reliures, gardant les textes frivoles de contes de ja-

dis, luit au maroquin incisé ; la lumière qui jaillit aux angles adamantins des verreries mouille le contour laiteux des porcelaines tournées en tasses ou façonnées en Bergers et en Dieux, et, parmi ces bibelots, deux pantouffles enrubannées, petites à en rire, se haussent sur l'appui de talons, deux mules cambrées d'étoffe indécise, bouclées de pierreries, recourbent comme des patins leurs pointes effilées et chinoises, legs de Celle qui pouvait seule chausser leur petitesse, les faisant claquer comme un appel sur le parquet ou danser au bout de son pied quand, assise sur quelque siège, bon pour sa pose d'alanguie, elle regardait au silence des crépuscules la défleuraison des pivoines roses comme le fard de ses joues et douces comme la peau de ses lèvres.

Et Toi, survenue depuis en cette paix que n'a su défendre ma faiblesse, en cette solitude où ma chimère d'aimer t'a conduite pour y être la joie de mes yeux et la gaité de mes heures, ta curiosité féminine te fit aujourd'hui ouvrir la vitrine close où se cambrent les mules aux pointes recourbées et chinoises, mais ton essai à les mettre fut vain, et les laissant tomber avec une moue d'enfant, tu pleuras de dépit, comprenant ne pouvoir suppléer pour elle la Porteuse d'autrefois, non plus que,de mon cœur, ta présence exiler le regret de l'absente dont le souvenir vieillit en ma mémoire et s'effeuille éternellement comme, sur le marbre, se défleurit la lassitude fanée des pivoines !

LAWN-TENNIS.

La blonde et boudeuse enfant s'accoude à l'allège de la fenêtre ouverte sur le ciel et la verdure, en une impatience

marquée par un tapottement de doigts sur la pierre tiède, et un frémissement, sur le parquet, de ses petits pieds à l'abri sous l'ampleur de sa robe de sylphide dont les fleurs d'étoffe semblent s'être fanées là, à attendre une venue tardant depuis des ans peut-être, tant sa pose exprime de langueur découragée. En l'épaisse chevelure nouée de pâles rubans où sommeille en nuances endormies l'écho de leur éclat primitif, l'atteinte d'une flèche de soleil tremblotte et s'incline peu à peu vacillante et perplexe.

Et soudain comme si coïncidait la disparition du rais lumineux dardé avec la survenance de sa chimère de jeune fille, la guetteuse, avec un battement d'allégresse de ses mains, se retourne vers ceux qui dans le salon de soie distraient en apartés et en dialogues leur attente plus sage, pour leur annoncer par son sourire que le soleil qui brula tout le jour parterres et gazons, est maintenant assez occidental pour que la pelouse soit dans l'ombre...

Au perron, une descente de Pierrots et de Colombines, car les hommes sont vêtus de blanches flanelles, et les dames de claires toilettes d'été,mouchetées,fleuretées,ou cotticées, diverses et alliées par le charme d'être, pour chacune, une toilette de joie et d'élégance. Sur le boulingrin d'herbe rase, les acteurs de la parade mondaine se disposent et le prestige des raquettes que les femmes manient avec des grâces de mains familières déjà des ressources de l'éventail, s'évertue; et tous semblent continuer là, par gestes, en silence, la conversation interrompue.

Les paumes véloces se croisent,s'échangent,s'amortissent, comme des mots ; des prestesses de raquettes sont spirituelles, d'autres dédaigneuses et hautaines ; des malices de jet

déroutent : telle balle directe et horizontale siffle en méchanceté d'épigramme, marque une trajectoire précise d'aveu, ou exagère une parabole de louange, et, adverse, le jeu s'exaspère jusqu'à ce qu'un des joueurs manque la riposte et que sa raquette s'abaisse en salut approbatoire de supériorité, ou reste un instant interdite et menaçante.

Et la blonde passionnée du tennis qui maudissait l'offusquant soleil lève, comme une supplique, les yeux vers l'Occident crépusculaire où une pourpre suprême se consume derrière l'ombre mystérieuse des arbres.

Bal d'avril.

L'ombre absorbe toute vision des choses coutumières, comme évanouies à sa venue ou fondues en son mystère et par une magie de l'heure la disparition du spectacle quotidien coïncide avec le retour en l'Etre nocturne d'une sorte de vie nouvelle, élucidée et affranchie.

En l'isolement de la chambre solitaire, il sied de jouir jalousement de cette rétrempe insolite qui est la reprise, sur les amoindrissements haïs, d'un Soi natal, souvent obscurci, et de bénir la joie et le bienfait d'être ainsi purifié, si une pente trop impérieuse ne nous pousse à exhiber et à mouvoir cette transfiguration momentanée en des lieux de clartés, de fêtes, de fleurs et de musiques dont l'éclat semble concorder avec la dignité de cette rénovation et apte à en accueillir la prestance anormale par un luxe qui l'exalte et la corrobore.

De là, l'instinct, en certains soirs, de participer à des liesses

mondaines ou populaires que par une heurense fiction on s'imagine faites à votre honneur et pour célébrer votre présence en cet état imaginairement glorieux. Les orchestres vibrent alors vers nous pour acclamer, les chairs serties d'étoffes et de colliers se promettent et les danses provoquent par le piège de leur enlacement, et c'est un hommage encor, si, dans le ciel, parmi les guirlandes des festivals, fusent les feux d'artifice irradiant le jet des fusées, qui lacèrent l'ombre d'un trait ou d'un zigzag d'or, et s'épanouissent en surprises de fleurs ou d'étoiles. De même les habits des journées, vêtements d'usage et de peine que déforme l'usure des mouvements machinals, choient, antique livrée de servage, défroque de travail, pour faire place à un costume qui, faute des richesses d'étoffe et des singularités de broderie que réprouve le goût moderne, est, par convention tacite, l'expression de toute l'élégance et emprunte sa valeur d'une consécration fictive mais unanime. Ainsi, se dresse, en une sorte d'héroïsme intellectuel d'un soir, celui qui, abdiquant quelques heures la routine de sa misère, se projette hors de son passé, indemne des tares quotidiennes.

Dans la nuit, par les rues désertes que borde la préalable clarté des reverbères, la voiture, vers le but choisi, roule.

Aux marches du perron, entre de hautes verdures arborescentes, un épais tapis ondule comme pour que les pas laissent au feutre sourd toute poussière étrangère et leur sonorité du dehors étouffée, entrent dans la fête, affranchis de toute bruyance malséante en ce monde d'apparat.

Du centre en dôme d'une tente de coutil, une lanterne quadrangulaire, suspendue par la torsion nattée d'un câble de

soie, illumine la correction de la tenue, irréprochable de la pointe aigüe et vernie des escarpins au plastron blanc et roide que meurtrit un peu aux boutonnières le triple appuiement d'une fermeture de perles.

Le vestibule pavé de marbre s'éclaire de lueurs douces, issues d'une source de lumière visible seulement par une transparance de verre dépoli et givré qui la dépouille de son acuité initiale ; aux angles surgissent des plantes d'outre-mer qui semblent sortir par jaillissement d'entre des fissures de dalles, et les feuilles des palmiers simulent, de leurs ombres digitées, une caresse de victoire aux fronts casqués des Alexandre de tapisserie, érigés sur des chars de triomphe et maitrisant en un décor de draperies et d'architectures, le cabrement d'étalons caparaçonnés et hennissant sous leur frontail...

De loin par l'ouverture lumineuse d'une vaste porte l'enfilade d'un buffet servi en une salle riche de clartés, sonore d'argenteries et embaumée par l'exhalaison d'une serre de massifs, de touffes fleuries, d'arbustes odorants expirant des bouffées d'aromes et des nappes de parfums où perce une infinitésimale senteur de nourritures et de vins.

Du flot pressé des étoffes claires ou étincelantes, s'étire la sveltesse des bustes, de l'échancrure dorsale des corsages surgit l'uniforme blancheur des épaules, l'orgueil des nuques cerclées des pierres diverses, la torsade massive des chevelures sommées de fleurs et de gemmes en aigrettes, et cette foule éblouissante cerne le haut dressoir.

Les habits noirs vêtent des allures masculines et des bras noirs — symboles de l'esclavage nubien qu'est pour un homme une soirée mondaine — se tendent quémandeurs à

travers les cristaux et les fruits pour accaparer l'offre circulaire des coupes de champagne, couleur des ananas des jattes, par des valets pas trop empressés.

Un bloc de glace central parmi des verdures chevelues, équarri de larges facettes, concentre et repercute l'incessante mobilité des lumières qui s'y décomposent, s'y divisent et en ruissellent comme d'une mystérieuse source d'éclairs et de pierreries, et les floraisons des corbeilles, au voisinage de cette fraîcheur de rosée, se ravivent et durent.

Aux larges plats d'argent les mets succulents se pavanent : le jaspure des filets lardés s'écroule en tranches solides et les foies gras sont des onyx pâles en une graisse de neige, la laque carminée des cerises en pyramides rougit la blancheur des porcelaines et la pourpre humide et labiale des fraises saigne.

Et le parfum estival de la serre qui passe en lourds courants d'air fait planer sur cette richesse de victuailles offertes à toutes les gourmandises et à toutes les fringales, un ressouvenir de la terre primitive et sacrée dont la vivifiante sève fleurie en aromes, mûrie en fruits, formée en chair. a produit et nourri toutes ces choses qui sont là, en leur espèce de choix et de tri, pour l'assouvissement de l'éternelle Faim.

Une rumeur de musique confuse filtre dans le vieil hôtel pavoisé se gonfle et se perd en le murmure des êtres de joie et de soie, de sourires et de parures dont la descente continuelle sur le grand escalier est controversée de montées égales.

Des arrêts et des rencontres affrontent les groupes inverses,

un instant sur les paliers, et, comme un mot prononcé s'exhausse du bouquet des paroles amènes, une touffe de fleurs secouée d'un mouvement des épaules ou des seins qu'elle pare, avivée d'une brise d'éventail ou d'un souffle d'allure, exhale un passage d'arôme distinct de la masse ambiante des odeurs ; et le charme est grand de monter ainsi en une apothéose d'étoffes et de lèvres environnantes, en la clarté brandie par le geste de métal des lampadaires vers la salle de fête et de danse.

Tantôt vide, tantôt encombré d'un tumulte saltateur, le salon rayonne.

Le parquet mire l'éclat astral des lustres, les panneaux tendus de soie pâle reculent comme offusqués de la vivacité des lumières et les boiseries blanches ruissellent de gouttelettes d'or ornemental...

Pour qui sait rêver et extraire du spectacle banal des choses sa signification oblitérée et perdue en l'usure d'une répétition inconsciente pendant des siècles, et qui sait y retrouver le symbole initial d'une première destination, en ce milieu de clarté va se jouer une millième fois, par la coopération tacite de toutes et de tous qui n'y voient qu'une formule de plaisir et une sorte d'exercice mondain, un rite éternel d'une simplicité primitive et pastorale.

Voici de partout,inconnus l'un à l'autre,ceux que la force vitale doit réunir, disjoints par le hasard des jours, qui se cherchent pour s'élire en toute liberté et selon un destin qui les veut ainsi, pour que de leur contact sentimental et charnel jaillisse l'étincelle séculaire du vieil Amour.

Le rythme incitant de la musique les enhardit et les guide aux présentations du quadrille :

Allées et venues. Des échanges qui tâtonnent. Des couples éphémères qui se dissolvent et se reforment d'autres éléments en vue d'une stabilité ; selon l'ordre successif des différentes figures un effort à s'apparier résolu par une ronde finale qui suppose chacun des couples s'être convenu et se plaire et chaque danseur avoir opté pour une dame, qui se trouve être par une galanterie discrète la même qu'il choisit tout d'abord.

Les élus réciproques de tout à l'heure s'isolent et deux à deux évoluent selon leur rythme personnel, et la polka avec sa continuelle reprise de pas hasardés en un sens, son pivotement et son élan en l'autre sens dit leur hésitation et leur inexpérience.

Le salon est balayé du tourbillon léger des jupes involvantes.

L'union est consacrée et la valse circulaire se lance comme pour un départ affranchi vers ailleurs, rabattu par l'obstacle des murs : des heurts d'abeilles butées aux vitres claires, des essors rompus et réitérés.

La force directrice du mâle prime l'abandon de la faiblesse féminine et la giration restreinte s'aggrandit d'une sensation d'espace illimité, d'étourdissemement ébloui et participe au mouvement d'engrenage mystérieux des mondes.

Puis, l'inutile évolution virante se lasse et s'alanguit et meurt en l'abaissement des tulles qui frissonnent fanés, on s'arrête, net, chancelante un peu de la vitesse de rotation acquise en une stupeur d'éblouissement qui halète.

Alors, comme une baguette féerique dissipant la magie d'un moment, l'archet, imposé un mutisme instantané et définitif à l'orchestre qu'il suscita, dénoue l'éphémère enla-

cement qui s'égaille en fuites vers le repos des chaises dorsales aux murs, et en un frisson d'oiseaux tapis, les ailes imaginaires de tout à l'heure palpitent au simulacre d'éventails qui les représentent.

Et douce prière à ce nuptial prestige évanoui : Pourquoi n'aller pas vers Elle, Elle toute âme et tulle, si aérienne qui m'appelle par le signe de l'aile emprise d'un éventail et lui dire : « Eployons pour une fuite jumelle nos deux âmes et, comme marque de notre volonté à vivre l'un pour l'autre, valsons aussi parmi ces couples et que cette étreinte nous soit fiançaille, et pour mieux en sceller la franchise sacrée, par dédain de la précaution des gants qui isolent les contacts significatifs, valsons les mains nues! ... »

Dans l'aube farineuse et triste de l'été, des cloches matinales s'éveillent en sonneries alternatives ou conjugalement confondues. Le tapis se plisse aux marches du perron, comme les tapis de noce au parvis des églises, mais nulle blanche Psyché ne foule à mon bras la terre, où le mystère de l'ombre est mort, l'ombre qui absorba en son uniforme nuit la vision des choses coutumières, et voici que les arbres, les rues et la ville affirment par leur réalité oppressive que la magie de l'heure et la transfiguration insolite évanouies me cèdent de nouveau à la vie exigeante et mauvaise.

Aux rives.

Le fleuve passe, isolé par la stérilité sablonneuse de ses rives de la plaine riche de verdures et d'arbres, et les hauts peupliers limitrophes de la terre fertile simulent par le fris-

son de leurs feuilles un palpitement d'ailes innombrables et captives, remuées d'un désir d'essor à l'attrait de l'onde claire qui dévale là-bas et vers laquelle s'étire l'allongement désespéré de leurs ombres.

Ce pays me fut doux, plane et mobile de la quadruple ondulation concordante du fleuve, du sable, des prairies et des collines de l'horizon — ce pays de silence et de quiétude, de grasses terres, d'arbres et de vignobles, central et tranquille, étalant sous l'amplitude libre du ciel ses paysages que ne borne pas l'obstacle des montagnes et que ne ronge pas l'éternel grondement à des côtes de la dévorante Mer.

Au niveau de ses berges plates et désertes, reflétant de stricts mirages de nues ou répétant en son flot presque la pureté de l'azur céleste, le fleuve, coulant par masse compacte et unie, divergeant en méandres ou s'amplifiant en torpeurs élargies, suit la courbe des rives, contourne la cavité des anses, se heurte aux proues d'îlots épars, va tantôt profond en l'aise de son lit ou glisse en mince transparence, jaillissante à des cailloux.

A l'aurore, l'eau neuve et soyeuse se fond vers midi en huiles de métal en fusion étincelante et s'apaise, au soir,en stagnances de tranquilles miroirs que nul diamant n'a rayés et où apparait la face pâle et chauve de la Lune.

L'éternel mouvement ondé compense l'immobilité de notre fatigue qui s'est assise là, et mêle à la perpétuelle mouvance de l'eau le souvenir des routes parcourues, des jours successifs, des joies fugaces, tout l'instable et le momentané dont la fuite est notre vie même.

Là, j'ai lavé la poussière des chemins, le sang des blessures, la honte des défaites, et ma lassitude s'accoude pour

jamais en silence sur les grèves rousses dont le vent modifie les ondulations et amasse à mes pieds en plis de linceul le sable qui d'oubli me recouvrira tout entier ; et puisse mon corps bosseler, de son monticule tombal, l'aridité des fluviales dunes.

Chating.

Entre leurs doigts la consumption des cigares s'évaporait en volutes de fumée bleuâtre montant vers le plafond y nouer ses méandres peu à peu évanouis en la haute nuit de la chambre parfumée d'une triple odeur de tabac, de cuirs précieux et de fleurs.

L'étouffement des tentures promettait aux paroles d'y mourir sans échos autres que la vibration de leur propre gravité en l'âme des deux solitaires d'un soir qui les proféraient.

Les yeux au foyer où couvait sous la cendre une rougeur ignée, l'un tisonna ainsi les chimères d'autrefois enfouies en le cinéraire repos de son cœur :

« C'était un après-midi de Novembre, aux vitres fondant les larmes adamantines d'une précoce gelée...

» Elle allait et revenait d'une allure impérieuse et brève, le regard endurci d'une résolution définitive jusqu'en sa manière de brusquer péremptoire les fermetures des meubles où ses mains heurtaient aux clefs et aux poignées leurs bagues.

» Emané des vêtements, des lingeries et des sachets un parfum errait comme un vertige odorant, épars, comme un

oiseau de passé, lent à résoudre son envolée, et j'étais sans parole devant cette reprise d'elle-même et ce départ dont l'irrévocabilité se manifestait par cette totale récupération des objets qu'avait mêlés notre vie commune.

» Et depuis lors, il m'est demeuré d'elle une mémoire vide de toute précision de forme, une mémoire mélancolique, insaisissable et vague comme un parfum, sans qu'il me soit donné de ressaisir de ce passé autre chose que ce souvenir confus, où rien n'apparaît du visage aimé, même ce qu'on devine d'une grâce évanouie en la poussière morte d'un pastel de jadis. »

L'autre murmura :

« J'ai vécu avec elle bien des jours, en des chambres closes, des campagnes calmes, au bord des fleuves, près de la mer. C'est de ces beaux sites, fleuves et mers, que seul mon âme a gardé souvenir. Sa présence les a défendus à jamais de l'oubli. La vision en sommeille en moi avec une intacte et magique permanence, ils y subsistent en leur intégrité de saison et d'heure, sans que jamais la Silphide qui, par un miracle de sa présence les fit insignes entre tous, ou seulement peut-être par le prestige qu'ils ouïrent sa voix, charmèrent ses yeux ou baignèrent sa chair, ait daigné une fois réaparaître en la gloire de leur lucidité. »

Ils se turent — tandis que s'annelaient au plafond les filigranes de fumée — sans comprendre que disparaître ainsi fût une suprême discrétion de celles qu'ils aimèrent.

Car peut-être savaient-elles qu'il doit suffire à la femme d'avoir par sa mystérieuse puissance révélé à jamais à qui les ignoraient le charme d'une terre, la force d'un parfum, sans, par la grossièreté d'une présence représentative et

opprimante, troubler et rompre l'ambiance de tendresse indécise que doit être un souvenir d'amour.

Le dernier mot.

Un soir, entre tous, m'est resté mémorable, non tant par l'appareil de fête qui l'illustra — guirlandes de fanaux au dédale des massifs, sous les arbres pavoisés de banderoles, orchestres si doux qu'ils semblaient la voix même de l'Eté, et sous les Etoiles une eau endormie où flottèrent, en nénuphars de clarté, les reflets floraux des lanternes qu'y mira le circuit des bosquets illuminés, — que pour avoir, heureusement, trangressé la loi de silence que nous impose l'effrayante Sagesse moderne qui nous dit de ne pas distraire la Femme de son rôle de prestige et d'illusion, de ne la vouloir autrement que hanteuse, voilée et muette de nos rêves, d'oublier l'empreinte de ses pas aux chemins perdus, et nous engage à honorer la magie de ses yeux seulement comme des souvenirs d'étoiles sans inquiétude de la source mystérieuse de leur radiance ou à l'assaillir sans paroles et sans lendemain de la brusque agression d'un désir. Car, malheur ! à qui veut savoir si telle passante ineffable n'est pas l'Enchanteresse qui instruit quelques hardis élus de la raison de sa splendeur.

Pourtant au hasard des allées, et parmi le tumulte des musiques, je l'ai reconnue et discernée, comme ostentatoire d'indéniables marques révélatrices et d'indices d'être une de celles dont le sens de leurs pas est l'égnime éternelle des hommes qui subissent leur magnétique attirance, une

de celles dont les yeux entrevus dardent pour toujours des lueurs d'astres.

Le diadème roux de sa chevelure disait quelque origine fauve et royale de Dominatrice et de Chasseresse, la blancheur de sa chair décelait une naissance divine parmi des écumes et des flots, l'éclat astral de ses yeux était comme le reflet perpétué en son regard d'une lumière supérieure, et les pierreries de sa robe et de ses parures, une preuve de son passage stellaire et la poussière gemmale de sa route merveilleuse à travers des mondes inconnus de clartés vers notre race déchue dont l'adoration ravie de sa venue devait se contenter de la surprenante faveur de voir un instant le délice de sa beauté.

Et, tandis qu'elle promenait sous la calme nuit son apparence d'Isis, je me suis approché disant :

« Votre isolement divin en cette fête, et parmi ces hommes et ces femmes, obtient l'honneur du silence et cette abstention de tout autre hommage direct, m'apprend que vous êtes, à leur insu et par cette crainte qu'ils manifestent de votre approche, sacrée, et que plus belle que toutes vous leur êtes d'une race étrangère par votre descendance sidérale et insolite. Un attrait inconnu émane de vous, et sans avouer l'orgueil de nous croire appariés par quelque destin invincible je ne veux pas, sans vous avoir interrogée, laisser votre apparition s'affranchir de sa présence ici par quelque sortilège, car vous devez disposer de mystérieux moyens d'évasion, signifiés par cette aile perplexe, chimérique et captive qui tressaille en vos mains.

» Et malgré votre éventail dont le signe impérieux refoule mon élan et disperse de sa brise jalouse les mots de mon aveu, je vous suivrai.

» Que vos barques peintes fendent de leurs proues l'eau qu'elles divisent en scission ondulatoire de bandeaux de chevelure ou frôlent de leurs flancs les roseaux des rives restreintes, je vous suivrai, nageur obstiné à vous persécuter de mon effort haletant, et joyeux de sentir à ma poitrine la ride de vos sillages ; aux chemins de la terre je posserai mes pas en l'empreinte des votres, marcheur inquiet et lié aux remous de parfums de vos traines.

— Et en ces mains l'éventail battait comme une rame prompte à me distancer.

» Si vous montez en des chars merveilleux qu'emporte l'ailé quadrige des colombes dont les becs tiennent des roses qu'effeuillent les vents du ciel, je m'accrocherai des ongles aux ciselures des parois, si vous confiez votre fuite au dos de la Chimère, j'enfourcherai derrière vous sa croupe d'écaille, et le même vol nous enlèvera !

— Et l'éventail palpitait sa moitié d'indistançable envergure.

» Car je ne suis pas de ceux qui se contentent de voir passer l'être surnaturel et s'extasient à jamais de son apparition éphémère ou le dépouillent comme une proie.

» Je veux connaître le sens de vos attributs divins, ouïr le secret de votre voix, peser le poids de vos gemmes, et savoir à quelle source de feu céleste votre regard emprunte la profusion de sa lucidité. »

Et la Victorieuse souriant de cette curiosité péremptoire et ingénue ferma un éventail perplexe comme pour renoncer à toute fuite et à tout projet de disparaître, et me tendit ses lèvres, et en ce soir mémorable j'appris le secret de sa voix, l'arcane de ses yeux et la provenance de ses pierreries.

HENRI DE RÉGNIER.

4.

EN DÉCOR

I

Par le brouillard du rêve, cependant que gisent autour de la basilique les toits polis des édifices et le ruban du fleuve Séquane, Manuel se retrouve.

L'escholâtre pauvre lit à la gratuite clarté stellaire dans le plus haut grenier de la montagne Sainte-Geneviève. Voici que soudain gronde et grouille la révolte, et tintent les claires lames du massacre parmi le flamboiement de torches. Peut-être passera-t-il inaperçu en sa modique retraite, l'escholâtre réaliste que cherche la horde hurlante des Nominaux. Non. Ils escaladent l'escalier vermoulu, ces tueurs, brandissant les Maximes et la Somme. *Doctor Invincibilis* les guide en personne ; et du Christ il désigne pour le feu le lamentable hérésiarque, dont les chairs pétillent de terreur.

Argentin, sinistrement argentin et grêle s'éplore le cri du tocsin. Tin et tin. Tin et tin. Piétinements des foules et ordres aux porte-voix. Stridences des clairons annonciateurs au cœur des places et sur les parvis..... Là s'effondre le cauchemar.

Manuel saute du lit à la fenêtre. Par la rue toute descendante, s'affolent les courses des hommes casqués de cuivre, et porteurs de haches, des femmes agrafant leur pudeur hâtive. Tin et tin. Du beffroi la cloche d'argent verse la terreur et l'appel, si loin dans les constellations, où, falote, scintille la lampe du veilleur d'incendies.

Comme une voix trépassée tombe de la tour, une voix indicatrice qui fait éclore le murmure de la multitude. Et Manuel à ce nocturne apparat des temps passés distingue les paroles qui disent où fulgure la flamme incendiaire en quelque minoterie hors les murs. Les troupes de pompiers galopent sur l'humide glacis lunaire, et les charettes de cordes, de sceaux, montent, descendent les bosses du pavage.

Aux croisées les têtes se décapuchonnent sous les combles à degrés. Sans que veuille tarir le cri argentin du tocsin qui, du sublime beffroi festoné, épanche l'alarme vers les quatre points de la cité flamande.

Déjà disparue, la murmuraute foule au détour des rues ; quelques niais retardataires la suivent, interrogent les fenêtres, qui tôt se closent avec les regards défiants des endormis.

Plus rien que les portails fleuronnés, chiffrés, armoriés des sombres hôtels séculaires ; et le frisson du vent aux rondaisons de leurs parcs.

Evanouie la fantasmagorie, sauf le haletant rappel d'ouverture : « Tin et Tin » du plus loin du beffroi par-dessus les clochetons, ses aiguilles et sa couronne civique, jusque l'ampleur du dôme firmamental.

Manuel garde tout une aise de ce spectacle de bienvenue inopinément offert par le hasard en la ville familiale qui

doit prendre sa jeunesse bâchelière et diserte. Présage de pittoresque existence, active, avec quelque patine d'âges défunts où facilement se réfugiera la pensée surprise par le spleen, par les déboires, peut-être.

Doucement, en peur d'éveiller sa folâtre sœur, il sort de la chambre et par les couloirs profonds blanchis d'une teinte d'aube gagne le vieil escalier fleuri de fer.

Libre et pour des ans, songe-t-il, ravi de ne plus ouïr les disciplines universitaires ou militaires contrarier ses adolescentes envies. Un moment c'est joie de contempler les panoplies de chasse épanouies contre les murailles du vestibule, les têtes hirsutes de ragots fixées aux pans de chêne avec en lettres d'or la date de leur prise, le nom du maître d'équipage et le sommaire des péripéties. Ah ! les cors dans les bois, et la mer des plaines cynégitiques rasées par l'autan. Comme il va savoir le secret des savanes, et les pistes, et les abois !

Puis Elise! la blonde fillette qui le gratifia de quelques promenades vespérales durant les vacances dernières, quel intérieur incarnadin, lilas et jaune il lui saura établir. Car, il est bien, il est nécessaire d'avoir maîtresse. Jolie, plus saxonne que flamande, fine aussi, il la voudrait vêtue aux modes boulevardières qui étonnent, et par cette outrecuidance de mœurs effaroucher la paisible province. D'où des gloires, un prestige de viveur magnifique et quelque satanisme.

L'amour! On sait, par bonheur, ce qu'il en faut tenir. Les accortes soubrettes des brasseries parisiennes ont initié. C'est, sous les courtines odorantes une chose telle que saveur d'un porto exquis, outre les énervements produits par l'au-

dition à tout orchestre d'une complexe musique. Ainsi que concerts et tavernes, cela se paye brillamment et renforce d'une prestigieuse auréole le gentleman habillé à bonne enseigne.

Ce matin même, revenant de chevauchée, il passera en face d'elle, dans sa gloire équestre. La mignonne qui cherche amant sérieux se décidera incontinent. De son mieux elle le volera, la fûtée! Plus tard, très vieux, traitant de joyeux compagnons, viendra le bonheur de dire au monsieur éperdant ses louanges sur la belle :

— La petite Elise. Oui, gentillette. C'est moi qui la lançai, jadis.

Cela pensé par sourires, Manuel allume sa cigarette, puis, à la fenêtre de la bibliothèque, il apaise son impatience du soleil à voir assises, autour de la place, sur leurs basses arcades les maisons hanséatiques, arborant pour œil de veille les rondes croisées de leurs faîtes angulaires. Comme une reine nuptiale, la Maison de Ville, tout en dentelles de pierre, avance les feuillures découpées de ses balcons, ses crevés en ogive, sa tour carillonnante, laurée et couronnée d'un diadème de prince où culmine le lion héraldique dressé et, rugissant aux campagnes, l'orgueil éployé de son oriflamme.

A cette place vide ainsi qu'un décor scénique, pavée par losanges, ne vont-elles pas surgir les Corporations, toutes bannières au vent, que suivront les arquebusiers de Rembrandt en collerettes et blanches écharpes, si peu militaires de leurs larges panses flamandes, et traînant de lourdes pertuisanes orfévrées. Sans doute le sage Spinoza polit des verres de lunette derrière cette lucarne où commence à se mirer le ciel bleui. Le dieu Spinoza révéré par sa philoso-

phie ; grâce à elle, Manuel s'émancipa d'imbéciles certitudes voltairiennes qui, vers la quinzième année, le vinrent assaillir. Aujourd'hui le plat courtisan frondeur, parasite des filles, abominable poète et pauvre écrivain, il ne le peut souffrir, ni la sardonique effigie qu'érige partout un libéralisme prolétaire, face au comptoir du cabaret où triomphent les théories de l'idole. Le panthéiste hollandais enseigna une admirable synthèse ; l'essence divine partout répandue animant toutes formes. Pour son usage propre Manuel en tira ces conclusions que les actes humains demeuraient indifférents en eux, la morale ne valait mieux qu'une hygiène sociale. Facilement ainsi l'existence lui paraît évidente, franche et féconde. Le tout est de persister en parfaite courtoisie d'âme et de sentiment.

Les volées du carillon magnifient sur la ville avec un gracieux air d'ariette le linceul d'une heure nouvelle. Déjà roulent et tintinnabulent les chariots et s'éveillent les forges. Des envols de pigeons éclatent par-delà les toitures.

Ablutions faites, douché, gelé, peigné, culotté, les narines encore pleines d'eau, Manuel enjambe la jument bazane devant l'immense glace du perron intérieur qui double ses bottes radieuses et son britannique costume terne. La bête encense joyeusement, cliquette de la gourmette, laque à quatre sabots contre les dalles ; puis file par la grille en apothéose de galopades et d'étincelles.

L'ami l'attendait, sur son alezan solide, un peu gros d'encolure; lui blond, colossal. Ils trottèrent d'importance parmi un bas peuple lent et salueur, des senteurs de tannerie et d'huile fraîche, passèrent les voûtes de défense percées de poternes et de meurtrières. Un pont levis gronda

sous leurs bêtes : l'eau guerrière bruissait là au fond d'un précipice artificiel briqueté, bastionné et feuillu de peupliers dont les cimes n'atteignaient point la mi-muraille.

Après quelques propos sur leur commune vie militaire, ils aperçurent la campagne une et rase, strictement accointée vers l'horizon au pâle cristal du ciel. Vers où ils lâchèrent leurs fortes montures malaisément maintenues jusqu'alors.

Des bois s'infléchirent aux hanches des collines. Des moulins gesticulèrent.

Eugène Doutrepuich sauta un fossé. Manuel sauta. Ils se sentirent dominateurs en ces plaines, immémorial patrimoine de leurs races, et maîtres de ces dociles musculatures de bêtes fortes qu'étreignaient leur énergie, maîtres de ces serfs peinant à travers les vagues aigues du labour et dont gênait le salut servile. Ensemble ils se confièrent la certitude d'appartenir à d'anciennes familles vaillantes et conquérantes. Les noms Manuel Héricourt, Eugène Doutrepuich, ceux des oncles, des cousins, les Beauglaive, les Caribert, les Vangoës notaient-ils pas un clan de nobles gentilhommeries dont les particules et les blasons avaient sombré aux époques de renoncement humanitaire que voulurent Rousseau et les encyclopédistes. D'ailleurs tels ancêtres de chacun, l'échafaud révolutionnaire les avait abolis.

Aux Violettes, ils changèrent de montures. La meute pressée contre les grilles du chenil hurlait son impatience de chasse par vingt gueules saigneuses et pantelantes.

Pendant qu'ils buvaient sous les auvents du pavillon rustique ; le vent chanta, puis fouailla les ormes, les tilleuls, et souffla des nuées de cendres à la robe du ciel. Le Brigadier,

beau de sa vieillesse hardie, vint au rapport en uniforme de velours vert. Le renard n'était guère facile par ce temps, mais il savait trois gîtes à lièvre.

On enfourcha de minces hunters de crinière rase, la queue coupée ronde, et l'encolure inquiète au vent. Les chiens fêtèrent, s'efforçant de leurs larges pattes et tirant après la laisse les mains robustes du piqueur. Passés les taillis et le parc, on délaça de quatre pointers qui bondirent au fort des pousses nouvelles, rampèrent, doucement actifs, les queues battantes. L'air fleurait le bain ; les verdures des prairies s'assombrirent, et le dos blanc des chiens éclaira. La meute en réserve suivait les mouvements de ses chefs, avec une attention de parieurs observant les jockeys. Manuel sentit le gagner cette ferveur des bêtes chasseresses. Aux flammes de leurs yeux jaunes, à l'haleine haletante embuvant les gueules ouvertes, son âme chauffa. Le cœur lui voulut battre, comme les artères bouillantes de son hunter qui tentait à chaque minute un galop vers le deuil des nuages.

La campagne y posait sa vaste rondache de courte verdure où le brigadier, les mains en auvent sur les yeux paraissait à distance la miniature de quelque reître ligueur.

Un aboi saillit loin, puis deux, dix. La meute dégrafée s'allonge en un corps et sille la prairie laissant à l'air d'immenses sanglots étendus, comme si elle pleurait la crainte de ne point atteindre le lièvre. Hop. Et un bref lancer sonne sous les bois, évolue dans les rides de l'éther et les rais de lumière échappés aux nues. Cela s'enfonce, pleurs et cors, diminue, devient un simple nocturne de théâtre, joué piano derrière un portant de colline, avec un clair-obscur de rampe.

A poursuivre le son sans cesse dérobé, revenu, Manuel s'anime, oscille avec son cheval tendu, et qui vole ras par-dessus herbage, sillons, éteules, si vite que la terre fuyante étourdit à voir, que les collines semblent abruptes comme des murailles où l'on grimpe, et les descentes des parois de précipice où l'on tombe. A des détours, surgissent soudain des pays autres, flèches des églises, et géants de nuages qui aussi volent tout gonflés d'haleine, la massue haute, à la mort du cor intangible, au secours des pleurs éperdus des chiens. Contre le fil de la bise et dans les orgues mugissantes du vent, la poitrine s'amplifie, absorbe la campagne, l'essence de la terre. C'est la certitude de conquête et de triomphe tantôt : et tantôt ce factice d'effroi de se croire poursuivi par les génies de l'air, qui froufroutent haineusement aux flancs du cheval, et lacèrent sa chair essoufflée.

Plus proche le cor, plus blanche la campagne, plus limpide l'étendue. L'ivresse du triomphe va sonner. Déjà paraît la horde blanche enroulée, hâtive par le brun du sol.

Aux bords des taillis poindent, aigus comme dard, les hunters de l'ami, du brigadier, du piqueur avec les évasures lumineuses des cors. En pleine mer de sillons bruns, sous la coiffe du ciel ils convolent vers la queue du lièvre. Elle brille. Qui devancera les chiens et cueillera la bête forcée ? La fanfare monte violente, joyeuse. Manuel perçoit ce hunter vaniteux, mieux que lui tâcher de tous muscles malgré la résille d'écume à son poil trempé. Lui droit sur les étriers, pense, à des moments, par-dessus la bête bondir ; mais elle, plus vite avance ; et il se retrouve en selle, les reins élastiques claquant le cuir. Hap, hap : voici les cuisses des pointers marquées d'un D, les gueules san-

glantes, Mira la chienne de tête qui le regarde et hurle de joie. Voici la bête dont il coupe l'élan. Elle se renverse, voit la meute, crochette, revient tomber dans la brusque volte du hunter, à la main du chasseur qui glisse au sol, l'arbore à bout de bras. O la main dans cette fourrure moite et les cris de la bête ébattue, et pleurs et sauts féroces de la meute circulaire, toutes gueules baveuses. A coups de botte il écarte leur hardiesse, contemple le décor, qui palpite et bourdonne.

Triomphateur, sur cette meute domptée, sur cette terre parcourue, sur ces hommes devancés, sur cette toison où se crispent ses doigts forts, il clame Hallali. Le cor rugit au terne de l'espace.

Longtemps, au retour, demeure en lui l'émotion d'épousailles nouvelles avec la terre. Une efflorescence particulière de ce sol, lui semble-t-il être, avec qui communia sa vigueur. Comme dans la plaine, il vente encore dans sa poitrine. Comme dans l'air, le monde vit dans ses yeux. Comme aux bois, des musiques d'orgues bruissent dans sa tête. Et les choses que peut embrasser son intelligence, l'espace les contient. Il mange les chair des bêtes, la pulpe les plantes, et les sels ; il absorbe l'air et les essences, et tout cela concourt à la vie de la mécanique humaiue, à l'affinement de la raison qui dompte à son tour et transforme la terre nourricière, qui l'arrose de canaux, la nourrit d'engrais, la pare de moissons et d'édifices.

L'homme sublime par son organisme les matières astrales qu'il absorbe ; il les exprime en fluide volontaire, en philosophies essentielles qui s'objectivent et améliorent les rythmes des choses.

Cette ivresse de se connaître un levier puissant dans le cycle des Causes le rendait extatique presque. Il avançait ébloui à la magie de l'air.

En sorte qu'au dîner de la famille donné chez l'oncle Beauglaive, il eut garde de trop dire, afin de se mieux tapir en ses réflexions.

Aussi parut-il ostensiblement dédaigneux des compliments de bienvenue offerts par les cousins.

Pourtant l'ordonnance du festin lui mit à la droite Hélène Caribert, et à la gauche Mary Hanser, dont le mari placé en face prit une immédiate inquiétude.

Lors Manuel s'égaya intimement. A droite : le mariage, la vertu des joies conjugales, les blondes fiançailles depuis longtemps couvées par toutes les branches de la race. A gauche : la débauche adultère symbolisée en cette jeune femme de sang espagnol qui l'embrassait toujours sur la bouche par feintise d'enfantillage. Cela parmi les candeurs patriarcales des nappes et des vieilles argenteries, et les sombres portraits d'ancêtres sourieurs aux murailles.

L'oncle Beauglaive trônait en lévite bleue, le cou sept fois ceint de mousseline, ses bagues héraldiques aux doigts noueux de vieillesse. Madame Héricourt en apparence de marquesa de Greuze, et la vieille demoiselle Beauglaive toute d'ivoire usé, occupaient les places d'honneur. Hephrem, Usmar et Charlisle, les trois amis du chef de famille, déployaient ensuite la dignité de lions anciens et de redingotes historiques, usant la courtoisie merveilleuse de leurs gestes envers les dames.

Après la réserve des premiers services, Hélène conquit décidément l'attention de Manuel. Il se contenta de converser

du genou avec Mary Hanser par-dessous la table. Le mari se rassura.

Avec ses mines abandonnantes de vierge affable, Hélène Caribert sut mettre l'odeur de sa nuque aux lèvres de Manuel et lui faire dire ses triomphes de veneur. Ce qui lia les propos épars, car la passion de guerroyer les bêtes s'imposait communément.

L'oncle Beauglaive cita des prouesses d'antan, celles de ses doctes amis. Et cependant qu'il parlait, le silence scella toutes bouches. Il pérora par de solennels avis à la jeunesse. Il l'invitait à vivre dans la large campagne ; à fuir les turpitudes urbaines. A l'adresse de Manuel, cela ; comme l'allusion rappelant les jeunes hommes, qui, après avoir dignement payé leur dette d'obéissance guerrière reviennent plus robustes et meilleurs au sein de la famille, cette emblêmature de la grande Patrie qu'ils ont appris à aimer et à défendre jusque le sacrifice de leur jeunesse, de vie.

Ensuite le cousin Caribert discourut, les poings aux carafes, par belles périodes de procureur qu'il était. Il peignit les malheurs des temps : Dieu chassé de l'Ecole, les princes en exil, la persécution des moines ces soldats de la Paix. Très haut, ses immenses favoris, balayant la redingote. Et il ajouta que les adolescents devaient prendre garde à ces liaisons trop faciles de la jeunesse, ces immédiates amitiés qui naissent d'une simple rencontre, d'un plaisir commun. Le sanctuaire de la famille...

Monsieur Héricourt, raide et dur, avança son court collier de barbu yankee et assura que Manuel ne se laisserait corrompre par les théories extérieures. Au reste ses ami-

tiés, il l'avait promis, sauraient se circonscrire au cercle honorable formé ici même près de la table patriarcale.

Hubert et Edward Beauglaive promirent de l'initier à tous les sports. Le cousin Caribert, sa femme Jeanne, aimable quadragénaire qui semblait tenir à jamais ses trente ans, dirent leur maison de la Cité Universitaire ouverte au jeune étudiant philosophe ; puisque telle sa vocation choisie.

Manuel pressa l'ongle d'Héléne murmurante : Nous nous verrons souvent, par bonheur.

On se leva de table silencieusement. Les femmes ayant tout à coup interrompu les tête-à-tête de leurs confidences. Manuel sentit qu'une chose s'allait accomplir.

En effet, au salon où paradent dans leurs cadres à bouquets, des dames à paniers et chiens minuscules, des hommes poudrés la main au jabot ; où les bergères, l'épinette et la chaise à porteur signifient l'époque d'installation ; dans ce lieu vieillot comblé de japonaiseries en saxe et de chinoises de Boucher où les marines et les chasses des Vernet, s'éclairent du vieux jardin entièrement couvert de roses, l'assemblée fit un vide circulaire.

Le jeune homme se trouva face à l'oncle digne, souriant et pâli, que les vieillards entouraient. Un instant, saisi de trouble, l'ancêtre secoua les longs pans de sa lévite bleue, puis s'avança et mit au doigt de l'arrière-neveu une bague héraldique en très vieil argent.

Sa voix dit alors les origines de la race, et les descendances, ces rois de Rascie, nobles souches, chassés de leur trône par les Bulgares, accueillis par les papes d'Avignon et devenus gentilshommes de France, seigneurs de Flassan, barons de

la Halle en Artois, puis dégradés et décimés par la conquête espagnole, les rejetons contraints de vivre sous l'apparence roturière pour tromper les haines impériales de la Maison d'Autriche.

Il fallait qu'un Beauglaive d'Héricourt relevât ces prestiges par ses mérites et par sa valeur. On souhaitait que Manuel le fût, cet homme d'élection. Du moins qu'il travaillât à parfaire l'essence de la race toute loyauté et toute honneur ; pour la rendre digne et capable de procréer le MESSIE !....

Fort ébloui par l'ivresse d'un diner étendu depuis une heure de l'après midi jusque les vêpres, et des émotions un peu théatrales de la fin, Manuel se décela médiocre fusilleur dans le stand du Tir aux Pigeons. Ce qui peina cruellement son orgueil car la gentry du département s'y pavanait en gants grenat et en vestes havane, par-devant les trois hétaïres de la ville dont la berline louée se croquait le cuir au rude soleil de cinq heures. A peine parvint-il à voir luire sous les montantes fumées de la poudre la culbute de cinq bêtes essorées par les ressorts des boîtes. Il manqua piteusement les dix autres et perdit cinq louis à la poule. Le marqueur manifesta du mépris. En consolation il acheva de se griser avec le champagne offert par les gagnants, sortit, bouda ses cousins et les Doutrepuich, puis, l'âme galante, fut au rendez-vous convenu du matin avec Elise.

Trop tôt il arpenta la place des Evêques herbue, triste et déserte. Les murs du séminaire, les grilles du jardin botanique, l'Evêché et la Banque encadrant cette immense place vide, lui parurent le narguer comme murs de prison, aussi bien que l'allure gouailleuse du factionnaire épiscopal.

Aussi dès la venue de la pauvrette menue et gentille, surmonta-t-il sa tendresse possible afin de conclure brutalement l'idylle par l'offre d'une pension mensuelle. La jeune fille se froissa, larmoyeuse.

— Jamais, cela, pour qui me prenez-vous ?

Energiquement il pivota vers d'autres avenirs.

II

Plus joyeusement, ce jour de fête diocésaine, les corneilles s'essaiment en circuits et croassent aux battantes cloches émancipées ; la multitude des corneilles citadines qui diaprent de leurs ailes le firmament immuablement blanc, autour de la cathédrale émue.

Ses lumineuses chairs flamandes massées dans une violette robe d'orpheline, elle vient, des fruits plein les mains et des pampres, Céline Vangoës, vers Manuel étendu sur un banc de gazon et qui songe les philosophies religieuses, les mysticismes et les nirvanas. A l'opulente fille docile écouteuse, assise, il éploie la magnificence des rythmes humains que symbolisèrent les sagesses des hiérodules. Les fruits sucrent la bouche virginale et les questions avides qui veulent de plus amples initiations. Doctement, il feuillette sa mémoire de disciple assidu, et montre les splendides images : à elle si blanche, sanguine aux lèvres, et aux reflets marins de son regard. Dressée dans l'austère batterie des cloches, entre ces grises murailles de couvent, elle se joue de ses lourdes tresses écrues. Les corneilles lui tournent en auréole. N'est-elle pas, de ses hanches féconde, de

ses bras liturgiques la mère des humanités ce giron sanitaire des consciences où doit procéder la vertu virile, à ces sombres sonneries de vêpres, et sous la petite ogive de la chapelle crucifiée entre les boulingrins.

Blanches noces, et blancs baptêmes, théories des communiantes, sur les frêles pâleurs du printemps ; douces caresses conjugales devant l'âtre des hivers, et joie de la moisson rentrée au portail : avec des simplicités d'Evangile, vivre ainsi jusque la pompe flamboyante des funérailles.

Manuel s'y essaya. Il fut, ces dernières semaines d'automne, le bon chasseur rentrant au monastère tout brûlé du cuivre des crépuscules. Il fut l'assidu lecteur de la grand'-mère cireuse et gaie dans le fauteuil à fleurages, qui savait les histoires affreuses des Sans-Culottes, la jeune fille abreuvée de sang humain, et la pluie de feu qui détruira la terre au temps proche où elle empestera l'univers de sa pourriture de péché.

Malgré les coups de cet antique mouchoir armorié, il enleva le premier baiser aux doigts de Céline rosée. Il se fit chaque soir chasser par la canne de la dame quand la discrète clochette, les cortèges de religieuses psalmodiant l'office des veilles, commandaient le repos du couvent et la sortie des hommes.

Néanmoins Eugène Doutrepuich le conquit parfois.

Ils retrouvèrent la débauche radotant au fond des ruelles.

Manuel ne sut que fuir.

Les flancs sacrés de la Femme-vierge le prirent d'une hallucination et s'irradièrent à son amour comme les portes d'or d'un temple. Il y crut la santé essentielle, les vases de vie, et la source d'une race nouvelle forte parmi les torrents d'humanité.

—

A l'aurore d'un bal, et lorsqu'allaient mourir les lustres asphyxiés de parfums, il entraîna Céline pour lui mieux ouvrir son espoir de leurs êtres perpétués dans les âges, heureux de parfaire les rhythmes de race jadis entrepris. Mais il ne connut à son ivresse qu'un grossier sensualisme de chair, les honteuses confidences d'une pensionnaire dévoyée, prise déjà toute par les amours stériles des sexes égoïstes et par les caresses savantes des mauvaises vierges.

Manuel se déroba. Et, dans cette assez lointaine préfecture, en consolation, mena la mode. Sa connaissance superficielle des littératures, ses longs séjours aux bibliothèques, lui prêtèrent un verbe docte facilement dominateur sur les jouvenceaux rustiques. Ils ne tentèrent mieux dorénavant que de le surpasser par des triomphes sportifs. Même il tenta quelque temps d'acquérir cette suprématie. L'epreuve ne réussit point. Jamais il ne sut comme Edwards abattre douze pigeons sur douze, encore qu'il passât des semaines sous la tente du tir à effaroucher des volatiles. Point il n'atteignit au pistolet la force d'Hubert qui coupait à trente pas et d'une seule balle un fil de laiton tendu. Cependant il s'obstina de rage, achetant des armes diverses de forme et de portée, sans résultat appréciable. Tout l'hiver il demeura, malgré pluies et neige, au fond des remparts dans le stand humide et fumeux, l'œil aux cibles, le front cerclé de migraines par suite des tournants nuages de poudre.

Il conserva cependant la supériorité de monter admirablement à cheval et de boutonner trois fois sur six les maîtres d'armes de la garnison, en tout assaut. Il adora le cliquetis des lames, les sonneries de timbre au coup reçu sur les gardes, et la molle sensation de l'épée pliant contre la chair

adverse. En ces deux sports il demeura l'égal d'Eugène et de Lélian Doutrepuich.

Mais il se hâta de feindre pour ces exercices corporels tout le mépris d'une âme sublime et capable de vivre strictement en soi.

A cette vieille cité carillonnante, noire de l'âge, des corneilles et des religieux, il importa les bottines aigües de plats talons, les cols-carcan, les cannes Directoire et les favoris russes. Dans les lieux semi-publics, vers l'obscur des nuits, avec une dissimulation de bon goût, il promena des hétaïres à toilettes exorbitantes, envoyées de Paris par un sien camarade.

Aussi parvint-il à jouir de toute la gloire provinciale. Finie la chevauchée du matin, il sortait en veston gris-perle vers midi, l'heure où par la rue Saint-Aubert les dentellières joliment sanglées de mérinos pépient, sautellent aux lieutenants. Muni de journaux mondains il persistait sur la place marchande près les éventaires de fleurs et se chargeait les bras de bottes fraîches.

Car les courbes juvéniles des fillettes l'amusaient, et plus le costume gris argent d'une mignonne à prunelles siciliennes. Elle mouvait des hanches solides et furtives sous une robe puérilement courte. Ah ! le saut de la tresse brune rubanée de nacarat, au détour de la place !

Une sieste, la lecture du roman nouveau, l'escrime ou le tir le menaient au repas de huit heures. Après le dessert, il retrouvait la rue en même animation que celle du midi, et les yeux siciliens, et le plat col blanc d'où saillissait une nuque creuse, délicate, parfois résillée d'une traîtresse mantille.

Ah la robe argent qui drape contre la voûte formidable du pont-levis !

Les lueurs des rares lampadaires cuivraient pour l'admiration des jeunes noctambules son court paletot mastic. Enfin, aux bougies du cercle, il jouait impitoyablement le whist six heures de suite et sans quitter ses gants.

Quand l'autorité en ces matières lui fut de partout dévolue, Manuel Héricourt couva de plus hautes aspirations. Il répudia le stand et l'escrime, s'enferma chaque après-midi en sa chambre, dont les trois grandes fenêtres découvraient la place du Gouvernement herbeuse, déserte, ombrée d'ormes, ceinte de vieux hôtels lustrés et grisis par deux siècles. Et médita.

Le besoin d'être nommé par les gazettes et par la voix des peuples, de se savoir envié, cher aux foules ou haï d'elles, ce besoin lui torture les mâchoires impatientes aux heures où il se croit incapable de réalisation. Il se rêve le dictateur de triomphe en chevauchée sur les terrains de bataille, ou visitant les phalanstères harmonieux créés par sa philantropie sociale. Il songe un communisme universel rétabli sur l'autorité évangélique, imposé par la croix et les évêques, une vaste cléricature œuvrant la doctrine de charité pour l'émancipation humanitaire des plèbes. L'état politique lui parut le moyen. Car l'historique de la famille, ses légendaires offices de guerre ou d'administration, « *Calamo et Ense* », affichent la devise des monuments funéraires, — préparent les voies. Il convient seulement de faire valoir sa propre individualité dans le milieu originel.

En ce dessein il fréquenta plus assidûment encore le Cercle, y installa sa vie ; d'autant que les pluies froides

liaient la terre au ciel d'un réseau, que le gibier de plaine ne se laissait plus guère rejoindre, et que les bois n'étaient encore suffisamment dépouillés pour permettre leurs ébats aux chiens de courre.

Charlisle Cœuvres ancien garde de la porte du roi Charles X le séduisit tout d'abord par sa taille, sa face noble et ses rosettes d'honneur, Hephren et Usmar Désormes offraient une prestance moins affable, non sans dénigrement pour la jeunesse actuelle. Ces trois chenus magnifiques lui furent habituels partners du whist. Mais il cédait la place quand l'oncle Beauglaive paraissait, toujours fleuri au col d'une blanche rose.

Si Manuel commettait une hérésie de jeu ou de doctrine, les quatre tabatières d'or sonnaient à la table, et un silence contempteur planait sur la contrition du jeune homme.

Cependant ils ne laissèrent point de l'encourager au très noble but de ses ambitions. L'âme de la ville, sa psychologie et sa dynamique, ils l'éployèrent, afin qu'il en connût pour ses actes publics.

Du balcon du cercle, on lui montra défiler, un jour de fête sonnante, les théories de concitoyens. A des concours en Hollande, ils avaient obtenu médailles, mentions et prix décernés non moins à leurs mérites instrumentaux et de vocalises qu'à la pléthore admirable de leur bétail.

Donc, parmi les étendards et les fanfares, entre les haies de peuple et les chœurs, sous les arcs démocratiques et tricolores : d'abord, la figure poupine, blanche et grasse de virtuelles banqueroutes, ce président joli de la Lyre du Commerce, montreur de bouquets offerts par les dames de boutique ; ses adjoints ensuite, importants spéculateurs de cé-

réales, riches, et qui s'enbaguent les doigts; l'ex-tambour major héroïque et géant, décoré de Sébastopol, sauve-caniches, empêcheur de suicides, arrache-incendiés, batteur d'ivrognes, cuirassé de plaques commémoratives, et qui soutient la lourde bannière cramoisie, palmée, laurée, couronnée, décorée, resplendissante. Derrière, gonflant les bajoues contre de tristes cuivres, les maigrettes silhouettes d'ouvrières sans honneurs et travesties en chefs de gare.

Ci, le parti opportuniste de « la Place » disait-on, par égard envers ces boursiers du gain, immémoriaux habitants des maisons hanséatiques. Sur cette lyre les potentats gratteurs de théories moralisatrices prétendaient tenir chaque soir les prolétaires assagis devant des partitions, et les soustraire ainsi à l'ivresse atavique. Plutôt servait-elle à contraindre les votes des salariés par la crainte immédiate du renvoi, s'ils n'obtempéraient aux désignations politiques du comité. D'ailleurs la préfecture guidait les réunions extraordinaires de l'Association convoquée les veilles du scrutin.

Après deux truies charriées triomphalement en dog-cart par l'orgueil d'un propriétrire à primes, la Société de Gymnastique scanda ses allures martiales, sac au dos, guêtrée, basanée, poussant un hymne patriotique par les voix muantes de ses féroces éphèbes. Un avocat boiteux, long vêtu de noires étoffes, un autre avocat prognate arboraient les couronnes et les fleurs, dons d'aimantes grisettes, à l'enthousiasme d'une foule farouche et guerrière. Là, le radicalisme chauvin; terreur de « la Place ». Les éphèbes, au passage, hurlèrent par bravarde au Cercle tel refrain allusionniste de la Marseillaise.

Manuel jeta négligemment son cigare embrasé au fort de leurs rangs. Des injures montèrent, mais les ordonnateurs de la cérémonie activèrent la marche, car d'un café voisin, les lieutenants affichaient de rire et de bruire impertinemment à ce militarisme. Toutes traditions hermétiques décloses, survint alors la Loge Maçonnique sous couleurs de rubiconds orphéonistes flottant en inexorables habits de noces, le torse pavoisé de moire écarlate, et blasonné aux armoiries de la ville. Mais la multitude siffla outrageusement pour ce que, étant très ivres depuis trois jours, les Membres Ténors n'avait pu dessouler à l'heure du Concours. Un prix perdu.

Enfin pour conclure le cortège : la Philarmonique, sobrement représentée par son sacristain porte-bannière et sa grosse-caisse, clame l'apostolat des nouvelles couches réactionnaires, marchands enrichis depuis la Restauration par la betterave et l'huile de pied-de-bœuf. Pour se hausser au ton, ils faisaient bâtir d'abominables villas de briques à donjons, et feignaient le Trône et l'Autel. La bannière inclina ses médailles devant le balcon. Ces messieurs du cercle saluèrent en quelque négligence, simplement pour ne pas paraître désavouer cette légion militante, mais triviale.

Ce fut à ces éléments électifs que Manuel se dut choquer. Trop pour son désir, les vieillards lui facilitèrent la traite politique et lui ménagèrent les accès. Il fallut, sous peine de perdre tout sérieux, hanter le Cercle Catholique d'Ouvriers, et la salle de l'Association Philharmonique. Dans ces honteuses granges nues, habillées de gaz dur, il entendit tituber l'intelligence musicale de ses congénères. On lui exposa d'absurdes théories locales dénuées de conception logique. Tout se bornait à faire surprendre les voix d'un canton avec

la vertu d'une influente femme légère au moyen de quelque jouvenceau robuste; et à maintenir les tenanciers dans la bonne voie par la constante menace de hausser les fermages et de faire vendre les mauvais payeurs.

Puis d'affreux racontars, des papotages d'office. On commentait les sorties crépusculaires de la comtesse de Hautmont, les voyages à Paris de ses fils. Ne les avait-on pas vus accompagnés de drôlesses boire à la terrasse des tavernes. L'ancienne noblesse excitait chez ces gens soit une envie, soit une admiration d'humbles. Eux-mêmes se lacéraient la réputation d'histoires de cour d'assises. Ils disaient de rapides héritages obtenus par le poison, comment telle magistrature civile vendait ses verdicts ainsi qu'au bon vieux temps, et la sordide origine des fortunes. Un certain Voyenvau, que le hasard avait rendu détenteur d'importants secrets pour la fabrication des huiles, trônait ignoblement avec sa richesse fraîche et des manières puant le vernis neuf. Ses fils idiots et myopes inclus aux séminaires aristocratiques, les Pères, bien qu'ils ne pussent élucider leurs caligneuses intelligences, les gardaient par politique et commisération.

Le luxe dégoûtant et cossu navrait. Manuel Héricourt se chagrina. Son âme refusait patience à ces immondes balivernes fendues par l'atroce des musiques évertuées aux plus vulgaires opéras.

Confiant ses déboires à Héphrem Desormes, ce vieux chasseur le moralisa. Ainsi que la soif et la piqûre des intempéries, il lui fallait subir ces inconvénients en bravoure, afin de tenir la venaison poursuivie et les dépouilles.

— Ah jeune homme, le décor! le décor! Retranchez-vous

hors du décor. Vivez en vous, ne soyez pas épars aux apparences des choses.

Manuel comprit quelle faiblesse, et la vanité de l'entreprise, s'il ne savait vaincre ces premières, ces nauséeuses impressions.

Il étudia. Il se voua. Les livres et les opuscules garnirent ses veilles. Bientôt un plan de conférences tant philosophiques qu'historiques s'érigea, digne de prévaloir sur la nullité embryonnaire de ces esprits. « Du christianisme comme synthèse des religions antécédentes ; » « Du christianisme comme théorie de communisme sous la paternité du plus savant et du plus humble, adorné de la tiare pontificale. » « Du christianisme comme seul possesseur des moyens pratiques et immédiats de satisfaire aux justes revendications prolétaires ». En style ample, à la Bossuet, ces diverses homélies voulaient produire la magnificence féconde du catholicisme devenu levain de transformation sociale.

Ces projets furent affablement accueillis. On le pressa d'y pourvoir.

Un soir, durant le repos des flûtes et des violes, il entama son exorde plein de précautions oratoires; il redoutait que ses vues sur la centralisation du capital fissent hurler un auditoire de propriétaires.

Personne ne hurla. Mais des conversations particulières, basses, se commirent à tous coins. Finie la pérosaison, et, sitôt octroyés les applaudissements d'usage, Voyenvau juché sur sa chaise exhibait triomphalement une clarinette d'argent massif.

— Oui Messieurs, cinq mille balles. Rien que ça. Et on peut dire que c'est pas de la camelotte.

Ce qui révéla l'objet principal des entretiens unanimes chuchottés pendant le discours.

Déconfit et furieux Manuel descendit de la chaire. Au bas, un gentleman sympathique le vint hautement féliciter.

Ils causèrent. Le nouvel ami, journaliste conservateur, décela d'anciennes illusions pareilles, vite fanées par le méphitisme cérébral des êtres.

Ce fut entre eux, subitement éclose, la toute vigueur d'une parfaite et docte affection. Ensemble ils quittèrent cet antre de pauvretés, et furent, les soirs suivants, tenter la Parole vers les intelligences populaires sans doute plus libres de bassesse.

Là, le Père-Directeur de l'Institution, demanda de lire par avance les homélies. Ils les rendit criblées de ratures à la sanguine. Hélas, ils ne savaient pas ! Malgré la candeur de leurs intentions ils renouvelaient les hérésies les plus abominables que condamnèrent les conciles et les Pères de l'Eglise. Puis son indulgence avoua n'être point, en ces matières, d'une inébranlable austérité. D'ailleurs les ordres récents de Rome autorisaient une plus large gymnastique de l'esprit chrétien.

Néanmoins l'intelligence des pauvres hommes toujours portée vers ce qui semble flatter leurs secrètes passions, demeurait incapable de savoir les droits le mieux établis, à cause des perturbations mauvaises et des violences que pourrait faire surgir en elle l'évidence de leur asservissement. Lamennais encourut blâmes pour ces motifs d'ordre supérieur. C'était ouvrir l'écluse aux péchés de révolte, de colère, de meurtre peut-être.

Pourtant, il consentait à l'expression de certaines doc-

trines aussi salutaires qu'ingenieuses épandues en diverses parties de ces discours, et qui certes notaient leurs auteurs comme de bien curieux et savants philosophes.

Résolus de poursuivre la tâche à n'importe quelles conditions, ils persistèrent. On les introduisit dans une triste salle de classe, où des hommes loqueteux,las des besognes diurnes, dormassaient à la chaleur du poële rougi.

A leur entrée, le bruit d'une claquette et la voix d'un moniteur contraignit ces hommes à se lever d'ensemble comme des écoliers. Des vieillards barbus et chauves s'étirèrent péniblement. Manuel sentit la haine latente du troupeau dont ils venaient rompre la courte quiétude tant gagnée par les rudes labeurs des bras.

La Parole n'obtint aucun succès. Le catholicisme de ces gens reposait sur la superstition ou l'habitude. Beaucoup de sournois se montraient sensibles aux seuls bénéfices que leur valaient des apparences dévotieuses, et ce fut d'une joie ineffable qu'ils regagnèrent, le sermon fini, le billard et les jeux de dames.

Pour cette fois, définitivement las et battus, Manuel et le journaliste Cellerion convinrent de porter leurs efforts vers de plus hauts cycles intellectuels.

Combien ils préférèrent vers onze heures le thé du club en compagnie de frais vieillards anecdotiers !

Auprès d'eux Cellarion brilla par des théories plus exactement politiques. Les luttes actuelles et les individualités, la stratégie parlementaire et la géographie électorale lui parurent famillières aussi bien que leur usage. Et les quatre tabatières d'or, plus fréquemment, s'ouvrirent pendant les pauses plus fréquentes du whist, pour aider l'attention des beaux vieillards, rajeunis et neigeux.

Blancs salons impériaux du Club, où glissent d'écarlates valets porteurs de flacons,où la tendre lueur des bougies se darde aux corolles, aux floraisons cuivreuses des torchères ; là ils aimèrent établir leurs discussions théoriciennes, enlacer les guirlandes de leurs arguments.

Parfois, au chaud d'une discussion sur la branche Neundorf et la légitimité française de « Don Charles », ils se trouvèrent circonscrits par tous les membres du Club, admirables approbateurs. Au renouvellement du comité on nomma l'oncle Beauglaive président, et on l'entoura, pour conseil, de ses habituels amis. Le cénacle rénova les règles. On dut paraitre en frac trois soirs la semaine. Des actrices de Paris vinrent dire des comédies de Marivaux sur l'étroit tréteau fortuitement construit. Il y eut deux avant-scènes particulières retenues au grand Théâtre pour l'année.

Jour de triomphe ces lundis de représentation. Les loges se fleurissaient des habits rouges de Cellarion, de Manuel et du jeune groupe, des habits bleus barbeau et boutonnés d'or signifiés par les ancêtres aux mesquineries noirâtres de l'orchestre Philharmoniste. Le parterre d'abord stupide des gymnasiarques tenta des lazzis, mais le balcon du Commerce, les secondes loges et le paradis mugirent en faveur du Club, fleuron des aristocraties départementales.

Les occupations de secrétaire prirent à Manuel une grande partie du temps. Le journaliste l'y aida. On travaillait chez l'oncle Beauglaive ; dans un cabinet tendu de soies algériennes et lacé d'œufs d'autruches.

Les fenêtres ouvraient sur le grand jardin en frimas. Pardessus les murs montaient les remparts et les détonnations du stand sis assez proche.

On élabora tout à fait un plan de campagne réactionnaire que couvait le Club. On écrivit au Roi.

L'ancêtre ne tenait sa liesse. Sa fistule lui laissa répit. Il remonta quotidiennement le pur arabe de robe blanche. Le harnais en guillochures d'argent portait aux œillères de pâles roses chaque matin envoyées de Nice par les Héricourt.

Par la glace des routes, vers l'horizon de sillons gelés et de ciel clair, il garda la tête de la cavalcade légitimiste, à la promenade de méridienne.

Revenu au logis il ne délaçait ses éperons ni les hautes guêtres de drap cachou, enveloppant ses alertes jambes jusqu'aux culottes de casimir.

Tel, le premier de l'an, il reçut, le salon tout floré de lys de serre.

Le soir, après un gala de quarante couverts, il fit lever son monde et lut une affectueuse lettre de sa Majesté, venue de la terre d'exil.

— Vive le Roy, Messieurs ! A la santé du Roy, Messieurs !

Sur son exemple, chacun brisa la coupe de champagne, afin qu'elle ne put déchoir pour d'autres toasts.

La lettre publiée dans la gazette réactionnaire locale et dans la « Gazette de France » dora le nom des invités.

Le deux de l'an, pour fète de cet incident heureux, il fut organisé un laisser-courre vers une proche forêt, vierge de chasse depuis quelque dix ans.

On se donna le malin plaisir de faire sonner le Réveil et le Départ par onze piqueurs, à trois heures et demie du matin, et sur la place du Crouvernement. La préfecture ahurie s'illumina. Des ombres longèrent les fenêtres. Le maire arriva dans sa carriole hâtive.

Lorsque ces deux fonctionnaires voulurent, au balcon, en imposer d'écharpes officielles, la Royale battit l'air tandis que le carillon du beffroi ténorisait à la lune blanche sa vieille ariette de cour.

Cependant l'ancêtre flattait Selim, tordu de délicieuses courbettes. Enfin, l'équipage hurlant par ses vingt-deux gueules, les chasseurs défilèrent, devant lui qui, par suprême ironie, lança sur le balcon préfectoral une touffe de lys.

Le soir, on revint aux flambeaux, muni d'un assez gros solitaire porté en fourche sur les épaules des valets. La police garnissait les portes jusqu'au logis de l'oncle. Il chevaucha digne et triomphal en sa lévite bleue, le fouet aux visages de la populace.

Une fièvre guerrière saisit les jeunes hommes. Les décrets contre les congrégations s'allaient accomplir.

On ne quitta le stand ni la salle d'armes, où les officiers reçurent ordre de ne se plus inscrire, tant compromettait la présence du club.

Edwards qui s'occupait de sciences exactes composa des mélanges détonnants. On anima des nuits entières en conversations terribles où tremblaient les pièces ornithologiques du laboratoire. Les cornues mijotaient, les alambics distillaient, les hommes feuilletaient les bouquins compétents.

Lélian Doutrepuich, lieutenant d'artillerie, donna sa démissions en termes excessifs.

Puis ces fameux décrets tardant à s'accomplir, on s'apaisa.

Seul Manuel ne put chasser l'effervescence. Il s'indigna de la tiédeur générale. Avec Cellarion ils s'isolèrent en

longues courses à travers la campagne, écrivirent sur le bleu du ciel par larges gestes les desseins sanguinaires.

Eugène Doutrepuich toujours en laisse de filles, ils le négligèrent. Lui pourtant eût voulu briller avec eux. Quand les averses reprirent, ils profitèrent de son break, et des « Violettes » où, dans un parc clos, on tirait efficacement le lapin.

Son amenité prit coutume d'offrir le souper du retour. Une cusine, d'apparat dallée de florales céramiques, aux bahuts nantis de vieux étains illumina leurs appétits de lourds candelabres en fer dédoré.

Eugène savait émouvoir la chair. Il contait de malignes aventures érotiques, le feu aux joues, et son large rire troublait la bière des pois de grès à devises de beuverie. Les amis, dans l'obscur des averses nocturnes, il les lançait aux jupes des dentellières. Piétinant par les flaques, violant les pudeurs maussades de laides filles à peine connues à la triste lueur des reverbères, ils se satisfaisaient de mettre les lèvres aux corsages sur les couples de mamelles tièdes.

Ah ! l'intangible robe d'argent, les pupilles siciliennes, le ruban nacarat s'emflammant aux rayons de gaz... Elle s'évaporait sous l'évasure des parapuies, et le tapage monnayé de l'averse.

Leur jeune sang chantait de désir alors.

Aux murs vert-pomme du concert, à la hideur des romances éplorées par les gorges grasses des chanteuses, ils frottaient leur éréthisme trempé d'alcool et trembleur. Des gouges s'y venaient rabattre après la sonnerie d'appel et l'extinction des feux aux casernes. Quels galetas! Et le suif

ignoble des chandelles, coulant comme le refrain éraillé de la fille. Manuel dans le dégoût de soi-même puisait un formidable rut de brute qui broyait la malheureuse surprise, éperdue du miracle amoureux.

Lui-même, ivre et moulu, les os en éclats, retrouvait la honte de ses amis attablée aux encoignures du concert. Et, sans se dire, en une hébétude de déroute, ils jonchaient les tables.

Une minuit, les découvrit en cette mort l'avocat républicain qui bonimenta aux membres de la Lyre du Commerce revenant de répétition tardive. Aux huées de la foule Manuel se dressa. Une bête de haine se démenait en lui. Il se vit, étreignant la gorge de l'adversaire bleu déjà, et ses doigts forant les chairs. On l'en arracha. De ses gants, il gifla le monsieur, et de ses cartes.

III

En gloire des clairons éparpillant la renommée du cirque au ciel livide, aux maisons cendreuses, aux foules niaises, aux croassement des corneilles, aux glas des cloches,

En splendeurs d'or sur les bosses des carosses historiques et les hardes violemment hongroises de la cavalcade,

En pompe de pourpre sur les corps des amazones polonaises, sur les conques des voitures chargées de musiciens et des fauves des déserts,

En magnificences asiatiques sur les carapaces monumentales des éléphants, sur les turbans des jongleurs et les bosses des dromadaires,

En terreur de sauvagerie avec les chevaux dépeignés des

savanes, la hideur des nègres, les plis des pavillons d'Amérique, et la stridence des cymbales,

Telle, sur la place déboucha l'épique cortège parmi cent affiches bruyantes et polychromes.

Manuel issit de la chambre où le rongeait la fureur de n'avoir pu briser ni trouer ce drôle radical, dont la couardise avait répondu à tout cartel : « On ne se bat point contre un moutard de vingt ans. Que me veut-il ce ver de terre? S'il recommence, nous aurons la correctionnelle. » D'ailleurs ses amis eux-mêmes avaient empêché la prévision d'un duel, chose assez inconnue dans le pays et qui déconsidérait.

De huit jours il n'avait voulu voir personne. Et c'était sa première apparition publique sur le balcon ventru de la demeure familiale, ce midi. Or il reconnut au portail les yeux siciliens, la robe d'argent, la face mate ouverte au spectacle inouï, les pâles fines mains se tripotant les hanches; les pointes des bottines la haussaient de la base d'une des colonnes domaniales.

Comme, le cœur tranché d'angoisse, il contemple cette pente unie de la poitrine indécise, et ce lacis des frêles frisures! Les musiques dominent, et les couleurs et les drapeaux sur la foule hiémale grise ou noire. Se sentant vue, doucement elle leva sa figure, reconnut, et son sourire s'irradia.

Les entrailles de Manuel semblent loin de lui se vouloir exalter. Ses nerfs se tendent et vibrent ainsi que cordes de violes. Le paysage sombre par le brouillard lumineux d'un éblouissement où il neige rouge et vert.

De retour à sa conscience, il cherche ; aperçoit la fuyante

natte nacarat dérobée dans le luxe asiatique des éléphants et des jongleurs. Un rire aigu file pis que l'ariette épanouie du beffroi et les batteries des cloches.

Alors, furie contre lui-même : va-t-il être le Werther imbécile et le Fortunio des livres, ridicule versificateur suicidé par amour ! Quelle, sottise, ce trouble pour le regard d'une fillette de magasin, maure de visage, de chevelure.

Ah, qu'il s'aille plutôt maladif et faible reposer à l'hygiène rustique du château, ou reprendre les études si lâchées de la ville universitaire.

Oui, son état fébrile des derniers jours explique ce malaise fortuit qui le put surprendre et cette extraordinaire émotion pour un sourire féminin, dont il se soucie peu !

Cela subtilement démontré et prouvé à sa dolente imagination, il se découvre vers le soir pourpre aux stalles du cirque, épiant de place en place la figure corrosive et mate de cette robe d'argent.

Les gymnastes décrivent leurs paraboles planantes sur le lustre et dans les cordages. Le matelot naufrage sur son cheval écumeux et nage, et prie, et ressuscite, avec essors de drapeaux britanniques.

En un chapeau de cérémonie la saura-t-il reconnaitre ?

L'Auguste crève sa vessie postérieure, attrape au vol les soufflets et le bonnet, brouille son visage de confiture et de craie.

Miss Caoutchouc, une belle fille, s'infléchit en cariatide renaissance où saillent sa gorge avec un sourire charnu et deux yeux amarante. Grenouille experte des orteils, ronde comme un anneau, sinueuse, spire, vipère

lovée, comète en voyage que drape son blond manteau de cheveux ondulés ; la magique créature s'évertue, sérieuse et plastique. Quelle souplesse des reins incite Manuel à l'espoir de fructueuses voluptés. Sur quelque soie obscure cette blonde chair étendue en paysage humain chatoyant d'ombres de domes, de nacrures, d'étangs, de moissons mures. Quelles explorations !

Son désir la joignit au milieu de l'arène, et la pénétra d'effluves vigoureux, car les poses des plus inviteuses elle ne manqua pas de les venir dessiner face à son regard.

Tant qu'il se grisa. Et, lorsqu'elle bondit de ses tremplins vers le vomitoire, expédiant aux applaudisseurs les rayons de ses baisers, il gagna les vestibules, se planta devant la loge, ne la laissa entrer qu'avec promesse de souper en sa compagnie.

Point elle ne frustra son légitime espoir de chaudes caresses. Elle ignorait la langue de France. Il savait à peine dix mots anglais. En sorte qu'il rentra très fier, gardant l'écho de timbres furieux et délicieux.

Au lendemain le Cirque ployait la tente vers des cités plus riches.

Sut-il discerner laquelle des deux causes lui fit quitter brusquement sa demeure à la suite de l'héroïque carnaval et chevaucher par l'âpre vent des Rois ! Fut-ce la robe argent et le sourire corrosif qu'il voulut fuir ? Fut-ce les baumes corporels de la gymnaste où il voulut boire encore ? Jamais il n'osa se répondre.

Maints jours il trotta dans la poudre des routes, adextrant la roulotte aux rideaux de soie mauve, et le balcon doré où sa maîtresse accoudée laissait l'amour lui luire. Il apprit les

chants de tous les carillons, et les romances des gypsies qui tracent les civilisations mortes, les Ninives et les Sodomes enfouies. Au bivouac des Sorcières il fuma d'atroces tabacs verts, il connut en leurs visages d'orange et de bistre les yeux arqués des femmes illustrées aux stèles d'Egypte.

Elles lui enseignèrent des vulnéraires et des philtres évoquant les plaines sablonneuses.

O ces veilles de nuits sans lunes au milieu des champs qui hurlent leur solitude. Dans les fumées des bivouacs trépignaient le délire des filles et leurs rondes lentes, et grinçaient les guitares des matrones échevelées, et palpitaient en ses mains les désirs, en ses lèvres, les lèvres en sa poitrine, les cheveux de l'acrobate amoureuse, silencieusement.

Ces aubes livides sur l'océan des terres, ces aubes mirées au vernis de ses bottes, aux yeux de l'amante, cependant que vagissent les dernières querelles des hommes, et tintent les lames de l'ivresse que payait son or.

La femme fleurait alors le fort arome des lionnes et des ours dont les rugissements et les haleines obscurcissaient l'Orient natal.

Et d'un geste formidable la tribu ressurgie insultait au Soleil, ce père essentiel qui l'avait exclue des antres d'origine.

Manuel se complut à cette existence d'anciennes races nomades, marchant en vertu d'atavismes migrateurs vers les pays d'Occident, puis dévoyés, n'ayant en nul lieu trouvé la terre promise chez les barbares incrédules à leurs sciences divinatoires, rieurs à leurs luxes de soleil, cruels à leur

hiératisme mystérieux. Et les femmes avaient des chairs de soie coupante, rapeuse, des muscles de feu, des ruées de fauves, et puis de graves hymnes qui endormaient comme un philtre.

Il s'y absorbait, oublieux des choses.

— « Ah te voilà, coquin, coureur de grands routes. Viens te faire raser d'abord. Nous déjeunerons ensuite. Depuis vingt jours, après toi on erre sur de vagues indications de police. Mais la famille te pleure! malheureux! » De leurs fortes bêtes poudreuses, Edward, Hubert lui riaient leurs moustaches blondes et longues. Sayons jaunâtres de forme saxonne, fortes cannes brandies au ciel, devant cette horde d'asiatiques et d'africains sournois, haineux : Manuel n'y voyait qu'une rencontre de deux rythmes humains aux âges d'invasion.

Stupide, émerveillé de comprendre cela dans l'espace de terres nues où fumait le camp, il ne pensait à dire, embrassant les luttes des peuples, la continuité des rhythmes nationaux développés à travers les péripéties de l'histoire.

Avant son retour à la demeure de famille il ne se détacha guère de cet imaginatif décor.

Il rencontra le Père sévère, la Mère alarmée. Revenus de Nice pendant son absence, une courte lettre désignant un vague voyage et laissée avant son départ n'avait pu abolir leur inquiétude.

Ce fut la première scène de famille grave contre lui depuis sa quinzième année. Tel qu'aux époques de son enfance, le Père se dressa, terrible et justicier. Le compte ouvert à la banque on y avait trop largement puisé, l'Université on l'avait délaissée, la réputation on l'avait salie.

Quelle honte, cette histoire du radical trouvant ivre, au fond d'un bouge, l'homme qui briguait l'honneur de représenter le parti légitimiste !

Ressources taries. Le club défendu ; sans argent comment sortir ou chasser ! Manuel s'enferma.

Mais le père envoya des livres à commenter, des paperasses à classer. Lui-même, il relança son fils. Ce fut la perpétuelle tyrannie de cet homme, séché par les rancœurs politiques. Jadis haut fonctionnaire de la Cour Impériale, les Républicains l'avaient démuni de ses charges, de ses prestiges.

Il édifiait une œuvre diplomatique propre à contraindre les attaques courantes adverses à l'ancien régime. La misère immuable du peuple, des paysans, la démonstration de l'absurde mesquinerie boutiquière régnante fourniraient, avec des statistiques sûres, les bases de cette gigantesque plaidoirie.

Il attela Manuel à l'œuvre pédante, timide et pompeuse. Pour une date nécessaire, quelque fait obscur des chronologies, quelque notion scientifique, M. Héricourt interrogeait. Si le fils hésitait ou niait savoir, quel reproche aigrement repris : tant d'argent dépensé pour l'éducation ! Jamais le travail ne l'avait saisi. La fainéantise autrefois, la débauche maintenant ! Une honte que pareil godelureau fût issu de son sang !

Non seulement en tête à tête, mais devant les personnes étrangères, il manifestait ces avis odieux, sa pâle et froide stature se crispait, avec ses sobres bagues d'or, et sa bouche sans lèvres. Presque il aurait voulu battre ce brigadier de dragons comme le pauvret collégien d'autan.

Manuel prit refuge auprès de la mère, de la sœur.

Il fut l'assidu de leurs thés, ce jouvenceau galant aux dames qui sait les nouvelles et machine les complots de société.

Madame Héricourt lui réforma la toilette. Pour les salons des amies il versifia sur tambourins, peignit des éventails à la gouache. De taffetas gris il tapissa la chambre de sa sœur Juliette.

Très vite elle le conquit, la folâtre fillette de seize ans, à ses mines joueuses, à ses gestes retirés, à ses tapes sèches. Ensemble il ourdirent des niches contre le Père. A l'heure matinale où il attendait Manuel et son érudition, frère et sœur prirent coutume de chevaucher.

La mignonne en bleuâtre amazone, le voile collé sur la lame de son visage, galopa des heures contre la chanson de l'eau bruyante et sous la bataille des branches éventées.

Sa malicieuse curiosité eût voulu connaître quelle l'aventure et quels les épisodes qui avaient fâché le monde contre son frère. Rose de pudeur elle demandait comment avait agi dans ce camp de Bohémiens l'oisif Manuel.

Ravi de voir la vierge s'évertuer à cette stratégie perverse, il taquina l'instinct par de males réticences, et l'affectation d'un rigorisme moqueur. Le siège qu'elle entreprit contre sa discrétion lui causa de rares joies. Il l'embarrassait de questions brusques, d'allures sévères. « Pourquoi cette insistance! Qu'espérait-elle connaître? Quelles manières lui avait apprises l'éducation conventuelle! » Puis étalant son rire sur la jeune vierge et la campagne, il piquait des deux afin de se faire, par la méchante enfant, poursuivre, et jouir de l'embarras où elle assurait sa toque de loutre

contre l'impertinence de la bise, en poussant des cris de jeune bête.

S'il se laissait joindre, à grands coups de houssine elle le savait punir.

Il s'amusa de l'émerveiller avec les légendes inconnues et les magiques expériences des histoires. Puis la travestit en sportswoman formelle, habile à moucher la cible, à casser les boules de verre du ball-trapp, à connaître les signes de race aux cavales, et l'élasticité d'un dog-cart.

A deux, sur l'étroite banquette du cart, les juments isabelle attelées l'une devant l'autre en tandem, ils filèrent sur les routes drainées de pluie, glacées de gel, à travers des rafales. Le voile de blanche soie claquait arrière des fourrures, et les croupes des bêtes houlaient avec les sonnailles des grelots. Aux haltes des villages, dans les saures cabarets flamands, ils se firent conter leurs expéditions par la faconde des robustes contrebandiers. Leurs montures de crinières tressées, ahanant le souffle des courses à l'encoignure des routes, ces figures guetteuses contre les vitres ruisselantes, et les brusques armes devinées sous les gestes résolus, ils aimèrent y croire.

L'hôtesse peureuse eût bien voulu ne pas servir, par crainte des gendarmes.

A nouveau les routes sous les roues légères et hautes ; et les chevaux s'évaporaient en épais brouillards, où commençaient à transparaître les lueurs des fermes.

Le château blanc assis dans son bois, sur la grasse colline, ils le chérissaient aperçu emmi les teintes d'aquarium du crépuscule. Les bêtes s'évertuaient mieux à l'assaut de la côte, par la belle allée des peupliers d'Italie.

Ainsi qu'à la découverte de pays neufs, Manuel, Juliette se lançaient à l'exploration des vestibules, des interminables corridors. Les bandes de portraits anciens et les atroces gravures des supplices véridiques attachaient. Même les Cupidons aux bras rompus et les pendules d'albatre, perchoirs à colombes.

On avait badigonné de vert au temps pudique de la Restauration la nudité statuaire des Endymions et des Dianes. Il y avait de vieux rubans au fond des tiroirs des bahuts, des souliers de satin, et des guirlandes de fleurs mortes. La bibliothèque contenait des sphères cosmographiques et quelques mille in-folios reliés de cuir, simples centons de notes diplomatiques sans intérêt.

Juliette prétendait à des trésors enfouis en de sûres cachettes par la sagesse traditionnelle des ancêtres, lors de la Révolution première.

Ils trouvaient au moins devant leurs assiettes de soupeurs une grasse volaille et du vin vieux. Ensuite la lecture des naïfs évangiles écrits en la sainte langue du XIIIe siècle les pouvait divertir non moins que la vieille gouvernante picarde qui patoisait selon l'exacte syntaxe de Froissart.

Et les grands vents les faisaient s'assoupir devant l'âtre incendié, les grands vents larmoyeurs aux troncs des hêtres et des yeuses, et toutes les cataractes d'averses.

Endormie dans l'antre de ses bras protecteurs, au capiton de sa chevelure de chanvre, Manuel l'éveillait vers la minuit d'un chatouillis de paille.

Il la portait ployante et lasse jusque la vaste chambre de cretonne bleue, de meubles blancs; et sur l'étroite couchette l'étendait parmi des fourrures.

Alors, isolé, ce frère luttait contre l'immonde désir de la vouloir prendre et de confondre leurs chairs.

A se dire ignoble, et pouacre, et pourri de tous vices, il goûtait d'abominables terreurs. Des sueurs sordides humé-fiaient ses membres. Il rêvait de hideuses et glabres figures d'incubes jusqu'à ce que l'aube lavât les fenêtres.

Pour la fête de vénerie qui annuellement fermait, chez les Héricourt, la saison des chasses, Manuel s'occupait là deux semaines. Dans l'écurie sablée en losanges verts et jaunes, il visitait les bêtes de courre, inspectant les boulets, les garrots, et la tonte. Les palefreniers peinaient à fourbir les gourmettes à blanchir les sangles.

Puis ces fines bêtes alertes, l'une après l'autre, il leur fallait rendre l'accoutumance des sauts et des galops en labours, classer les vicieuses, les douces, les moyennes, les bêtes de fond ou de vitesse. Les hunters des amis intimes venaient d'avance renforcer l'équipage. Ils arrivaient dans les brumes par files, nasaux fumants, complètement habillés de laines et de feutres. Le vétérinaire deux fois le jour passait visite. Après de rudes luttes, où les plus agiles sautaient loin des ruades, on parvenait à abattre l'animal sur la litière, pour l'auscultation.

Afin de la prémunir contre une excessive fatigue de plusieurs jours, on médicamentait ferme chaque monture. Les cuves de vin chaud fumaient et les terrines de son émulsionné, dans la claire sellerie aux étincelantes panoplies de harnais. Les maigres piqueurs s'efforçaient, le torse nu, parmi cette atmosphère d'étuve où vers midi on ne distinguait plus les visages, ni les allures.

Ce fut ensuite l'entraînement. On descendait en escadron

du matin vers la plaine, dès l'aurore, au son des fers neufs. Juliette menait la tête, sur sa haquenée. Le pas durant des heures; et Manuel, redevenu dragon, examinait attentivement la marche de chaque bête.

De là des sélections nouvelles. Bientôt la forte odeur de poil fumeux le grisait. Oublieux des choses, il ne songeait plus qu'à dompter magnifiquement ce troupeau de brutes. Leurs formes le saisissaient par courbes, c'était les volutes des encolures, les parfaites rondeurs des flancs, et la complexe musculature jouant sous la peau avec des précisions d'horlogerie, des détentes exactes de manomètres marquant la saturation de la fatigue. Les jambes grêles, pilier de cette architecture, il ne s'en pouvait distraire; affilées comme les membres d'une race aristocratique, féminisées par les délicatesses des générations, et la parité des épousailles.

Bientôt, en crainte vague que ces mécanismes ne gardassent quelque tare célée, il les essayait tous, heureux de sentir se débattre leurs efforts sous l'étreinte de ses cuisses.

En ligne parmi les vapeurs lourdes glissant au ras du sol; et la cavalerie frappait d'un galop éperdu les gronderies de la terre roulée, dispersée, battue.

Les hommes d'écurie amoureux de l'art hippique ne laissaient faillir. C'était merveille que cet ensemble de centaures évoluant sur l'infini violâtre de la terre et du ciel. Rentré au galop dans les stalles de bain, on épongeait, on lavait, on étrillait. Les bêtes engaînées de leurs feutres hermétiques étaient promenées tour à tour, l'après-midi, dans la cour sonore ; solennellement.

On courut les bois pour faire le pied. Les gardes épiaient un cerf.

Les arceaux de la forêt suent l'humide ; les pas défoncent les rousses moquettes de feuilles défuntes ; et glissent aux labyrinthes des troncs inondés, aux mystérieuses solitudes des taillis, sillées de sentes foulées par la prudence des bêtes. Des fauves lièvres bondissent fortuitement au frou-frou des branchettes gouttantes. Des ombres indécises profilent parmi les profondeurs mélodieuses, des croupes lentes, d'inquiétantes ramures.

Avec l'eau qui s'éplore, rien que les haleines oppressées des veneurs ne bruit, et les pattes adroites, et le flair du limier, vers la lisière de la forêt infinie, vers l'orée des voûtes légères que ferment le firmament plombé et la senteur du bois brûlé. L'autan mugit aux orgues des taillis.

La veille de la fête, grande revue.

Neuf vêtus de vert, colletés d'écarlate, les hommes défilèrent, en hauts casques de peau galonnés argent, et la cavalerie des hunters sellés, tondus, dépourvus de feutres.

La meute peignée, blanchie, grasse, évoluait au geste du piqueur sur deux lignes incorruptibles avec des coquetteries d'oreilles longues et de queues battantes, les cuisses chiffrées de rouge.

Mais vite on rhabilla les bêtes, ces hommes se capuchonnèrent d'imperméables, et la cavalcade descendit au pas, vers le rendez-vous du premier jour, au Nord régional.

Attelés de normands robustes, queues tressées, encolures tintinnabulantes, le mail et les breaks, mirant en leur glacis les perspectives des boulingrins, furent par le versant du parc prendre les invités à la gare.

Au soir, gala d'ouverture, bal aux fanfares, dans l'avenue des salons. Les céladons des trumeaux ressuscitèrent à la gloire des bougies.

Mais comment les Voyenvau avaient-ils obtenu invitation? Cela se chuchotait de frac en frac, de mousseline en mousseline. Hélène Caribert jura qu'elle ne quitterait point Manuel avant de savoir : et elle lui mit ses longs doigts blancs dans les manchettes sous prétexte de géhenne.

Jeanne, sa toilette bleu ciel de jouvencelle, le fustigea de l'éventail.

— Père est furieux, l'oncle Beauglaive aussi, vint dire Juliette. Sais-tu, toi Manuel?

Elle pinça au sang. Justement la grande Malthide Voyenvau se flanquait ses deux frères atrocement myopes et chargés de lilas. Ils cherchaient Mme Héricourt pour les offrir.

Manuel se bastionna d'un paravent. Les folles rieuses s'acharnaient à lui, perchées aux bras du siège. Son odorat délirait parmi ces héliotropes, ces verveines, ces odeurs de peaux ointes, de chevelures baignées, de satins imprégnés.

Il goûtait des effluves de femmes gaies et moites de la ferveur du festin.

Un domestique le vint prendre, des messieurs arrivaient.

Hephrem et Usmar. Ils expliquèrent brièvement la mésaventure. Delphine, cette vieille folle, mère de leur fille naturelle récemment mariée, n'avait-elle point rompu sa claustration, fui la ferme du très lointain village où leur vieux piqueur la gardait afin que ses escapades ne pussent avilir la réputation de la jeune femme adoptive. A Lille, en compagnie de garçons brasseurs horriblement frisés, elle avait promu ses cascades de quinquagénaire jusque devant

les fenêtres du gendre qui l'ignorait, par chance. En hâte eux avaient pris ce train : couru, rattrapé la belle, incluse maintenant dans sa retraite obligatoire malgré les criailleries. Après vingt kilomètres de galop ils parvenaient. « La voix du sang, tu vois ça, hein Manuel. La pauvrette l'a échappé belle. Où sont nos chambres ? »

Manuel retentit d'un franc rire et les guida. Jamais, pour insidieuses et adroites qu'eussent été les questions, il n'avait appris de quel frère se conçut cette enfant chérie par leur affection sénile. Sans doute leur mémoire avait omis ce souvenir essentiel.

Cellarion, les Doutrepuich, il les mit au courant. Leurs quatre rires attirèrent l'attention des flirts et des danses dès leur retour aux verdures des salles, aux soies des sofas.

— Ce n'est pas pour les petites filles, cria Manuel assailli d'Hélène, de Juliette, de l'étonnante Mathilde aussi.

— Et pour les grandes, fit Jeanne.

— Plutôt.

— Alors valsons. Tu vas me dire tout.

Il enserra la taille pliante de cette blanche blonde; et vira dans l'apothéose des buissons de bougies. Le corps de la danseuse moulé à lui, frémissait au scabreux récit. Une seconde il pensa poser les lèvres sur l'oreille incarnadine où veloutaient les cuivres diaphanes de la coiffure. Leurs chaleurs se mêlèrent. Elle tenait obscurément son visage en dehors, en sorte qu'il ne pouvait apercevoir ou sa moue ou sa joie encourageante. Mais sur la peau moirée couraient des frissons d'eau onduleuse.

Cependand il résigna cette audace. Et, refroidie, sa raison le gourmanda d'une si puérile fatuité. Pouvait-il

croire cette noble jeune femme, cousine de sa mère, épouse chaste, prête à lui vouloir de l'amour ? O sottise d'une présomption de collégien ! Il la reconduisit près des petites filles. Elle lui sembla fâchée un peu. Peut-être l'avait-il trop pressée, et lui gardait-elle rancune de l'inconvenance.

Envers Hélène il eut plus de prudence. Cellarion et Juliette leur dansaient le vis-à-vis au quadrille. Embarrassé de l'insistance d'Hélène à lui lire dans le regard, il généralisa aux deux couples ses plaisanteries. La jeune fille bouda. Elle bouda aussi, Juliette, parce qu'il dut polker avec Mary Hanser qui prétendait avoir de très graves confidences à lui trahir.

Elle s'avoua coupable comme son mari de l'invitation aux Voyenvau. Mais des affaires industrielles liaient, et, à cette déplorable obligation, on n'avait pu se soustraire.

Arrêtant le rythme, elle l'amena, le supplia par leur commune affection d'apaiser les Héricourt et l'oncle Beauglaive. Si quelque froissure était entreprise contre ces gens, elle en serait fort marrie.

Manuel se défendit. Son père ne l'avait guère en tendresse à cette heure, après ces histoires de Bohémiens.

— Oh, je sais, Manuel, vous êtes un vilain polisson. Mon mari m'a défendu de rester seule avec vous. Et pourtant je brave l'autorité conjugale.

— Parce que la nécessité vous y oblige.

— Eh bien non. Même sans cela suis-je vaillante ?

Et elle darda fixement des prunelles sombres vers la face mâle. Encore, il hésita, crut une sorte de déclaration, puis vite se reprit de cette sotte vanité :

— Je sais bien que je ne vous fais pas peur. Ne me soyez

pas aussi terrible, je vais tenter auprès de l'oncle un apaisement.

Il la quitta par brusquerie ; son sang lui faisait mal, lui flambait douloureusement aux membres érotiques.

Une glace le réfléchit, quelque peu brutal, le front bas couvert d'une indécise coiffure ramenée, les narines épaisses, la bouche énorme et charnue. Quel serin, il devenait décidément pour se prétendre le chéri des belles.

Illustré de crachats et de cordons pourpres, Charlisle Cœuvres, le fut pendre sous le bras. Tout de suite Manuel dit la chose, le pria d'intercéder aussi.

— Ah tu allumes la petite Hanser, je te connais, brigand. Heureusement j'ai ton affaire. Tu pourras remercier Cellarion.

Le journaliste en furetant l'étal d'un bouquiniste avait découvert les comptes du comité républicain en frimaire 93. Achille-Joseph-Narcise Voyenvau, garçon d'abattoir, y était marqué comme émargeant d'un salaire de trente-quatre sols, chaque jour d'exécution publique, en qualité d'aide du guillotineur municipal. Cellarion détenait la petite brochure lacérée, salie, contenant à peine le tiers de ses pages, en caractères maigres et espacés du dix huitième siècle.

Manuel à son père, à l'oncle, montra l'opuscule. Mais il ne s'en voulut dessaisir, et en promit la publication si l'on tenait l'engagement de ne point faire éclat, au château.

M. Héricourt furieux voulait un immédiat châtiment. Mais l'oncle Beauglaive évoqua l'appréhension du scandale. Madame Héricourt assista de ses prières. On ne put empêcher l'amphytrion de faite reléguer les malles de ces manants dans une aile abandonnée.

Au matin le cor sonna le départ, devant chasseurs et chasseresses sanglées de costumes durs, la coiffure crêtée de plumes et de boucles. Crâne et brune, Mary Hanser en écourté d'une jupe de velours vert, le feutre allègre, la guêtre vernie, entraînait la mince Hélène Caribert en blouse lâche, ceinturée bas. Sa lourde chevelure fondue sous un béret à l'oreille ne compensait pas aux jambes l'allure timide et sautillante d'une oiselle déplumée. Juliette d'une buffleterie collant à la poitrine menue, jupe et guêtre de drap bleu, arborait l'apparence de la nymphe hardie. On les jucha en bravoure sur l'impériale du mail avec les fils Voyenvau. M. Héricourt saisit les guides, les vieillards s'installèrent en berline.

Après quelques passes de baccarat entre les jeunes gens massés à l'intérieur du mail, Cellerion conta l'histoire de l'opuscule municipal, et pour quelle bonne chronique il en voulait inspirer son collègue de la feuille opportuniste.

On commença des séries de calembours ; et on les communiquait à la berline, à l'impériale. Les éclats de rire se marièrent par dessus les têtes des Voyenvau, qui s'esbaudirent aussi, avec affectation, sans comprendre.

Au débarqué, tandis qne l'on dégaînait les fusils, Hélène accrocha Manuel, pour qu'il la plaçât au mieux.

M.Voyenvau le père voulait parler; on s'approcha vers sa panse importante. Il fit assavoir le très prochain mariage de sa fille Mathilde avec le fils d'une richissime marchande de bois.

— Celui dont on en fait ? demanda l'impertinent Cellerion.

Le mot courut. On se le hurlait le long de la crête, de place en place, car le garde annonçait l'approche des trapeurs.

Manuel groupa la jeunesse autour de lui.

Ils se dissimulèrent contre l'épaulement du sol, invisibles aux bêtes, l'arme prête.

La terre houleuse de sillons s'étageait vers la centre du ciel, circulairement.

Alors des cris humains se lamentèrent à l'horizon, des cris épars et qui se prolongeaient au vide.

Sur la brune étendue des ombres agiles commencèrent à poindre, remuèrent, se perdirent, reparurent, subitement passées, évanouies ! Et puis des lignes montèrent, baissèrent dans le firmament, s'élargirent, s'effondrèrent. A leur nouvel essor on distingua des batteries d'ailes. Des rayons blancs cassèrent ces lignes épaissies et vibrantes.

Clameurs lointaines des traqueurs se démenant sur le ciel. Ainsi que nichées de tourterelles, battent les gorges des chasseresses émues, en joue déjà, l'œil froidement cruel.

Des fourmillières évoluaient sur les mottes proches, affairées de commerce et de charrois.

Soudain tonnent les envols. Les compagnies tendues, roides, fendent l'air d'un bruissement d'acier.

Aux nues de fumées denses, les oiseaux versent dans des explosions.

Le vent balaye. La fusillade crépite le long de la crête qui se panche et blanchoie.

Maintenant c'est la déroute des bêtes par la plaine, aux cris féroces des traqueurs brandissant leurs gaules.

La cavalerie de lièvres piétine éparse, galope affolée. Ca et là, des perdrix tentent une ascension isolée vite rompue et choient, ailes décloses, précipitamment.

Des cadavres aéronautes, bec en pointe, culbutent du ciel. Le sang pleut. L'air se ride de détonations.

Toutes bêtes gisent enfin à l'apaisement du feu. Halte victorieuse des traqueurs. Et cors.

Dans sa courte chlamyde à mille plis droits, Hélène gaie lève la perdrix agonisante de son triomphe par un geste d'hiérodule vers l'autel ; et sa torsade défaite inonde les jeunes épaules de cuivre terne.

Edwards court un lièvre vivant encore aux doigts :

— Voyenvau, Monsieur Voyenvau.

On court.

— Ah, cher Monsieur, voulez-vous avoir la complaisance, je ne puis venir à bout d'achever cette bête, vous savez ; le coup du lapin, vous qui êtes si habile.

Sans malice le jouvenceau frappa. Le lièvre se détendit par spasmes, expira.

— Bravo, du talent de famille, pas ?

Au dîner les même jeux servirent. Si bien que la famille des Voyenvau ne put ne pas se comprendre en risée. Mathilde monta dans sa chambre et se tordit en tumultueuses attaques de nerfs. Sous le prétexte de la reconduire et de la soigner, ses parents partirent avec elle par le premier convoi du lendemain, sans adieux.

La nuit ayant été neigeuse, on organisa une chasse à la grosse bête le second jour.

Héphrem cacha sa blanche barbe fluviale dans un étui de soie afin que l'éclat n'en put avertir la défiance des loups et des renards. On n'emmena point les chasseresses à cause de solides sangliers rôdeurs, disait-on, par les bois, et facilement agressifs.

La forêt raye de ses troncs la page uniforme du sol et du ciel, en manière de paysage lithographique.

Silencieusement, les chasseurs grimpent par des sentes rocheuses d'opéra comique, jusque les sapinières culminant les cimes et le badigeon plat du pays. Tout s'éclaire de lumière crayeuse, d'un jour de rampe illuminant les sourcils, les mentons, les barbes et l'envers des gestes.

Vers la plaine les taillis aigus dégradent par circuits aux merveilleuses grottes de neige, avec les panaches funéraires des pins, et les dos des roches alpestres.

Des hiboux roux planent émus par les terribles abois des dogues et les lamentations naissantes de la meute.

Embusqué dans la fosse, Manuel songe les temps préhistoriques et glaciaires où les ancêtres velus guettaient la proie nécessaire. Ces sons de cor qui vibrent à l'entour de la forêt, est-ce pas les conques de la horde ennemie marchant au butin des huttes?

Et voici par les branches les clameurs d'attaque et les chœurs des dogues belliqueux. Quelle joies au triomphe réservées, la capture des venaisons et des femmes.

Aura-t-il jamais en conquête les prunelles siciliennes; et le drapeau de vif argent au détour des voûtes de défenses?

Sur le rêve de son œil l'ombre de quelque bête s'est projetée.

La main serre l'arme et sournoisement il glisse son regard vers la droite. Inspectant de ses jabots argentés, du fin museau olfactif, une louve crête la roche ; le poitrail entr'ouvre le rideau des buissons. Sans bruit mystérieuse et rare ; les oreilles tendues absorbent toute bise, les sons ; blanche du camaïeu des neiges.

Doucement, à l'admirable créature, il lève le canon, sans

mouvoir les bras en crainte de la fuite prompte. D'un coup, l'apparition s'est fondue, à un geste accentué du chasseur.

Manuel exhale son souffle si longtemps tenu ; et regrette. Puis, un sûr travail mental rappelant les moindres souvenirs de la vision grave la mémoire.

Des lièvres passent discrètement ; et rampent rapides, ou s'asseyent, écouteurs, méditant de doctes retraites.

Jusque l'avalanche furidonde d'une énorme masse neigeuse, qui brise les branches, éclate en flacons, puis brusque s'arrête face à Manuel.

Aux dents claquantes, il pense un sanglier. Déjà la bête fond, soufflante et chaude. Le guidon du fusil monte à la hure, tonne ; mais le monstre plus proche, à tranchantes défenses, pour bondir, s'amasse.

Avec la très rapide peur d'un éventrement odieux, Manuel descend le guidon, presse la détente, voit, dans la nue de feu s'abattre enfin la bête mortelle. Et délirant de vivre triomphateur, embouche le cor. Il s'époumonne aux échos qui redonnent, aux clameurs, au tumulte de l'air et de la neige.

On conclut cette fête par des laissez courre royaux.

Dès onze heures la nef glacée du mail versa les veneurs aux huttes de rendez-vous.

On se hâta de monter les hunters, et la meute découplée rampa sous un épais taillis de ronces.

Tous cors sonnants, avança la troupe corsetée d'habits rouges, derrière les tricornes galonnés des dames.

Presqu'aussitôt retentirent le Débuché et les pleurs de la meute. Les quatre vieillards éperonnèrent leurs arabes maniérés. On s'essaima dans les fonds.

Manuel piqua et suivit.

Ce devint une course folle après les cors qui semblaient du ciel.

L'air lourd et gris étouffait les sonneries. Tant d'échos, qu'on ne savait connaître les directions.

Bataille d'ondes harmoniques qui venues, reparties, se croisent de heurts intenses, filent en désarroi aux horizons.

D'autres naissent de terre, montent en sphères aux nues, s'atténuent à des morts extatiques, et parfois éclatent, proches tourbillons où caracole le cheval avide de finir par telle vitesse l'espace, de s'éperdre aussi dans la plage du ciel. Mais l'air davantage épaissi oppose sa résistance et sa fange cotonneuse.

Manuel fut le chasseur perdu, honteux, demandant sa route aux bûcherons, courant aux clochers diffus dans les lumières obliques.

Dans une hutte il trouva Mary Hanser se chauffant aux flammes d'un fagot.

Elle le voulut arrêter, mais il enfourcha une nouvelle courbe de sons passants. D'un pli de neige jaillirent les ramures du cerf qui leva ses flancs essoufflés, ses jabots touffus. Mais à un pleur de chien, il rua, bascula vers l'inconnu des plaines.

Manuel galopa. Il trouva la rivière chantant sa boue et sa peau verdâtre.

Encore une fois enfuis les sons.

Alors découragé, il mit au pas le hunter. Mary Hanser lui fut bientôt compagne reprochant la trahison machinée contre les Voyenvau. Elle voulut qu'il livrât cet opuscule dénonciateur. Devaient-ils, ces gens, porter la peine des fautes originelles?

— Dieu l'a dit, ma chère cousine.

— Appelez-moi Mary tout court.

— Mary, Mary, tant mieux.

Il lui parut qu'elle le regardait comme pour s'offrir. Sa peau brune vint à des teintes orangées pâlies par le blanc du sol, rosées par l'écarlate de son habit de chasse.

La mince poitrine haussait les boutons d'argent et ses cheveux durs lui ombraient les étangs des yeux. Alors, Manuel la désira et il tenta le stratagème :

— Cette notice je l'ai enfermée dans mon habit, dans mon cœur, sur ma peau même, tant j'y tiens. Et vous n'irez point la chercher.

Sans dire s'agriffant à la tunique du chasseur elle fit sauter les boutons.

Le cuir froid des gants lui cingla la poitrine.

Il baissa ses lèvres vers la rude chevelure ointe de violette.

Aussitôt elle se dressa tenant le papier.

— Oh ! les cors ! fit-elle. Là.

Et la cavalerie parut qui diapra la neige.

(*A suivre.*)

PAUL ADAM.

CHRONIQUE

DE LA LITTÉRATURE ET DE L'ART

LES POÈMES DE POE

TRADUITS PAR STÉPHANE MALLARMÉ

La traduction intégrale d'Edgar Poe par des artistes dévoués à la gloire de ses idées s'achève, et quelques pages d'esthétique et de critique seules manquent encore. Après Baudelaire voici M. Stéphane Mallarmé. La traduction des poèmes avec scolies a paru, en une luxueuse et amusante typographie, fleuronnée d'un profil de corbeau, orné d'un intellectuel portrait de Manet; et, dans un calque aux lignes hiératiques et comme d'ébène, voici la transposition des rares poèmes, des rares poèmes en vers — car que serait-ce qu'*Ombre* ou *Silence*, sinon des poèmes en prose — qu'a laissés la vie brève de Poe.

Louer les qualités de traducteur de M. Mallarmé serait chose singulière. Pour un artiste tel que lui la traduction est quelque chose comme un hommage rendu à une glorieuse mémoire, et aussi comme un soin préventif que

quelque négociant ne s'évertue à trahir un des génies préférés. La traduction est faite en prose, en calque, d'un vocabulaire qui rend les lignes comme d'horizons nocturnes de l'original, et souple aussi, assez pour noter les quelques passages ironiques d'une idée à l'autre et les points de repère en termes familiers qui s'y trouvent imbriqués ; on entend comme un rappel d'harmonies autres, que l'on pressent distantes et formulées d'un différent syllabaire avec de diverses notations. — La gloire de cette traduction est en somme qu'on la peut lire avec la joie que donnerait un livre original, et qu'on ressent la communication quasi directe avec l'artiste créateur.

Sur le seuil le célèbre et classique sonnet :

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change...

qui sera reconnu lumineux quand l'ensemble des œuvres actuelles, dont la réputation d'intelligibilité repose sur ce monstrueux pacte que le lecteur croit comprendre les vocables auxquels il n'attache pas de sens précis et que l'auteur se fie au lecteur pour leur communiquer un sens quelconque, quand ces œuvres seront défuntes et porteront à juste titre le titre de livres de décadence dont on a fustigé en ces temps ceux de tout écrivain novateur, et même d'autres.

Puis le *Corbeau*, *Hélène*, le *Palais hanté*, *Ulalume*, des romances les unes déjà publiées (en cette même traduction) aux cours des revues mortes de littérature, et les Scolies inédites, à l'érudition et la vérité desquelles on n'a qu'à souscrire.

Le poème — et le poème anglais est depuis bien longtemps

plus affranchi que ne l'était le nôtre avant les derniers efforts — avait tenté bien souvent Poe. Il est quelque part un regret de ne s'être point plus obstiné en ce genre de traduction rythmique et synthétisée et suppressive de détails d'ambiance, qu'émet Poe lui-même, regret un peu semblable à celui de Nerval publiant ces excellents sonnets et se plaignant de n'être plus qu'un prosateur endurci. Il pensait que la poésie mourait en l'homme après un certain automne de la vie; peut-être plus justement cette sensation lui était venue qu'il est difficile et inutile à un homme de pensée de faire concorder les idées qu'il veut traduire en leur luxe de décors et leur intérêt de circonstances, avec les règles d'une étroite tabulature établie toujours par une individualité sans mandat et d'autant plus écoutée qu'elle est plus dénuée de mandat et plus encore draconienne. Poe s'étonne, en une page théorique, que personne n'ait osé toucher à la forme du vers; et n'est-il pas assez étonnant qu'au milieu de l'évolution perpétuelle des formes, des idées, des frontières, des négoces, des forces motrices, des hégémonies, d'un perpétuel renouvellement du langage tel qu'un grammairien intitule quelques essais *la Vie des mots* (conforme en ce sens à Horace), seul le vers reste en général immobile et immuable, et qu'il faille des cataclysmes populaires et des invasions de barbares et dix mille maux pour qu'il se modifie. Serait-ce que les grands esprits comme Poe, Nerval, s'écartent du métier d'esclaves, que de vrais poètes comme Flaubert fuient loin des chaînes possibles, que Baudelaire hésitant recherche une forme de poème en prose plus musicale et moins thème à menuiserie que le vers de son temps, dont il tirait le possible; quelles

que soient les raisons de ces successives ankyloses, il a fallu après l'émancipation romantique une cinquantaine d'années pour que des poètes eussent la franchise de leurs sensations et pussent s'énoncer en relatifs annonciateurs.

Cette question multiple (car libérer le vers n'est pas encore l'utiliser) a sous tous aspects reçu, dans l'œuvre de Poe, des contributions. D'abord la Genèse d'un Poème déclarée plus tard par lui-même une fantaisie, puis une Conférence sur la poésie et quelques poètes anglo-américains. De ces deux textes — car si Poe a désavoué la forme dogmatique de cet essai, il ne l'a pas moins écrit — il résulterait la conception suivante :

La poésie n'a que médiocrement et même nullement à se soucier de vérité ; elle n'a pas non plus à se soucier de passion — naturellement donc, ni moralité, ni sentimentalité ; elle a comme essence l'amour. Pour différencier la passion et l'amour, Poe évoque les images de la Vénus Uranienne et de la Vénus Dionéenne.

Plus loin il développe quels sont les éléments constitutifs de la poésie ; il énumère les calmes nocturnes, les hasards crépusculaires, les splendeurs visibles de la femme, la vie et les parfums que dégagent ses allures et ses vestitures, les instants où l'on s'éveille au bord du souvenir, comme aux confins du rêve, etc... Ce qui, développé, indique une recherche de traduction de la sensation pure, de l'amour sans les contingences qui le déterminent pour tel ou tel être, avec l'évocation de toutes courbes et tous aspects y correspondant et pour ainsi dire en complétant la gamme dans la nature vraie et dans les aspects des choses dites civilisées ; le devoir du poète consisterait à épurer sa sensation des

petits rythmes passagers, colère, jalousie, agréments etc... qui forment le fonds habituel des petits élégiaques, et de considérer l'amour comme un jeu nécessaire, au moins d'après les contingences de la vie, des facultés et des robustesses de l'homme. Cet amour, il l'étudie en ses phases essentielles, soit, comme dans *le Corbeau*, en son aspect le plus définitif et le plus complet, le regret de la perte définitive d'une femme aimée, soit dans la forme que reprend cette femme dans la pensée de l'amant (*Ulalume*), soit dans la suggestion émanant d'un paysage, dont les mélancolies s'alliant au souvenir immanent, imposent à l'esprit un regret plus amer de l'être perdu et provoquent une douleur physique, cardiaque.

Deux de ces poèmes, *le Palais hanté* et *le Ver*, se trouvent enchassés dans les contes *la Maison Usher* et *Ligeia*; voyons l'utilisation du poème considéré là comme facette d'un récit.

Nous considérons *la Maison Usher* comme la dramatisation d'un fait psychique, intérieur, personnel à Poe. — Dans un décor saturé d'une tristesse sombre et comme sulfureuse, un château crevassé d'une imperceptible lézarde comme une âme tombée au deuil profond, contagieux, emmurée en son existence de rêves anormaux — le visiteur rencontre un très ancien ami qu'il a peine à reconnaître et dont il dépeint les intimes phénomènes, la perception de silence et de conscience comme d'un autre lui-même ; cet être à la fois si semblable et différent du visiteur occupe un château dont les murs sont ornés de décorations qui sont au visiteur familières, mais un peu renouvelés par le bizarre des circonstances, soit la rareté de la sensation; une femme passe grande, supra humaine, MUETTE — on ne la reverra plus ;

cette âme incluse en l'âme du visiteur, évoquée par ces circonstances du château, de l'atmosphère, du passage de la femme, cette âme délimitée par ses facultés de perception extraordinaire, extatique, et le don de bizarres perversions de thèmes musicaux connus, il faut la faire entièrement vivre et pour ainsi dire marcher; ici Poe place le poème du *Palais hanté*, donnant en symbole l'état exact de cette âme supérieure, autrefois régie d'une belle conscience sans regret, maintenant proie de la foule des sensations mauvaises résurgentes en joies inutiles; puis à travers cette âme hantée, à travers telle contemplation, à travers telle oiseuse lecture, la mémoire de la femme s'impose, de la femme trop tôt murée, et qui vient remourir sur le cœur de l'amant, et tout s'écroule, et bien des fois s'écroulera. Le rôle exact ici du *Palais hanté* ce serait à la fois de concretiser et d'affiner l'idée principale de Poe: la concretiser en la présentant sous un symbole plus simple, plus facile à reconnaître, car l'introduction de ces vers est un appel, un avertissement à l'âme du lecteur prévenu par la tradition que le lyrisme est la traduction des vérités essentielles; l'affiner en ce que la vérité qui fait l'objet du récit, de l'allégorie, du symbole complexe et revêtant les apparences et le milieu d'un fait de vie, se présente en ce court poème dépouillée des laborieux apprêts sous lesquels le premier état de cette vérité se présente. J'emploie ici le mot de vérité, après avoir dit précédemment que Poe excluait de la poésie toute vérité; c'est affaire de mots. Poe exclut réellement tout ce qui aurait l'apparence d'une démonstration didactique de la vérité, aussi ce qui serait le sec développement d'un principe scientifique ou philosophique où ses contemporains

croyaient tenir la vérité; il utilise ce terme en un sens relatif comme celui de longueur, quand il bannit les longs poèmes et dit avec raison que *le Paradis Perdu* ne peut soutenir la lecture que par fragments, et qu'il est inutile de construire ainsi de longues épopées que la cervelle humaine ne saurait apprécier, l'effort fait pour en prendre connaissance blasant l'esprit au bout d'un petit nombre de vers. Mais ce terme de vérité est essentiellement relatif et veut dire ici dictactique et enseignant, car il est difficile d'admettre que l'auteur d'*Eureka* ne fût sensible à l'attrait des réelles vérités jusqu'à se passionner pour leur recherche. Si, incontestablement, le poète n'a pas à se préocuper d'apporter un règlement des questions pratiques et sociales ou des opinions fixes et neuves sur la thermo-dynamique, du moins lui est-il nécessaire de connaître les vérités mentales et personnelles qu'il contient, pour réaliser ce qu'entendait Poe par poésie, la mise en œuvre du sentiment en son essence, c'est-à-dire épuré du milieu et des ambiances qui sont des causes d erreur; or, chercher à isoler un sentiment de ses causes d'erreur, qu'est-ce sinon en poursuivre l'exacte et sincère évocation, c'est-à-dire chercher à le connaître en sa vérité. De même pour la moralité de la poésie, c'est le caractère didactique et prêcheur de la morale courante et philosophique que Poe lui interdit, car qui dit vérité dit moralité, le bien pour l'individu comme pour l'espèce consistant simplement à mettre de la logique et de l'accord entre sa destination perpétuelle et les phases momentanées de sa vie. Or étudier les phénomènes de conscience comme en *William Wilson, le Cœur révélateur, l'Homme des foules, la Double Boîte*, etc... c'est faire œuvre de moralité. Des

exemples extraits d'une conférence de Poe, où il présente aux lecteurs de ses extraits favoris des poètes anglo-américains qu'il préfère, le démontrent; la jeune fille de *Thomas Hood* est comme un plaidoyer social, mais fondée sur un fait humain et concluant à l'émotion ; autant le petit poème de *Willis*; la cantilène citée de Shelley est une sorte de sérenade d'amour, etc...

Si nous étudions *Ligeia*, une construction analogue à celle de *la Maison Usher* apparaît; comme un burg reculé en pays de merveilleux, avec de lourdes draperies non attenantes aux murs et non essentielles, de lourdes draperies d'un précieux métal où des arabesques forment à l'œil qui les voit d'un angle différent de diverses et dissemblables entrelacs de monstres; des sarcophages de granit noir forment les angles de la salle; et là se passe le phénomène de la présence toujours renouvelée des yeux inoubliables de lady Ligeia. Quand allait mourir lady Ligeia, après que les circonstances de la rencontre et de l'amour ont été rendues suffisamment énigmatiques, et que le lecteur est prévenu qu'un aggrégat de choses précieuses, rares et extraordinaires va disparaître, l'horreur s'augmente du poème qui rend ce cas de disparition général, humain, ordinaire, que des anges d'espérance ne peuvent que se voiler et se lamenter quand d'inéluctables lois de destruction s'accomplissent. Encore là, concrétion et affinement du symbole qui sert de thème au conte de *Ligeia*.

La vie de Poe, si elle eût été moins brève et, grâce à quelques rentes, plus homogène, eût certes fourni une évolution du poème. Chez lui et chez Baudelaire, conséquemment, on trouve ce que Baudelaire appelait les minutes heureuses, les

minutes d'altitude de conscience, de la conscience en elle-même, écho des phénomènes passionnels, de la conscience acceptant l'influence des phénomènes de paysage et les adaptant à sa couleur d'âme momentanée, empreintes de douleurs puisque tel est ce temps et ces circonstances qui réduisent la litttérature digne de ce nom à n'être que la pathologie passionnelle ; on y trouve un art savant, savant en lui-même et non riche d'exemples antérieurs (ce qui est le point pour toute technique poétique) ; il n'y a ni enseignement, ni bric-à-brac, ni remploi des désuétudes, les poèmes de Poe arrivent à être des poèmes purs ; mais cette utilisation spéciale du vers, dans les contes, qui pouvait être le début d'une série d'utilisation de formes nouvelles, démontre l'artiste fort préoccupé des tendances générales du rythme poétique, sur ce point spécial au bord de découvertes qui se sont ensevelies, de même qu'il est impossible d'admettre que Baudelaire, après les poèmes en prose, n'eût pas trouvé une sérieuse révolte contre l'uniforme poétique de ses contemporains et leur certitude en des cadences simples qu'ils poursuivent en les déclarant les seules bonnes, mais en réalité faute de mieux, et par ignorance, d'abor dde leur art, ensuite de leur métier.

Le socialisme du comte Tolstoï

Art et science, qu'est-ce au fond? quelle est la nécessité de l'art et de la science, leur destination, leur utilité dans cette humanité qui semble entièrement dédiée à chercher les uns à se guérir, les autres à préserver leurs richesses acquises des revendications populaires? Le comte Tolstoï est arrivé à se le demander plus profondément qu'encore cela n'avait été fait. Les deux livres : *Que faire?* et *Ce qu'il*

faut faire, sont la traduction d'un manuscrit autographié qui s'appelle *le Recensement à Moscou.*

C'est de soi, en tant que l'on se connaît en se délimitant par le contact des autres, que le comte Tolstoï est parti pour se créer un principe de recherche et une méthode qui le mène à l'idée de justice, et à la science de la justice.

Il a vu des mendiants demander avec précaution l'aumône ; ils feignent saluer ; si on s'arrête ils tendent la main, sinon ils passent en continuant quelque geste machinal et indifférent ; tandis que son attention est sollicitée par ce manège, il en voit saisir et arrêter.

A sa question, « pourquoi arrête-ton ceux qui demandent au nom du Christ ? » on lui répond que c'est par ordre et que ce que l'on fait est bien fait probablement, puisqu'il en est ainsi ordonné. Chez les gens de sa caste à qui il parle de cette misère, il rencontre de l'indifférence et presqu'une fierté que Moscou possède une aussi belle misère, aussi complète. On lui indique où sont les refuges, les quartiers misérables, les hospitalités de nuit ; il s'y rend. Au premier abord il est navré de la vue de ces dénuments.

Il s'inquiète, visite, écrit pour obtenir le concours de ses amis et des autorités, pour arriver grâce à leur aide à vêtir et habiller ces êtres. L'occasion de se bien renseigner sera le recensement.

Une habitude plus grande qu'il contracte ainsi des gîtes de nuit et de la foule qui y grouille, lui démontre que peu de ces gens sont absolument dénués de ressources, et que ce n'est pas tant d'argent, mais d'éducation qu'ils ont besoin. Il énumère leurs promiscuités, leurs manies ; quelques mésaventures de sa charité personnelle le convainquent, de plus en plus, que ces êtres sont surtout malheureux de par les

maladies morales et intellectuelles, déshabitude du travail, inclinaison à l'ivrognerie, à l'union grossière des sexes; d'où vient ce mal ? de la contagion émanant des classes riches.

Ces mougiks quittent la campagne, où ils pourraient péniblement mais dignement vivre, pour venir dans les villes, vivre des miettes de la corruption des raffinés.

Il voit les êtres partagés en deux castes; ceux de la caste supérieure, dont l'ambition est de vivre du travail d'autrui, le payant et ainsi l'avilissant, créant autour d'eux les domestiques et les vices inhérents à cette condition ; ces gens de la caste supérieure, occupent des logis, revêtent des toilettes, obéissent à des mœurs, qui créent entre eux et les déshérités, une infranchissable barrière.

Ces déshérités qui forment la caste inférieure, n'ont qu'un but, arriver par un moyen quelconque, par une similitude dans les vêtements, les bijoux, la facilité du travail, à ressembler à ceux de la classe supérieure. Donc le branle est donné autour d'une idée vicieuse, et, comme des cercles concentriques, toutes les classes gravitent autour de cette ambition; échapper à la loi du travail. Le travail physique, c'est l'exercice libre et attrayant des bras et des jambes dont la nature a doué l'homme pour qu'il s'en serve; le laisser sans exercice est pour l'homme civilisé des classes supérieures aussi grave que, pour le populaire, laisser dépérir son intelligence.

Or, vers quoi ce populaire disgracié orientera-t-il les efforts de son intellect ? Partant d'une loi, que Tolstoï considère comme fausse, de la division du travail, tout art et toute science sont combinés de façon à légitimer le mauvais ordre qui règne dans le monde. Les systèmes les moins

fondés, étayés sur quelques apparences scientifiques, séduisent pour des demi-siècles les générations.

Un pédant incapable, Malthus, enseigne qu'il faut sacrifier la génération humaine à l'aggregat du capital : il plane sur son temps des demi-siècles. Hegel, qui ne sait pas les sciences, professe que tout marchant vers un devenir qu'on ne peut prévoir, toute manifestation humaine et empirique est sacrée, que tout se légitimera plus tard, et que tout est ainsi parce qu'il n'en peut être autrement : voilà pour un demi-siècle de croyance chez les prétendus intellectuels. Or ce populaire, qu'a-t-il à faire de l'art, de la science qui ne s'adresse pas à lui ? que signifie cette prétendue abolition des castes, qui crée des riches et des ilotes et ceci au nom de sciences qui sous leurs noms de sophisme, mysticisme, gnosticisme, scholastique, Kabbale, Talmuds, n'ont rien su créer ? Cette science purement d'érudition, accessible aux riches seulement, cette science qui étouffe les voix de la conscience, est-ce vraiment la science ? et cet art de mandarins, est-ce l'art ? et ce luxe, résultat d'habituées invétérées, et encombrement d'utilités, à quoi sert-il ? En cette société affaiblie par le mauvais emploi des ressources intellectuelles, que faut-il faire ? La guérir, et comment ? car on sait que la charité individuelle ne guérit pas la pauvreté, et que la prédication n'entraîne pas les riches au renoncement.

Il faut pour tous les soigner, leur rendre l'hygiène et par conséquent la connaissance de leurs besoins et de leurs sentiments ; le meilleur moyen apparaît au comte Tolstoï le travail physique ; il s'y est mis lui-même, d'abord parce que sa conscience l'y induit, et que l'exemple d'un seul peut, en déterminant d'abord quelques adeptes puis par ceux-ci un

nombre plus grands d'adhérents, transformer l'état de choses existant.

De ces théories sociales, dont on doit d'abord accepter la justesse des intentions et ce grand point reconnu qu'il faut soigner l'humanité et non la révolutionner, que reste-t-il acquis ?

Les lecteurs du livre devront dans les points de détail se souvenir que l'auteur est russe, exclusivement russe, que son champ d'expériences a été la ville et la campagne russe. Non point que je veuille dire que nos classes supérieures vaillent mieux, et que nos classes inférieures soient plus heureuses que celles qu'il a pu voir ; mais dans sa médication à l'ordre de choses, pour la possibilité d'élever des malheureux à une idée plus haute d'eux-même, il compte certainement sur des éléments de mysticisme et de religion plus profonds en ces races plus neuves qu'en nos races occidentales.

Sa solution du travail personnel est applicable surtout en Russie, pays énorme avec infiniment de petits centres; appliquée en France, elle n'arriverait qu'à de la surproduction. Cependant remarquons qu'à l'inverse du courant actuel qui favorise les grands centres, et divise à l'infini le travail dans les industries, chose à quoi ces grands centres sont favorables, des théoriciens ont déjà opposé l'idée de création de petits centres ruraux et manufacturiers, de villages ouvriers qui pourront se suffire à eux-mêmes dès que la question du transport de la force sera résolue. Savoir si consacrer une partie de la journée à un travail physique entraverait l'art et la science en leur développement chez un cerveau, peut se résoudre en un sens favorable aux idées de Tolstoï ; si vous remplacez le mot travail, qui implique

fabrication ou soins réguliers et les mêmes apportés à une profession, par le mot exercice, vous découvrirez que l'opinion est vrai.

Or la cérébralité d'un savant ou d'un artiste n'occupant pas toute sa journée, le temps libre est donné soit à des plaisirs qui compromettent l'œuvre possible, soit à des nécessités financières; l'écrivain y subvient avec de la copie, le savant avec de l'enseignement.

Or tout le monde sait et perçoit qu'il se fait une épouvantable gâchage de copie, que cette copie est en général dévolue aux pires écrivains, que le succès de certains qui y trouvent leur pain et leur plaisir, dévoie vers la littérature un tas de gens dont la place serait derrière quelque appareil télégraphique ou quelque machine à écrire ou à tisser. Pour l'écrivain de talent ou simplement de franchise, la copie rétribuée est un leurre; il a donc tout intérêt à chercher dans quelque travail autre le moyen de vivre, et, s'il peut vivre dans l'exercice physique, le temps qu'il consacrait à vulgariser et à se vulgariser. Quant aux autres dénués de talent ou de franchise, et dont les nombres incalculables s'amplifient tous les jours et se recrutent soit de victimes de l'Université, soit de gens sans autre aptitude que l'émission des idées d'autrui, ce serait pour eux seuls qu'en un état bien policé, on pourrait, pour une fois, légitimer la déportation coloniale. Les savants, eux, enseignent; un vrai savant est une rareté; ils sont une vingtaine au maximum épars en divers pays et diverses spécialités; les autres rabachent à la jeunesse, mettent au courant de vieux traités et éructent à l'heure ou à la page ce qu'ils ont appris en leurs enfances. Voyez dans de solides maisons universitaires, inattaquables sur leurs bases de dictionnaires, thesaurus,

manuels, favorisés par les progaammes, toujours identiques, les thesaurus, les manuels de M. un tel, remaniés par un tel, remis au courant par MM. tels et autres, le tout pour la plus grande prospérité commerciale des éditeurs et des fortes maisons.

Contre cette coalition d'intérêts que voulez-vous que fasse la science dont la mobilité est la loi, tant qu'elle n'aura pas trouvé d'indestructibles assises. Pour ces professeurs et savants, le travail manuel ou l'exercice, l'hygiène par quel moyen que ce soit serait plus profitable à l'espèce et à eux-mêmes que ce qu'ils font. Qu'on n'objecte pas que c'en serait fait de la jeunesse, privée de ces Mentors, ou tout au moins les possèdant moins près d'elle ; la jeunesse, sauf les bons moutons de Panurge dont on fait le calque d'un programme et que l'on dresse à remplir des fonctions qu'ils remplissent mal, perd un temps précieux à se défarcir la tête des opinions erronées, définitions falotes, admirations mal motivées, et ce qui est plus grave méthodes de recherches qu'on lui a inculquées. Qu'y a-t-il d'essentiel dans une méthode d'éducation qui habitue sans cesse l'esprit au petit effort sur lui-même, petit effort de traduction, petit effort d'ornement et d'élégance, sur des bases indiscutables et axiomatiques, avec interdiction de généralisation — heureusement d'ailleurs, car que généraliseraient-ils ?

Donc Tolstoï a raison ; la civilisation et l'évolution est ligottée de paralogismes et de parti-pris où l'on s'arrête avec complaisance, parce qu'ils légitiment l'état existant. Or Tolstoï ne se borne pas à attaquer les préjugés qui vivent aux corps constitués, il résout à rien ou peu de chose des

systèmes qui eurent la réputation d'être progressistes, l'hegelianisme, le positivisme, la façon dont on a appliqué Kant, l'étude expérimentale du fait, qui ne s'éclaire de la lumière d'aucune théorie intuitive, la médecine moderne dirigeant des soins vers la guérison spéciale des classes riches, il eût pu dire vers la transmutation de leurs maladies. A l'art il demanderait plus d'émotion et de vie, et non point la fourniture donnée aux loisirs ou aux besoins de comparaison de telle classe assez riche pour acheter les livres, et certes il a raison.

Il en est jusqu'ici de tout système sociologique comme des théories littéraires et scientifiques ; on ne peut qu'approuver le théoricien quand il montre énergiquement les vices de l'état social, la part que l'homme prend à l'entretien de ces vices, la dépression que sa cervelle étriquée de privilégié sans droits impose à la science et à l'art. Tant qu'on signale le mal, tous les réformateurs, et ceux qui sentent la nécessité des réformes, sont d'accord sur la nature du mal et ses diagnostics ; les divergences se montrent quand il s'agit d'installer l'hygiène nouvelle des races diverses, et par quel moyen les y habituer, car nous savons que rien de ce qui se fait violemment n'a de durable existence ; il faut que l'humanité vienne à son meilleur devenir. Nous savons aussi que par une fatale loi d'impulsion, tout malade est porté à accomplir spécialement les actes qui peuvent empirer son état, jusqu'à ce qu'un choc réveille sa volonté et l'incite à remonter le courant de la vie nuisible. Toute réforme ne pourra s'établir que sur de complètes bases scientifiques, et c'est ce qui manque aux livres du comte Tolstoï, mais ils offrent du mal d'émouvants tableaux ; son instinct d'artiste

éminent lui a bien indiqué le mal social et ses phases délicates, et c'est d'un très bel instinct de réformateur qu'émanent ses vues.

LETTRES DE BENJAMIN CONSTANT

Les inédits de Benjamin Constant se publient. Voici une série de lettres à une cousine assez au courant de ses ennuis, ambitions et joies, et à une tante et quelques parents aux rôles plus effacés.

Benjamin Constant fut, pendant la Restauration un politique libéral, au rôle honorable, et un écrivain politique distingué, mais qui serait mort à ces deux titres — tel est l'encombrement en ce siècle des hommes politiques libéraux ! Il eut, pour échapper à l'oubli peut-être, pour sa satisfaction personnelle plus probablement, l'ambition d'écrire ce petit roman d'*Adolphe*. A son époque ce petit livre fit peut-être plus de bruit par la situation de son auteur et ses aventures connues que par sa valeur littéraire ; puis il alla grossir le catalogue des livres désespérés — on disait René, Obermann, Adolphe, Werther, etc., puis, après le gros coup de gong du romantisme théâtral et triomphant, un peu d'oubli ; les générations précédentes et actuelles, moins imbues de l'amour du décor et moins sonoristes, ont, dans leur retour vers Stendhal, compris Benjamin Constant parmi les chers et précieux analystes, et il est classé comme l'auteur d'un livre, d'un des beaux livres qu'ait écrit un écrivain occupé sauf cela dans sa vie d'intérêts multiples et divers.

C'est un livre de délicat, de psychologue aigu, et non un livre de désolation car personne ne mourut, pas même

l'héroïne, et d'ailleurs on n'en meurt pas. Adolphe est un homme sincère, délicat, qui veut se croire aimé d'une passion franche, car sa vanité y trouve son compte, mais qui se navre des sacrifices qu'on lui fait, sacrifices qui ne font qu'appesantir ses liens, liens qu'il subit en somme à regret, car ils entravent son avenir. Or Adolphe a le sentiment de la conservation au plus haut degré, il veut bien aimer, être aimé ; mais il voudrait devenir quelqu'un au lieu d'être la possession et l'humble serf d'une dame, de quelque prix que se puisse payer ce servage; mais la dame n'a qu'elle-même, et quel amour est durable, quelle liaison d'êtres même relativement d'élite ne comporte bientôt de l'irréparable, et puis qu'est-ce qui peut être durable entre des êtres changeants ?

C'est l'éternelle illusion, et .l'alliciance perpétuelle de l'amour chez les êtres distingués et qui ne préfèrent pas sa destruction à son affaiblissement, que de croire ses recommencements possibles, et de marcher toujours et de nouveau à l'inanité finale de ce sentiment, parce quelque particularité d'âme les intéresse à une femme rencontrée.

Aussi, le désir de possession s'ente sur l'esprit de contemplation,quand cette possession peut se réaliser d'un être revêtu d'une harmonie physique que l'instinct particulariste de l'homme et ses instincts sédentaires lui font croire unique et d'un prix inappréciable tel que les embarras de la vie et des scrupules de conscience ne lui paraissent pas de trop pour s'assurer la longue affection, la propriété de l'être spécialement doué. Or Adolphe raconte à merveille ces fièvres de l'attente, les joies des possessions premières, et aussitôt le remords du faux-pas, de l'éternel guèpier ; la conscience de l'homme supérieur devenu la chose de quelqu'un clame

en lui et très haut, et, dès les premiers instants, son amour ne sera que de l'obstination, de la bravade, ou de la générosité.

Au moins ainsi le raconte le roman de Constant. Par le journal, les autographes des notes curieuses viennent s'ajouter et ramener le schema d'une passion à des éléments plus variés et plus nombreux.

Le roman ne perd aucun caractère de vérité ; car il est écrit par un homme recueilli, impartial, qui s'étudie minutieusement en ses souvenirs, et a gardé, aussi grisant, le souvenir des premières étreintes ; mais par la littérature il abrévie les durées, et simplifie les alternances des sensations.

Les dates des lettres s'espacent sur de longues années où il raconte à sa cousine Rosalie de Constant les appréhensions d'une séparation et les affres de la séparation: et comme Benjamin Constant ne s'est isolé d'une femme que pour en épouser une autre moins littéraire et moins détraquante, la pauvre vie de l'épouse à moitié avouée, à moitié cachée.

C'est sur ces faits, sur la tendance d'esprit scientifique et un peu germanique, sur une stricte connaissance des hommes qui lui inspire sur des faits politiques et des faits passionnels qui ne le concernent pas d'excellentes pages d'une langue si nerveuse, que les lettres sont élucidantes. On y rencontre des joies profondes de se trouver à Gœttingue en de vastes bibliothèques aussi complètes et commodes que possible, des vues sur Napoléon qu'il appelle longtemps Jacqueline comme Stendahl l'appelait Milan, vues défavorables que modifie un enthousiasme vers l'empire libéral des Cent jours ; on y voit un petit nombre de villes de Suisse, monde paisible, que viennent agiter les remous de madame

de Staël : il y a des sous-lieutenants qui vont à l'armée de Westphalie, un père que l'on devine terrible, encombrant, sournois, revendicateur de droits abandonnés, un roi Lear remarié, froid, soupçonneux et qui veut retrouver des bribes, et Constant voué par la vie à une ample tolérance, à un strict esprit de justice vis-à-vis des embarras de la vie, car quels sont les plus durs, ceux qu'on lui crée ou ceux qu'il se créa? — Il réagit de son mieux et travaille, travaille à tout, à des points de droit, à des adaptations de théâtre, au droit constitutionnel, au bonheur des peuples, il travaille d'un air pacifié, douloureusement pacifié, car que de nerfs perdus à la bataille et il vieillit dans un mariage heureux et avec la popularité.

A propos de Constant presque naturellement on parle de Stendahl ; et les points de rapport sont nombreux. Tous deux, comme aussi à un degré inférieur Courier le trop vanté, n'acceptent pas leur temps et se replient sur eux-mêmes. Ni la gloire napoléonienne, ni les naissantes épopées romantiques ne les intéressent, ils restent gens du dix-huitième siècle, fins, aimables, déliés, de diverses aptitudes, et voyagent. Stendahl va en Italie, Constant en Allemagne, mais un peu tous deux où n'est pas la patrie et son centre bruyant et militaire ; isolés du mouvement contemporain et ne voulant pas comme Chateaubriand travailler à la galvanisation d'un catholicisme mort, ils travaillent sur eux-mêmes et restent autant qu'ils peuvent contemplatifs et écrivains, sauf que Constant passé 1815 reprit le rêve politique de sa vie, qui fut seulement de défendre des idées de philosophie et de tolérance, et que Stendahl ne s'intéressant plus qu'aux phénomènes passion-

nels se retrancha des agitations collectives. Ils furent tels libéraux et sages, parce que leur temps voulait des enthousiastes capables d'affolement, et, comme presque toujours cela se fait, ils eurent raison contre leur temps.

Charles Cros

Charles Cros vient de disparaître. On a dit savant disert, poète curieux, causeur amusant, comme une physionomie du moment ; petit et cuivré sous la forêt des cheveux noirs, les yeux mobiles, petits et noirs et presque féminin ; une conversation charriant les aperçus historiques,les fantaisies philosophiques, et le ressouvenir de toutes antiquités. Cros, plus savant que la moyenne de ses confrères, avait des connaissances de langues orientales, des aperçus de science, et des découvertes pratiques que le temps et l'argent l'empêchèrent de mûrir et de rendre effectives. Il fut l'inventeur du monologue et qu'il concevait d'une façon à part, à lui spéciale que n'ont pu lui prendre ses très nombreux contrefacteurs, car ce genre du monologue maintenant discrédité par tous les comédiens en mal de production et les jeunes gens à qui leur inutilité est à charge, fut en un temps sous la plume de Cros comme un genre : — des monologues, le mot disait, des monodrames sans action, où sous un coin ironique, une facetie un peu saxonne, un fait de vie se déroulait, raconté par son anormal et personnel témoin, un peu dérouté d'être théâtre ; ainsi *le Bilboquet* disait les déceptions de l'artiste désillusionné de l'étude, *l'Obsession* sous forme bouffonne étudiait les terribles hantises. Mais la gloire de Cros est d'avoir été lorsque parut

le *Coffret de santal* un poète simple, ému, recourant aux sources du lied et de la légende pour retrouver une corde disparue; comme exécutant un parnassien, mais parnassien de sens et d'art, sans défroque, uniquement solide en sa construction du vers, on sait *l'Archet*, *l'Orgue*, etc...,à la suite entre des vers de circonstance, et des vers de parodie rien qu'amusants; des poèmes en prose, d'un curieux travail menu. Bien des pièces ont paru éparses d'un nouveau volume, qui dut, un moment, se dénommer le *Collier de tigres*. De l'ensemble de cette œuvre courant au long d'une vie tiraillée par des recherches diverses se détache cette opinion que Cros fut un réel artiste et des mieux doués, dont l'œuvre existante fait regretter l'œuvre plus complète qui eût pu s'ériger.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE D'ALLEMAGNE

Bayreuth et Munich

I

Le rire s'est introduit dans le temple de Wagner.

L'imprudence d'avoir songé à représenter les *Maîtres Chanteurs* sur la scène de Bayreuth, peut-être s'en repentira-t-on. Il est malaisé de dire cela tout haut, en sortant du théâtre, après ce troisième acte d'un effet physique si irrésistible, auquel une naïve conception picturale a fait une décoration d'une amusante et splendide barbarie ; après notre enthousiasme de la première audition surtout, constaté par tous les camarades pèlerins et que nous ne voudrions pas renier. Impossible de dire cela, en redescendant, dans un tumulte d'admiration, la Colline-Wagner. Si l'on pense « *c'est bien pour une fois un essai intéressant, mais qu'il ne faudrait pas recommencer !* » au moins ne faudrait-il pas confier de telles impressions à notre bon ami G ; trop constante est son admiration, chaque jour de représentation, entre quatre et dix heures du soir, trop régulièrement exaltés, ses entractes, entre les bocks mousseux de la restauration, pour lui faire part de ce sentiment d'in-

time pudeur. Ce serait mal agir, presque trahir un excellent homme, dont le cœur a souvent battu à l'unisson du nôtre, dans l'obscurité de la salle.

Comment, encore, dire cela à X, musicien et purement musicien, venu à Bayreuth sans avoir préparé les livrets et un peu déconcerté après une première audition de *Parsifal*, dont le sens profond lui a échappé ? Dans les *Maîtres Chanteurs*, un orchestre incomparable « plus polyphonique que partout ailleurs » disent les jeunes élèves du Conservatoire ; un orchestre dont chaque partie est connue, dans ses moindres détails, une symphonie débordante, et sans cesse renouvelée, fait oublier la voix désagréable de ces vieux acteurs, qui hurlent des paroles dont le sens général a seul été retenu... et encore... Pour la plupart, enfin, les *Meistersinger* sont le repos — repos combien fatigant pourtant — après les mystères du mystère *Parsifal*. Dans la comédie musicale, du moins, y a-t-il un rôle qui fait rire — quelquefois — même des Français ; et des gens qui sautent, qui paraissent gais.

Et ces rires et ces danses, c'est cela qui nous effraie un peu et nous a fait entrevoir, pour une minute, la fin de Bayreuth ! La merveilleuse exécution des *Maîtres Chanteurs*, dans ce théâtre modèle, nous a appris peu de chose : l'intérêt avait été le même, et le plaisir aussi, sur des scènes moins vastes : les plus fanatiques nous accorderont bien cela, n'est-ce pas ?

Le ténèbres du *Temple-Théâtre*, sa majesté, la noblesse du paysage qui l'encadre, l'athmosphère d'admiration qu'on y respire ; le prestige de cet ensemble voulu, auquel personne n'a échappé jusqu'ici, ne serait-il pas diminué, si au

lieu de voisins immobiles et silencieux, ne s'avouant pas à eux-mêmes une douleur qui les forcerait partout ailleurs à se retirer, on *voyait*, souvent, un petit rire, discret encore aujourd'hui et sans bruit, courber les rangées de spectateurs, comme le vent fait d'un champ de blé ? Dès qu'on aura senti l'odeur de cuir et d'hommes qu'exaspère une chaleur humide, dès qu'on aura remarqué combien les genoux sont pressés, le dos meurtri... ira-t-on au théâtre de Bayreuth avec autant d'empressement ? Ce résultat sera peut-être vite atteint, si l'on remplace les héros, que le maître a imaginés pour ce bien, par des bons hommes, vivants comme nous, et racontant leurs petites histoires. De grâce, donnez-nous de l'impossible, du lyrisme fou, du mysticisme énervant ! laissez-nous croire que nous sommes à l'Office. Conservez, aussi longtemps que vous pourrez, ce caractère ambigu de théâtre et de temple, auquel nous tenons tant et qui certainement est la pensée même du maître.

Très pieuse, l'idée de monter chacune des œuvres de Wagner à Bayreuth. On a pu même être séduit par l'idée de faire suivre la tragédie par le drame satyrique, comme dans l'antiquité. Tout cela est fort bien et on a on ne peut mieux réussi. Seulement, nous craignons les libertés nouvelles que prend le public : il avait été dompté par Wagner, pouvons-nous espérer qu'il restera désormais dans la même attitude de ferveur ? Les « happy few » pour qui la pièce est jouée goûtent l'unique bonheur, à Bayreuth, de n'être gênés par qui que ce soit ; ici, on ne surprend même pas les murmures d'impatience, point de petits bancs renversés. C'est la tyrannie absolue et si légitime du génie : ici, il doit être défendu de respirer ; quiconque ne se sent pas de force à

supporter les conditions imposées par le maître, restera à la porte, ou sera tué. Nous l'exigeons.

Wagner a tout disposé, dans la ville de son choix, pour qu'il en fût ainsi. Son génie d'organisation éclate, comme son génie de poète et de musicien. Ce théâtre rouge est placé de telle façon qu'il est impossible de le perdre de vue ; dans toutes les promenades, dans les rues ou bien dans la campagne, il est le point de vue inévitable : de face, de profil, de trois-quarts, il est toujours là, présent ; on est forcé d'y penser. En chimiste supérieur, le maître a su créer un air particulier, dans ce Baden-Baden, ce Saint-Moritz d'art, où le spectateur affaibli est toujours tenu en haleine, plongé de force dans des piscines excitantes ; il a fait de ce spectateur non seulement un pèlerin, mais aussi un baigneur, dont toute la journée est réglée, comme aux eaux les plus sévères. A ces voyageurs venus de loin, après des nuits passées dans des wagons poussiéreux ou d'odieux hôtels, ne suffit pas une comédie, si belle qu'elle soit ; c'est *Parsifal* qu'on vient entendre dans ce site de pèlerinage. Aucune émotion, après un acte des *Maîtres Chanteurs ;* nul imprévu à se retrouver dans ces brasseries d'exposition universelle, arrachant avec peine à la corbeille d'une blonde Æmilia un schinken-brœdchen ou une wurst. C'est tout au plus si, en attendant le signal des trompettes, couché dans un champ de blé, sur la hauteur, on s'étonne à la pensée que là, tout à l'heure, derrière ce fourré, entre les briques et les planches, le meilleur orchestre du monde exécutera les musiques les plus compliquées.

II

Renoir parle souvent de l'inutilité des beaux décors au théâtre, de la supériorité des parades de foire sur la mise en scène somptueuse d'un opéra. On comprend combien il a raison, quand on voit ce que Wagner — son modèle de vingt minutes — a su réaliser. C'est la machinerie et la décoration idéales. Aidé et entouré d'hommes dont la conception picturale était parente de celle d'un Boisse-Lebel de la rue Saint-Sulpice, avec l'aide de mains créées pour faire des jésus en cire coloriée dans des crèches à quinze sous, il a fait exécuter, pour *Parsifal*, huit tableaux grossiers et naïfs, qui, vus de loin, comme il convient, semblent, quelques-uns excellents, le plus monstrueux un chef-d'œuvre.

Ce fut peut-être inconsciemment; un résultat inespéré de la gaucherie si complète des ouvriers allemands. C'est, en tout cas, le contraire de ce que l'on recherche avec passion, chez Madame Wagner, à Wahnfried. Nous n'avons entendu parler, dans cette amiable maison, à propos de la décoration à laquelle on s'applique tout particulièrement, que de « vérité », « exactitude », « éclairage naturel », « vraisemblance ». On a fait broder le bonnet d'Eva le plus finement possible, persuadé que ce ne serait pas peine perdue et que rien d'achevé n'était inutile à la scène ; on serait tenté de suivre un peu Irving, dans ce qu'il fait au *Lyceum* de Londres, où il a remplacé les toiles et les bois peinturlurés par des fragments de cathédrales moulés

9

et de vrais arbres dont les feuilles tremblent au souffle d'un vent factice et que Roméo fait tomber en grimpant pour se rapprocher de Juliette. On aimerait assez cela à Bayreuth; heureusement, on est arrivé à l'opposé, sans s'en douter. Rien de plus délicieusement enfantin, enluminé, boîte de joujoux, que ces décors et ces costumes. Le dernier acte des *Meistersinger*, mélange des tons les plus acides, dans un tohu-bohu de figurants délurés, rappelle les réjouissants Breughel du musée de Vienne. *Parsifal*, que le Maître mit en scène lui-même, qui est *son œuvre*, offre une série de touchantes images pour première communion d'un mauvais goût naïf et émouvant; sans cela on serait infailliblement tombé dans l'emphase. La grandeur de l'impression est augmentée par les acteurs et les figurants, si convaincus, faisant des gestes exagérés et longs, avec confiance et n'hésitant pas un seul instant à être statuettes de sainteté. Ils ne reculent devant aucune de ces attitudes émues dont Paris rirait imprudemment. Les jeunes écuyers, au premier tableau, pendant la scène du Gral (ce Gral que porte si pompeusement Miss Cramer), ces braves jeunes demoiselles, vêtues en Knappen : tous sont d'une incroyable noblesse, beaux dans leurs innocentes poses, sous de fulgurants oripeaux. Tout se fond; et d'un ensemble qui pourrait être criard et vulgaire, se dégage le puissant et simple effet d'une peinture gothique. De même que chez les maîtres primitifs allemands, et avec l'outrance de leurs couleurs, l'émotion de gestes sublimes qui, sans cesse, dans leur exagération, confinent au comique. Quelle joie, en écoutant *Parsifal*, de n'être pas *au spectacle !*

Placé aux derniers rangs de l'amphithéâtre, en fermant

les yeux à demi, n'ayant surtout pas de lorgnette, le plaisir est unique, à voir ces scènes grandioses, vaguement, jouées par des êtres naïfs, quelque chose sans doute comme les mystères des paysans d'Oberammergau. On oublie tout, même la voix de girouette du vieux Herr Jæger, chargé d'incarner le jeune Pur-Fol.

Sublime devait être la Tétralogie à Bayreuth, où l'héroïque et le mérovingien, si vilainement humains partout ailleurs, si Luminais à Paris, sont gardés purs, grâce à la foi et au respect des interprètes.

Au second acte de *Parsifal*, sommet du drame, sommet de l'Art, tout prêtait à l'horrible : l'horrible a été miraculeusement atteint, et évité. Klingsor habillé comme un turc de Benjamin Constant, ne choque pas ; on ne le voit pas. Les Floramyes, dans leur palais de fleurs gigantesques, seraient vêtues comme des ballerines du Châtelet, un soir de *Pilules du Diable*, si l'exagération de leurs pétales crus, la violence de leur jeu, l'amoncellement de leurs coiffures hurlantes, de leurs bras noués, leur mouvement, leur entrain, leur affolement — et cette capiteuse musique — ne les transfiguraient. Et Kundry enfin, quand elle apparaît entre des volubilis monstrueux, tout en satin blanc, comme une prima donna, si peu conforme à l'indication éblouissante du livret ! pourquoi est-elle si bien à sa place, pourquoi ne peut-on se la figurer autre ? Si Gustave Moreau avait dessiné un costume, guidé par Wagner — qui semble l'avoir deviné le jour où il conçut sa Kundry — le résultat eût été ridicule et laid : évidemment, parce que la décoration théâtrale et tout ce qui touche à la scène est d'un art tout différent de celui du peintre, et parce que, ainsi disait Renoir, c'est de

grossières choses qu'il faut pour le feu de la rampe. L'harmonie, base de la peinture, est d'un effet monotone, inutile au théâtre. Les délicatesses, les « finesses de ton » que recherche un Rubé ou un Lavastre, l'exactitude des styles, la perspective panoramique, pleine d'illusion, le trompe-l'œil, aussi sont inutiles. L'intérieur du Gral, avec sa coupole en évidente disproportion avec les personnages, est un effet autrement puissant que la cathédrale du *Prophète*. Quant au jardin des Floramyes, qui choque tant nos compatriotes, il nous semble décidément merveilleux, après nous avoir un peu étonnés par la superposition de ses rouges, de ses jaunes et de ses verts. Il y a le parfum troublant qui convient, dans ces roses, grosses comme des choux pléthoriques, dans ces cactus à pattes de homard, dans toutes ces effrayantes choses qu'a naïvement exécutées le pauvre M. de Joukowski, admirateur passionné du maître, mais triste peintre. Wagner, qui a su découvrir un machiniste obscur dans un tout petit théâtre et en a fait ce qu'est devenu M. Brandt, aurait trouvé, si M. de Joukowski n'était pas venu s'offrir à lui, n'importe lequel entre les décorateurs allemands, qui eût fait aussi bien.

La main d'œuvre est étonnemment faible, en Allemagne. On s'en convainct en parcourant une exposition d'art industriel comme celle dont se targue Munich en ce moment, où l'on comprend l'orgueil, si agaçant pourtant, de l'ouvrier parisien qui parle toujours du « goût » qu'il met à ce qu'il fait. Cette maladresse d'exécution toute particulière dans les accessoires du théâtre, que nous avons vus de près, en visitant les coulisses, à Bayreuth, est plutôt agréable, dans ce milieu spécial. Le public vante surtout ici la perfection de

la mise en scène, le soin qu'on a mis à toutes choses, sans se rendre compte que l'effet, auquel il n'a pas échappé, ne vient pas de là et que tout est, au contraire, primitif, comme la construction même du théâtre, si provisoire, où rien ne joint, qu'un orage pourrait renverser.

III

Nous nous faisons une idée très fausse, en France, du fameux luxe de Wagner, dont on nous a tant cité d'exemples incroyables. Nous nous figurons le maître, vêtu d'admirables étoffes, au milieu de soies et de velours, de brocards et de peluches, travaillant dans une chambre splendide au milieu des argenteries et des bibelots les plus précieux. Chacun sait les sommes énormes qu'il dépensa, toutes les choses qu'il commandait à Paris. Nous imaginons un nabab, sous des lambris dorés que supportent des colonnes d'onyx et de porphyre : nous le confondons presque avec le roi David tel que l'a peint Moreau. Enfin, nous nous plaisons à croire qu'un si universel génie fut un « homme de goût », connaisseur raffiné. Ses indications de scènes et de costumes contribuent à nous le faire concevoir comme ayant une riche imagination de peintre. Sur tous ces points, une visite à Wahnfried suffit à nous renseigner. Rien de plus intéressant, à tous points de vue, que cet intérieur célèbre, dont on nous a parlé comme du rêve réalisé de Wagner.

A Bayreuth, on dit que c'est une « maison française ». Les gens du pays sont un peu blessés par l'inutilité d'un tas de petits meubles, par l'arrangement d'un salon propre à la

conversation, où une femme a su faire des petits coins et mettre de ce qui est ici l'imprévu. Ce qui pour nous est très frappant, c'est le goût viennois dont nous voyons des traces dans les moindres détails de la bibliothèque. Wagner, ayant rapporté de Paris le souvenir des ameublements surchargés du Second-Empire, une fois fixé en Allemagne, confondit le viennois et le parisien et dut s'éprendre de ce clinquant de tapissier que Hans Mackart inventa, faux cuirs de Cordoue, ors fauves, palmiers séchés, peluches de tons dégradés, aventurine et tabac. Il aima les plafonds à caissons dorés, les étoffes envoyées par le Bon-Marché ou le Louvre, les vagues japonaiseries. Le hall, si fameux, est en revanche la pièce la plus froide et la plus simple ; au milieu, un piano ; dans un coin, un petit orgue ; sur les murailles, des fresques glaciales racontent les Nibelungen ; des sculpteurs pieusement wagnériens, mais sans talent, ont encombré la maison de marbres puérils, Lohengrin, Tannhæuser et autres héros. Extérieurement, une villa à l'italienne, sans élégance, triste, au milieu d'un petit jardin dont le seul ornement est un grêle jet d'eau. Tel est le milieu où le maître passa les dernières années de sa vie, entouré d'une respectueuse admiration que peu d'hommes connurent, presque déifié, mais en somme seul, dans la société la moins artiste qui fût, sans personne dont le goût pût l'aider. Pour tout ce qui n'était pas musique, il ne fut nullement secondé et dut tout faire par lui-même.

L'art du théâtre étant si à part et ne demandant pas de raffinement ni des délicatesses, le maître y apporta sans danger son goût foncièrement allemand; M. de Joukowski, le seul peintre qui fût à ses côtés, fit les belles décorations

de *Parsifal*, au même moment où il imaginait la pitoyable « Sainte-Famille » qui arme le grand salon de Wahnfried.

Dans un petit salon jaune et violet, où reçoivent aimablement mesdemoiselles de Bülow, les filles de madame Wagner, et le jeune Siegfried Wagner, il y a plusieurs curieux portraits. C'est d'abord, un merveilleux petit dessin d'Ingres, Franz Liszt encore jeune, fait à Rome, mine de plomb fine, incisive, de la plus belle époque d'Ingres. Nous regrettons de n'en avoir pas pris la date exacte, mais ce dessin doit être contemporain de la « Famille italienne » du Louvre et du « Gounod ». Il fait partie de cette magistrale série de crayons qui précède la manière un peu trop facile et enlevée des vingt dernières années de l'artiste. Encore une tête de Liszt, un pastel d'une effrayante habileté, signé Lenbach. Il n'y a guère là que le chic et le tour de main, genre « vieux-maître, » de ce portraitiste intense des regards clairs et vivants. Mais nous retrouvons plus de ses qualités dans l'un des deux portraits qu'il fit de madame Wagner, l'inachevé surtout; dans celui de Wagner, vu de profil, un peu rond pourtant, et surtout dans sa tête de Schopenhauer; celle-ci fut faite de mémoire et à l'aide de documents sérieux. Les yeux en sont surprenants, ces yeux pâles et lumineux auxquels Lenbach semble s'être particulièrement appliqué.

Toutes ces images ne sont cependant pas parmi ses meilleures. C'est à l'Exposition de Munich qu'il faut voir sa collection de portraits historiques, ou, plutôt, d'*yeux* : les beaux yeux bleus, doux, du vieil Empereur Guillaume; les poches boursoufflées, pleines d'eau, d'où éclate le regard étincelant du chancelier, une fois pris de trois quarts et présentant l'étrange cône de son crâne blanc, une autre fois

vu de face, tout rouge, lisant, de très près, un petit livre. Le célèbre Dollinger, vu à Paris en 1878; le vieux Baron Liphart, tout décharné, ses yeux immobilisés dans d'osseuses cavernes pourpre. Le profil du maréchal de Moltke, tout pelé, diaphane, sorte de momie dont on aurait retiré les bandelettes; maintes autres faces allemandes, de la plus vivante intensité. Pour apprécier équitablement tout cela, il faut faire abstraction du jus de bitume répandu sur toute la toile, des fonds huilés ou empâtés, faux-Rembraudt, avec des parties laissées en esquisse, et d'autres très fouillées. Il faut oublier la vilaine jonglerie de ces pastiches de musée et ne retenir que le caractère si puissamment accentué de toutes ces physionomies célèbres.

Lenbach a fait un grand portrait officiel de Wagner, exposé aussi à Munich. Il n'est pas plus éloquent que la tête déjà vue à Wahnfried : il n'a pas compris ou n'a pu rendre les traits si extraordinairement mobiles du maître. Il n'existe, d'ailleurs, que de très rares images fidèles de Wagner. Le pastel de Herkomer, gravé par lui, que tout le monde possède, est théâtral et donne l'idée d'un homme grand. La photographie de profil, par Elliot de Londres, et l'agrandissement d'un minuscule instantané, pris par M. Gross, de Bayreuth, dans un groupe de famille, ce sont les meilleurs souvenirs qu'on conserve de Wagner vieux. Enfin, la seule œuvre d'art qui ait peut-être jamais été faite, d'après lui, est la peinture que P. A. Renoir esquissa en vingt minutes, à l'hôtel des Palmes, à Palerme. Cette tête rose et délicate comme une pivoine, à la bouche si personnelle, froncée, pincée, rentrante, mince, mobile; cette pochade de génie effraya tout le monde : au premier repos, Wagner ayant dit :

« Vous m'avez fait en pasteur protestant », la séance fut levée et ne fut pas reprise.

L'autre soir, en prenant le thé, dans le grand salon de Wahnfried, où l'on ose à peine parler haut, si émouvante est la présence invisible du maître, couché là, dans le jardin, sous sa grande dalle de marbre sans inscription, nous ne pouvions quitter du regard le jeune Siegfried, le mélancolique et pâle jeune homme, nouvelle incarnation de Wagner, aidant sa mère à recevoir les pèlerins, et les curieux aussi...; et nous plaignions ce pauvre héritier d'un si grand nom, condamné à errer dans cette demeure illustre, répondant aux compliments de tous, toujours les mêmes, destiné à faire les honneurs du génie de son père, éternellement, et à montrer sa tête, vivant portrait du maître.

IV

Quand nous avons quitté Bayreuth, madame Wagner était fière d'une dépêche de l'Empereur, lui annonçant sa visite pour une des dernières représentations et l'assurant de sa haute protection. On a, depuis, écrit et dit beaucoup que c'était la fin de Bayreuth, que Guillaume II voulait faire, des œuvres de Wagner, un Art d'Etat, qu'il en imposerait l'admiration à ses sujets et transporterait le théâtre à Berlin, désormais centre officiel du wagnérisme. Tout cela nous semble bien contradictoire. Nous ne savons pas ce qui adviendra de Bayreuth pour lequel, il y a quinze jours encore, on semblait former de si beaux projets. Mais si nous avons été parmi les derniers pèlerins, nous pourrons nous

réjouir d'avoir encore eu l'impression vive et complète de ce séjour unique.

Rien, nous assure-t-on, n'est encore changé, depuis la mort du maître. Puisse la volonté d'un souverain maintenir longtemps encore, les choses en cet état. Espérons qu'il comprendra que « l'œuvre nationale » telle qu'elle a été fondée — et qu'il protége, sans doute parce qu'elle est nationale, plutôt que pour sa haute beauté esthétique — ne peut être ailleurs qu'à Bayreuth. Le théâtre, exactement reconstruit à Berlin tel qu'il est aujourd'hui, n'aurait plus ce caractère unique, majestueux et bon enfant — si essentiellement allemand — dont l'Empereur doit être surtout touché.

Nous entendons souvent parler de riches amateurs qui songent à faire représenter les drames de Wagner chez eux. Il est même question d'élever des salles copiées sur la salle-modèle : tous les ans ce sont de nouvelles entreprises annoncées, et généralement tôt abandonnées. Nous nous permettrons de supplier ces personnes si décidées à dépenser d'énormes sommes, d'abandonner ces idées et d'aider, de toutes leurs forces, le comité des Fêtes de Bayreuth. Depuis 1876, le *Ring* n'a pas été joué : le plaisir que l'on aurait à le voir maintenant, serait le plus grand qu'on pût s'offrir.

V

L'Exposition internationale de peinture, à Munich, nous donne un avant-goût de ce que nous aurons, l'an prochain, au Champ-de-Mars. Puissent cependant les rares vrais artistes

de chaque pays nous envoyer quelques tableaux et ne pas imiter M. Adolphe Menzel, qui n'a rien montré. Dans la section allemande, vite parcourue, malgré son importance, nous espérions rencontrer quelque petit panneau précieux, quelque aquarelle à l'emporte-pièce de ce dessinateur admirable. Rien. En dehors des portraits de Lenbach, à peine quatre ou cinq choses à regarder : quelques Liebermann, tous connus, quatre Von Uhde ; deux sont nouveaux ; l'un, une procession, est du Menzel un peu mou ; l'autre, le *Sermon sur la Montagne*, est lourd, maladroit, vaste paysage sans style, avec des figures plus grandes que nature. Dans ces interminables galeries on ne trouve que l'odieuse imagerie de Dusseldorf — sujets spirituels que Knaüs mit en vogue, portraits qui sortent de la toile, arrangements prétentieux et vulgaires. Il semble que ce soit en Autriche et en Allemagne que le genre article de Paris ait le plus sévi.

Dans les sections étrangères, rien non plus de bien intéressant, rien de neuf ; mais, pourtant, moins de trivialité. Il y a encore, chez les Italiens, chez quelques Espagnols, un reflet de l'habileté amusante d'un Fortuny, quelques tentatives d'agencement moins ressassé.

Dusseldorf et Munich — la plus suivie des académies européennes — ont fait des ravages. Le bitume règne encore à Munich. S'il a été remplacé, chez nous, par les fameux tons clairs déjà si exaspérants, ici on l'emploie avec foi. On en fait une étude toute particulière ; on apprend à s'en servir comme on faisait de l'or, dans l'Italie préraphaélite. Ce sont des coulis, des frottis, des pâtes comme roulées, plus consistantes, d'autres tapotées ou bien étalées au couteau. Quel métier ! Des milliers de jeunes Américains et

d'Anglais viennent l'acquérir ici et s'en retournent chez eux avec des habitudes de copistes de pinacothèque qui ont sondé les huiles des sombres Murillo et mesuré l'épaisseur des Van Dyck restaurés.

Les Suédois, les Norwégiens, les Danois, si poétiques au Salon de Paris, nous les avons retrouvés ici, sans émotion; les Anglais, toujours attrayants,même quand ils sont médiocres, sont en petit nombre. Ils ont donné l'hospitalité à M. Mac Neill Whistler. Les portraits de sa mère, de miss Alexander et de Lady Archibald Campbell éclatent comme des pierres précieuses qu'ils sont, dans une salle où un amateur a envoyé quelques tableaux de maîtres français : le plus petit, un Corot, est de premier ordre.

Les Français doivent de la reconnaissance à cet intelligent collectionneur, car sans lui, notre école serait insuffisamment représentée, à Munich. Gustave Courtois, Jules Lefebvre, R. Collin, Dagnan, tels sont les noms des peintres qui ont été le plus empressés. M. Duez a exhibé le portrait de sa femme en rouge; M. Besnard, qui aurait pu produire de l'effet avec quelqu'une de ses audaces lumineuses, a choisi une toile déjà ancienne, celui de sa phase whistlérienne. Madame Besnard, en robe noire sort,des brumes qui l'entourent, un bouquet; E. de Goncourt par M. J. F. Raffaelli, en très bonnes conditions ici, est prêt à le recevoir. M. Von Stetten, élève de MM. Courtois et Dagnan, l'aimable organisateur de cette exposition, a eu la gracieuse attention de placer ses tableaux dans la section française, au milieu de ses amis parisiens. Son « printemps » est un peu écrasé, sur la cimaise, par la belle œuvre de M. Fantin-Latour, « autour du piano » qu'on a placée sous les frises.

Enfin, M. Rochegrosse a composé, pour l'Allemagne, un *Tannhæuser*, en riche pourpoint d'opéra-comique, qui goûte en souriant le baiser de plusieurs femmes nues, au milieu de fleurs dont les tiges se terminent dans un cadre argenté, ingénieux travail de la rue Fontaine Saint-Georges.

JAMES E. WHITE.

CHRONIQUE BRUXELLOISE

Les Meininger.

En ce mois de juin trop tôt expiré, d'excellents comédiens vinrent nous réjouir du lyrisme de Shakespeare et de Schiller. Trente soirs durant, ce fut une fête de la pensée et des yeux. Tandis que s'obstinèrent en de séniles et malfaisantes critiques ceux que déconcerte toute tentative d'art échappée au cabotinage accoutumé, les esprits libres d'attaches traditionnelles saluèrent avec joie les artistes du duc de Saxe-Meiningen qui leur apportaient, après l'écœurante série des vaudevilles grossiers et des niaises sentimentalités scéniques enfin close, le triomphe des œuvres de poètes. Dans la débâcle du théâtre contemporain,quel refuge,quelle trève reposante! Tout un monde de figures historiques, de personnages de féerie et de légende, de conceptions symboliques, nous apparut, dans l'éblouissement d'une mise en scène somptueuse,dans la prestigieuse restitution d'époques révolues : César,Marc Antoine et Brutus; Jeanne d'Arc et Charles VII ; Wallenstein ; Marie-Stuart et Elisabeth ; Shylock ; Guillaume-Tell et Gessler ; Hermione, Léontès, Polixène et l'extraordinaire Autolicus ; Olivia et Viola, incarnés en des types définitifs, désormais inoubliables.

Et qu'il s'agît de l'autocratie romaine abattue par le coup de poignard de Brutus, de la fièvre guerrière du moyen âge, du carnaval militaire de la guerre de Trente-Ans, de la rigidité hypocrite et cruelle de l'Angleterre au XVIe siècle, de la Venise renaissante, de la clameur de liberté que poussèrent les cantons suisses, ou de l'universelle humanité qui fait palpiter, et vivre, et triompher à travers les siècles les héros de Shakespeare, on trouva, chez les pénétrants artistes qui nous initièrent à ces rares jouissances, même scrupule, même respect, même foi, même enthousiasme.

Quelques particularités d'interprétation, notées en étudiant de près l'ensemble des représentations, serviront à faire apprécier l'esprit qui domine les recherches artistiques de cette troupe d'élite. Décrire les œuvres ou les analyser, à quoi bon ? Nous les supposons connues des lettrés auxquels s'adressent ces lignes. Et d'ailleurs, le moyen d'exprimer les sensations profondes que d'un mot, d'un geste, d'un jeu de physionomie, l'acteur tragique a le pouvoir de provoquer ?

Négligeant toute appréciation du talent personnel des artistes, nous ne nous attacherons qu'aux modes nouveaux de mise en scène réalisés par eux. Ils ont, on le verra, invariablement pour but d'augmenter l'illusion, de détruire les préjugés si invétérés parmi les gens de théâtre qu'ils paraissaient, jusqu'ici, indéracinables. Puisse la leçon donnée par les Comédiens « grand-ducaux » être comprise et porter ses fruits.

I. Ce qui frappe tout d'abord, et déconcerte les amis de la routine, c'est que les acteurs de Meiningen ne s'avancent

jamais à la rampe, ainsi qu'il est généralement d'usage, pour débiter au souffleur leurs tirades. Le rideau pourrait tomber intempestivement à un moment quelconque de l'acte : il n'atteindrait personne. Chacun reste à son plan, dans le cadre du tableau scénique, et s'adresse, quand il parle, à son interlocuteur, et non pas au public. Fréquemment, la situation exige qu'il tourne le dos à ce dernier, tout en jouant. Un exemple saisissant, on en trouvera dans *Guillaume Tell*, acte IV, scène III, où l'on voit Hermengarde, accompagnée de ses enfants, se jeter aux genoux du gouverneur sur un praticable placé au troisième plan, et implorer sa miséricorde, le dos à la salle, sans se tourner une seule fois vers les spectateurs.

C'est là une réforme qu'exigent la logique et le bon sens. Mais quelle insurmontable difficulté quand il s'agira de la de la faire accueillir par la vanité, la coquetterie et l'éducation traditionnelle de nos artistes !

Le complément, ou plutôt le motif déterminant de ce bouleversement des mœurs théâtrales accoutumées, c'est l'arrangement général des groupes, toujours fait en vue de l'harmonie et de la belle ordonnance du tableau, sans aucun souci des convenances personnelles des artistes. Un œil de peintre préside au règlement des jeux de scène, au placement des personnages et des accessoires, et la combinaison de lignes, la juxtaposition des couleurs, la disposition des plans fait l'objet de savantes et patientes recherches. Chaque artiste, chaque figurant va se placer presque mécaniquement à l'endroit désigné, si exactement qu'on pourrait croire que sa place est marquée à la craie, comme celle des modèles dans les ateliers de peintres durant l'intervalle

des poses. On a fait à ce procédé, très artistique et très neuf, la reproche d'arrêter parfois l'élan des acteurs, de supprimer la spontanéité des mouvements et de donner l'impression d'une chose trop préparée. En admettant que le grief soit fondé, il en faudrait conclure que les Meininger, quelque perfection qu'ils aient atteinte, ont encore des progrès à faire dans la « mise au point », libre et sans efforts apparents, de leur figuration. Mais nul ne peut contester sérieusement l'immense supériorité de leurs groupements, de leurs défilés, de leurs jeux de scène pondérés et plastiquement réglés, sur les bousculades de figurants abandonnés à leur initiative, et sur le déploiement en éventail des chœurs d'opéra, symétriquement rangés face à face pour laisser entre eux l'espace nécessaire à l'*ut* du ténor, au *si bémol* de la falcon ! C'est le triomphe de l'œuvre, enfin reconquise, sur l'interprète, devenu, en ces dernières années surtout, si encombrant que rien ne paraissait devoir nous en délivrer.

Wagner, le premier, il importe de le constater, a réduit le comédien à la part d'ailleurs considérable qui lui revient dans l'ensemble de l'interprétation et, du revers de la main, a renversé la couronne de falbalas qu'il s'était orgueilleusement décernée. « Dans toutes ses mises en scène, a dit M. Maurice Kufferath dans l'intéressante étude qu'il vient de publier sur *Richard Wagner et la Mise en scène* (1), Wagner est parti de ce principe que l'acteur n'est qu'une partie d'un *tout*, qu'il est, au même titre que les décors, un moyen d'interprétation, et qu'il doit s'absorber, si l'on peut dire,

(1) *Le Guide musical*. 1888, p. 122

dans l'œuvre à l'interprétation de laquelle il concourt. » La même pensée guide le régisseur des Meininger.

Cette réforme a naturellement jeté le désarroi dans les cerveaux fermés aux progrès de l'art. Elle a provoqué cet aveu naïf d'un de nos gilets blancs : « Les personnages, tout magnifiquement habillés qu'ils soient, *on ne les voit pas*(1). »

Il va sans dire que jamais un artiste de Meiningen ne regarde la salle pour y glisser la plus discrète œillade. Le dernier des figurants est *en scène* comme le premier rôle et joue aussi consciencieusement que s'il sentait fixée sur lui toute l'attention des spectateurs. Ce qui facilite, à cet égard, la discipline, c'est que les premiers sujets ne dédaignent pas de tenir l'emploi d'obscurs comparses, ou même de faire partie tout simplement de la figuration les jours où ils ne sont pas désignés pour leurs rôles habituels. La troupe est employée tout entière, chaque fois qu'elle est représentations, et dans cette armée démocratique, ennemie de la hiérarchie, les colonels d'hier sont aujourd'hui les soldats obéissants, manœuvrant avec ordre, sans sortir des rangs.

II. Il est de tradition que les acteurs entrent en scène par les arrière-plans et qu'ils descendent ensuite vers la rampe, ce qui oblige leurs camarades à se retourner pour s'apercevoir de leur présence. Dans la disposition scénique que nous venons de décrire, l'avant-scène restant toujours libre, il n'y a aucun inconvénient à ce que les artistes fassent leurs

(1) Gustave Frédérix : Compte rendu de *Marie-Stuart* dans l'*Indépendance belge*.

entrée par les côtés les plus rapprochés de la rampe, et remontent la scène vers le fond, au lieu de la descendre : on obtient ainsi une variété d'effets plus grande, et beaucoup plus de sincérité dans les mouvements. Exemple : l'entrée d'Elisabeth dans le parc de Fotheringhay (*Marie-Stuart*, acte III, scène IV).

Les Meininger étudient d'ailleurs avec un soin particulier leurs entrées : l'irruption soudaine du héraut anglais dans la salle du château de Chinon (*la Pucelle d'Orléans*, acte I, scène XI) et même l'introduction des échevins d'Orléans auprès du roi (même acte, scène III) forment avec l'entrée des ambassadeurs français et des courtisans de la reine à la cour d'Elisabeth (*Marie-Stuart*, acte II, scène II) un contraste qui suffirait, à lui seul, à marquer la distance qui sépare la période brutale du XVe siècle du raffinement du siècle suivant arrivé à son épanouissement. De même, l'entrée tumultueuse des cuirassiers de Pappenheim venant réclamer leur colonel au duc de Friedland (*la Mort de Wallenstein* acte III, scène XV) constitue un tableau dont l'impression est ineffaçable.

III. Le théâtre de Meiningen a adopté, en ce qui concerne l'éclairage de la scène, la réforme préconisée par Wagner et appliquée par lui au théâtre de Bayreuth. Au lieu d'éclairer violemment les personnages au moyen d'une rampe qui fausse le jeu des ombres et illumine avec uniformité figures et décors, la lumière est habilement distribuée par les herses et les portants, diffuse et blanche quand la scène se passe en plein air, dans un endroit découvert, sur une place publique; tamisée et discrète quand elle est jouée dans un ap-

partement, dans une forêt, dans une galerie. Elle enveloppe et caresse les personnages, avec une vérité si extraordinaire qu'on n'imagine plus, désormais, qu'il soit possible d'appliquer encore les vieux procédés en usage sur la plupart des scènes, que seule une vieille habitude avait fait tolérer jusqu'ici. Ajoutons que par l'interposition de verres de couleur, la lumière est rosée, ou orangée, ou pourpre, selon l'heure du jour où est censée se dérouler l'action. Dans *Jules-César* (acte II, scène II) aux pâles lueurs de la lune éclairant les jardins de Brutus succédait, par des transitions insensibles, une aube couleur d'églantine, que faisait évanouir ensuite l'éclat fulgurant du soleil. Autre exemple : le lever du jour glaçant de carmin vif les pics argentés de la Jungfrau (*Guillaume-Tell*, acte II, scène II).

Wagner attachait à l'éclairage de la scène une importance capitale. Nous l'avons vu, à Bayreuth, lors des répétitions de la trilogie des Nibelungen, en 1876, arrêter net le spectacle, au millieu d'une scène pathétique, pour crier avec colère aux machinistes de baisser la rampe ou de donner plus de lumière à une herse. Il est de fait que l'éclairage vicieux est, au théâtre, la principale cause destructive de l'illusion. Dans un curieux ouvrage cité par M. Kufferath qui contient l'énoncé des réformes les plus importantes à apporter à la mise en scène, le colonel Grobert disait dès l'an 1809 : « La distribution de la lumière exige des préceptes aussi précis que le tracé des ombres et des contours. Les spectateurs modernes se contentent de voir beaucoup. Faute de toute autre comparaison que celle qu'ils pourraient prendre dans la nature, il trouvent agréable ce qui éblouit, et peu de personnes se doutent qu'un torrent de lumière émané de la rampe est

une absurdité accréditée par le désir de faire valoir les charmes des actrices, les attitudes des danseurs et l'éclat des vêtements agréables. Si le public pouvait jouir une seule fois de l'effet des lumières répandues sur les objets inférieurs, d'après l'imitation seule de la nature, il n'apercevrait plus, dans les tableaux que les théâtres modernes nous offrent, que des caricatures extravagantes, aussi éloignées du beau qu'une peinture de paravent peut l'être d'un ouvrage de Raphaël (1). »

C'est un reproche auquel échappent les Meininger, qui poussent le respect de la vérité jusqu'à éclairer *par les fenêtres*, en réduisant la rampe et les herses à leur minimum d'intensité, les intérieurs d'appartements. Exemples : la salle gothique du château d'Attinghausen (*Guillaume-Tell*, acte II, scène I et acte IV, scène II) ; la cour du roi, au château de Chinon (*la Pucelle d'Orléans*, acte I, scène I), etc.

Quant à la salle, elle est, au moment du lever du rideau, plongée dans l'obscurité.

IV. La plantation des décors, que l'usage veut symétrique, ainsi que dans les guignols, est, au théâtre de Meiningen, d'une fantaisie et d'une variété charmantes. Au lieu des appartements invariablement rectilignes, des rues ou des places présentant une succession de coulisses rangées comme les lames d'une jalousie des deux côtés de la scène jusqu'à la toile de fond, les décorateurs de ce théâtre modèle ont ima-

(1) *De l'exécution dramatique considérée dans ses rapports avec le matériel de la salle et de la scène, par le colonel* GROBERT. — Paris, F. Schoell,

giné une série de plans obliques, d'encoignures, de panneaux coupant la scène, ouvrant des embrasures, des bretèques, des perspectives de galeries, d'antichambres, de corridors. L'illusion atteinte par ce procédé, d'une création si simple qu'on se demande en vain pourquoi on a différé si longtemps sa réalisation, est complète. Ce qui donne à la mise en scène des Meininger un caractère particulier à ce point de vue, c'est que, non contents de bouleverser les notions reçues dans la plantation de leurs décors, ils percent ceux-ci de fenêtres garnies de vitrages, de portes véritables, claquant sur leurs chambranles, et non de châssis de toile qu'un courant d'air met en déroute ; au lieu de peindre en perspective sur la toile de fond et sur les coulisses des cheminées, des tableaux, des meubles, ils érigent de vraies cheminées, avec leurs manteaux, leurs landiers, leurs chenets; ils accrochent aux parois des tableaux véritables ; et quant à la vérité historique et à l'intérêt artistique des meubles et accessoires dont ils garnissent les intérieurs ainsi disposés, qu'il suffise de savoir que chacun d'eux est un original de prix ou la copie exacte d'un objet du temps, conservé dans quelque musée. Pour reproduire avec fidélité la prison où, durant seize années, la reine d'Ecosse fut gardée prisonnière, on alla jusqu'à surmouler les ornements de la cheminée, à ériger en ses proportions exactes l'escalier en bois vermoulu que gravit la malheureuse reine pour marcher au supplice. *Marie-Stuart* est d'ailleurs, de toutes les pièces mises en scène par les Meininger, celle qui coûta le plus de soins et occasionna le plus de frais à la direction : le duc dépensa pour elle, dit-on, 270,000 francs.

Ce n'est pas la puérilité du détail qui inspire à la troupe

ducale cette minutie consciencieuse. Dans d'autres théâtres, le réalisme consiste, par exemple, à faire annoncer par les journaux qu'on mangera sur la scène de vraie bisque, avec de vraies cuillers d'argent, et qu'on boira d'authentique vin de champagne. En Amérique on ajouterait vraisemblablement la désignation de la marque. Il est assez indifférent, au point de vue de l'illusion, que la soupe que mangent dans l'*Ami Fritz* Kobus et ses amis soit effectivement cuisinée au moyen d'écrevisses, et que la recette en ait été fournie par le chef de la « Maison d'Or » ou du « Café Anglais. » Mais ce qui est essentiel, c'est que tout ce qui est *visible* : mobilier, service de table, cristaux donne l'impression de la vérité et contribue à faire oublier au spectateur que ce qu'il a sous les yeux sort du magasin d'accessoires. C'est là le résultat que les Meininger s'efforcent d'atteindre. Et à cet égard, rien de plus complet que le banquet offert aux généraux par le comte Terzki (*les Piccolomini*, acte IV, scène I), servi sur d'admirables nappes damassées, avec un luxe inouï de verres de Bohême, de hanaps, de coupes, de brocs, de rafraîchissoirs en argent, de candélabres d'or, de dressoirs couverts de cristaux précieux et de vaisselle artistique.

V. De même, en ce qui concerne la confection des costumes, la substitution d'étoffe de prix, velours et peluches de soie, brocarts et satins, aux serges, aux lustrines, aux frêles tissus dont on habille généralement les artistes dramatiques, tout au moins les comparses et les figurants, donne au public l'illusion de personnages de l'époque, portant d'authentiques costumes, taillés, ceux-ci, pour vêtir des hommes, — cour-

tisans, empereurs, doges, chevaliers,— et non des acteurs. Les frais occasionnés par ce respect de la vérité sont excessifs, et seul un directeur grand-duc peut les imposer à sa cassette. Pour en citer un exemple, le costume du duc, dans *le Mar chand de Venise* (acte IV scène I) a coûté quinze cents francs, bien que le rôle de ce personnage soit restreint à un seul tableau. Parlerons-nous des armures, toutes copiées sur des documents authentiques, des épées, des hallebardes, des mousquets ? Chaque œuvre nécessiterait une étude spéciale, tant les Meininger apportent, dans le choix et la vérité historique de ces accessoires, de variété et de scrupule.

VI. Il est un point sur lequel nous appelons spécialement l'attention : c'est le règlement qui ordonne à tous les artistes composant la troupe grand-ducale de paraître en scène chaque fois qu'ils en sont requis, de jouer n'importe quel bout de rôle qu'il plaît à la direction de leur assigner et de figurer dans les groupes s'ils ne sont pas investis d'un mandat plus glorieux. Du coup sont évités les complications résultant de la compétition des artistes pour tel rôle convoité' des susceptibilités personnelles, des froissements de vanité. La clause d' « emploi en chef et sans partage », source inépuisable de difficultés et de procès, est supprimée. Et voici la paix rétablie entre le directeur et sa troupe, au grand avantage des artistes, auxquels cette habitude de se plier à tous les rôles donne une variété de jeu, une aisance, une désinvolture peu communes. Nous négligeons de parler, en ces brèves notes techniques, de l'élément moral qui ressort de cet effacement de l'artiste devant l'œuvre qu'il interprète.

CALENDRIER DE JUILLET-AOUT

Les Livres.

Romans et Nouvelles.

George Duruy : *Victoire d'âme* (Librairie Hachette).

Recueil de nouvelles. La première, la plus importante, *Victoire d'âme*, traite le sujet suivant : « L'amour chez une femme plus âgée que son mari ou que son amant, — chez une femme qui aime avec ses sens, tout autant qu'avec son cœur, — peut arriver à se spiritualiser..... C'est le dernier terme de l'amour, le plus haut..... Bâtir sur cette donnée un caractère de femme, amoureux et jaloux d'abord, puis arrivant peu à peu, non sans révolte, non sans lutte ni souffrance, à dompter cette jalousie même (G. D.) » Cette nouvelle est en forme de journal et témoigne d'une conception extraordinairement optimiste de la vie.

Victor Cherbuliez : *La vocation du comte Ghislain* (Librairie Hachette).

A. Filon : *Amours anglaises* (Librairie Hachette).

Recueil de nouvelles anglaises écrites en français par l'auteur dans le désir de créer un genre mixte, international.

Pierre Véron : *La vie galante* illustrée par Draner (Librairie Moderne).

Encore un volume du depuis si longtemps si parisien chroniqueur. Livre de villégiature et bains de mer, désire l'éditeur.

George Bois : *Précoce* (Librairie Dentu).

Comment une jeune fille sous l'influence des contacts pernicieux, en arrive, à peine mariée, à un tragique dénouement.

Sutter-Laumann : *Au val d'Andore* (Librairie Mourlon).

Récit de voyage, alertement conté, avec les pages intéressantes, des descriptions bien faites, des impressions. Un joli livre.

Albert Delpit : *Disparu* (Librairie Ollendorff).

Il paraît que l'intérêt de ce nouveau roman est que le drame se noue à Louvecienne et se dénoue à Paris, une partie de l'action se passant en Chine, et que l'œuvre est honnête.

André Theuriet : *Contes de la vie intime* (Librairie Martinet).

René Maizeroy : *La grande bleue* (Librairie Plon et Nourrit).

C'est la mer, la grande bleue.

Une série de nouvelles dont chacune est préfaciée par MM. de Maupassant, Bourget, Bonnetain, Loti, Paul Arène et Richepin; à moins que ce ne soit les nouvelles de

Tout ceux qui ont assisté aux admirables représentations de Bayreuth ont été frappés de cet anonymat des chanteurs de Wagner, dont on songe à peine à demander les noms, tant leur personnalité disparaît dans la grandeur du drame qu'il exécutent. A Meiningen, il en est de même, et l'on peut voir, spectacle imprévu pour nous mais qui, en Allemagne, paraît tout naturel, un artiste, M. Arndt par exemple, jouer indifféremment Brutus ou Marc-Antoine, Charles VII, Melchthal, ou le modeste rôle de Davison dans *Marie-Stuart*, ou le bouffon Autolicus dans le *Conte d'hiver*.

VII. A noter aussi la vérité avec laquelle sont faits les bruits de coulisses : grondement de tonnerre, murmures de foule, clameurs de batailles, sonneries de cloches, et les effets de pluie, les tempêtes, etc., qui donnent aux spectateurs une illusion saisissante. Durant les représentations de *Jeanne d'Arc*, un orage éclata, un soir, en même temps que les coups de tonnerre faisaient rage sur la scène : il y eut un moment de surprise parmi les spectateurs, tant il était difficile de discerner la réalité de la fiction. Un autre soir, tandis qu'on jouait *Marie-Stuart*, il y eut quelque trouble dans les rues à l'occasion d'une élection législative. Les sifflets du peuple se confondirent si exactement avec les rumeurs de la populace qui, dans les coulisses, réclamait de la reine Elisabeth la tête de Marie Stuart, que les uns semblaient n'être que le prolongement des autres. Inoubliables, les sonneries de cloches qui, dans *la Pucelle d'Orléans* (acte IV, scène I) annoncent la cérémonie du couronnement de Charles VII : sonneries planant dans les frises, à lentes et métalliques volées, telles qu'on les perçoit sous le porche

même des cathédrales, et sans analogie avec le concassement quelconque de bronzes frappés rythmiquement dans l'orchestre ou à la cantonnade.

VIII. Ce qui contribue, dans une certaine mesure, à augmenter l'illusion, c'est que les scènes *sont commencées avant le lever du rideau*. Expliquons-nous. On a remarqué sans doute la minute, la seconde pénible qui sépare le moment où la toile se lève de l'instant où les acteurs se mettent à jouer. Ce n'est qu'un éclair, mais il est destructif de toute illusion, surtout quand c'est par une scène animée, une impression de multitude, d'armée en marche, de peuple en révolte, etc., que la scène débute. Comment expliquer, en effet, que des gens paisiblement installés sur la scène et dont on peut, tandis que la toile monte lentement, constater la parfaite immobilité, éclatent en invectives, on en cris de joie, ou en rumeurs, tout à coup, sur un signal parti de la logette du souffleur ? Frappé de cette anomalie, Wagner imagina le rideau fendu par le milieu et *s'ouvrant* au lieu de se lever, ce qui a l'avantage de découvrir d'un seul coup le tableau scènique et permet le début simultané de l'acte. Les Meininger n'ont pas adopté le rideau wagnérien, ce qui est surprenant, et ne s'en sont pas servis à Bruxelles, quoiqu'il existât au théâtre de la Monnaie. Mais ils ont pour habitude de commencer les scènes, c'est à dire de mettre en mouvement les figurants, de les faire agir, crier, chanter, etc. *avant le lever du rideau*, de telle sorte qu'on tombe en pleine action quand la toile est montée.

Comme corrélatif, la scène continue *après la chute du rideau*, c'est-à-dire que, la toile baissée, tous les artistes

conservent durant quelques instants leur place et leur attitude. Si les applaudissements des spectateurs exigent un rappel, le public, au lieu de l'habituelle débandade des figurants s'enfuyant par toutes les issues de la scène, a sous les yeux le tableau complet, intact, qui vient de lui être montré. Faut-il insister sur la force que donne à l'impression d'ensemble cette innovation très artistique?

La manœuvre du rideau est dirigée par le souffleur au moyen d'un signal très simple : une règle blanche placée devant sa loge, et dont la position horizontale ou verticale indique aux hommes d'équipe le moment d'agir. Aucun bruit quelconque, aucun tintinnabulement de sonnette électrique, si agaçant lorsqu'il coupe la tirade finale, la péroraison d'un discours pathétique, n'annonce la fin de l'acte. Quant aux trois coups traditionnels, ils sont remplacés par un timbre discret.

IX. Reste la partie musicale, qui, dans les différentes œuvres mises en scène, joue un assez grand rôle, et qui fait l'objet, à Meiningen, d'études patientes. A cet égard, il y a certaines réserves à faire : un caractère de modernité trop grand dans l'instrumentation a choqué les musiciens. L'élément plastique est plus parfait, dans cette interprétation modèle, que le caractère musical. En général, toutefois, les motifs choisis sont heureux et de nature à faire impression. Nous citerons spécialement la « Marche du régiment de Pappenheim », vieil air populaire de Germanie, chanté en trois couplets par les soldats de Wallenstein (*le Camp*, scène IX) et qui provoque une véritable émotion quand, dans l'épilogue du drame (*la Mort*, acte III, scène XXIII), on l'entend reten-

tir, sous les fenêtres du château de Pilsen, comme un avertissement et une menace. La marche funèbre qui accompagne la reine d'Ecosse au supplice (*Marie Stuart*, acte V, scène IX) est, nous assure-t-on, celle qui fut jouée quand la malheureuse souveraine fut exécutée. Des recherches persévérantes ont permis de retrouver le texte de cette marche, dont le prince de Galles fit au duc de Saxe l'inestimable présent. Un jour on crut surprendre les Meininger en défaut. Les auditeurs reconnurent dans la mélodie chantée par Thécla en s'accompagnant d'un luth (*les Piccolomini*, acte III, scène VII) un lied de Schubert, *les Plaintes de la jeune fille*. L'anachronisme parut vif. Renseignemenis pris, l'œuvre est apocryphe. C'est qu'elle figure à tort parmi les compositions de Schubert, qui ne fit que recueillir cette mélodie, très ancienne, dont l'auteur est inconnu, et qui l'harmonisa.

Telles sont, rapidement énoncées, les observations que nous ont inspirées, au point de vue exclusif de la mise en scène, les admirables représentations qui ont fleuri d'un radieux épanouissement d'art le morose été bruxellois. Il importe, en clôturant ces notes de rendre un reconnaissant hommage à celui qui seconde, dans ces merveilleuses restitutions, le duc de Saxe-Meiningen, avec une intelligence, un goût et une ferveur artitisques au-dessus de tout éloge : M. le conseiller Chronegk, intendant du théâtre, tout à la fois directeur, régisseur et metteur en scène.

OCTAVE MAUS.

Le contraire d'un livre d'érudition; un recueil des comptes rendus de M. Le Senne sur les pièces de l'armée, et cette absence de parti-pris qui ressemble tant à une absence d'idées littéraires.

Auguste Vitu : *Les mille et une nuits du théâtre* (Librairie Ollendorff).

Jean Alesson : *Les femmes décorées de la Légion d'honneur et les femmes militaires* (Librairie Melet).

Réédition.

Gaston Paris : *La littérâture française au moyen âge*, XI-XIV siècle (Librairie Hachette).

Mise au net des cours de M. Paris à l'Ecole des Hautes-Etudes ; livre de forte érudition et de critique.

Edouard Rod : *Giacomo Leopardi*, études sur le XIX siècle (Librairie Perrin).

Lettres de Mozart, traduction complète, avec une introduction et des notes, par Henri de Curzon (Librairie Hachette).

Première traduction française complète.

Deux tables : l'une, des œuvres de Mozart citées dans les lettres ; l'autre, des noms propres et des lieux.

Reproduction du portrait de Tischbein (1790).

Charles et Pierre Bonnier : *Parsifal*, documents de critique expérimentale (Librairie de la Revue Indépendante).

MM. Bonnier appliquent à l'étude de l'œuvre principale de

Richard Wagner leur procédé d'analyse rigoureuse et minutieuse. Il y a là des vues originales sur les conditions d'acoustique et d'optique de l'œuvre théâtrale.

Vers.

Louis Antheaume : quelques vers (imprimés à Provins).

Une élégante plaquette tirée à 75 exemplaires non mis dans le commerce, et dédiée à Stéphane Mallarmé. De jolis vers qui ne veulent pas révolutionner le monde, mais d'une bonne tenue; ainsi ce sonnet, *Conceps* :

Au gré de quel souffle inconstant
Enfle, vascille, enfin ! — s'élève
Cette frêle bulle où se lève,
Polychrôme, un monde flottant ?

Dans les lointains du firmament
Où l'âme transpose son rêve,
Création qu'un souffle crève
Qu'un souffle gonfle en un moment

Soit la sphère où, sans folle envie,
L'essaim des globes lourds de vie
Tourne sous les vents fabuleux !

Et, tournoyez donc ! arrosées
D'ombres ou de rayons moelleux !
Bulles blondes, bulles rosées....

Franck Pilate : *Les Maritimes* (Librairie Tresse et Stock). Illustrations de Hardy.

Le volume est dédié à M. P.-F.-C. Gourdon, capitaine de frégate, et le but très spécial du poète sera bien expliqué par sa préface que nous citons intégralement :

Il y a quelques années, en France, bien rares étaient ceux qui savaient peu ou prou ce que c'est que la Marine. Aujourd'hui, on commence à mieux comprendre ce que c'est que cette armée de mer à la force de laquelle sont intimement liées la grandeur et la prospérité du pays.

Cela ne suffit pas.

Ce n'est pas assez que l'on connaisse ces officiers, ces matelots dont la vie de dévoûment et de sacrifice est une offrande quotidienne à la patrie, il faut encore qu'on les admire et qu'on les aime.

C'est pour y contribuer, modestement il est vrai, mais avec un enthousiasme sincère et une conviction profonde, qu'ont été écrits les vers qu'on va lire.

Quant à l'auteur de ce livre, il n'ambitionne pas d'autre récompense, s'il a le bonheur d'atteindre son but, que la sympathie de ces marins, de ces vaillants qui personnifient si admirablement l'héroïsme français et l'honneur national.

Théatres.

A l'Ambigu, — reprise du mélodrame de MM. d'Ennery et Bourget, *les Chevaliers du brouillard.*

Au Châtelet, — *les Environs de Paris* de MM. Montréal et Blondeau.

Au Théâtre-Français, — reprise de l'*Œdipe roi*, rare exemple d'une œuvre assez puissamment belle pour ne pas

périr de l'infamie de sa traduction. M. Mounet-Sully, il est vrai, y est si extraordinaire qu'il fait oublier par sa voix et ses gestes les mauvais vers qui lui servent de thème.

La même pièce au théâtre d'Orange.

INTÉRIM.

SPORT

COURSES DE SEPTEMBRE

Samedi 1. — Saint-Ouen,
Dimanche 2.—Fontainebleau.— Mortagne. — Périgueux. — Bolbec. — Jegun. — Mézin. — Bouguenais.— Cercy-La-Tour. — Baden-Baden,
Lundi 3. — Vincennes (plates). — Mortagne.
Mardi 4. — Saint-Germain. — Périgueux. — Cavaillon.
Mercredi 5. — Enghien.
Jeudi 6. — Saint-Ouen (plates). — Bayonne-Biarritz.
Vendredi 7. — Colombes.
Samedi 8. — Saint-Ouen. — Le Creusot.
Dimanche 9.—Paris.—Bayonne-Biarritz. — La Guerche. — Le Creusot. — Barbesieux. — Beaupréau. — Castillonnès.— Sées. — Châteaubriant.
Lundi 10. — Vincennes (plates).
Mardi 11. — Saint-Ouen. — La Guerche. — Auch.
Jeudi 13.— Saint-Ouen (plates).
Vendredi 14. — Colombes. — Maisons-Laffite.
Samedi 15.— Saint-Germain.
Dimanche 16. — Paris. — Agen. — Beaumarches. — Feurs. — Lesparre. — Luçon. — Segré. — Pompadour. — Spa.
Lundi 17. — Vincennes (plates). — Feurs.
Mardi 18. — Saint-Ouen.
Jeudi 20. — Saint-Ouen. — Spa.
Vendredi 21. — Colombes. — Maisons-Laffitte.
Samedi 22. — Saint-Germain.
Dimanche 23. — Paris. — Graon. — Le Pin. — La Brède. — Dijon. — Meslay-du-Maine. — Cluny.
Lundi 34. — Vincennes (plates). — Craon. — Cluny.
Mardi 25. — Enghien.
Mercredi 26. — Saint-Ouen (plates).
Jeudi 27. — Le Vésinet.
Vendredi 18. — Maisons-Laffitte.
Samedi 29. — Saint-Ouen.
Dimanche 30. — Paris. — Tours. — Châteauroux. — Harfleur (Société Havraise).—La Clayette. — Gray. — Vic-Bigorre.

M. Maizeroy qui servent à introduire les dires de ces messieurs.

Léon Barracaud : *Un monstre* (Librairie Havard).

Etude assez poussée, avec plusieurs pages heureuses, d'un caractère de femme.

Hugues le Roux : *Chez les filles* (Librairie Havard).

Le principal souci de M. Le Roux paraît avoir été de conduire son lecteur, intact de toute rougeur au front, en des endroits estimés plaisants. En ce livre, heureusement, comme en ses autres ouvrages, l'auteur met de jolies qualités d'écriture et d'esprit.

Marcelin : *Souvenirs de la vie parisienne* (Librairie Havard).

Une préface de Taine, l'admirable Thomas Graindorge des premiers jours de la *Vie parisienne.*

Le livre de Marcelin réunit ses notes de la *Vie parisienne*, scènes mondaines, sport, bals, soupers, five o'clock, ateliers, coulisses, tout cet au jour le jour piquant et vécu qui a fait le succès du périodique.

Louis Bonneville de Marsangy : *Journal d'un volontaire 1791* (Librairie Perrin).

Récit de campagnes, afin de relever les cœurs et de rendre à tous l'espérance.

Robert Godet : *Le mal d'aimer* (Librairie Tresse et Stock).

Le sous-titre « états d'âme » précise le genre de ce roman.

Ce livre, œuvre de début, annonce un esprit fin et d'artiste ; il décrit, sans complications extérieures, les vicissitudes « d'âme » d'un très jeune homme entrant dans la vie ; l'auteur aussi est un très jeune homme. On voit dans cet ouvrage une aptitude à sentir et à dire d'une manière non commune, spécialement sentimentale, un peu ardente, raffinée.

CRITIQUE

Émile Montégut : *Libres opinions morales et historiques* (Librairie Hachette).

C'est la réédition de quelques essais, œuvres de jeunesse de l'auteur, sur la Réforme, la Révolution et sur des questions de morale sociale ; — libres opinions, déclare l'auteur, pourtant se ramenant toutes à un regret des choses du XVIe et du XVIIe siècle et à une hostilité contre celles de la Révolution, et ramassées dans un volume terriblement compact.

C. Lenient : *La comédie en France au* XVIIIe *siècle* (Librairie Hachette).

M. Lenient publie en deux volumes un ouvrage de réelle et fort curieuse érudition ; cette histoire du théâtre au siècle dernier nous montre quantité de faits intéressants ; elle présente un tableau vivant de son objet, et éclaire l'histoire sociale du siècle.

Camille Le Senne : *Le théâtre à Paris*, deuxième série, 1885 (Librairie Le Soudier).

TABLE

TOME VIII

JUILLET-SEPTEMBRE 1888

N° 21 ; — Juillet

N° 22 : — Août

N° 23 : — *Septembre*

L'imprimeur-gérant : ÉDOUARD DUJARDIN.

PARIS : IMPRIMERIE DE LA REVUE INDÉPENDANTE, 11, CHAUSSÉE D'ANTIN.

JUILLET 1888

NOUVEAUTÉS MUSICALES

CHOUDENS père et fils, 30, boulevard des Capucines, Paris

WENZEL.........	*Le Dragon de la Reine* ..... piano et chant, net Opéra-Comique en trois actes, de Pierre Decourcelle et F. Beauvallet, Le succès de Bruxelles et de la Gaîté, à Paris.		12 fr.	»

J. HAMELLE, 22, boulevard Malesherbes

MATHIAS..........	*Olaf*, ballade scandinave...	piano et chant, net	8 fr.	»
FAURÉ............	2e Quatuor, en sol mineur, piano, violon, alto et violoncelle.......		12	»
RUBINSTEIN........	Scherzo en fa majeur.............	piano	7	50
—	Deux sérénades russes, chaque....	—	6	»
...SAR CUI..........	Valse-caprice....................	—	9	»
D'INDY.............	Petite sonate....................	—	12	»
... M. WIDOR.......	Romance.................	violon et piano	6	»

V. DURDILLY et Cie, 11 bis, boulevard Haussmann

...ZENTINI...........	*Ordre du roi*.................. piano, net grand ballet en 4 actes, représenté aux théâtres de Saint-Pétersbourg.		25 fr.	»
DE BELICZAY........	Sonate quasi-fantaisie...............	piano	7	50
—	Chant religieux...........	violon et piano	6	»
... FERRONI..........	*Idylle*...	—	6	»
GASTALDI.........	*Prima Vera*................	piano et chant	6	»

P. SCHOTT, 16, boulevard Montmartre

... LE BORNE...........	*Messe brève* (n° 1), en la majeur, à 4 voix mixtes, net		4 fr.	»
... RUPÈS..............	*Pleurez vos blés d'or*........	piano et chant	4	»
—	*Nous n'aurons pas toujours vingt ans*	—	3	»
... RENAUD............	Petite chanson hongroise....	piano	4	»
... CARMAN............	*Petit péché mignon*, bluette...	—	4	»
WIENIAWSKI........	*Guillaume le Taciturne*, ouverture à 4 mains		5	»

G. HARTMANN et Cie, 20, rue Daunou, Paris

... GOUNOD...........	*Messe chorale*, 4e messe solonnelle, piano et chant, net pour la béatification de J.-B. de la Salle.		8 fr.	»
—	*Notre Dame de France*.......	piano et chant	5	»
... BEMBERG.........	*Le Baiser de Suzon*.......... Opéra-Comique en un acte, joué à l'Opéra-Comique.	—	8	»
—	*Suzon! Suzon!*...............	—	5	»
...ENEDICTUS.........	Chanson de la *Marchande de sourires*..........		5	»

RICHAULT et Cie, 4, Boulevard des Italiens.

G. Ferrari..........	*A Sylvanire*......................	piano et chant	5
E. Ratez............	*Etoiles filantes*..................	—	4
—	*La fleur*, pour 3 voix de femmes..	—	5
A. Millet...........	*C'était un rêve*...................	—	4
—	*Simple aveu*.......................	—	5
F. de La Tombelle...	*Le livre de la vie*....	—	3
—	*Elle est loin*.....................	—	4
H. Pain.............	*Aux nouveau-né*................	—	4
—	*Si Dieu m'avait donné des ailes*...	—	6
A. de Quesada.......	*Scènes de la vie d'artiste*............	piano	12
L. Eller............	*Corrente*.........................	—	6
A. Hovie............	*Fantaisie-caprice*....................	—	7
A. Millet...	*Rêverie*..............................	—	5
R. Herfurth	*Feuillets d'album*, en 2 suites, chaque	—	6
W. Neuland..........	Grande polonaise......................	—	7
H. Ducarne..........	*Rêverie*..............................	—	3
P. Cavallo..........	*Chanson de printemps*............	piano et chant	5
H. Ducarne..........	*La dernière feuille*..............	—	4
E. Magner...........	Exercices fondamentaux, gammes, etc.	piano	12
Thurner.............	Aria......................	—	5
F. de La Tombelle..	*Orientale*...........................	quatre mains	7
H. Litolff..........	Ouverture des *Guelfes*.	piano	12

Vve GIROD, 16, boulevard Montmartre.

L. Langeli..........	*Un amour d'assassin*.............	piano et chant	3
A. Janssen..........	*Gavotte des fleurs*.................	piano	5
F. Lavainne.........	*Papillons roses*, valse...............	—	7
P. Vidal............	*La bonne journée*................	piano et chant	6
P. Puget............	*Aux bords de la mer*.............	—	5
M. Baussand.........	*A l'aurore*, gavotte...............	—	5
H. Woollet..........	*Pièces intimes* : Désespérance.....	—	6
	Chanson italienne.	—	6
	Chanson matinale.	—	3
	Fanfare incohérente	—	3
P. Cressonnois......	*Mademoiselle Rosette*, galopade.......	piano	6
E. Kochler..........	*Aux bords de la mer*, polka..........	—	5
G. Bachmann..... .	*La rieuse*, valse de salon.............	—	6

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

RUE SAINT-BENOIT, 7, PARIS.

VIENT DE PARAITRE

XIX

XIXe SIÈCLE

LES ŒUVRES ET LES HOMME

PAR

BARBEY D'AUREVILLY

PREMIÈRE SÉRIE

LES JUGES JUGÉS

LES SENSATIONS D'ART, LES SENSATIONS D'HISTOIR

DEUXIÈME SÉRIE

PHILOSOPHES ET LES ÉCRIVAINS RELIGIEUX

Chaque volume, in-8 carré, broché.. 7 fr.

LE THÉATRE CONTEMPORAIN

TOMES I ET II

Le volume, in-18, broché.. 3 fr.

LA THÉORIE DE RAMEAU SUR LA MUSIQU

Par M. Charles HENRY

Papier de Hollande. . . . . **2** fr.

Exposé élémentaire des principes du célèbre musicien : l'auteur note les rappo de la théorie de Rameau avec le point de départ de M. Helmholtz et conclut : «] plus que Rameau, le savant géomètre physicien n'est parvenu à une solution définit du problème même au point de vue physique : les travaux récents de MM. Corni Mercadier sur les deux gammes en font foi. *A priori* le vice de ces tentatives est d'ê purement objectives. La consonance et la dissonance, la mélodie et l'harmonie, modes ne sont que des cas particuliers de fonctions subjectives absolument général le contraste, le rythme et la mesure. Toute théorie particulière est donc forcém insuffisante..., mais ces *desiderata* n'auront bientôt plus, j'espère, qu'un intérêt his rique. » L'auteur renvoie ici à la *Théorie générale de la dynamogénie* qui parai prochainement en tête de son *Cercle chromatique,* présentant tous les compléments toutes les harmonies possibles de couleurs.

LES

VOYAGES DE BALTHASAR DE MONCONY

ET L'HISTOIRE DE LA SCIENCE

AVEC UNE INTRODUCTION, par M. Charles HENRY

Papier de Hollande. **5** fr. | Papier ordinaire. **2** fr. **50**

Extrait des passages les plus importants des rarissimes *Voyages* publiés pour première fois en 1665. Ce sont des documents de premier ordre et en général] connus sur les plus grands savants du XVII[e] siècle : Torricelli, Viviani, Wallis, C de Guericke, etc., que le célèbre voyageur interroge sur les problèmes alors actu Cette publication, depuis longtemps désirée, a été très favorablement accueillie par presse scientifique.

WRONSKI ET L'ESTHÉTIQUE MUSICALE

Par M. Charles HENRY

Papier de Hollande. . . . . **3** fr.

Réimpression d'une lettre de Wronski au comte Durutte et d'un extrait de la *P losophie absolue de la Musique,* publiées pour la première fois dans la rarissime *Est. thique musicale* du comte Durutte. On y trouve une remarquable intuition de théorie du rythme. Wronski note que les seuls nombres musicaux sont les nomb premiers 1, 2, 3, 5, 17 ; « ce qui offre, dit-il, la belle analogie de cette générat absolue de la gamme avec celle du cercle... » On sait que M. Charles Henry a conduit à appliquer à la physiologie la théorie de la résolution des équations binô en considérant que l'être vivant ne peut décrire que des circonférences entières partielles : nos excitations se traduisent donc fatalement par des changements direction : si ces changements de direction sont réalisables par notre mécani naturelle qui ne diffère pas du compas, ils seront *dynamogènes* ou *rythmiques* pu qu'ils détermineront le tracé de nouvelles circonférences ; dans le cas contraire, seront *inhibitoires.* La théorie est générale. Voir la *Revue Indépendante,* n[os] d'av mai et juin 1888.

UN JOUR DE BATAILLE

HISTOIRE DE L'ARMÉE DE CHALOI

PAR

George BASTARD

LA PLUME ET LE POUVOI

AU XVII[e] SIÈCLE

PAR

Jean LAROCQUE

AVENTURES ET RÉFLEXIONS

DE JEAN-BAPTISTE BARASCAF

PAR

Georges WULFF

LE CAPORAL GRANDIGN

PAR

Paul GUIRAUD

AVENTURES ET RÉFLEXIONS DE POUCHKI

PAR

T. E. GAUTHIER

LA THÉORIE DE RAMEAU SUR LA MUSIQU

Par M. Charles HENRY

Papier de Hollande. . . . . 2 fr.

Exposé élémentaire des principes du célèbre musicien : l'auteur note les rapp de la théorie de Rameau avec le point de départ de M. Helmholtz et conclut : « plus que Rameau, le savant géomètre physicien n'est parvenu à une solution déf tive du problème même au point de vue physique : les travaux récents de MM. Co et Mercadier sur les deux gammes en font foi. *A priori* le vice de ces tentatives d'être purement objectives. La consonance et la dissonance, la mélodie et l'harmo les modes ne sont que des cas particuliers de fonctions subjectives absolument gé rales : le contraste, le rythme et la mesure. Toute théorie particulière est donc fo rment insuffisante... mais ces *desiderata* n'auront bientôt plus, je l'espère, qu'un int historique. » L'auteur renvoie ici à la *Théorie générale de la dynamogénie* qui para prochainement en tête de son *Cercle chromatique*, présentant tous les complément toutes les harmonies possibles de couleurs.

LES

VOYAGES DE BALTHASAR DE MONCON

ET L'HISTOIRE DE LA SCIENCE

AVEC UNE INTRODUCTION, par M. Charles HENRY

Papier de Hollande. 3 fr. | Papier ordinaire. 2 fr. 50

Extrait des passages les plus importants des rarissimes *Voyages* publiés pou première fois en 1665. Ce sont des documents de premier ordre et en général connus sur les plus grands savants du XVIIe siècle : Torricelli, Viviani, Wallis, de Guericke, etc., que le célèbre voyageur interroge sur les problèmes alors act Cette publication, depuis longtemps désirée, a été très favorablement accueillie p presse scientifique.

WRONSKI ET L'ESTHÉTIQUE MUSICALE

Par M. Charles HENRY

Papier de Hollande. . . . . 3 fr.

Réimpression d'une lettre de Wronski au comte Durutte et d'un extrait de la *losophie absolue de la Musique*, publiées pour la première fois dans la raris *Esthétique musicale* du comte Durutte. On y trouve une remarquable intuition théorie du rythme. Wronski note que les seuls nombres musicaux sont les nom premiers 1, 2, 3, 5, 17; « ce qui offre, dit-il, la belle analogie de cette génér absolue de la gamme avec celle du cercle... » On sait que M. Charles Henry conduit à appliquer à la physiologie la théorie de la résolution des équations bin en considérant que l'être vivant ne peut décrire que des circonférences entièr partielles : nos excitations se traduisent donc fatalement par des changemen direction : si ces changements de direction sont réalisables par notre mécar naturelle qui ne diffère pas du compas, ils seront *dynamogènes* ou rythmiques qu'ils détermineront le tracé de nouvelles circonférences ; dans le cas contrair seront *inhibitoires*. La théorie est générale. Voir la *Revue Indépendante*, n^{os} d'a mai et juin 1888.

ÉTABLISSEMENT de St-GALMIER (Loire)

SOURCE BADOIT

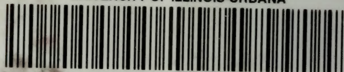
L'Eau de Table sans Rivale. — La plus Limpide

Exiger le **Cachet vert**
et la **Signature :**








UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 109565843